

# Le travail de près. Pour une enquête intranquille du travail

Sylvie Célérier

▶ **To cite this version:**

Sylvie Célérier. Le travail de près. Pour une enquête intranquille du travail. Sociologie. IEP-Paris, 2013. tel-01180425

**HAL Id: tel-01180425**
**https://shs.hal.science/tel-01180425**

Submitted on 27 Jul 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut d'études politiques de Paris

Discipline : Sociologie du travail

Sylvie Célérier

# Le travail de près

Pour une enquête *intranquille* du travail

Dossier pour l'habilitation à diriger des recherches préparé
sous la direction de M. le Professeur Didier Demazière

Date

**Volume N°2**

Jury :

Mme Anni Borzeix, Directrice de recherche au CNRS, Centre de recherche en gestion de l'école Polytechnique.

M. Patrick Cingolani, Professeur des Universités, Université Paris Denis Diderot.

M. Didier Demazière, Directeur de recherche au CNRS, Centre de sociologie des organisations (rapporteur).

Mme Dominique Méda, Professeure des Universités, Université Paris-Dauphine (rapporteure).

M Thierry Pillon, Professeur des Universités, Université de Rouen (rapporteur).

M. François Vatin, Professeur des Universités, Université Paris-Ouest.

M. Pierre Rolle, ancien Directeur de recherche au CNRS. (sous réserve)

***Remerciements***

*La marche vers ce document a été, à proprement parler, laborieuse. Les tâtonnements du chemin ont cependant produit des effets positifs dont une vue plus claire des enjeux de l'enquête rapprochée du travail et une compréhension améliorée de la proposition épistémologique sur laquelle Pierre Naville voulait fonder la sociologie du travail. Cette proposition ne fut pas sans effet sur la conduite de l'enquête – la rendant souvent* intranquille *–, mais on espère que ce document saura témoigner de sa richesse et de son actualité.*

*Cette entreprise n'aurait donc pas été possible si d'autres avant moi n'avaient posé et développé les éléments de réflexion qui sont ici repris. Ma dette est immense envers Pierre Naville et Pierre Rolle dont les travaux sont constamment cités. Ce ne furent pas toujours des compagnons commodes pour la réflexion, mais ils ont l'immense mérite d'avoir déposé dans notre discipline des audaces qui maintiennent vivantes leurs propositions, fertiles aussi et toujours utiles. À ces deux auteurs, s'ajoutent beaucoup d'autres qui élargissent considérablement le champ des influences et des dettes. Parmi eux, j'en retiens quatre, peu citées dans ce document bien qu'elles aient été décisives dans l'interprétation des deux dernières recherches présentées (et au-delà) : Colette Guillaumin, Jeanne Favret-Saada, Colette Petonnet et Germaine Tillion. Toutes les quatre ont ouvert des horizons qui n'auraient pas été découverts sans leur aide et elles ont également appris à penser plus droit.*

*La réflexion a également beaucoup profité des discussions, parfois animées, avec plusieurs collègues et ami-e-s. Je remercie ainsi très sincèrement Thomas Amossé, Catherine Cavalin, Patrick Cingolani, Sandrine Dauphin, Béatrice Muller, Thierry Pillon, Geneviève Pruvost et, plus encore, Habib Tengour de leur lecture et commentaires qui ont glissé une altérité parfois déroutante dans un exercice (trop) solitaire qu'ils ont ainsi contribué à assouplir et à beaucoup enrichir. Je remercie enfin Didier Demazière d'avoir accepté de diriger ce travail et d'avoir soutenu un projet qui pouvait sembler bien périlleux. Sa confiance et sa bienveillance m'ont été essentielles pour conduire ce travail à son terme.*

*Traditionnellement, les remerciements vont aux enfants, en forme d'excuse pour le temps que l'exercice académique leur a volé. À l'âge où les miens se trouvent, l'indisponibilité des mères n'est sans doute plus un sujet de préoccupation ; peut-être est-ce même une aubaine. Ma dette à leur égard, bien qu'indirecte, n'en est pas moins réelle.*

***Résumé***

L'observation directe est sans doute une des plus anciennes méthodes avec laquelle on a tenté de rendre compte et de comprendre le travail et ses transformations. Pour les disciplines qui se revendiquent comme empiriques, elle joue comme une épreuve des faits « véritable » qui les garantit contre les spéculations de la métaphysique ou les vérités dogmatiques. La sociologie du travail est de celles-là et aucune thèse ne saurait s'y soustraire à l'expérience empirique d'un concret – terrain ou matériau divers – qui l'appuie et l'éprouve. Pourtant, jugée « chronophage », toujours trop locale, toujours impuissante à fonder la validité générale de ses résultats et souvent coûteuse pour la carrière des chercheurs, elle a longtemps été tenue pour la moins bonne et la moins sûre des méthodes d'enquête.

L'observation directe trouve aujourd'hui un nouveau souffle dans l'écume de mouvements complexes qui travaillent les disciplines du travail depuis la fin des années 1980. Elle y est placée au service d'une refondation épistémologique du travail auquel les chercheurs les plus avancés dans ce projet préfèrent d'ailleurs la notion d'activité. L'observation directe y ouvre l'accès – souvent le seul accès – à l'expérience que les individus « fabriquent » de leur travail qu'elle suit et collecte dans le déroulement même de leurs actions. Elle s'attache aux ressources de l'expérience et de la situation que réclament les épreuves de l'activité et examine la façon dont les normes s'incarnent, se transmettent ou s'abandonnent. À cette occasion, la vieille méthode des sciences sociales s'associe à une conception singulière du présent – plus largement du temps – et s'adosse à une formalisation de la situation de travail dont l'ancienne notion de milieu de Canguilhem donne le modèle ; soit une mutation plus qu'un simple ajustement méthodologique. À quel type d'enquête un tel montage théorique conduit-il et qu'atteint-il du travail aujourd'hui ?

En répondant à ces questions, on profite de l'actualité des analyses du travail pour se (re)glisser au cœur de l'enquête sur le travail, y explorer la façon dont les objets s'y forgent, les périmètres se dessinent, les chemins de compréhension s'ouvrent ou se ferment. Questions toujours utiles, pensons-nous, qui dépassent le seul plan méthodologique de l'enquête que des travaux récents ont beaucoup exploré. Les réponses engagent une confrontation entre les propositions récentes de compréhension du travail que nous venons d'évoquer et une proposition qui leur est bien antérieure et qui a pensé le travail comme déploiement du salariat. On doit à cette tradition des analyses décisives de l'automation dont la pertinence a résisté au temps. On connaît moins peut-être l'ampleur et l'originalité de sa réflexion épistémologique où s'invente une enquête singulière dans laquelle il nous a semblé lire la marque – rare en sociologie – du formalisme. Proposition originale et mal connue que l'on pense utile de formuler à nouveau aujourd'hui en s'attachant précisément au type d'observation directe auquel son patronage conduit. Les expériences vécues qui forment sa matière première y sont reçues comme des formes et ce titre explorées pour y chercher les traces de l'organisation qui les constituent comme telles, les conditions de

cette constitution et de sa reproduction. Soit une pratique insolite de l'observation qui ne se justifie plus par un accès supposé privilégié au « réel », mais qui réinterprète constamment ce réel.

La confrontation de ces deux propositions pointe, déjà, une série de convergences sur ce qui fonde les traits majeurs de la modernité du travail. Elles reconnaissent donc, l'une et l'autre et clairement, le travail moderne comme technicisé, collectif et fondamentalement imprévisible. Autrement dit, la modernité du travail désarrime définitivement les analyses du travail des interrogations sur les rapports de l'homme à son œuvre et les engage dans l'exploration de multiples interactions par lesquelles le travail se réalise : interactions des hommes entre eux, des hommes aux choses, des choses aux hommes, en admettant des acceptions complexes de l'objet technique et la fragilité (croissante) des frontières de l'organique et de l'inorganique. Deux points en revanche les séparent définitivement ou plutôt les opposent : le premier sur la façon de rendre compte de la matière temporelle du travail et le second sur la saisie d'un acte productif qui déborde aujourd'hui l'activité stricte de chaque individu. Sur le premier point, les théories contemporaines reprennent une conception meadienne d'un présent réactualisant constamment les autres temporalités que la tradition reçoit comme bien trop équivoque pour asseoir une analyse sociologique. Sur le second point, les premières opérationnalisent une conception écologique du travail comme action située tandis que la seconde invite à raisonner dans le lexique des relations. Derrière ces deux options, la technique se conçoit comme plus ou moins radicale, plus ou moins révolutionnaire.

Ces enjeux théoriques, essentiels à la compréhension du travail aujourd'hui, sont inscrits et portés par l'enquête, par les décisions sur les objets et leur saisie dont elle est l'occasion. On propose donc de suivre ces enjeux dans la matière vivante de trois enquêtes menées dans des univers de travail très différents. L'examen d'un flux automobile d'un grand groupe automobile français permet de suivre l'incidence concrète des oppositions entre modernité et tradition sur le temps et l'espace qu'il convient de reconnaître au travail. La matière vivante, intense, complexe et en partie contradictoire qu'une longue plongée dans les multiples vies des centres d'hébergement d'urgence a permis de ramener pose le problème de son traitement. S'y arrêter, c'est constater les failles du salariat, l'inscrire dans un espace qui restitue des temporalités variées, c'est voir au contraire son dynamisme renouvelé. Même intensité du « sensible » du social pour la dernière recherche sur le tâcheronnat dans les abattoirs de volaille qui s'impose avec force dès que l'enquête ouvre une brèche, si minime soit-elle, à l'observation directe. L'effort porte ici sur le dépliement des composantes et des temporalités multiples que condense cette forme singulière de travail que l'on pense pourtant immédiatement saisir comme tout unifié.

***SOMMAIRE***


Remerciements ..... 1
Résumé ..... 2
Sommaire ..... 5
Avant-propos ..... 7
**TITRE 1.ENQUÊTER AU PRÉSENT** ..... 17
I Inverser l'ordre des faits : les enjeux de l'observation du travail ..... 24
1. Les propositions de la tradition ..... 26
2.Une reformulation épistémologique ..... 29
3. Les nouveaux élans disciplinaires ..... 33
Compter (avec) l'expérience des acteurs ..... 33
Réformer ou refonder la tradition ? ..... 36
II Déchiffrer la modernité du monde ..... 41
1. Compter les convergences ..... 43
2. L'expérience en matière d'enquête ..... 46
3. Les équivoques du présent ..... 51
III Objets, temps et mouvements ..... 64
1. Saisir des formes immédiates de travail ..... 66
Justifier à nouveau l'enquête rapprochée du travail ..... 68
Construire des altérités ..... 69
Indexer l'observation ..... 73
2. Le présent composé ..... 78
3. Relations ou milieu ? ..... 84
**TITRE 2. DANS L'ENTRELACS DU MORT ET DU VIF ..... 93**
I Cadrages et objets : entrer dans l'enquête ..... 100
1. L'expérience ouvrière en objet de recherche ..... 101
2. Les multiples angles de l'expérience du travail ..... 107
3. Des objets déjà incommensurables ..... 111
II L'*expérience* pratique de la modernité du travail ..... 114
1. La modernité comme « service », l'apport de Naville ..... 115
2. La modernité comme activité : le (trop) plein d'humanité ..... 123
III Interpréter la situation de travail ..... 127
1. Le lexique des relations ..... 128
2. Réinterroger le travail ..... 131
**TITRE 3. LA PAUVRETÉ EN MARGE VIVE DU SALARIAT ..... 139**
I Des débiteurs insolvables ..... 148
1. Une enquête à la frontière ..... 148
2. Un appariement de travail particulier ..... 151
II Le désordre des lieux : l'expérience de « l'urgence » ..... 153
1. Vies des centres ..... 153
2. Mouvements des corps ..... 156
3. Emprise de la parole ..... 158

4. Épreuves ..... 159
III Les services de l'*urgence* ..... 160
1. Un service d'urgence ..... 162
2. Des usages du service ..... 168
Conclusion ..... 171
**TITRE 4.LE TÂCHERONNAT EN MATIÈRE D'ENQUÊTE ..... 175**
I Explorer une forme ..... 178
II L'avenir d'une forme ..... 183
III Les ambivalences du tâcheronnat ..... 187
IV Décevoir les attentes ..... 190
**CONCLUSION : L'*immédiateté* en formes recroquevillées de temps ..... 201**
L'immédiateté vécue pour matière ..... 206
L'unité de la forme ..... 210
L'immédiateté en temps complexes ..... 214
Dérouler les formes ..... 219
Bibliographie ..... 223

# Avant-propos

*(...) la réalité en tant que telle, c'est ce que je dois admettre, à défaut de jamais la comprendre.*

*Georg Simmel*

« L'observation minutieuse » de situations sociales forme le matériau premier, et parfois exclusif, d'un nombre croissant de recherches en sociologie du travail. Le mouvement déborde la sociologie et engage l'ensemble des sciences sociales, voire au-delà. Il laisse dans son sillage une collection de notions nouvelles ou réévaluées formant un langage partagé qui veut outiller de nouveaux *styles* de compréhension des phénomènes. L'« expérience des acteurs », le « rythme de leur vécu », le « grain du présent » y occupent une place centrale et contribuent directement à la compréhension des situations examinées. À cette occasion, l'observation directe des situations connaît une indéniable revalorisation et s'ouvre à de nouvelles acceptions s'attachant à l'*activité*, la *cognition*, l'*engagement des acteurs, leur praxis*, etc. Cette actualité de la discipline a suscité les réflexions qui sont présentées ici en appui sur une pratique de recherche également attachée à l'observation directe des situations de travail, mais sur une tout autre base que celle promue par les courants récents.

Ces courants sont particulièrement intéressants à considérer pour la réponse nouvelle et par bien des côtés radicale qu'ils proposent à une série de questions que la sociologie du travail affronte depuis toujours et qui tient à ce constat premier : dans notre discipline, nous accédons à nos objets d'étude par des procédures d'enquête, c'est-à-dire des formes particulières que prennent ces objets dans un temps et un lieu donnés. Le bureau dont nous examinons minutieusement les activités n'est qu'un bureau parmi bien d'autres et, lui-même, une des multiples institutions dans lesquelles le travail s'exécute. Nous y concentrons notre attention sur certain(s) des milliers de faits que cet espace de travail concentre : un acte de travail ou une fonction spécifique, telle ou telle caractéristique des agents qui y œuvrent, les apprentissages qui leur ont

été nécessaires, leurs rapports aux équipements, la rémunération qu'ils obtiennent ou encore l'intérêt et l'ennui qu'ils retirent de leur activité. Tous ses aspects relèvent du travail, mais nous ne pouvons les considérer simultanément dans leur ensemble. Chaque enquête ne prélève donc qu'un fragment de l'objet disciplinaire et ne peut être autre qu'incomplète.

De là découlent les questions lancinantes qui hantent la discipline depuis son origine et que chacune de nos recherches retrouve à son début : comment qualifier l'objet sur lequel portera l'enquête et quelles limites lui reconnaître ? Quels critères justifient sa sélection dans la profusion du vivant et comment juger de leur pertinence ? Quels traitements en autoriseraient des vues plus générales ? Sous quel objet – finalement – rassembler et interpréter les données collectées à son sujet ? Et cet objet général – *travail*, *activité* – est-il seulement possible ? En répondant plus ou moins formellement à ces questions – ce que nous faisons tous et toujours –, nous fixons nos objets de recherche, nous leur ouvrons des voies de compréhension, nous en fermons d'autres. Réciproquement, toute ambition théorique ne peut manquer de se préoccuper des formes de son enquête qui lui assure les prises sur le *réel* dont elle a besoin et lui garantit l'accès à des objets qu'elle présente systématiquement comme nouveaux et lourds d'enseignements. De telles ambitions se signalent d'ailleurs toujours par la promotion de « nouvelles » façons de faire l'enquête et la valorisation de « nouveau » matériau. Ainsi en va-t-il des courants récents de la discipline dont l'enquête *in situ* sert un projet de refondation disciplinaire autour de la notion d'*activité* saisie dans leur déroulement pratique.

Cette actualité de la discipline donne ainsi l'occasion de se (re)glisser au cœur de l'enquête sur le travail, et précisément l'enquête par observation directe, d'y explorer la façon dont les objets s'y forgent, leurs périmètres se dessinent, les chemins de compréhension s'ouvrent ou se ferment. Autant de points qui ont, dans l'expérience personnelle, été l'occasion de multiples questions, doutes et hésitations que l'appariement aux propositions de Pierre Naville semblait accentuer. Or, les courants récents de la discipline, dont une partie se dit également influencée par les travaux de Naville, n'expriment aucune de ces difficultés : l'enquête s'y déroule paisiblement et s'articule sans heurt à la théorie. L'exercice réalisé dans le cadre de ce mémoire d'habilitation a voulu remettre ces difficultés sur le métier en les confrontant aux orientations récentes en espérant les tirer au clair et apprécier les moments et les enjeux des différences constatées. Bref, l'exercice a visé la conquête d'un point de

vue plus ferme sur l'enquête à propos du travail, sur ce qui s'y joue et ce qu'elle décide de la compréhension de l'objet disciplinaire.

Ce projet conduit, au fond, à réfléchir sur la matière que recueille l'exploration rapprochée du travail et les conditions auxquelles il est possible d'en extraire des connaissances sur le travail et ses transformations ; d'où le titre et le sous-titre donnés à ce document. On espère que le propos qui suit sera suffisamment clair pour que trois points de cette réflexion ressortent qui structurent le point de vue conquis sur l'enquête et qui sont ici soumis à la discussion :

1) D'abord, qu'il est encore utile d'interroger l'enquête en elle-même et systématiquement pour mieux comprendre ses fonctions dans nos façons de produire des connaissances sur le travail. Le plan méthodologique des enquêtes a récemment fait l'objet de plusieurs travaux qui ont précisé et enrichi nos pratiques. D'autres aspects de l'enquête restent cependant à explorer. On tente ici de le montrer en confrontant, comme on l'a dit, une observation directe conduite sous patronage de la tradition navillienne aux pratiques plus récentes se revendiquant des théories de l'activité. Le statut accordé à l'expérience de travail, le mode de traitement du temps et de l'espace ou encore les sources reconnues de l'initiative apparaissent comme autant d'occasions de bifurcation irrévocables dans la compréhension des situations observées. Bien au-delà des dimensions strictement méthodologiques, ces points forment autant d'enjeux de l'enquête et de sujets de débat à maintenir ouverts.

2) Le deuxième point concerne l'originalité et la richesse de l'épistémologie sur laquelle repose la tradition navillienne que Pierre Rolle a reprise et complétée. Cette richesse ressort d'abord de son couplage avec l'observation directe et ses spécificités. Beaucoup des difficultés ressenties dans la carrière, on l'a dit, semblaient venir de cette articulation particulière. Or, c'est toute autre chose qui ressort de l'analyse : une proposition originale inventant une enquête singulière qui soumet ses prises sur le réel à un examen constant et cherche à en conserver la vitalité dans ses résultats. La pratique inquiète de l'enquête s'hérite donc de la proposition théorique et n'en constitue pas la limite.

   Cette compréhension améliorée des attendus du programme théorique de Naville est un résultat inattendu produit par l'exercice académique, sa prise de guerre pourrait-on dire. Une des intentions de ce document est de

contribuer à raviver cette part un peu oubliée, mais toujours fertile de cet héritage disciplinaire, resté minoritaire et peut-être déjà oublié. De Naville en effet, nous conservons surtout sa compréhension large de la technique et sa conception du travail comme relation technique hantée d'automatisme. Or, ses réflexions sur l'enquête et ses instruments se sont engagées tout aussi loin et n'ont rien perdu de leur intérêt ni de leur actualité, d'autant que les voies ouvertes restent largement inexplorées. Celle qui relève du formalisme et à laquelle on s'est attachée ici est particulièrement intéressante, bouleversante même, malgré les obstacles qui surgissent immédiatement.

3) Le dernier point concerne l'inflexion que le patronage de Naville impose – sans rien en dire d'explicite – à l'observation directe comme à toute autre forme d'enquête. Sans rien en dire en effet, car ce programme qui a poussé loin la réflexion sur l'objet disciplinaire et les difficultés de son abord a négligé le plan le plus pratique de son instrumentation d'enquête par souci de maintenir ouvert l'éventail des méthodes d'investigation. Ce vide dans le programme perturbe son usage et le leste de difficultés qui ne se justifient pas toujours. C'est du moins l'hypothèse défendue ici qui a conduit à préciser, à partir de l'expérience professionnelle et des réponses progressivement apportées aux difficultés rencontrées, l'inflexion que le programme de la relation salariale fait subir à l'observation directe. Une inflexion substantielle, souvent à rebours de la pente naturelle où l'observation directe entraîne, qui tente d'opérationnaliser les inévitables limites spatio-temporelles de l'enquête et d'y insuffler un doute qui ne lui soit pas fatal quant à la nature des objets qu'elle recueille.

   Cette inflexion est très tôt présentée dans le document, dès le premier chapitre, sous la forme d'un « plan d'enquête ». On pouvait ainsi rapidement matérialiser certains aspects de l'épistémologie de la relation salariale qui, à défaut, seraient restés trop vagues. Par ailleurs, cette présentation précoce facilitait la confrontation souhaitée avec l'enquête actuelle des chercheurs de l'activité sur les modalités et les enjeux des opérations de recherche qu'elle recouvre.

Ces trois points cheminent et se croisent dans le fil du document sans le structurer formellement. D'un point de vue formel, celui-ci se partage en deux grandes parties distinctes par le matériau mobilisé, mais identiques pour ce qui les anime. Dans les deux cas en effet, il s'agit de réfléchir à l'enquête

rapprochée du travail sous différents points de vue, aspects et conditions. La première partie, composée du seul et volumineux premier chapitre, aborde le problème dans les termes généraux tels que l'histoire de la discipline permet de le poser. Trois moments de cette histoire où l'enquête a été particulièrement discutée fournissent l'essentiel du matériau et des bases de la réflexion. Cette matière est ensuite réorganisée en confrontation entre l'enquête que suppose la sociologie du salariat et celle, actuelle, des chercheurs de l'activité.

La seconde partie reprend ces questions en les plongeant dans la matière de trois recherches menées à quelque dix ans de distance qui ont en commun de s'être appuyées sur différentes formes d'observation directe, toujours couplées avec le programme de la relation salariale. Ces trois recherches forment autant de chapitres de cette seconde partie qui remontent des univers professionnels variés dans lesquels les questions ouvertes au premier chapitre trouvent une application, un écho ou une suite.

Le chapitre 2 ouvre cette seconde partie par une recherche sur l'un des flux productifs d'une grosse unité de la construction automobile au début des années 1990. Expérience énigmatique, troublante, marquée par un début de conversion à la sociologie du travail et une première rencontre avec les textes Naville qui sont venus au bon moment sauver d'un terrain particulièrement dense et impossible à organiser selon les vues qui étaient alors les plus partagées sur les organisations en flux. La prise en compte des dimensions techniques de cet objet a progressivement formé une interprétation en extension du calcul industriel et une transformation des mesures qui orientent la production dans un contexte de réorganisation profonde du système productif automobile.

Ce premier travail propose une suite directe à la confrontation du premier chapitre dans la mesure où il fut contemporain de deux recherches sur le même objet que l'on peut considérer comme les premiers pas, pour la France, des courants refondateurs actuels. Le flux de Poissy offre ainsi une matière concrète par laquelle cette confrontation s'incarne dans une évaluation comparée des apports de la notion d'*activité* opposée à celle de *service* qu'avançait Naville pour saisir les transformations du travail. Une confrontation qui confirme les vues contradictoires de ces deux propositions et précise leur débat possible.

Le chapitre 3 pénètre un espace social radicalement différent du précédent

avec une recherche conduite dix ans plus tard dans des centres d'hébergement d'urgence parisiens. L'enquête s'y trouve immédiatement aux prises avec les problématiques envahissantes et péremptoires du lien social, complexes pour les sociologues du travail dans la mesure où elles partent (postulent) d'une absence ou d'un déficit de travail. Tout l'effort doit alors porter sur la façon de traiter la matière vivante, intense, complexe et en partie contradictoire qu'une longue plongée dans les multiples vies des centres d'hébergement a permis de ramener. Si on s'arrête à ce premier niveau d'expériences recueillies, tout pousse à confirmer les fragilités du salariat et l'extériorité sociale imposée à ceux et celles qui les vivent. Si, au contraire, on tente de l'inscrire dans un espace qui restitue des temporalités variées, alors des formes diverses de travail apparaissent qui permettent de conclure à un dynamisme du salariat plutôt qu'à son reflux. Il n'y a plus alors d'extériorité sociale, mais une question sur ce qui se fabrique dans ces lieux. On y apporte une première réponse avec la notion de « débiteur insolvable » dans laquelle la notion de service de Naville est remobilisée, cette fois, dans une acception plus large dans la recherche sur le flux qui confronte l'activité à des *publics*.

Le quatrième et dernier chapitre revient à l'industrie, avec l'étude d'une forme de travail particulière, le tâcheronnat, saisie au détour d'une recherche sur les pratiques de prévention des risques professionnels dans des industries agroalimentaires en 2009. On y constate d'abord combien le « sensible » du social s'impose avec force dès que l'enquête ouvre une brèche, si minime soit-elle, à l'observation directe. Le vivant qui s'impose dans cette expérience-là est particulièrement rude et son traitement d'autant plus délicat. À ce moment de la carrière cependant, l'expérience des recherches précédentes aide à organiser l'enquête qui applique les principes du « plan d'enquête » progressivement dégagé. Ce chemin d'enquête plus sûr et plus direct permet d'examiner d'autres aspects de l'enquête qui concernent la nature des résultats que produit la démarche. Globalement, elle interdit toute conclusion générale sur le travail et son évolution et peut donc sembler conduire à des vues partielles ou très relatives. Leur réception par les pairs n'est dès lors pas assurée et peut même devenir critique, c'est ce qu'apprennent les réactions courantes aux observations dites « minutieuses » du travail. S'expriment ici les buts que nous fixons aux recherches sur le travail et leur utilité sociale.

La conclusion du document se place à la charnière du travail réalisé et d'un programme de recherche à venir. Elle repart des difficultés rencontrées dans la

pratique qui ont motivé la réflexion et les explique par les facteurs les plus utiles pour l'analyse générale de l'enquête sur le travail : le rapport singulier que la sociologie du salariat entretient avec son enquête, l'implicite de son plan empirique et l'inflexion qu'elle impose à l'observation directe. Dans un second temps, la conclusion recense quatre séries d'éléments qui pourraient soutenir un programme de travail sur l'enquête des formes immédiates de travail : la matière *vécue* que recueille l'observation *in situ*, le mode de traitement possible de cette matière particulière, la proposition des formalistes de l'appréhender comme forme et l'aide qu'apporte cette proposition à la compréhension des temps que le travail condense. Autant d'éléments qui consolideraient l'enquête *intranquille* du travail sous laquelle on a rangé la réflexion en espérant, encore une fois, leur exposé suffisamment clair pour en permettre une première discussion.

# PARTIE I

# TITRE 1. ENQUÊTER AU PRÉSENT

*(...) dans l'idéologie de notre temps, la référence obsessionnelle au « concret » (...) est toujours armée comme une machine de guerre contre le sens, comme si, par une exclusion de droit, ce qui vit ne pouvait signifier - et réciproquement.*

Roland Barthes

En sociologie du travail, nous accédons à nos objets d'étude par des procédures d'enquête, c'est-à-dire des formes particulières que prennent ces objets dans un temps et un lieu donnés. De ce constat anodin, découlent bien des difficultés qu'il nous faut affronter dès l'abord de cette discipline et que la rigueur des méthodes ne peut totalement régler ; rigueur au demeurant nécessaire. Ces difficultés viennent de l'étroitesse de la *fenêtre* que chacune de nos investigations ouvre sur des phénomènes de travail qui débordent largement la vue que l'on en prend et qui ne cessent, par ailleurs, de se transformer. Toutes les branches de la sociologie affrontent des difficultés similaires pour traiter les objets qu'elles se sont données : santé, religions, famille ou sciences. Le travail cependant est si large, si profondément impliqué dans tous les replis de la vie sociale, si complexe aujourd'hui et toujours si décisif – quoi qu'on en dise –, que les prises que nous pouvons en prendre sont particulièrement délicates à explorer, à exploiter et, parfois même, à trouver. C'est elles qui fixent les coordonnées de notre regard sur les faits et ses limites rédhibitoires et c'est à travers elles que, malgré tout, nous tentons de comprendre les phénomènes de travail plus largement que ce qu'elles nous en donnent à voir.

Par quelles voies cette compréhension s'opère-t-elle, comment l'enquête y contribue-t-elle ou la prépare-t-elle en interprétant, déjà, les données qu'elle collecte ? Toutes nos enquêtes répondent à ces questions, bien ou mal, explicitement ou tacitement, le plus souvent sans trop y penser. Le traité

historique de la discipline[1] ne les a pas ignorées qui les aborde dès son introduction comme un des points les plus délicats de notre discipline et les courants qui ont prétendu par la suite renouveler le socle disciplinaire y sont systématiquement revenus. Les mêmes questions s'entendent aujourd'hui dans un projet de refondation en cours autour de la notion d'*activité*. Chaque fois, la place accordée à l'empirie, la façon dont il convient de la mener, la nature des objets qui lui sont désignés, le cadre temporel qui lui est fixé et le rapport établi entre objets particuliers et objet général sont au cœur des enjeux. Ces questions forment également le cadre général des réflexions proposées ici en limitant le vaste horizon qu'elles ouvrent à quelques aspects précis. Ces aspects sont hérités de l'expérience professionnelle personnelle et, précisément, des questions qu'a régulièrement fait naître, au fil de la carrière, l'ajustement toujours complexe entre un mode d'enquête privilégiant l'observation des phénomènes *in situ*, souvent de long cours, et son « équipement théorique » orienté par les propositions de Pierre Naville.

Ces questions qui ont peu à peu tissé une pratique *inquiète* de l'enquête ne viennent pas d'un impossible accord entre ces deux pans de la pratique qui se rejetteraient mutuellement. Dans la partie de l'introduction du traité de 1961 qui lui revient et qu'il décide de consacrer aux méthodes, Naville reconnaît d'emblée l'observation directe comme une technique à part entière, entrant de plein droit dans l'escarcelle de la jeune discipline. Réciproquement, rien n'interdit qu'une observation directe ne soit guidée par le programme de recherche que cet auteur a initié. Les complications tiennent aux embûches que l'observation directe et le programme de recherche semblent ne jamais cesser de se tendre l'une à l'autre, suscitant quantité de dissonances, de frottements et de failles.

Adopter une perspective navillienne dans l'observation *in situ* de situations de travail, c'est très vite se prendre à douter de ce qui fait la force même de cette technique particulière, à savoir ce qu'elle *voit*. D'abord, ses limites spatiales et temporelles prennent de l'importance, autant que son point de focale, ouvrant l'enquête au trouble de ce qu'elle *ne voit pas*. Ensuite, ses objets les plus « naturels » et dont la substance est la moins contestable tendent à se dématérialiser dans tous les points de vue que la théorie invite à démultiplier, quand elle ne propose pas de leur substituer des objets proprement *invisibles*

[1] On pense bien sûr au premier traité de sociologie du travail dirigé par Georges Friedmann et Pierre Naville dont les deux volumes paraissent successivement en 1961 et en 1962.

tels les relations par exemple. Réciproquement, l'abondante moisson de données que rapporte l'observation directe ne trouve pas toujours à s'employer dans cette perspective théorique, obligeant à des abandons, parfois pour le meilleur de la moisson. Ce résidu regrettable signale certainement le besoin d'une empirie plus élaborée, d'une étape à combler entre théorie et méthodes pratiques, mais la théorie n'en livre pas le premier mot, favorisant une vacuité inquiétante.

L'exercice académique donne donc l'occasion d'examiner de façon systématique cet espace de réflexivité *intranquille*[2] qu'a suscité l'assemblage d'un binôme apparemment désaccordé. Cette proposition, dérivée comme on l'a dit de l'expérience personnelle, reste très singulière au double sens d'expérience particulière et d'expérience rare. Sous réserve d'inventaire en effet, peu (ou pas) de sociologues inscrits dans les perspectives ouvertes par Naville constituent leurs données de façon si exclusive depuis une observation directe des situations, hormis bien sûr les travaux récents sur l'*activité* qui se réclament de cette perspective. Si, comme pour Naville, la légitimité de cette technique n'est pas discutée, ils conservent cependant quelque chose d'une méfiance à son égard, lui préférant des combinaisons de méthodes dont les limites spatiales et temporelles sont moins criantes à leurs yeux. Une expérience singulière, donc, mais dont on espère trouver un écho plus large par deux voies.

---

[2] Terme repris bien sûr de Pessoa et en hommage à cet auteur qui, d'un ruban échappé du costume de sa voisine dans un tramway de Lisbonne, déroule les voies complexes par lesquelles il s'est chargé de travail, faisant ainsi bruisser sous son regard toute la vie sociale :

« (…) Je me trouve dans un tram, et j'examine lentement, à mon habitude, tous les détails concrets des personnes qui se trouvent devant moi. Pour moi les détails sont des choses, des mots, des lettres. Cette robe que porte la jeune fille assise en face de moi, je la décompose en ses divers éléments : l'étoffe dont elle est faite et le travail qu'elle a demandé –puisque je la vois en tant que robe, et non pas comme simple étoffe ; la fine broderie qui borde le ras du cou se décompose à son tour : le galon de soie dont on l'a brodée, et le travail qu'a demandé cette broderie. Et immédiatement, comme dans un ouvrage primaire d'économie politique, se déploient sous mes yeux les usines et les activités diverses –l'usine ou l'on a fabriqué le tissu ; l'usine où l'on a fabriqué le galon, d'un ton plus foncé, qui a servi à orner, de petites choses entortillées, l'endroit qui fait le tour du cou ; je vois les ateliers dans les usines –machines, ouvriers, cousettes -, mes yeux tournés vers le dedans pénètrent dans les bureaux, je vois les directeurs chercher un peu de calme, et je surveille, dans les registres, la comptabilisation de chaque choses ; mais je ne m'arrête pas là : je vois, au-delà, la vie familiale de ceux dont la vie quotidienne s'écoule dans ces usines et dans ces bureaux … Le monde entier se déroule sous mes yeux, du seul fait que j'ai devant moi, au-dessus d'un cou brun, qui de l'autre côté supporte je ne sais quelle tête, une bordure, irrégulièrement régulière, d'un vert sombre sur le vert clair de la robe. La vie sociale tout entière gît sous mon regard. (…) » : *Le livre de l'intranquillité* Paris, Christian Bourgois éditeur, 1999, fragment 298, page 300.

La première postule que l'observation directe est, en elle-même, une technique d'enquête intéressante à traiter – quel que soit le schéma théorique qui l'oriente – parce qu'elle pose avec une acuité particulière les problèmes généraux auxquels l'approche empirique du travail se trouve inévitablement confrontée. Une acuité qui pourrait d'ailleurs laisser penser qu'elle est la moins bien armée pour y répondre. Constituant ses données dans une synchronie du temps de l'enquête (donc celui des observateurs) et du temps de l'organisation observée, elle peut moins que toute autre technique éluder la question de ses limites spatiales et temporelles. On peut dès lors s'interroger sur son aptitude à saisir un objet aussi débordant que le travail. Critique que l'on n'a d'ailleurs pas manqué de lui adresser en la tenant longtemps comme la moins bonne et la plus suspecte des méthodes[3]. Comment, en effet, une investigation si résolument ancrée dans le présent et l'expérience de ceux et celles qui la mènent et y participent peut-elle capter un objet si large que le travail et, dirait Naville, démêler l'enchevêtrement mouvant de durées, de cycles, de répétitions et de changements dont se forme notre objet général et qui le rendent si difficile à saisir ?

La fenêtre étroite et provisoire que l'observation directe ouvre sur les phénomènes de travail – fenêtre *sensible* préciserait Laplantine[4] – pose donc d'emblée, en les grossissant, les problèmes généraux de l'enquête en sociologie du travail. Les grossissant, elle permet de mieux cerner ses enjeux pour les connaissances produites sur notre objet et d'illustrer plus aisément l'hypothèse qu'on soutient ici : les programmes de recherche – perspectives et postulats – ne se livrent complètement que jusqu'au bout de leurs enquêtes, quelle que soit la technique qu'ils retiennent. Il faut donc les y suivre. L'expérience personnelle fait état d'un conflit à ce niveau ou pour le moins d'une tension qu'on a longtemps compris au croisement d'exigences inquisitrices, ou supposées telles, de la perspective Navillienne et des insuffisances personnelles. La réflexion conduit sur une voie plus intéressante dans laquelle ces tensions s'héritent de la perspective théorique et en font tout

---

[3] Pour des raisons plus larges d'ailleurs que la stricte épistémologie comme l'explique très clairement Jean-Michel Chapoulie qui évoque le contexte de guerre froide de l'époque où tout ce qui venait des Etats-Unis entraînait une suspicion marquée : Chapoulie J.-M., « La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière », *Revue française de sociologie*, vol. 32, 3, 1991, p.p. 321–364.

[4] Laplantine F., *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdes, 2005.

le prix.

La seconde voie par laquelle on espère éveiller un écho plus général tient à l'actualité de la discipline. Depuis des sources variées, en effet, le recours à l'observation directe pour rendre compte des phénomènes du travail et de sa modernité ne cesse de se développer. Cette méthode et le type de « terrain » qu'elle valorise fournissent le matériau premier, et souvent exclusif, d'un nombre croissant de recherches engageant la sociologie du travail dans un mouvement qui la déborde et embrasse l'ensemble des sciences sociales, voire au-delà[5]. L'observation directe des phénomènes de travail y sert une *épreuve à la réalité* qui passe, résolument et explicitement, par l'expérience qu'en ont les acteurs, de l'intérieur pourrait-on dire. On « suit ces acteurs », on les « prend au sérieux », selon les expressions consacrées. L'activité vécue éclaire, pour les auteurs, ce qui restait dans l'ombre, « tout ce qui est intéressant »[6], qui permet de comprendre la façon dont des formes sociales se transmettent, s'abandonnent ou s'imaginent. Cette stratégie découvre une *terra incognita* suscitant enthousiasme et « fraîcheur analytique »[7] très perceptibles dans les recherches qui démultiplient les terrains et les diversifient, puisque tout s'offre à la découverte, y compris les ateliers d'usine si longtemps arpentés par les sociologues du travail[8].

De suspecte et inadaptée, l'observation directe – ou du moins l'expérience d'un « terrain » – est ainsi devenue une quasi-norme qui obligerait presque aujourd'hui à se justifier de ne pas y recourir quand d'aventure on choisit de constituer ses données depuis d'autres voies. Quelque chose dans notre discipline semble donc s'être noué, et de façon solide, entre le *vu* et le *vrai* de même que s'est construite une confiance sereine dans la capacité des

[5] Les références sont nombreuses et la diversité des courants bien plus large qu'on ne le laisse généralement entendre. On peut cependant citer le numéro spécial que la revue *Sociologie du travail* à consacré aux théories de l'activité (vol 50, 8/2008) qui présente explicitement un précédent numéro spécial de la même revue intitulé : « Travail et cognition » (vol 36, 4/1994) comme premier jalon d'un programme de travail dont le numéro de 2008 dit présenter les résultats. Voir également, rendant compte des travaux discutés lors du premier congrès de l'AFS dans le cadre d'un Réseau thématique dédié à l'analyse des activités (RT 23 Travail et activités). Enfin, pour une vue synthétique qui déborde la sociologie du travail voir : Dosse F., *L'Empire du sens. L'Humanisation des sciences humaines*, La Découverte, 1997.

[6] Ginsburg C., *Le fromage et les vers : univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1993, chap. Introduction.

[7] Lepetit B., « Tentons l'expérience », *Les Annales ESC*, vol. 44, 6, 1989, p.p. 1317–1323.

[8] Arborio A.-M. et al. (eds.), *Observer le travail : histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris, La Découverte, 2008.

observateurs à relever le « mobilier du monde et les événements qui s'y déroulent » selon la belle expression de Gérard Lenclud[9].

Les travaux contemporains n'évoquent en effet aucun des heurts ou des frottements entre mode d'observation et interprétation des données observées qui ont ponctué le parcours personnel, y compris pour les recherches qui se réfèrent aujourd'hui explicitement aux travaux de Pierre Naville. Tout semble s'y emboîter parfaitement : les données du terrain alimentent le schéma théorique qui, lui-même, s'enrichit et se transforme à la lumière des données recueillies. Les objets de l'enquête sont aisément reconnus par la théorie qui, en retour, donne les moyens de les traiter. Solidarité et harmonie en lieu et place de conflits et doutes. D'où l'intérêt qu'ont suscité ces travaux récents de la discipline et particulièrement ceux pour lesquels la référence à Naville est active.

D'où aussi l'idée de conduire la réflexion sous la forme d'une rencontre ou d'une confrontation entre ces deux façons de nouer théorie et pratiques d'enquête, la première dans une réflexivité inquiète, la seconde dans une linéarité sereine. Que révèlent ces deux voies différentes des programmes qui les mettent en œuvre et leurs différences sont-elles de l'ordre de la nuance ou de la divergence ? La question s'adresse bien sûr aux chercheurs de l'activité pour lesquels Naville reste une référence active, mais elle ne s'y limite pas et sollicite plus largement le champ de recherche sur l'activité. Confrontées de la sorte, les enquêtes montrent tout à la fois des convergences dont il faut (re)prendre acte, mais surtout des désaccords comme autant de points de débats à (re)lancer.

La confrontation qu'on propose revient donc sur ces convergences et divergences dans un double dessein. D'abord, appréhender les propositions théoriques sous l'angle particulier des enquêtes qu'elles promeuvent pour y dérouler leurs postulats jusqu'à la pratique de recherche. Tenter ensuite de cerner ce que l'examen des formes les plus immédiates du travail est susceptible de nous apprendre de la modernité de cet objet. Ce chapitre déroule formellement cette confrontation en trois temps. La première recense le matériau sélectionné pour l'exercice dans les quelque soixante années de production disciplinaire parcourues à grands pas. Le second amorce la confrontation du côté des convergences, tandis que le dernier discute les

[9] Lenclud G., « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Enquête*, 1, 1995, p.p. 113–129.

principales divergences qui touchent aux conceptions du temps et de l'espace du travail.

Quelles que soient ses vertus intrinsèques, cette confrontation apporte deux bénéfices indirects qui en font peut-être le principal intérêt. D'abord et surtout, elle fournit l'occasion de raviver la proposition épistémologique originale de ce que l'on tient ici pour la tradition initiée par Naville. Proposition originale par le projet qui la soutient et les sources auxquelles elle puise. Cette proposition, restée minoritaire dans la discipline, semble un peu oubliée de nos jours et d'autant moins accessible que beaucoup des clefs théoriques qui permettaient de la « lire » ne font plus partie de nos appuis ordinaires. De ce courant de la tradition, on a mieux retenu – pour les reprendre ou pour les contester – sa compréhension ouverte de la technique et la dynamique de la scission travail-travailleur au cœur du travail. Pourtant, ces analyses sont indissociables de leur cadre épistémologique dont elles sont les résultats. Notre héritage de ce point de vue est donc partiel et l'intérêt de sa restitution dépasse le seul souci de restitution historique.

On espère convaincre que cette part oubliée de notre héritage reste vivante et peut animer les débats les plus actuels de la discipline, même si la voie qu'elle a ouverte est loin d'être achevée et que les obstacles rencontrés sont toujours devant nous. Bref, ce retour à la tradition ouvre un véritable programme de travail auquel on voudrait participer ici en remettant en mémoire quelques éléments de son épistémologie associés à l'observation directe des situations de travail et révélés par elle. On notera, au fil de l'exposé, des proximités avec de tout autres cadres épistémologiques, notamment ceux qu'élabore Hughes pour le souci commun d'inscrire les objets de recherche dans des trajectoires temporelles et de les comprendre dans divers ordres de réalité. Les conditions d'un tel rapprochement et ses limites mériteraient bien sûr un travail plus sérieux. Pour l'heure, ils attestent de la facilité du dialogue de la tradition avec notre pratique sociologique actuelle et ce que nous avons de plus partagé. On confirme ainsi que ce n'est pas à l'histoire de la discipline qu'il s'agit de contribuer quand on évoque la tradition, mais bien à son présent.

Le second bénéfice de la réflexion découle du premier et concerne les travaux actuels sur l'activité qui me semblent trouver dans le rapprochement avec la tradition l'occasion d'une critique[10] plus précise et un peu différente que celle

[10] En conservant à ce terme l'origine grecque que le dictionnaire de l'Académie Française lui reconnaît, soit un « art de juger » et non son sens péjoratif qui ne relève que des points négatifs de l'examen.

qu'ils suscitent habituellement. La confrontation ne débouche pas en effet sur la dénonciation d'un « localisme » ou d'un « présentisme » excessif, ni sur le catalogue des dimensions que les contempteurs jugent oubliées et qu'ils souhaiteraient voir prises en compte. Elle discute les conditions de la correspondance entre la méthodologie déployée par les recherches de l'activité et le cadre théorique qui la soutient. S'y jouent une façon de penser la technique moderne constitutive du social et une interprétation de la finalité de la sociologie du travail. Le débat se déplace ainsi des limites méthodologiques de tel ou tel type d'enquête vers une discussion des schémas théoriques qui leur donnent sens.

## I Inverser l'ordre des faits : les enjeux de l'observation du travail

Les formes et les attendus de l'enquête en sociologie du travail ont connu plusieurs remaniements depuis l'origine de la discipline. Aucun d'eux n'est parvenu à homogénéiser l'ensemble des pratiques de la profession, mais chacun a suffi pour modifier le point de partage entre les techniques admises sans discussion et celles qui devaient constamment faire la preuve de leur efficacité. Des cycles apparaissent ainsi qui marquent, dans les pratiques d'enquête, les préférences scientifiques du moment, qu'on appelle volontiers aujourd'hui des paradigmes. Pour autant, ces mouvements ont rarement été motivés par une réflexion, en propre, sur les méthodes interrogeant leur aptitude à saisir l'objet disciplinaire et, d'une certaine façon, le faire paraître. Pour la France, trois moments font exception[11] au cours desquels l'enquête et ses formes ont explicitement été inscrites dans un tel projet : la conception de Naville au début de la discipline, le bilan de la discipline proposé par Rolle en 1988[12] et les travaux actuels qui se présentent comme théories de l'activité.

On présente brièvement dans cette première étape chacune de ces trois propositions d'enquête en les situant – brièvement également – dans leur contexte respectif. La dernière proposition demande malgré tout un peu plus

[11] La formule est un peu trop rapide car l'émergence par exemple de l'objet profession est indissociable d'une réflexion et d'une refondation méthodologique et prend, en ce sens, une réelle dimension épistémologique. Elle veut indiquer ici à la fois des moments plus français (même s'ils mobilisent chaque fois la littérature internationale) et des moments au cours desquels la conception même de l'objet disciplinaire était pensée dans et par les méthodes déployées pour le saisir ; d'une certaine façon conditionné par ces méthodes.

[12] Rolle P., *Bilan de la sociologie du travail*, vol. 1, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1988.

de temps dans la mesure où elle se prélève sur l'actualité la plus vive imposant de préciser les critères qui écartent certains travaux pourtant directement concernés par le sujet, voire qui y ont également contribué[13].

Ces trois propositions d'enquête sont dans la suite du texte ramenées à deux perspectives désignées comme « tradition » et comme « théories de l'activité ». La « tradition » réunit les deux premiers moments épistémologiques identifiés et assimile les travaux de Naville à l'origine de la discipline avec ceux de Rolle qui les précise et les complète trente ans plus tard. On le voit, le terme « tradition » n'exprime pas complètement la réalité de notre tradition disciplinaire qui fut plus profondément marquée par les orientations de Georges Friedmann que par celles de Naville restées minoritaires. Il exprime une part de cette tradition et marque l'antériorité de ces travaux par rapport aux recherches plus récentes. La seconde proposition d'enquête ne se limite pas aux travaux qui revendiquent aujourd'hui l'étiquette de « théories de l'activité » et s'ouvre à ceux qui raisonnent le travail à partir de sa réalisation pratique. Des travaux qui tous s'inscrivent dans le renouvellement profond de la sociologie du travail depuis le tournant des années 1990 sans lequel ils ne pourraient se comprendre.

[13] Leur examen aurait en effet beaucoup alourdi le propos. On pense précisément à deux conceptions de l'enquête qui ont l'une et l'autre structurées la discipline à deux moments de son histoire. La première, à ses tout débuts, a équipé l'observation des postes de la grande industrie et était destinée à (in)valider une série d'hypothèses préalables sur l'autonomie ouvrière et les effets du progrès technique. L'impressionnant arsenal de mesures mobilisé voulait atteindre à la rigueur d'une expérimentation de laboratoire sur le modèle fourni par la psychologie expérimentale à laquelle les chercheurs étaient souvent formés. On en voit la marque dans les comptes-rendus de travaux conduits dans les années 1960 tels : Dofni J. et Durand C. et Raynaud J.-D. et Touraine A., *Les ouvriers et le progrès technique*, Paris, Armand Colin, 1966; Willener A. et Durand C. et Prestel C., *Travail, Salaire, Production Tome I : Le contrôle des cadences*, Paris, Mouton, 1972. La seconde conception formalise moins l'enquête en tant que telle, mais elle ne l'oriente pas moins vers le repérage et la collecte des signes de l'ancien et du nouveau du travail que les analyses dites des modèles productifs qui en forment le cadre analytique interprètent dans les termes d'une nouvelle régulation qui viendrait suppléer une régulation fordienne affaiblit. Ce type d'enquête domine les années 1980 et encore 1990 imposant des débats activant la figure de Taylor comme ennemi disciplinaire. La revue *Sociologie du travail* en faisait encore un thème majeur quand elle fête son quarantième anniversaire en 1989, il est vrai sous forme interrogative : « Peut-on encore parler de modèles productifs » pp 69-110 Pouchet A. (ed.), *Sociologies du travail : quarante ans après*, Paris, Elsevier, 2001. Sur les analyses des modèles productifs voir : Boyer R. et Durand J.-P., *L'après-fordisme*, 2e édition, Paris, Syros, 1998; Boyer R. et Freyssenet M., *Les modèles productifs*, Paris, La Découverte, coll. «Repères», 2000.

## *1. Les propositions de la tradition*

### ***Deux grandes voies pour l'enquête à l'origine de la discipline***

Naville initie la « tradition »[14] dans l'introduction au Traité de sociologie du travail qui lui revient et qu'il décide de consacrer aux méthodes[15]. Un contenu qui peut étonner aux premières pages d'un premier traité, mais qui signe une position ferme sur le destin à donner à cette jeune discipline. Naville, en effet, ne souhaite pas tant fonder une nouvelle spécialité de la sociologie que de soumettre le travail à la sociologie en général comme une occasion pour elle de réfléchir aux problèmes[16] que pose cet objet particulier et (surtout) qu'il révèle. En somme, « le travail étudié par une sociologie » plutôt qu'une sociologie du travail. Dégagé des questions que pose la définition d'un nouveau champ, il s'interroge alors – logiquement pourrait-on dire – sur les méthodes que la sociologie et plus loin les sciences sociales[17] mettent d'ores et déjà à disposition pour saisir et comprendre cet objet particulier. Sont-elles suffisantes ? Faut-il en développer de nouvelles et de spécifiques et, si oui, à quelle occasion ? Les réponses à ces questions constituent la première réflexion de notre discipline sur le mode de production des données sur le travail, autrement dit sur l'enquête. Dimension que Naville pose comme centrale, au même titre qu'un second thème qui lui est lié et qu'il examine dans le même texte, relatif à la mesure.

Cette réflexion sur la production des données est solidaire du programme de recherche qui s'attache aux formes contemporaines du salariat – sans doute déjà un après salariat – dont il s'agit de rendre compte en tentant d'en comprendre le dynamisme. Le travail s'est, en effet, profondément transformé dans le mouvement d'extension croissante de la technique prenant la forme de

---

[14] Dans la suite du texte, le terme perd ses guillemets ce qui ne veut pas dire qu'on oublie les réserves exprimées plus haut. Il n'empêche que, même minoritaire, les propositions de Naville constituent partie de notre tradition, précisément reprise ici.

[15] Naville P., « La méthode en sociologie du travail », in *Traité de sociologie du travail , Georges Friedmann et Pierre Naville*, Paris, Colin, 1961, p. 34–64.

[16] Le terme « problèmes » est récurrent dans l'œuvre de Naville dont on comprend que l'exposé clair de « ces problèmes » constitue un enjeu majeur, notamment pour orienter les revendications politiques.

[17] Les méthodes recensées empruntent en effet tant à l'ethnologie qu'à l'histoire, l'économie ou la statistique.

l'automation solidaire d'une forme d'activité productive qu'au sens fort du terme, on ne connaît plus. Il faut donc re-connaître le travail, comme il faut re-connaître la société qui le produit et qu'il façonne également en retour. En écho peut-être d'une citation de René Char dont Naville fait grand usage et en fidélité sans doute au surréalisme, l'enquête participe du regard sur ce qui *est*, déjà-là sous les yeux, dont elle perce les possibles sous le fil du quotidien et de l'ordinaire : « Celui qui invente, au contraire de celui qui découvre, n'ajoute aux choses, n'apporte aux êtres que des masques, des entre-deux, une bouillie de fer »[18]. La réflexivité sur les façons de produire les données participe de la découverte (déjà) de l'inédit, en cadrant au mieux les vues qu'on peut en prendre[19], en limitant les risques d'erreurs d'objets, de lieux et de temps. D'où la dénonciation régulière de Naville, et Rolle à sa suite, du modèle obsolète de l'artisanat qu'ils repèrent constamment au principe des analyses friedmaniennes.

« Observer, dit Naville, est la première démarche qui permet ensuite de classer, de combiner, d'expliquer et même d'expérimenter »[20]. Il invite ainsi à se concentrer sur le *comment* du travail et non sur les opinions *à propos du* travail[21]. L'attention à ce que les gens font, et non à ce qu'ils disent faire, lui semblait une voie de consolidation de la discipline, ne serait-ce que parce que « tout ce qui rapporte au travail à un caractère essentiellement *opératoire* »[22]. La recherche qu'il conduit en 1956-58 sur « les aspects sociaux de l'automation » met le principe en pratique. Celle-ci vise « le relevé des *faits* sur les conditions concrètes du développement de l'automatisme (...) notant au

[18] Char R., *La bibliothèque est en feu*, Paris, GLM, 1957, p. 17.

[19] L'analyse marxiste du salariat est un autre instrument de la découverte dont Naville propose l'actualisation, ou plutôt un dépassement, en introduisant les notions d'*automation* plutôt que technique ou machine pour signaler la dynamique de connexion des machines entre elles *via* divers langages ; la notion de *service* plutôt que de travail, de *répartition mobile de fonctions intégrées* plutôt que division du travail, d'*exploitation mutuelle* plutôt que d'exploitation, etc. Dans tous ces déplacements, quelque chose chez lui se réfléchit des formes d'un après-salariat. Réflexions que l'on a tenté de rendre dans : Célérier S., « Division du travail et forme de valeur », in *Pierre Naville ou l'archipel des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 145–168.

[20] Ib idem, p 52.

[21] Entretien que lui consacre Thierry Paquot : « Rencontre avec Pierre Naville » dans Guillaume M. (ed.), *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986, pp. 167–168.

[22] Friedmann G. et Naville P., *Traité de sociologie du travail*, 3e édition, Paris, Colin, 1970, p. 59.

fur et à mesure les problèmes posés »[23]. L'effort porte sur la description du fonctionnement concret des systèmes techniques et des systèmes de tâches assurées par les personnels engagés en rendant compte de leurs conditions de travail au sens large (incluant notamment le salaire et la carrière).

La méthode utilisée est composite, notamment les questionnaires à large échelle et des observations directes en entreprises[24]. Deux méthodes dont Naville reconnaît les limites respectives qu'il espère compenser par leur confrontation constante dont il attend d'ailleurs qu'elle lève des dissonances. Au crédit de « l'étude sur place », on relève une formule un peu vague qui souligne la mise en « relief de très nombreux aspects de l'automation qu'aucun questionnaire n'aurait permis de saisir »[25].

Face à ce projet, le parti de Friedmann et le destin qu'il caresse pour la discipline naissante sont tout autres. Le travail lui semble la clef de compréhension du « milieu technique » qui tend de plus en plus à organiser nos vies particulières en lieu et place du « milieu naturel ». La modernité qu'il veut éclairer est à la fois anthropologique[26] et politique et le périmètre disciplinaire qu'il dessine est lâche et marque ses attaches sociologiques par les notions de *groupe* ou de *collectif*. Employant une formule devenue célèbre, il invite les chercheurs à « l'étude, sous leurs divers aspects, de toutes les collectivités humaines qui se constituent à l'occasion du travail »[27]. À eux de combler l'espace encore vide par des séries d'enquêtes organisées autour d'une interrogation générale sur la condition humaine moderne marquée par les transformations techniques ; formes modernes du *progrès* qui intéressait et préoccupait tant cet auteur[28]. Les attitudes et les opinions des travailleurs y jouent un rôle central et on s'inquiète de ce qu'ils arrachent de qualification

---

[23] Naville P., *L'automation et le travail humain. Rapport d'enquête (France 1957-1959)*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1961, p. 16.

[24] Deux secteurs enquêtés par questionnaire: le textile et les métaux et huit entreprises d'activité diverse : biscuit, sucre, livre, typographie, matériau de construction, tôle galvanisée, ciment et potasse.

[25] Naville P., *L'automation et le travail humain. Rapport d'enquête (France 1957-1959)*, cit., p. 18.

[26] Pillon T. et Vatin F., *Traité de sociologie du travail*, Toulouse, Octarès, 2003.

[27] Friedmann G. et Naville P., *Traité de sociologie du travail*, cit., p. 26.

[28] Friedmann G., *Georges Friedmann. La Crise du progrès : Esquisse d'histoire des idées. 1895-1935*, Paris, Gallimard, 1936; Célérier S., « Société ou milieu technique. Georges Friedmann et Pierre Naville aux débuts de la sociologie du travail », in *JP. Durand & R. Weil (ed), Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, 1995.

supplémentaire et de ce qu'ils constituent de force d'opposition à l'aliénation qu'organise le système capitaliste.

On sait l'enjeu que représentaient toutes ces questions pour Friedmann qu'il plaçait au fondement de la démocratie comme autant de garanties contre les barbarismes à venir. Globalement, il s'agit de savoir si le travail, qui occupe une si large place dans la vie des individus, peut être source d'autonomie et d'apprentissage ou s'il réduit les consciences au néant, transformant les hommes eux-mêmes en automates. Enjeux déportés vers le rapport aux nouveaux équipements techniques dont Friedmann interrogeait la capacité à reconstituer l'autonomie des travailleurs, à les rendre plus libres et plus actifs[29], dans le cadre d'une relation technique pensée au cœur de l'industrie et sur le mode du face à face des travailleurs et des machines dans les ateliers.

Du point de vue de l'enquête, la discipline s'est donc ouverte à la croisée de deux chemins fondamentalement orthogonaux dans leurs principes et d'inégale amplitude si on les rapporte nombre de chercheurs qui les ont respectivement fréquentés. La voie friedamnienne a été, on l'a dit, la plus empruntée, favorisant la mesure de l'autonomie ouvrière et de la capacité des travailleurs à résister aux forces du capitalisme. Voie pessimiste, où raisonne une longue plainte de la perte, du recul et, aujourd'hui, de précarisation du travail. La voie navillienne est restée minoritaire, on l'a dit, malgré la puissance des analyses produites sur l'automation dès les années 1960[30] dont nous apprenons encore aujourd'hui[31]. Entre ces deux voies, les débats ont été constants et vifs. En témoigne un des échanges dont la littérature disciplinaire a gardé la trace où, les tenants du programme Navillien qualifient (accusent) Friedmann de proudhonien[32] en raison du modèle artisanal qu'ils voient à la

[29] Enjeux déportés ensuite vers le hors travail et les loisirs auxquels les mêmes questions son posées.

[30] Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, Paris, Gallimard, 1963.

[31] On partage de ce point de vue l'avis exprimé par Alexandra Bidet « la sociologie du travail a une longueur d'avance » (Bidet A., « L'homme et l'automate. L'écologie élargie du travail contemporain », *Sociologie du travail*, 50, 2008, p. 374p. 372–395.).

[32] L'échange public noué aux débuts des années 1960 s'organise en trois temps. D'abord l'article de Christiane Barrier collaboratrice de Naville : Barnier_Lynn C., « Production en continu, répartition des tâches et adaptabilité de l'entreprise », *Cahiers d'étude des sociétés industrielles et de l'automation*, 3, 1962. Article auquel Friedmann répond par un billet d'humeur : Friedmann G., « Proudhonien ? Optimiste ? », *Revue de sociologie du travail*, 1962, p.p. 395–398. Et, dernier temps, la réponse à la réponse de la part de Naville : Naville P., « Eclaircissements et discussions. Réflexion à propos de la division du travail », *Cahiers d'étude*

source de la pensée de cet auteur ; façon pour eux de rejouer un débat fameux du XIXe en endossant la position adverse de Marx[33].

## *2. Une reformulation épistémologique*

À en croire Pierre Rolle, ces deux chemins originels de la discipline structuraient encore les travaux quelque trente années plus tard. Ils sont au principe du bilan qu'il en propose à la fin des années 1980 qui les partagent en deux grandes *formalisations* reprenant les postulats et les attendus respectifs des deux options initiales : *la division du travail* pour la veine Friedmanienne et *la relation salariale* pour Naville[34]. Si on attend du terme bilan une synthèse des travaux réalisés depuis les trente ans écoulés, celui que livre Pierre Rolle en 1988 est assez déconcertant. Il n'entreprend aucun recensement des thèmes traités, de méthodes utilisées ou des résultats obtenus, mais revient avec insistance sur la nature de l'épreuve empirique que les recherches ont organisée, particulièrement celles, dominantes, qui se rattachent à la *division du travail*. Rolle y examine les présupposés que l'enquête – essentiellement l'enquête en entreprise – y a déposés à l'insu des chercheurs et qui s'agitent encore dans les résultats qu'ils produisent.

Ce bilan peut ainsi se lire comme l'analyse des erreurs auxquelles conduit un examen insuffisant de nos façons de cadrer nos objets de recherche, de les documenter et d'en comprendre les limites. Ainsi, en prétendant informer terme à terme le « travail en général » à partir des formes particulières par lesquelles nous les saisissons et en ne leur fixant aucune temporalité nous nous sommes souvent trompés : restant trop longtemps enfermés dans l'analyse des postes de travail ouvriers de la grande entreprise[35], appréciant

---

*de l'automation et de la société industrielle*, 5, 1963, p.p. 233–244. Pour une analyse synthétique de ce débat, voir également : Célérier S., "Société ou milieu technique. Georges Friedmann et Pierre Naville aux débuts de la sociologie du travail", cit.

[33] Reprenant le détail de ce débat entre Marx et Proudhon, Pierre Rolle y fait naître les deux options pour lui constitutives de la sociologie du travail que les débats des années 1960 actualisent. Voir Rolle P., « A l'origine de la sociologie du travail, proudhonisme et marxisme », in *Le travail et sa sociologie. Essais critiques*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 97–114.

[34] Rolle P., *Bilan ...*, cit., vol. 1.

[35] Anni Borzeix, entre autres, a repris et développé cette analyse dans Borzeix A., « De quelques fausses similarités, gros malentendus et vrais terrains d'entente », *Travail et emploi*, 94, 2003, p.p. 31–36.

mal le développement des services[36], brouillant inutilement l'analyse de la qualification[37], etc.

La forme et la teneur de ce bilan s'éclairent en le replaçant dans les brisées de Naville telles qu'exprimées dans l'introduction au traité historique. Le bilan de 1988 répond ainsi à l'appel que lançait ce dernier à raisonner les modes de production de nos données et il examine ce que la discipline *a fait* de ce point de vue en trente ans. Le bilan, disons-le, est globalement pessimiste (d)énoncant la faillite de l'entreprise friedmanienne en raison notamment des faiblesses de son épistémologie. Mais, l'exercice débouche sur un aspect plus prospectif s'incarnant dans un tableau, au sens de recensement, de questions susceptibles de relancer l'entreprise disciplinaire sur de meilleures bases. De bilan, l'exercice se mue en une nouvelle introduction[38] à une discipline qui aurait à présent appris des erreurs du passé. Parmi les pistes suggérées à la réflexion à venir, les dispositifs d'enquête et les conditions d'interprétation de leurs résultats figurent en bonne place. Pour Rolle, ils déterminent largement les résultats produits comme en ont témoigné, *a contrario,* les insuffisances de l'enquête traditionnelle. Il reprend à cette occasion, en les développant et en les précisant[39], les attendus de la formalisation de la relation salariale. Le bilan de 1988 constitue ainsi un des plus précieux appuis de la réflexion qu'on propose pour son contenu et pour le lien qu'il construit entre la tradition telle que Naville l'initie et les chercheurs qui s'en font aujourd'hui les héritiers.

Avec le recul, il semble que l'invitation aux débats que formulait le *Bilan* soit restée lettre morte, du moins par la voie que Rolle suggérait d'une réflexivité directe sur les méthodes. Cependant, à regarder la production de la discipline au tournant des années 1990, il est certain que beaucoup de sociologues partageaient la même envie de renouvellement et, sans doute, le même

---

[36] Voir Rolle P., *Où va le salariat ?*, Lausanne, Pages Deux (éditions), 1997..

[37] Matéo Alaluf s'est particulièrement intéressé à ces questions notamment dans : Alaluf M., « Peut-on distinguer les classements techniques des classements sociaux de la qualification? », *Formation emploi*, 38, 1992, p.p. 3–8; Alaluf M., « La qualification de quoi parle-t-on ? », in *Formation Travail - Travail Formation*, Québec, Ed. du CRP, Université de Sherbrooke, 1993, p. 131–137.

[38] Pierre Rolle avait en effet déjà écrit une introduction à la sociologie du travail en 1971 organisée comme une discussion des travaux américains autour de l'expérience d'Hawthorne, des propositions d'Alain Touraine et les analyses de Crozier et Friedberg sur l'acteur et le système : Rolle P., *Introduction à la sociologie du travail*, Librairie Larousse, 1971.

[39] En y imprimant également une marque particulière comme on le verra dans l'exposé qui en sera fait plus loin.

sentiment d'échec de la tentative friedmanienne. Les chercheurs ont tenté de les dépasser par d'autres voies par lesquelles ils ont ouvert des terrains inédits, réévalué leurs techniques d'enquête et exploré des objets nouveaux. Ce bouillonnement enfourcha bientôt les vents frais soufflant depuis les États-Unis, qui parachevèrent à cette occasion leur hégémonie sur la sociologie, finissant de transformer la nature des objets disciplinaires et l'épreuve empirique à laquelle ils étaient soumis.

Dans ce mouvement, la discipline s'est progressivement désenclavée des postes de production d'usine, a balancé un temps vers l'emploi[40], puis s'est attachée à la riche analyse des professions[41] et s'est ensuite démultipliée sous l'empreinte complexe des courants interactionnistes[42], de l'ethnométhodologie[43] ou du situationnisme méthodologique goffmanien[44]. À cette occasion, l'enquête a fait place aux acteurs et à leur expérience sociale *vécue* dont les traces sont prélevées dans les biographies et les récits qui en sont faits[45], les dimensions langagières[46], le déploiement de l'activité pratique

[40] Tripier P., *Du travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1991; Paradeise C., « French Sociology of Work and Labor: From Shop Floor to Labor Markets to Networked Careers », *Organization Studies*, vol. 24, 4, 2003, p.p. 633 –653.

[41] Ici les traductions assurées par Jean-Michel Chapoulie des textes d'Everett Hughes et ses travaux sur la « seconde école de Chicago » de même que ceux de deux des héritiers de Hughes : Howard Becker et Anselm Strauss ont joué un rôle considérablement dans le basculement paradigmatique de la période.

[42] Par lesquels Jean-Michel Chapoulie pour Everett Hughes et Isabelle Baszanger pour Anselm Strauss ont été des passeurs essentiels. Voir : Baszanger I., « Introduction : les chantiers d'un interactionniste », in *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 11–63; Hughes E., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1996.

[43] Depuis les travaux de Garfinkel aux Etats-Unis, ce courant a été particulièrement intense en France trouvant des interprètes décidés en Patrick Pharo (Pharo P., « Savoirs paysans et ordre social »; Thévenot L., « L'action qui convient », in *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie*, Paris, EHESS, 1990, p. 33–70.) ou Bernard Conein (Conein B., *Les sens sociaux. Trois essais de sociologie cognitive*, Paris, Economica, 2005, chap. Ouvrir la conversation. L'échange de salutations.)

[44] Joseph I., *Erving Goffman et la microsociologie*, Presses Universitaires de France - PUF, 2002.

[45] Pour en reprendre la mesure, on peut se reporter au texte magistral pour la clarté de l'exposé et la réflexion théorique auquel il est associé écrit par Michel Pollak avec la collaboration de Nathalie Heinich sur les récits biographiques de survivantes du camp d'Auschwitz-Birkenau : Pollak M. et Heinich N., « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, 1, 1986, p.p. 3–29. Pour une synthèse critique du récit biographique voir : Schwartz O., « Le baroque des biographies », *Les cahiers de philosophie*, 10, 1990, p.p. 173–183. Et pour une présentation d'ensemble des ressources de l'analyse biographique pour appréhender une

*in situ*, leur corps même. Le *vécu de ces acteurs* s'est chargé de significations sociales à décrypter[47] et sa prise en compte a garanti une certaine véracité des analyses produites et un contrôle des interprétations trop vite produites depuis des schémas d'interprétation surplombants.

## 3. *Les nouveaux élans disciplinaires*

### *Compter (avec) l'expérience des acteurs*

Si, du point de vue des techniques d'enquête proprement dites, cette effervescence disciplinaire n'a pas fondamentalement innové[48], deux éléments en revanche changent – et changent beaucoup – la donne méthodologique. D'abord, la place que chacune de ces méthodes concède à l'expérience *vécue* des acteurs – nous venons de le voir – qui transforme du tout au tout les modalités du recueil des données. La chose se vérifie dans le cœur même des questionnaires les plus standardisés de la statistique pour lesquels les mots, les formes et la chronologie de l'interrogation des enquêtés sont devenus des problèmes centraux[49]. Les méthodes se modifient également sous le jeu d'une

---

population aux contours incertains dans un contexte de redéfinition identitaire, voir : Becker H.S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985; « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, 1, 1986, translated by Suzanne Peneff and Jean Peneff, p.p. 105–110.

[46] Dans ce qui chez nos collègues historiens se percevait comme un *linguistic turn*, s'est fortement organisé en sociologie du travail autour de la méthode inductive proposée par Barnay Glaser et Anselm Strauss *The grounded theory* que Claude Dubar et Didier Demazière ont exploitée pour décrypter des entretiens de jeunes en cours d'insertion: Demazière D. et Dubar C., *Analyser les entretiens biographiques: L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, 2000. Voir également sur les questions du travail plus spécifiquement : Borzeix A. et Fraenkel B. et Collectif, *Langage et Travail : Communication, cognition, action*, 2ème édition, CNRS, 2005.

[47] Goffman parle par exemple de « poubelles des structures » à propos des rites ordinaires de la civilité.

[48] À quelques aménagements près mobilisant les capacités nouvelles de calcul, les techniques d'observation que Naville repérait dans le berceau de la discipline et qu'il partageait entre observation directe et indirecte, restent en effet toujours de mise et le resteront sans doute longtemps.

[49] La sensibilité au vocabulaire employé, à la syntaxe et à l'économie générale des questionnaires composent aujourd'hui une véritable épistémologie de la conception des protocoles d'enquête statistique. Elle conduit à des innovations à des innovations dans les formes d'interrogation avec, par exemple, la possibilité de répondre seul-e face à l'ordinateur à des questions sensibles. L'enquête *Evènements de vie et santé* (DREES, 2006) a pour la première fois en France interrogé de la sorte sur les violences subies. Sur les questionnaires standardisés de santé mentale, on peut se référer à l'article de synthèse régulièrement cité : Jorm A.F., « National surveys of mental disorders: are they researching scientific facts or

revalorisation nette de l'observation directe des situations de travail qui réactive la notion de terrain. Cette seconde transformation monte dans l'écume de mouvements complexes puisant à diverses sources[50] et redore le blason, bien terni, de l'observation directe.

Jugée « chronophage »[51], toujours trop locale, toujours impuissante à fonder la validité générale de ses résultats, souvent coûteuse pour la carrière des chercheurs, elle a longtemps été tenue pour la moins bonne et la moins sûre des méthodes d'enquête[52]. Pour la sociologie générale, Albert Piette y voit la trace du mépris de la discipline pour la description et l'effet de sa fascination pour les modèles hypothético-déductifs[53] qui, seuls, croit-elle, lui ouvrent les voies de la généralisation. C'est d'ailleurs, un procès en émiettement qui anime aujourd'hui encore la critique que suscite le foisonnement des comptes-

---

constructing useful myths ? », *The Australian and New Zealand Journal of Psychiatry*, vol. 40, 10, 2006, p.p. 830–834.

[50] Elle s'attache presque « naturellement » à la proximité recherchée des enquêteurs avec les *scènes vivantes d'acteurs*. Elle sert également l'exploration d'espaces de travail négligés jusqu'alors compensant le déficit de documentation par les données de première main sur de nouveaux « lieux » de travail tels que : bureaux, « guichets » et quantité d'autres institutions comme l'hôpital ou d'autres activités de service public ou non. Sur un versant de la discipline frontalier de l'ethnographie et les suites des travaux de Michel Verret, elle a également étayé l'examen d'« activités à côté » débordant l'espace du travail au sens conventionnel.

[51] Bizeul D., « Que faire des expériences d'enquête ? », *Revue française de science politique*, vol. 57, 1, 2007, p.p. 69; Peretz H., *Les méthodes en sociologie. L'observation*, Paris, La découverte, 2008.

[52] Le témoignage de Jacqueline Frisch-Gauthier recueilli par J.M Chapoulie montre les réticences, pour ne pas dire les suspicions, que les sociologues du travail développent dès l'origine de la discipline à l'égard de cette approche. Licenciée es lettres, J Frisch-Gauthier s'est faite embaucher comme ouvrière et souhaitait tirer un ouvrage de cette expérience après sont entrée au CNRS : « Quand je faisais un exposé, j'avais toujours les réflexions « : « ce n'est pas représentatif », « oui, mais est-ce que ça a une portée générale ? » (…) et j'ai fini par être inhibée, si bien que j'ai rédigé un certain nombre de choses, mais je ne savais pas comment leur donner une portée générale — bien sûr c'était limité à une usine mais j'avais l'impression que ça allait au-delà, mais je ne suis pas sortie de cette impasse. ». Chapoulie J.-M., "La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière", cit., p. 354. L'ouvrage que signent Jean Lignon et Andrée Andrieux la même année est plus remarquable encore. L'un des auteurs (Jean Lignon) a travaillé sept ans dans la métallurgie en tant qu'ouvrier, mais il faut, pour le savoir, lire la préface de Pierre Naville directeur de la collection. Rien, dans le corps de l'ouvrage, ne sourd de cette longue expérience personnelle. Lignon J. et Andrieux A., *L'ouvrier d'aujourd'hui. Sur les changement dans la condition et la conscience ouvrières*, Paris, Rivière, 1966.

[53] Piette A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Métaillé, Paris, 1996, pp. 11–12 et chapitre 1 "la vision théorique de la sociologie pp 21–42; Dodier N. et Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, vol. 38, 1, 1997, p.p. 37–66.

rendus d'enquête détaillant finement des situations locales de travail dont on craint qu'ils ne balkanisent à jamais l'espace disciplinaire et ne dissolvent tout aussi définitivement l'horizon politique qui a toujours été le sien[54].

Pour la plupart des travaux actuels qui privilégient l'observation directe, la proximité physique et sensible avec les phénomènes observés est de nature en effet à corriger les difficultés suscitées par l'enquête traditionnelle. La méthode se met ainsi partout au service d'une critique des courants longtemps dominants de la sociologie du travail dans lesquels le comportement des acteurs *a fortiori* leur vécu du travail, était ignoré ou – ce qui revient au même – vu comme marginal, rapporté au jeu des dispositions incorporées, leur *vis a tergo* forcément stratégique[55]. Dans ces courants dominants, les travailleurs sont bien sûr observés – le plus souvent interviewés –, mais les sociologues semblent seuls dépositaires de la profondeur de l'expérience des individus dont ces derniers restent définitivement inconscients. Ils s'autorisent ainsi des interprétations, certes générales et élégantes, mais dont la part qui revient à l'enquête proprement dite et celle qui tient aux convictions profondes des enquêteurs sont difficiles à démêler.

Les approches récentes ont donc voulu lester leur observation du poids de la situation, en éprouver les contraintes, subir les durées. Bref, elles expérimentent ce que Malinowski appelle le cours normal de la vie avec ces ennuis et ses enthousiasmes, matière première de l'analyse selon lui[56]. En réaction à l'excessive extériorité antérieure, les recherches actuelles préconisent une rencontre et une rencontre plus équilibrée avec ce qui est observé : individus ou objets. Une rencontre plus attentive aussi aux points de vue et caractéristiques de ce (ceux) qui est rencontré. Très logiquement, l'ethnologie qui a depuis toujours expérimenté et réfléchi l'épreuve, fondamentale pour elle, du terrain devient une référence également partagée. C'est ce que François Dosse a formalisé en 1995 par l'expression « tournant pragmatique » entérinant une rupture dans la façon dont les sciences humaines

---

[54] Ces critiques sont régulièrement exprimées, mais de façon orale dans le cadre de séminaires par exemple. Sous réserve d'inventaire, je n'en connais pas de version formalisée, livre ou article. Notons la conclusion que proposait la première édition « 128 » que Marcelle Stroobants consacrait à la Sociologie du travail et qui évoquait le risque d'un affaiblissement critique, évocation supprimée dans la seconde édition. Voir Stroobants M., *Sociologie du travail*, Armand Colin, Paris, coll. «128», 1993.

[55] Dodier N., « Agir dans plusieurs mondes », *Critique*, 529-530, 1991, p.p. 427-458.

[56] Malinowski B., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, 1ère éd française 1963, 1ère éd anglaise 1922, Gallimard, coll. «Tel», 1989, chap. Introduction, page IV.

articulent à présent empirie et théorie[57]. L'expression reste problématique cependant, car de Pierce[58] à James ou Mead en passant par la « sociologie pragmatique à la française» que propose aujourd'hui Luc Boltanski[59], l'étiquette est particulièrement élastique et éclaire peu sur les pratiques effectives de l'enquête qu'elle abrite.

***Réformer ou refonder la tradition ?***

Revalorisée et chargée de cet élan critique de la tradition, l'observation directe s'affiche souvent aujourd'hui en tête des articles comme « démarche ethnographique ». Le peu de précisions dont l'expression s'assortit témoigne à nouveau de la faveur dont elle jouit de nos jours. À examiner le contenu des articles cependant, l'expression accueille des configurations d'enquête les plus variées, plus ou moins exigeantes pour l'observateur, plus ou moins réflexives, plus ou moins critiques. Dans la forêt des travaux qui pourraient s'en réclamer, nous cherchons ceux pour lesquels la méthode appuie un projet de refondation disciplinaire le plus explicite. C'est-à-dire ceux qui ne veulent pas seulement observer différemment des faits déjà interprétés, mais visent à en faire apparaître de nouveau par l'enquête. Raison pour laquelle les

---

[57] Dosse F., *L'Empire du sens. L'Humanisation des sciences humaines*, cit.

[58] Dont on notera que Naville a traduit plusieurs des textes dans les Cahiers de l'automation.

[59] Sur des bases d'ailleurs très singulières pour cette tradition. Préfaçant l'ouvrage de Mohamed Nachi qui propose une introduction à la sociologie pragmatique, Luc Boltanski précise (« si) un nom collectif, l'appellation de *sociologie pragmatique* s'est imposée de l'extérieur plutôt que de l'intérieur (...)Il faudrait pourtant se garder, au seul jugé de l'enseigne adoptée, de voir dans le courant étudié ici une émanation ou une importation du pragmatisme américain, dont l'influence, sans être négligeable, a été inégale selon les auteurs abordés dans cet essai et s'est manifestée souvent de façon indirecte, par exemple par le truchement de l'interactionnisme symbolique ou de l'ethnométhodologie. Pour certains, dont je suis, le terme de pragmatique fait plutôt référence à la pragmatique linguistique en tant qu'elle met l'accent sur les usages que les acteurs font de ressources grammaticales à l'épreuve des situations concrètes dans lesquelles ils se trouvent plongés. Mohamed Nachi a raison de souligner l'importance qu'ont progressivement revêtue pour nous les notions de grammaire et d'épreuve, la première dérivée, de façon assez libre et quasi métaphorique, de la linguistique chomskyenne, la seconde venant plutôt des travaux de Bruno Latour dans le domaine de la sociologie de la science. Ont été également très importantes pour nous trois autres notions sur lesquelles insiste aussi Mohamed Nachi : celles de critique, de dispute et d'incertitude. ». Voir : Nachi M., *Introduction à la sociologie pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. «Cursus», 2006. p 10.

questions que pose cette dernière occupent le cœur du propos comme enjeux majeurs et que tous, peu ou prou, « inventent » de nouvelles méthodes d'enquête de proximité.

Définis de la façon la plus large, ces travaux se repèrent pour leur intérêt commun pour les « activités de travail », collectées pour elles-mêmes et en elles-mêmes, et non plus comme signes de phénomènes qui les dépassent. Leur enquête se centre sur « ce que les gens font quand ils travaillent» et dans "l'effectuation" de ce travail composant un matériau présenté comme vierge et riche de sens qui ouvrirait, disent certains, un nouvel Eldorado à la sociologie du travail[60]. Mais ces nouveaux territoires promis à la discipline sont-ils si vierges ? On peut en douter. Beaucoup de chercheurs s'y intéressent et depuis longtemps, les activités – particulièrement les activités de travail – composant même des objets constitutifs de certaines disciplines comme la psychologie du travail ou l'ergonomie, sans parler de la philosophie, en embuscade sur les questions de l'expérience. En fait d'exploration, l'aventure revient plutôt à s'inscrire les recherches sur le travail dans un réseau de cousinages plus ou moins lointains, plus ou moins acceptés, plus ou moins actifs, et à pénétrer une famille constituée avec ses secrets, ses conflits et ses rivalités anciennes.

L'hétérogénéité est donc le premier trait de ce programme de recherche sur les activités. Traits que les chercheurs rappellent du reste eux-mêmes volontiers. Se situant au niveau de la production internationale, Christian Licoppe identifie la convergence de quatre courants distincts dessinant ce qu'il appelle le « carré de l'activité »[61]. Mais la situation française, dont Licoppe souligne d'ailleurs la faible visibilité internationale[62], semble plus complexe encore. S'y croisent des intérêts aussi divers que ceux d'Yves Schwartz qui s'inscrit dans la suite des travaux de Georges Canguilhem[63], de la psychologie du travail initiant une conception distribuée de l'activité depuis une relecture de

---

[60] Bidet A., « Une Amérique à découvrir ? Pierre Rolle, le travail et ses mesures », in *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 81–90.

[61] Un carré dont chacun des quatre côtés forme une influence : la cognition (ou action) située, la « théorie de l'activité », l'ethnométhologie et la sociologie des sciences et des techniques. Licoppe C., « Dans le carré de l'activité : perspectives internationales sur le travail et l'activité », *Sociologie du Travail*, vol. 50, 3, 2008, p.p. 287–302.

[62] Un objectif affiché du numéro spécial de la revues *Sociologie du travail* de 2008 est d'ailleurs de rendre visible cette production à ce niveau.

[63] Schwartz Y., « Expérience et connaissance du travail », 1987, Lille, Lille 3; Schwartz Y., *Le paradigme ergologique ou Un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès Editions, 2000.

Vygotsky[64], ceux de Bernard Conein insistant sur le rôle de l'environnement dans les conduites[65], ceux de Jacques Theureau adaptant une version des *Work place studies* qui conserve l'ambition d'une généralisation[66], ceux de Callon et Latour promouvant l'activité d'un acteur-réseau innovateur, ceux d'Isaac Joseph, lecteur attentif de Goffman, qui raisonne les notions de circulation et d'espace public[67], ceux de Nicolas Dodier qui développe le programme pragmatique de Boltanski-Thévenot en saisissant l'activité comme épreuve[68], etc.

Dans cet espace à la française, la notion d'activité témoigne de toute sa souplesse, trait qui, comme à l'habitude, contribue à son succès. Notons toutefois une constante avec le total oubli des propositions de Touraine sur cette même notion au milieu des années 1960. De fait, la conception de l'activité comme *historicité*[69] qu'il y proposait alors n'a plus guère de place dans le mouvement présent qui, par différence, montre la force du parti pris commun de plonger au cœur des situations *naturelles, vivantes*, loin de toutes abstractions.

Les travaux sur l'activité avancent donc en ordre relativement dispersé (particulièrement en France) et sous plusieurs bannières qui toutes ne revendiquent pas aussi intensément une réforme de l'enquête, ni ne lui donnent le même sens. S'intéresser à ces travaux suppose d'admettre leur diversité, et malgré les difficultés de l'exercice, de les saisir dans le mouvement aux contours incertains qu'ils composent. D'abord, parce que le flou des frontières, notamment disciplinaires, est peut-être un trait des plus

---

[64] Béguin P. et Clot Y., « L'action située dans le développement de l'activité », *@ctivités*, vol. 1, 2, 2004, p.p. 35–49; Clot Y., *Avec Vygotski*, 2e éd., La Dispute, 2002.

[65] Conein B. et Jacopin E., « Les objets dans l'espace », in *Les objets dans l'action*, Paris, EHESS, 1993 coll. «Raisons pratiques», p. 59–84; Conein B. et Jacopin E., « Action située et cognition : le savoir en place », *Sociologie du Travail*, vol. 40, 4, 1994, p.p. 475–500.

[66] Theureau J., *Le cours d'action: méthode élémentaire*, Toulouse, Octares, 1992; « L'hypothèse de la cognition (ou action) située et la tradition d'analyse du travail de l'ergonomie de langue française », *@ctivités*, vol. 1, 2, 2004, p.p. 11–25.

[67] Joseph I., « Décrire l'espace des interactions », in *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*; Joseph I., « Le travail du machiniste-receveur », *Sociologie du travail*, 1, 1992, p.p. 3–23; Joseph I., *Erving Goffman et la microsociologie*, cit.

[68] Dodier N., « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, vol. 11, 62, 1993, p.p. 63–85; Dodier N., *Les hommes et les machines : la conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995.

[69]Voir notamment : Touraine A., *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil, 1965; *La conscience ouvrière*, Paris, Seuil, 1966..

intéressants de ce mouvement qui rappelle à propos que le travail n'est pas le domaine de la seule sociologie du travail – qui ne retirait d'ailleurs aucun profit de sa capture – mais celui de plusieurs disciplines dont les frontières font naître les débats les plus stimulants que suscitent cet objet.

Ensuite, parce que l'extraction de certains travaux de ce courant serait délicate ou arbitraire et manquerait, à la fin, des questions intéressantes qui viennent, justement, des cousinages plus ou moins problématiques qu'ils semblent accepter. On aurait pu, par exemple, ne retenir que le dossier consacré aux théories de l'activité proposé en 2008 par la revue *Sociologie du travail* que les animateurs revendiquent comme nouvelle école de pensée ouvrant « une nouvelle fenêtre » disciplinaire[70] et dont les contributions occuperont d'ailleurs une place importante dans la réflexion. Mais ces contributions restituent elles-mêmes l'hétérogénéité du courant d'ensemble dans la sélection des contributions proposées et les références que chacune avance. Exactement comme, arrachant une touffe d'herbe, on ramène la motte de terre dont elle s'alimente.

Pour finir ce rapide tour d'horizon des pans de la littérature qui seront mobilisés dans la suite des propos et pour préciser encore, par défaut cette fois, celui que l'on retient comme formalisation actuelle, on justifiera rapidement la mise à l'écart d'un travail récent portant explicitement sur l'enquête et, précisément, sur l'observation du travail. Il s'agit de l'ouvrage collectif *Observer le travail* publié à l'initiative du groupe de réflexion Pratiques, travail, organisation (PraTO) en 2006[71]. Celui-ci regroupe une série d'études sociologiques et historiques sur des thématiques variées qui rendent compte de diverses situations « sur les lieux de travail » depuis différents outils ethnologiques[72] qui donnent accès à ce que « les gens font et pensent au quotidien » et permettent ainsi de « déplacer le regard », d'« ouvrir de nouveaux questionnements », « de retourner le point de vue » ou de faire

[70] Borzeix A. et Cochoy F., « Travail et théories de l'activité : vers des workspace studies ? », *Sociologie du Travail*, vol. 50, 3, Juillet, p. 276p. 273–286.

[71] Arborio A.-M. et al. (eds.), *Observer le travail*, cit., pp. 7–21. Cet ouvrage rend compte de la réflexion du groupe PraTO élargie à des contributeurs extérieurs à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu en 2006 : 30 et 31 mai 2006, Travail et organisation. Recherches croisant ethnographie et histoire, à Aix en Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme.

[72] Jean-Michel Chapoulie, proche de ce courant, le décrit d'ailleurs comme l'union entre perspective historique et travail de terrain.

« passer derrière la façade »[73].

Ce programme de travail est critique assurément en ce qu'il partage plusieurs des mobiles qui poussent les recherches actuelles sur le travail à réserver une telle place au terrain et à l'observation directe de situations concrètes. On y trouve la même volonté critique de la tradition – du moins d'une certaine tradition – allant de pair avec une exigence d'ouverture des processus de production des hypothèses de recherche au fur et à mesure que l'enquête se déroule. Apparemment inscrite dans le « virage pragmatique » que Dosse a décrit, cette initiative semble plutôt relever d'autres sources dont, principalement, l'appel lancé par Cottereau aux débuts des années 1980 à revenir sur la problématique de l'usure ouvrière que les discours sur la modernisation de l'entreprise disait obsolète[74]. De fait, par leur « travail de terrain », les contributeurs de l'ouvrage du Prato mettent à l'épreuve les discours, les modélisations savantes ou des dispositifs divers, en examinant la façon dont ceux auxquels ils sont destinés participent de façon plus ou moins explicite à leur élaboration, leur donnent un sens, les problèmes qui leur posent ou encore l'oubli auquel ils les condamnent.

Sont ainsi révélées des pratiques informelles faisant connaître le véritable sens des dispositifs formels considérés (par exemple, les marges d'autonomie dans le traitement des dossiers des agents de contrôle de l'immigration[75]). Des objets d'étude nouveaux apparaissent (par exemple, les relations sexuelles dans les industries du tabac[76]). Les périodisations savantes que proposent

[73] Arborio A.-M. et al. (eds.), *Observer le travail*, cit., pp. 10–11.

[74] Dans ce célèbre numéro de la revue *le mouvement* social, Cottereau invitait les chercheurs à systématiquement confronter leurs objets aux « aux situations et évolutions sur les lieux de travail » et « aux pratiques et points de vue ouvriers ». Précisément, il écrivait : « La santé ouvrière est précisément un domaine où la recherche historique s'est trop souvent arrêtée aux discours des institutions, sans prendre les moyens de confronter les intentions aux effets supposés. A quoi bon étudier l'histoire des lois protectrices de la santé, si l'on ignore tout des conditions de santé que ces lois sont supposées influencer ? A quoi bon étudier les idéologies et les équipements hygiénistes ou médicaux, tant que l'on ne prend pas les moyens de connaître leurs pratiques sur le terrain ? Comment analyser les politiques de lutte contre les maladies professionnelles ou les accidents du travail, tant que l'abondante littérature parlementaire et juridique n'est pas confrontée aux situations et évolutions sur les lieux de travail, tant qu'elle n'est pas confrontée réellement aux pratiques et points de vue ouvriers ? » : Cottereau A., « L'usure au travail : interrogations et refoulements », *Le Mouvement social*, 124, 1983, p.p. 3–9.

[75] Alexis Spire, « Histoire et ethnographie d'un sens pratique, ; le travail bureaucratique des agents de contrôle de l'immigration » in Arborio A.-M. et al. (eds.), *Observer le travail*, cit., pp. 61–76.

[76] Marie Cartier & Jean-Noël Rétière, « Ecrits d'hier et d'aujourd'hui sur le sexe dans les tabacs », in *Ibid.*, pp. 77–94.

notamment les analyses des modèles productifs sont aussi soumises à l'épreuve d'un « terrain » dont les temporalités semblent tout autres. De même, on montre que « l'acceptation » supposée des contraintes du travail en échange d'avantages salariaux, qui est censée architecturer le *modèle fordien*, ne fut ni jamais totale, ni finalement très sûre.

L'enquête redonne voix aux « ignorés » et inscrit clairement la formation des règles sociales dans le cadre de rapports de forces[77], deux points forts de la critique. Cependant, le travail lui-même et la capacité de l'enquête à le saisir ne sont guère interrogés. Le travail semble là, dans l'atelier, disponible au regard de l'enquêteur qui, par les observations qu'il en fait, élargit *spontanément* les prises qu'on peut en prendre, faire bruisser les silences et remonter l'informel. Il est donc difficile d'interroger plus avant ce programme sur les questions que pose l'enquête pour comprendre l'objet complexe qu'est le travail. Elle semble ne lui en poser aucun, les objets qu'elles se donnent se justifiant constamment par le jeu de leur présence que l'art de l'enquêteur permettra de rendre visible.

## II Déchiffrer la modernité du monde

Les trois moments retenus pour l'analyse qui composent deux propositions sont donc ceux où l'enquête s'est clairement placée aux avant-postes de l'analyse, non pour observer différemment des faits déjà interprétés, mais, à proprement parler, pour les (re)construire. Tous ces travaux partagent encore un autre point décisif, celui de poser le dynamisme du travail en lien (étroit) avec la technique. La chose est évidente pour Naville et Rolle qui ont largement contribué à cette question, fondatrice s'il en est, de la sociologie du travail. Elle se vérifie pour les travaux récents sur les activités quelles que soient leurs sources, leurs différences et leurs divergences, y compris lorsque leur domaine disciplinaire déborde ou diffère de la sociologie du travail strictement entendue. Dans les trois moments retenus, la réflexion épistémologique sur l'enquête s'associe donc à des interrogations explicites sur l'acception de la technique, les formes à lui reconnaître et, question centrale, la façon de concevoir son rapport avec les collectifs humains.

[77] Différant sur ce point de l'analyse qu'en propose Jean-Daniel Reynaud dont un ouvrage collectif récent discute les apports. Voir De Terssac G. (ed.), *La théorie de la régulation sociale de Jean-Daniel Reynaud. Débats et prolongements*, Paris, La Découverte, 2003.

Les réponses actuelles à ces questions ne reprennent pas toujours, tant s'en faut, celles que proposait Naville sur le sujet. De fait, les chercheurs des activités qui s'y réfèrent aujourd'hui sont assez peu nombreux, surtout si on considère la littérature internationale. Beaucoup s'y rapportent, mais pour les discuter, voire les récuser. D'autres enfin les ignorent, parfois aussi superbement qu'étonnamment. Dodier par exemple analyse ce qu'il appelle la solidarité technique[78] sans faire une fois référence à Naville, préférant abondamment citer Friedmann pourtant plus à distance de ses propres analyses sur la technique[79]. Notons aussi que chez les auteurs contemporains, le dynamisme du travail ne se comprend plus aussi exclusivement depuis la technique. D'autres moteurs de transformation sont admis tels les modèles organisationnels réputés favoriser des coordinations plus horizontales ou « distribuées » et dont les liens avec la technique ne sont ni interrogés, ni pensés. Certains auteurs insistent sur le rôle de ces modèles par la création de néologismes (« knotworking » par exemple[80]), mais comme donnée initiale de l'analyse dont on suit les causes, jamais comme une conséquence dont il faudrait éclairer les sources.

Quels que soient la nature et l'ampleur des écarts à la tradition, la technique reste malgré tout une dimension structurante des travaux contemporains qui forme un pont solide avec la tradition, fixe des enjeux semblables et accorde sur ce qu'il convient de considérer pour rendre compte des formes contemporaines du travail et les comprendre. La seconde étape de la réflexion s'ouvre ainsi sur une série de convergences qu'il faut rappeler non seulement parce qu'elle relie à travers le temps les travaux ici considérés, mais également parce qu'elle les distingue de beaucoup d'autres dont par exemple les chercheurs de Prato.

Cependant, selon que l'on considère la tradition ou les recherches sur l'activité, cette conception partagée du dynamisme du travail ne s'associe pas au même type d'enquête. C'est l'hypothèse qui structure cette seconde partie

[78] Dodier N., *Les hommes et les machines*, cit.

[79] Comme on le verra dans le chapitre suivant qui mobilise les résultats de la recherche conduite par Dodier, les raisons de cette éviction tiennent assurément à la mauvaise réputation de behavioriste forcené que Naville s'était taillée en commentant de façon très favorable, il est vrai, les thèses de Watson en 1942. Commentaires qui firent scandale et continuent d'une certaine façon de le faire. Voir : Naville P., *La psychologie : science du comportement*, Paris, Gallimard, 1942

[80] Engeström Y., « Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses », *Sociologie du Travail*, 50, 2008, p.p. 303–330.

et justifie de regrouper les trois moments épistémologiques distingués en deux propositions distinctes. L'enquête de la tradition et l'enquête des activités déroulent des programmes singuliers quant aux objets qu'ils proposent, la structure temporelle qui les cadre et les attentes qu'ils se fixent. Commençant par les travaux contemporains, on présente successivement les traits que l'on a pensés essentiels de ces deux enquêtes, leurs formes typiques en quelque sorte, extraites d'une grande diversité de pratiques pour ce qui concerne les chercheurs de l'activité ou d'interprétations possibles pour ce qui concerne la tradition.

## *1. Compter les convergences*

Au chapitre des convergences, toutes les recherches se retrouvent sur trois traits fondamentaux et liés du travail moderne : il est technicisé, collectif et imprévisible, au sens où l'aléa habite aujourd'hui son régime normal. Rendre compte du travail, c'est ainsi prendre acte de l'intense peuplement de notre monde par des objets, des quasi-objets[81] et des artefacts, particulièrement foisonnants dans les espaces productifs, et par lesquels ou avec lesquels l'action productive se réalise. C'est aussi raisonner les multiples variations des dimensions collectives de cette action productive dont la technique a ouvert les limites spatiales et transformé la nature des interactions qui s'y nouent. C'est enfin, et centralement, admettre que le travail consiste pour sa part essentielle à assurer le fonctionnement de « systèmes » de machines, d'objets et d'artefacts et non plus à former directement des objets ou des services. À ce dernier trait, s'associe immédiatement la reconnaissance du caractère discontinu, fractionné et haché du travail actuel dans la mesure où le rythme des équipements se marque de fractures en autant de pannes, retards, erreurs, déficits, etc. qui se multiplient et dont les effets se diffusent sur des espaces sans cesse élargis.

La voie de compréhension du travail depuis le seul individu et son rapport plus ou moins aliéné à son œuvre – la chose qu'il crée – est ici (en principe) définitivement close. Le travailleur moderne est pris, et doit se prendre, dans un ensemble de relations dynamiques et complexes aux machines, aux autres humains, aux normes, règlements, « objets » et autres « actants » dont la

[81] Picon A., « Quasi-objets techniques et paysage de la technologie contemporaine », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXV, 108, 1997, p.p. 247–256.

technique organise la structure et suscite de multiples formes d'incertitude. Ce travail-là ne peut se déduire de plans et de schémas préalables. Quand de tels plans existent, leur usage n'est jamais tout à fait ce que leur concepteur en avait imaginé et ce ne sont que des éléments parmi d'autres depuis lesquels la production se réalise[82]. Quelque chose d'une expérimentation se perçoit dans le travail aujourd'hui – très cadrée par un ensemble de normes et de contraintes[83] – qui déborde la tension entre travail prescrit et travail réel, depuis longtemps repérée par les ergonomes et largement reprise par les sociologues pour penser notamment la mobilisation contrainte des forces de travail. Si la dichotomie n'est pas fausse, elle est devenue insuffisante, car, d'une certaine façon, constitutive, aujourd'hui, de ce qu'est le travail.

La montée en puissance des « choses », Naville a certainement été le premier dans la discipline à en rendre compte. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il est le plus largement cité dans les travaux récents qui s'y réfèrent en saluant la modernité de sa conception générale de la technique[84]. Contrairement à Friedmann qui concevait la technique comme un organe massif et unifié de l'industrie, déterminant les « aptitudes » des travailleurs, elle ne se limite plus chez Naville au seul machinisme industriel. Elle déborde les ateliers et s'incarne dans une infinité de formes qui ouvre la notion de machine dans laquelle entrent par exemple les avions ou les instruments de communication. Surtout, la technique cesse d'être un déterminant du social pour devenir une synthèse mouvante de déterminations multiples[85] qui l'englobent et qu'elle

[82] En conséquence, le monde pas plus que le travail ne peuvent se comprendre depuis les seuls concepteurs-innovateurs dont les productions comportent inévitablement une part d'incertitude. Raison pour laquelle les travaux de Simondon sont régulièrement convoqués dans les travaux récents (Simondon G., *Du mode d'existence des objets techniques*, 3e édition, Paris, Aubier, coll. «Res :"L'invention philosophique"», 1989.). Cette posture sert également une critique des approches des acteurs-réseaux qui, trop centrées sur ces innovateurs, manquent le fonctionnement concret des systèmes. C'est un des mobiles avancé par Dodier dans son analyse de la « condition ouvrière des opérateurs » (Dodier N., *Les hommes et les machines*, cit.)

[83] Aspects certainement mieux perçus par la tradition.

[84] Anni Borzeix et Franck Cochoy par exemple quand ils introduisent le dossier *Sociologie du travail* de 2008 : Borzeix A. et Cochoy F., "Travail et théories de l'activité", cit., p. 276.

[85] Depuis Smith dont Naville reprend d'ailleurs largement les analyses sur ce point, on sait que les développements techniques sont le produit d'un rapport qui lie besoin-capacités et calculs économiques. Les innovations techniques n'apparaissent et se diffusent que pour autant qu'elles satisfont mieux que d'autres des besoins collectifs, notamment du point de vue de l'efficacité économique. Répondre mieux, cela signifie aussi que les conditions nécessaires au développement de cette technique sont remplies : la disponibilité des capitaux, des personnels compétents, des marchés relativement protégés, des transports centralisés, des garanties d'Etats, etc. En ce sens, les développements techniques expriment, forment le nœud, d'un *certain degré*

contribue à transformer par les tensions qu'elle y introduit[86]. Déployée dans une logique d'économie du temps de travail, elle se caractérise aujourd'hui par une *autonomie technique*[87] – la « spontanéité venue aux choses »[88] – connectant des suites d'opérations de plus en plus longues sans intervention humaine. Se constitue ainsi une « société technique autonome » organisée par un ensemble de codes et un langage propre qui se superposent et se mêlent à la société des êtres humains. Ces derniers restent concepteurs, utilisateurs et acteurs, mais ils n'en sont plus le centre organisateur, pas davantage les tranquilles gardiens du troupeau mécanique et moins encore leurs maîtres. Les relations nouvelles qui se nouent sont d'une autre nature à découvrir dans l'entrelacement de l'humain et du machinique.

Dans ce mouvement qui anime l'*automation*[89], l'unité anthropologique de l'homme à ses outils finit de se dissoudre et la *scission* fondamentale *entre travailleurs et opérations productives* au principe du salariat et source inexorable de son mouvement apparaît plus pleinement. Les opérations productives que prennent en charge machines et humains tendent à se disjoindre au sens où elles ne sont plus ni isomorphes, ni synchrones, ni de nature semblable. Leur mise en relation, qui constitue le travail en tant que tel,

---

*de civilisation* qui participe autant que les formes techniques à dessiner les formes sociales nouvelles.

[86] Je me permets de renvoyer à mon propre texte qui développe les trois niveaux de contradiction indiqués par Naville : un niveau technique mettant en cause le principe d'additivité des tâches et qui contribue à la scission entre opérations et opérateurs bien connue de cet auteur ; une tension sur le mode de répartition des tâches promouvant une répartition mobile des fonctions et, enfin, une tension sur les modes de commandement de la production et de rémunération du travail. Voir Célérier S., "Division du travail et forme de valeur", cit.

[87] Références à donner

[88] Rolle P., « L'automatisme, ou les spontanéités construites », in *des sociologues face à Pierre Naville, ou l'archipel des savoirs, M. Burnier, S. Célérier , Y Spurk (ed)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 201–218.

[89] Principe dont Naville donne de multiples exemples de l'ancienneté comme le grelot dont le son avertit le pécheur que le poisson à mordu et qui le dispense de constamment tenir sa canne à pèche. L'agriculture est plus souvent donnée en exemple dont ce qui revient à la terre et ce qui revient aux exploitants n'est pas, à tout moment, parfaitement synchrone. C'est la raison pour laquelle l'agriculture pourrait bien fournir un modèle plus approprié pour interpréter l'industrie moderne que les dernières générations de robots dernière génération. On notera également que le monde rural et les activités qui s'y déploient ont constitué un terrain régulier de recherche de Pierre Rolle. Pour la définition de l'automatisme à ne pas confondre, donc, avec l'automatisation, voir Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit.; Rolle P., « L'automatisme, ou les spontanéités construites », in *des sociologues face à Pierre Naville, ou l'archipel des savoirs, M. Burnier, S. Célérier , Y Spurk (ed)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 201-218.

se réalise sous des formes inédites dont l'exploration s'inscrit au programme de la sociologie du travail. Car l'automation exprime tout l'inédit de notre modernité et témoigne de notre besoin de (re)connaissances à son sujet. Fondamentalement chez Naville – et c'est là que réside encore la vitalité de sa proposition de recherche –, notre monde est inconnu et déroutant, particulièrement notre activité productive collective devenue opaque, troublante, incertaine par la complexité des relations dont elle est l'occasion et qui transforme radicalement l'expérience vécue. Les systèmes automatisés, écrit-il, sont devenus « capricieux, nerveux, rétifs, aussi difficiles à satisfaire que les êtres humains »[90] marquant les opérations humaines des mouvements de leur fonctionnement capricieux.

Qu'ils s'en réfèrent ou non à Naville, qu'ils le contestent ou l'ignorent, les chercheurs de l'activité s'accordent tous sur le fait que l'action productive humaine ne peut plus se penser comme action rationnelle, mobilisant des équipements ou des instruments pour atteindre des buts, selon la typologie qu'en proposait Weber. Leurs buts, s'ils en ont, se confondent avec le fonctionnement même des équipements avec lesquels ils produisent des biens ou services susceptibles de répondre à leurs besoins du moment. Et c'est dans ce changement fondamental que les formes du travail se font de plus en plus collectives mobilisant des dispositifs tels que la polyvalence, la rotation ou le chevauchement des postes.

*Stricto sensu*, la notion de poste de travail n'aide plus guère à pénétrer la réalité du travail d'aujourd'hui qui appelle à une compréhension plus large. L'ampleur et la nature de cet élargissement, de même que les enjeux qu'il désigne se découvrent précisément par les enquêtes qui sont mises en œuvre. C'est du moins l'hypothèse qui soutient les réflexions qu'on présente. La tradition navillienne et les recherches actuelles sur l'activité en donnent deux versions distinctes. On les présente donc séparément en commençant par l'enquête de l'activité.

## *2. L'expérience en matière d'enquête*

Si on s'en tient aux formes concrètes des enquêtes sur les activités de travail – c'est-à-dire ce que les chercheurs *font quand ils travaillent* – la variété domine. Certains observent *in situ* des actes particuliers de travail – comme

[90] Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit.

souvent en ergonomie et en sociologie (bien que différemment) – dans le cadre d'une observation plus ou moins participante, plus ou moins longue et diversement outillée. D'autres mènent des interviews individuelles ou collectives auprès des travailleurs, en situation ou *a posteriori*. La méthode ergologique de Schwartz donne l'exemple d'entretiens collectifs orientés vers la collecte des ressources symboliques des travailleurs. D'autres encore exploitent et analysent *a posteriori* des enregistrements vidéo de séquences de travail particulières. Il arrive aussi que les modalités de la collecte de données ne soient pas précisément décrites. L'enquête en psychologie du travail est souvent la moins précise de ce point de vue. Bref, la liste des possibles est largement ouverte et cette diversité n'est nulle part posée comme un problème[91].

Quelles qu'en soient leurs modalités pratiques, les enquêtes sur les activités de travail cherchent cependant toujours leurs données dans le cours de leur « effectuation » pratique, en ces instants précis où l'action humaine se déploie. Autrement dit, elle vise *l'expérience du travail* en tant qu'elle s'éprouve tout autant qu'elle se mène, ce que la langue anglaise saisit par le *present continuous* sans équivalent en français[92]. Sa matière est le vif de l'humanité, non un ersatz de laboratoire ou, pire encore, une invention à la seule main des chercheurs élaborée depuis des prises les plus vagues. Dans cette perspective, la focalisation sur le vivant du travail est bien plus qu'une bonne idée méthodologique qui enrichirait les vues sur le travail et sa complexité. Elle permet d'atteindre son essence moderne, c'est-à-dire les multiples relations qui se nouent à l'occasion du travail entre les individus et entre les individus et « leur environnement » où prolifèrent choses et artefacts. Les notions d' « activités situées », « activités distribuées », « approche écologique » et, déjà, celle « d'acteur réseau » expriment toutes à leur manière ce projet commun.

---

[91] On trouve cependant, des doutes partagés sur ce que restituent les seuls récits que les travailleurs produisent à propos de leurs actes de travail. Non qu'ils soient faux ou déforment la réalité, mais parce que l'expérience est en partie muette et n'a pas toujours les mots pour se dire. Les ergonomes en ont maintes fois apporté la preuve. Aussi, et même si la parole reste, partout, une dimension structurante et décisive de l'activité, l'expérience la déborde constamment et demande des stratégies d'enquête qui la restitue mieux. Ces stratégies peuvent toujours reposer sur la parole comme dans le cas de l'ergologie, mais la visée est différente que dans les situations de communication « ordinaires ».

[92] Voir à ce sujet l'introduction d'Anni Borzeix au premier chapitre de : Bidet A. et Borzeix A. et Pillon T. et Rot G. et Vatin F. (eds.), *Sociologie du travail et activité*, Toulouse, Octarès Editions, 2006, chap. Corps et technicité dans l'action p 25–27.

L'enquête de l'activité se veut donc un « observatoire de l'expérience » qui fabrique et où se fabrique le travail, à la traque des ressources mobilisées, combinées ou réagencées pour réaliser un but aujourd'hui fragmenté en autant de séquences que décide et rythme le fonctionnement des équipements. L'expérience ordinaire des travailleurs est la matière première de cette enquête, globalement conçue comme leur lecture-écriture[93] sans cesse reprise de leur monde avec tous les autres « actants » qui les entourent et les pénètrent par diverses voies et parfois très directement[94] leur corps même. L'enquête des activités participe de l'épiphanie de cette expérience particulière dont elle prélève des traces en forme de récits ou d'actes indexés à leur contexte d'"effectuation". Une expérience ordinaire de travail décisive pour ce programme de recherche et sur laquelle les chercheurs fondent leur conviction de participer à un basculement paradigmatique, essentiel en ce sens.

La richesse de l'expérience ordinaire des acteurs comme source d'analyse du social a des origines multiples dont beaucoup puisent hors de la sociologie *stricto sensu* et au-delà des sciences sociales. Les courants culturalistes y ont ainsi cherché l'incidence des valeurs partagées, les ethnométhodologues la complexité des processus d'intercompréhension, Goffman les reliefs de la structure, Mead les ressort d'un *self* complexe, etc. Les mêmes sources ont alimenté ce que l'on a appelé plus haut le bouillonnement disciplinaire des années 1990 ce qui arrime solidement les théories de l'activité aux pratiques de leur temps et de leurs mondes. S'intéresser à l'expérience des acteurs ne dit donc pas tout du projet des activités, il faut encore savoir ce qu'il en retient. C'est précisément cet élément que les modalités de l'enquête permettent de préciser.

---

[93] Il faudrait développer cette notion de lecture et d'écriture tant l'influence de Ricoeur sur les chercheurs de l'activité semble forte, précisément par son travail sur le temps et le récit : Ricoeur P., *Temps et récit, tome 1*, Seuil, 1991. François Dosse y insiste dans son exploration des sources du pragmatisme contemporain : Dosse F., *L'Empire du sens. L'Humanisation des sciences humaines*, cit.

[94] Pénétrations conceptualisées par des notions comme celle de script par exemple ou d'affordance qui confèrent aux objets un statut de signes qui préparent, orientent ou balisent la réalisation de l'action. Pour la notion de script voir : Akrich M., « Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action », in *Conein B,, Dodier N., Thévenot L. (ed) les objets dans l'action. de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, 1993 coll. «Raisons pratiques», p. 35–57. Pour la notion d'affordance, voir James Gibson et Brandford J., « The Theory of Affordances », in *Percieving, acting and Knowing : Toward an ecological psychology*, Hillsdale, Erlbaum, 1977, p. 67–82; Greeno J., « Gibson's Affordance », *Psychological Review*, vol. 101, 2, 1994, p.p. 336–342.

Ce que Dodier[95] désigne comme le « grain du présent », c'est-à-dire le complexe de temps et d'actions sociales que vise l'enquête des activités et qui la justifie, exprime semble-t-il assez bien les ambitions du projet[96]. Ce grain du présent est d'abord et toujours un engagement[97] qui postule l'idée, au fond raisonnable, que, comme toute situation sociale, le travail happe inévitablement les travailleurs qui ne peuvent donc jamais rester « à côté » de leur travail, quel que soit le goût qu'ils en ont. Le travailleur – aujourd'hui comme hier – travaille avec sa « subjectivité » et ne la laisse pas au vestiaire. Il s'emploie lui-même, fusse ce *a minima*[98]. Cet engagement, les théories de l'activité[99] invite à le considérer comme une *épreuve* ou, plus exactement, comme une *série d'épreuves* qui ponctuent le cours ordinaire de l'action.

Le présent dont l'enquête explore « le grain » n'est donc pas exactement le temps vécu déroulé « sans interruption dans une continuité qui se fond sans rupture dans le temps en tant que tel »[100]. Il est partiel en ce qu'il ne retient du flux du vivant que certains éléments qui intéressent la théorie et il est discontinu en ce qu'il sélectionne des « évènements » dans ce flux, c'est-à-dire des moments vus comme typiques.

La notion d'*épreuve* précise les critères de sélection des éléments et des moments ainsi prélevés par l'enquête. Comme le suggèrent le sens commun et ce qu'apprend l'expérience d'épreuves diverses de la vie, cette notion signale une situation de fort engagement dont l'issue compte assurément pour celui ou celle qui la traverse, mais sans que son issue soit certaine, ni même

---

[95] Dodier N., "Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique", cit.

[96] Il y a dans cette affirmation une large part d'arbitraire car, on l'a dit, les enquêtes sont variées et cette notion ne peut prétendre les exprimer toutes. Il faut la voir comme (idéal ?) type formalisé qui permet de présenter les grandes lignes d'un consensus dans le programme considéré.

[97] La notion d'*engagement* est largement admise, postulée pourrait-on dire, même quand les auteurs n'y font pas explicitement référence. Certains la mettent clairement en avant, par exemple, Alexandra Bidet qui publie son travail de thèse sous ce titre : Bidet A., *L'engagement dans le travail*, Presses Universitaires de France - PUF, 2011.

[98] Là encore, les analyses sont multiples qui expliquent ce que cet engagement doit aux valeurs, à la force plus ou moins symbolique de la domination, à la pression des collectifs etc. Pour notre discipline, on pense bien sûr à : Burawoy M., *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process Under Monopoly Capitalism*, University of Chicago Press, 1980.

[99] Suivant en cela ce qui a été appelé plus haut le « pragmatisme à la française » derrière Boltanski et Thévenot dont évidemment tous les auteurs ne se réclament pas.

[100] Simmel G., *La forme de l'histoire et autres essais*, Gallimard, 2004, p. 36.

connue, et sans savoir précisément ce qu'il sera nécessaire de réunir pour la franchir. Penser le social comme épreuve restitue l'opacité du monde pour ses acteurs et l'incertitude des fins qu'ils y espèrent (ou non). Ces acteurs ne sont ni totalement démunis de ressources, ni des démiurges sans frein qui décideraient de leur vie et de leurs actions selon leurs intérêts plus ou moins conscients du moment. La notion d'épreuve dit leurs contraintes (du moins certaines) et leur reconnaît des capacités à faire, de diverses natures, qu'ils mobilisent pour traverser les épreuves.

Ainsi le « grain du présent » ponctué d'*épreuves* fixe-t-il la temporalité, décrétée brève de l'action, où les individus mobilisent des ressources comme autant d'*appuis* dans des mondes plurinormés[101] marqués par l'incertitude et l'opacité. Agir en ce sens, c'est d'abord se repérer et comprendre ce à quoi on a affaire, savoir dans quelle situation on se trouve. D'où les références insistantes aux travaux de Goffman sur les *cadres* de l'expérience[102] que Joseph a retravaillé en France, notamment dans sa notion de *circulation*[103]. Agir, c'est aussi mobiliser des appuis qui, dans le monde du travail, sont particulièrement divers et déjà en partie agissants[104]. C'est enfin s'exposer à des conflits, des tensions, des contradictions qui ne sont saisis dans ces analyses que comme occasions d'arbitrages plus ou moins satisfaisants et jamais définitifs. L'action moderne dans ce programme de recherche tient d'un « bricolage » sans fin[105] dans lequel et par lequel s'invente et se réinvente le quotidien, plus loin la société[106]. Sans ligne directrice décisive et dans un rebrassage permanent du passé et du présent, la modernité des sociétés se (re)produit de mêmes que leurs lendemains.

Le grain du présent ne se cantonne pas, en effet, au strict présent des

---

[101] Echo du titre d'un texte antérieur de Dodier dans lequel il marque son inscription dans les thèses défendues par Boltanski et Thévenot : Dodier N., « Agir dans plusieurs mondes », *Critique*, 529-530, 1991, p.p. 427–458.

[102] Borzeix A., « L'implicite, le contexte et les cadres : à propos des mécanismes de l'interprétation », *Le travail humain*, vol. 57, 4, 1994, p.p. 331–343.

[103] Joseph I., *Erving Goffman et la microsociologie*, cit.; "Décrire l'espace des interactions", cit.; "Le travail du machiniste-receveur", cit.

[104] Voir la note 94 ci-dessus relative aux voies par lesquelles les frontières des humains et des non-humains se font poreuses.

[105] Levi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

[106] Certeau M. de et Giard L. et Mayol P., *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Nouv. éd., Gallimard, 1990, chap. 3 : Faire avec : usages et tactiques (p 50–67).

ethnométhodologues par exemple. Au registre des ressources mobilisables, il admet le jeu de dispositions incorporées acquises par apprentissage antérieur telles que les définit Bourdieu, l'appui constitué par quantités d'autres expériences passées et notamment celles qui se sont cristallisées et déposées dans les objets orientant l'action, les *conventions* accumulées (les routines du régime de familiarité) ou les normes en vigueur dans les « cité » auxquelles les acteurs puisent, etc. il revient à l'enquête de recenser les ressources mobilisées pour l'action sans imposer de limite préalable quant au nombre et à la nature des items recensés, de suivre la combinaison plus ou moins originale de ces multiples appuis dans le cours des épreuves et particulièrement celles qui servent l'identification des situations particulières avec ses enjeux et ses attendus. Identifications rarement identiques d'un acteur ou groupe d'acteurs à l'autre.

L'enquête des activités explore donc un grain du présent en tant que ressaisissement et actualisation constante du passé aux conditions d'un présent qui oriente déjà un futur par les ajustements qui s'y réalisent, les oublis qui se creusent, la mémoire qui se renouvelle. C'est un pont ou une boucle entre deux temps, passé et futur, dont on voit assez nettement les contours. Appliquée au travail, cette question en révèle des dimensions et des éléments immédiatement en affinité avec les analyses récentes de la cognition qui comprennent la construction et l'expression des savoirs humains, justement, dans leur constante actualisation[107] faisant donc directement écho au temps que construit l'enquête des activités.

## *3. Les équivoques du présent*

Qu'en est-il de l'enquête de proximité dans la tradition navillienne et quel statut reconnaît-elle aux formes immédiates de travail ? Un statut finalement ambigu. D'un côté, elle reconnaît pleinement la légitimité de la méthode et l'intérêt de saisir le travail « sous (son) aspect le plus immédiat, présent et directement perçu »[108]. D'un autre, elle assortit leur usage de tant de préventions et de précautions que l'on pourrait aisément y lire un interdit de fait. Le principal défaut de l'observation directe serait la conviction dont elle s'accompagne de toucher au plus concret du « réel » sans interroger les

[107] Et non plus sur la base d'une séquentialité : apprentissage/mise en œuvre.

[108] Naville P., "La méthode en sociologie du travail", cit., p. 44.

« réalités » qu'elle prétend approcher mieux que d'autres méthodes. Or, ces « réalités » s'avèrent bien plus complexes qu'il n'y paraît et, si elles se présentent de façon univoque et homogène à l'observateur, c'est que l'expérience qu'il en a agrège en les confondant des éléments et des temporalités potentiellement très distincts, voire dissonants. L'expérience de travail observée et l'expérience même de l'observation se croisent et se confortent pour figer ces ensembles disparates et les fondre en unités homogènes et stables. Aussi, la proximité extrême avec les faits du travail place-t-elle dans une situation délicate où les tensions internes et les dynamismes des objets d'enquête ne s'aperçoivent que très difficilement.

L'enquête par observation directe ouvre donc une brèche inquiétante dans le programme de la relation salariale. Mais – si l'on veut bien ne pas y voir un scientisme sommaire – la brèche est intéressante à sonder car on y découvre plusieurs des attendus épistémologiques du programme et les priorités qu'il se donne ; autrement dit les fondements de son enquête. Collectant les faits dans la simultanéité de leur déroulement, l'observation directe s'y heurte plus frontalement que d'autres méthodes et, de ce fait, oblige à en prendre plus pleinement conscience. Expérience dont on retient une conception singulière et atypique dans notre discipline du réel et une volonté têtue de saisir, non des phénomènes, mais des mouvements.

Le présent de l'enquête s'y appréhende aussi d'une toute autre manière que ne le proposent aujourd'hui les chercheurs de l'activité. Sa substance devient problématique, hors du strict moment où l'enquête se déroule, et son périmètre une des questions les plus décisives de la recherche. Ce présent se fait donc équivoque et fragile[109]. Il habite et exprime la faille définitive qui sépare les procédures d'enquête et les phénomènes dont elles cherchent à rendre compte. L'épistémologie du programme de la relation salariale s'élabore précisément sur cette faille en un ensemble de conventions qui façonne son enquête. Trois de ces conventions qui ont semblé les plus structurantes sont présentées ci-après qui posent que : l'enquête *invente* les faits qu'elle collecte, que son cadre temporel est *décidé* et décisif, qu'enfin sa matière première est organisée et complexe comme *forme*.

[109] Célérier S., « Et si le présent n'existait pas ! Discussion (anachronique) en sociologie du travail », in *Penser le présent comme un passé pour demain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 127–133.

### *L'invention des faits*

Première convention et pivot de l'enquête de la relation salariale, les faits qu'elle collecte sont des faits *inventés* et, ce, quelle que soit la méthode qui les recueille. Autrement dit, il n'y a pas de données brutes que l'on recueillerait d'abord pour les soumettre ensuite à l'analyse[110]. Tout est déjà et constamment analyse. Cette façon de voir et plus habituelle aujourd'hui, dans les suites notamment des travaux de Geertz et de sa notion de description *dense*. Notion qu'il oppose justement à la conviction de beaucoup de ces collègues ethnologues de traiter des « données du terrain brutes » et de se distinguer par cette matière particulière des autres disciplines du social. Or, dit Geertz, ces données accueillent l'interprétation des acteurs et leurs « constructions » du monde[111] dont ces derniers imprègnent les faits qu'ils livrent à l'observateur. Ce sont donc des « inventions » dont il nous faut tenter la « traduction».

La nouveauté de Geertz tient dans l'invitation qu'il nous fait à exploiter ces dimensions rhétoriques du social comme matière de nos enquêtes. Il ne les découvre pas. Les sciences sociales et la sociologie du travail elle-même les avaient depuis longtemps enregistrées, mais le plus souvent comme biais à écarter pour atteindre l'objectivité des faits. Sur ce point d'ailleurs, la position du programme de la relation salariale diffère, même si l'expression, en tant que telle, des acteurs n'y a guère de place et suscite une constante méfiance[112].

---

[110] Ce partage du temps du recueil et du temps de l'analyse est quasi général et particulièrement actif dans le paradigme interactionniste. Hughes y voyait le moyen de résoudre le problème moral que pose à tout observateur la proximité recherchée avec le groupe qu'il étudie et trahit en un certain sens (Hughes E., « Chapitre 18 : La place du travail de terrain dans les sciences sociales », in *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 267–279.) Malinowski tout en le discutant ne remettait pas non plus en cause ce séquencement de la recherche qui admet les faits collectés par l'observation comme des données premières (Malinowski B., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, cit., chap. Introduction .).

[111] Vincent Descombes, « La confusion des langues », *Enquête*, 6, 1998, p. 44p. 35–54.

[112] Les dimensions du langage y sont importantes, mais moins comme parole dont on cernerait les formes et les contextes d'émission qu'en tant que langue, pour reprendre la célèbre distinction de Saussure auquel Naville se réfère souvent. La tendance est d'ailleurs plutôt de se tenir à distance de cette *parole* – ou plutôt les *opinions* et *attitudes* – dont les sociologues des années 1960 faisaient grand cas dans leurs enquêtes et qu'ils enrôlaient sans grande précaution dans leurs évaluations de l'autonomie ouvrière. Les arbitrages, toujours réversibles, qui conduisaient les travailleurs à exprimer telle ou telle opinion restent inaccessibles en effet : « A chaque moment, l'individu arbitre des tensions qu'il subit, les combine, les esquive ou les nie. Enregistrer ce résultat psychologique, c'est y transcrire un dénouement qui coupe les fils de

Ces dimensions rhétoriques y sont saisies dans les termes du conflit et précisément ceux « qui opposent les hommes autour du temps »[113]. Le travail, « le mode social le plus profond de *persévérance dans l'être* »[114], détermine notre expérience sur quantité d'aspects de notre vie. Ses enjeux sont si forts qu'il constitue l'objet central de nos luttes. Le travail *est* conflit et ne peut se saisir hors de la conflictualité.

Observer ou étudier les phénomènes de travail, c'est donc plonger dans un chaudron bouillant et bouillonnant qu'agitent des acteurs *mobilisés* de diverses façons autour des questions qui engagent, centralement, la répartition de leurs temps. Les faits que recueille l'enquête en sont profondément imprégnés et la recherche, elle-même – qu'elle le veuille ou non – participe également de ces conflits généralisés. Revendiquer une neutralité scientifique comme condition d'une livraison, en surplomb, *du vrai* du monde est aussi vain que suspect. Quelle que soit l'illusion des chercheurs quant à la noblesse de leur activité et son caractère désintéressé, la recherche est toujours un parti pris.

Cette tradition de la sociologie du travail en assume la charge sur la base de deux grands principes qui fixent aussi le périmètre et les enjeux de son enquête sur le travail. D'abord, elle réaffirme constamment la nécessité de cette enquête contre les dogmatismes qui, eux, n'en ont jamais besoin. Ils *savent* avant même que d'interroger. Ensuite, elle précise la contribution que doit viser la recherche. Ni solution, ni schéma explicatif d'ensemble, mais formalisation de *problèmes*[115] qui engagent l'avenir des sociétés et permettent d'orienter l'action et les efforts des protagonistes auxquels il reviendra de trouver des solutions ou des moyens de lutte appropriés. Autrement dit, l'activité scientifique décrypte la modernité et l'interroge, elle n'a pas mission

---

l'intrigue, en abolit le ressort » Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, p. 27. D'où l'appel insistant à une empirie qui privilégie les actes de travail plutôt que ce qu'en disent les gens ou la façon dont ils jugent de leur expérience.

[113] Cette interprétation est plus explicitement formulée par Pierre Naville dans un de ses textes tardifs comme premier de trois niveaux de catégorisation du monde que mobilise constamment toute catégorie. Il l'appelle *réalisme naïf* orientant l'expérience ordinaire tandis que les deux autres niveaux (*réalisme de deuxième ordre* et *niveau supérieur*) relèvent des pratiques professionnelles plus ou moins analytique (et en fait, logique chez lui). Voir Naville P., *Sociologie et logique: esquisse d'une théorie des relations*, Presses universitaires de France, coll. «Le nouveau Lévithan», 1982, chap. 4 "Classes logiques et classes sociales", pp 110–193.

[114] Naville P., "La méthode en sociologie du travail", cit., p. 37.qui cite ici Spinoza.

[115] De fait, le terme *problème* pénètre largement le lexique de Naville.

de la *dire*. Les travaux sur l'automatisme industriel s'inscrivent pleinement dans ce cadre. Ils permettent d'identifier les contradictions auxquelles conduit l'extension du mort sur le vif et dont beaucoup sont devenus patentes[116] comme l'accentuation des mobilités du travail, la redéfinition du système productif et de ses unités de combinaison des facteurs productifs, les tensions entre division technique et division sociale du travail, l'expansion des dimensions collectives du travail, etc.

La tradition a donc parfaitement perçu le poids des luttes dans le façonnement du social et en a suivi les conséquences pour la recherche. L'invention des faits qu'elle postule en porte la trace, mais sans qu'elle en fasse jamais une matière pour l'enquête[117]. Aussi, quand elle postule que les faits d'enquête sont inventés, elle n'évoque pas tant l'interprétation des acteurs que les options dont les chercheurs *décident* pour conduire leurs opérations. Et il faut ici entendre le terme décision dans son sens le plus fort supposant des suites structurantes qui s'étendent et s'entendent sur l'ensemble de la recherche. L'enquête devient un espace de *décisions* où la recherche se tient toute entière.

Cet espace s'ouvre par le choix de l'instrument qui assurera les prises sur les phénomènes de travail ; prises, dit Naville, dont l'empreinte se conservera irrémédiablement dans les faits collectés[118]. D'où l'insistance de cet auteur sur la nécessité de maintenir l'éventail des méthodes le plus ouvert possible et de se garder de toute exclusive en la matière. Dans le recensement qu'il en propose en 1961, on comprend que cette nécessité constitue à ses yeux un double enjeu pour notre discipline : parce que la diversité des formes du

---

[116] Célérier S., "Division du travail et forme de valeur", cit.

[117] L'apport central des travaux sur la langue dans sa réflexion a pris une autre voie que la *parole*, voir la note 112 de ce chapitre. Cette question est néanmoins reprise Pierre Naville dans un de ses textes tardifs comme premier de trois niveaux de catégorisation du monde que mobilise constamment toute catégorie. Il l'appelle *réalisme naïf* orientant l'expérience ordinaire tandis que les deux autres niveaux (*réalisme de deuxième ordre* et *niveau supérieur*) relèvent des pratiques professionnelles plus ou moins analytique (et en fait, logique chez lui). Voir Naville P., *Sociologie et logique: esquisse d'une théorie des relations*, Presses universitaires de France, coll. «Le nouveau Léviathan», 1982, chap. 4 "Classes logiques et classes sociales", pp 110–193.

[118] « De ce que nous venons de dire, il ressort que l'on doit chercher d'abord à préciser qu'elle sorte de prise l'investigation permet d'exercer sur différents phénomènes de travail. (...) les faits dégagés sont des faits *construits*, de sorte que l'objet saisi n'est pas indifférent à la forme de la saisie » (Naville P., "La méthode en sociologie du travail", cit., p. 44.). « Les observations sont, en sciences humaines comme ailleurs, définies et organisées par l'instrument qui les recueille » (Rolle P., *Bilan ...*, cit., vol. 1, p. 17.)

travail exige, elle-même[119], une palette ouverte d'instruments (aucun ne pouvant à lui seul prétendre rendre compte de l'ensemble) et parce que la compréhension de cet objet s'enrichit de la confrontation[120] des vues que les différents instruments en construisent. Aussi, Naville serait-il sans doute étonné aujourd'hui du privilège que les chercheurs de l'activité accordent à l'observation directe des situations pour accéder à leurs objets, parfois leur voie exclusive. Il lui semblait au contraire que le travail ne pouvait être approché qu'en diversifiant les prises que nous exerçons sur lui.

De fait, nos instruments d'investigation – et, plus généralement, l'enquête– ne peut se dissocier de la recherche elle-même qu'ils engagent en décidant, déjà, d'une partie de ses résultats. Chaque observation du travail en effet, quelle que soit sa forme, tout à la fois organise et construit un rapport structuré au « réel » qui se retrouve et s'imprime dans chacune des données collectées, orientant ainsi les analyses qui en sont et en seront faites. Autrement dit, les phénomènes n'ont pas d'existence hors des vues que l'on en prend au cours de l'enquête[121]. D'où la nécessité d'y multiplier ces vues, de confronter leurs résultats et de cerner précisément les limites de nos investigations.

### *Cadrer les temps*

La particularité de l'observation directe est de porter immédiatement à une autre série de décisions plus fondamentales encore qui touchent aux dimensions temporelles de l'enquête. En dépend la conception du présent qui prévaudra dans la recherche, c'est-à-dire la période au cours de laquelle les phénomènes observés seront supposés stables et homogènes. Autrement dit, les décisions sur le temps de l'enquête confèrent *une durée* au présent de l'observation et arrêtent ainsi un des pans les plus structurants de la recherche et de ses résultats[122].

---

[119] « Un simple examen de la multiplicité des aspects du travail (...) montre donc la nécessité où l'on est de les étudier par des méthodes les plus diverses. Pour une science, ce n'est certes pas idéal, mais il faut en passer par là ».

[120] Et, si l'on suit Naville, davantage à la recherche de dissonances entre ces vues que de convergences.

[121] Ce n'est cependant pas vers une phénoménologie que cette affirmation conduit, mais, comme on le verra bientôt, vers un formalisme qui propose un ensemble d'hypothèse sur la perception des phénomènes observés.

[122] C'est une des principales clarifications qu'apporte la relecture que propose Pierre Rolle en 1988.

Toute enquête décide de son temps. Ainsi, longtemps dans la discipline, les observations directes de postes de travail ouvriers de la grande industrie ont prétendu rendre compte du développement de l'industrie, notamment de masse, en mesurant l'autonomie des travailleurs, leur (dé)qualification ou leur résistance. Le ponctuel de l'enquête trouvait ainsi une durée dans l'histoire de l'industrie. Avec ce cadre temporel, la croissance des activités de service à partir des années 1960 ne pouvait être interprétée que comme une altération profonde, une rupture, qui a conduit a parlé de « société postindustrielle » modifiant la nature du travail et sa place dans la société[123].

Plus tard, les analyses en termes de modèles productifs ont décidé d'un autre cadre temporel inscrivant le ponctuel de leurs enquêtes dans une modernité d'après-fordisme posée en rupture de la période antérieure. En est venue une littérature profuse traquant les germes d'une nouvelle régulation et affichant ses décisions temporelles par l'usage intense des préfixes « post » et « néo » (taylorisme et fordisme notamment) entérinant la fracture temporelle posée par le modèle. Aujourd'hui, les recherches sur l'activité admettent en toile de fond de leurs analyses l'idée d'un basculement organisationnel favorisant (souvent sous la contrainte) des modes de coordination plus décentralisés et des modes de décision plus horizontaux. C'est un postulat chez Dodier en 1995[124] qui en fait d'ailleurs un des ressorts de sa réflexion, les résultats de sa recherche pouvant se lire comme la description des conséquences politiques d'un tel changement. Plus récemment, la notion de *knotworking* dont Engeström veut suivre les promesses postule au départ de son analyse la même idée d'une modernité organisationnelle tranchant d'avec la situation passée qui demeure cependant hors champ[125].

Ces réglages temporels agençant temps et durées sont une des voies courantes par lesquelles les résultats des investigations locales se généralisent. Ils donnent d'emblée à ces derniers un sens et une portée : rendre compte du *présent du travail*, le décrire et le nommer par diverses notions forcément nouvelles. Mais, qu'il soit l'industrie ou l'émergence d'une « nouvelle » régulation ou organisation, ces découpages temporels restent vagues cependant. Les figures de la modernité du travail qu'ils invitent à construire le

[123] Voir précisément Rolle P., *Où va le salariat ?*, cit., pp. 37–38.

[124] Dodier N., *Les hommes et les machines*, cit.

[125] Engeström Y., "Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses", cit., p. 305.

sont tout autant et restent fragiles qu'il s'agisse du travailleur de la grande industrie métallurgique, du vendeur de Mac'do ou de l'agent des call centers. Notre production disciplinaire est ainsi pleine de ces figures aujourd'hui obsolètes qui exprimaient pourtant des innovations que nous pensions décisives et dont nous avons perdu jusqu'au souvenir. Si ces travailleurs existent assurément, encore faut-il savoir où, comment, à quelles conditions plus ou moins stables, etc.

Sur la question du temps, le programme de la relation salariale impose un cadre précis à ses recherches. Il couvre, justement, le salariat, c'est-à-dire cette période qui s'ouvre au moment où le travail apparaît comme tel, se distinguant des autres activités sociales. Moment où travail et travailleur cessent de se confondre et où, quelle que soit l'unité sous laquelle le travail semble se réaliser, on le sait habité et tissé de multiples processus par lesquels des individus et des emplois s'apparient pour un temps et dans des conditions toujours changeantes. Ces appariements sont aujourd'hui particulièrement complexes, infiniment plus délicats à décrire que l'emprise sociale qui fixait antérieurement les individus à leur activité productive avant même leur naissance. La tâche première de l'enquête est donc de rendre compte autant que faire se peut des procédures, des institutions et des circonstances par lesquelles les capacités de travail sont mobilisées contre rémunération dans le cadre de relations mouvantes. Aucune enquête ne peut bien sûr en rendre compte à elle seule, il s'agit d'un cadre temporel et spatial qui permet de débuter l'analyse.

Ce cadre construit un espace de compréhension du travail qui échappe définitivement à chaque enquête locale, contrainte de constamment penser ses limites. Il construit également des durées dans lesquelles les phénomènes observés doivent s'inscrire. Référé au salariat, l'ouvrier de la grande industrie ne reçoit plus aucun droit à incarner *la* figure type du travail. C'est un travailleur parmi d'autres dont l'activité productive contribue à la coordination de vastes ensembles techniques et s'ajoute aux activités d'autres travailleurs avec lesquels il forme des collectifs plus ou moins stables et plus ou moins constitués. L'agriculteur ou la femme de ménage y contribuent tout autant dans d'autres espaces, pour d'autres cycles de marchandises, d'autres cycles de capitaux et dans d'autres conditions.

Le salariat constitue le travail et les faits observés s'inscrivent obligatoirement dans les mouvements qui l'animent. Une organisation, une technique ou une

activité ne peut prétendre exprimer une modernité si les mécanismes de son avènement ne sont pas précisés. La rhétorique de la nouveauté ou de la rupture n'a donc aucune place dans le programme qui la tient même pour suspecte. Ainsi, le développement des activités dites de *services* depuis les années 1960[126] où Touraine lisait l'émergence d'une société radicalement nouvelle rompant avec son passé industriel, n'y marque aucune rupture. Il témoigne au contraire de l'épanouissement des modes de coordination dont la nécessité est apparue avec le salariat lui-même et, à ce titre, la société est plus industrielle que jamais, mais l'industrie a changé elle-même de forme. L'hypothèse de modernité organisationnelle qui sous-tend les analyses de Dodier ou d'Engeström appelle des réserves similaires.

Le présent de l'observation et temporalités des objets relèvent donc d'ordres distincts dont les équivalences sont problématiques. Selon la conscience que l'enquête en a, les objets apparaissent ou disparaissent. Ainsi, vu du programme de la relation salariale, la modernité du *knotworking* n'est plus si nette et devient, tout au plus, un moment d'un processus qu'il s'agit de restituer et de comprendre. Sans doute ce processus pourrait-il référer au déploiement de l'automation et aux contradictions qu'il suscite, sapant notamment les fondements des hiérarchies sociales traditionnelles. Mais il faudrait encore suivre ce que ce processus construit ou détruit de collectifs professionnels ou d'identités plus larges. Bref, ne pas figer abstraitement un moment comme modernité *du* travail, mais lui restituer ses mouvements, éventuellement contradictoires.

### *Saisir des formes*

Le présent de l'enquête tend donc à figer, en un lieu et dans un temps éphémère, des phénomènes dont les mouvements et les espaces propres débordent infiniment[127]. Interprété comme une durée, ce présent ouvre à des

[126] D'où aussi la discussion de Naville de la catégorisation de Colin Clark des activités de service supposées distinctes des activités industrielles alors qu'elles n'en sont qu'une extension et sont plus ou moins ouvertement au « service » de la production industrielle. Naville P., « La théorie des trois secteurs et l'évaluation sociale », *Cahiers d'étude de l'automation et de la société industrielle*, n°5, 1963, p.p. 137–164.

[127] « Dans le présent de l'enquête, se juxtaposent toutes les données, s'identifient tous les mouvements, quels que soient leur portée temporelle et leur sujet : la formation, élément d'un rapport entre la préparation au travail et l'exercice qui se développe tout au long de la vie du salarié ; la rémunération qui finance différents besoins, certains renouvelés journellement, d'autres se déployant avec la famille, d'autres encore aléatoires ; l'emploi, recoupement d'une

synthèses sur la modernité qui se payent cependant au comptant de nombreuses erreurs d'interprétations. Présent équivoque, donc, auquel l'observation directe, qui s'ancre aux formes les plus immédiatement perçues des phénomènes, se « frotte » plus que d'autres méthodes. Elle réduit d'emblée ses objets qu'elle prélève au présent et reste – presque par nature – indifférente à leur nature. Or, nous l'avons vu, ces objets n'ont de substance que relativement à ce que l'enquête admet comme donné et ce qu'elle reconnaît comme problème, leur acception variant selon le point où la frontière du connu et de l'inconnu est placée. Le développement des activités de service en a donné plus haut l'exemple.

Il y a plus cependant. Le cadre temporel imposé par le programme de la relation salariale postule encore (et par définition) une hétérogénéité fondamentale du travail conçu comme appariement instable et mouvant du travail et du travailleur. Hétérogénéité fondamentale que l'observation directe est la moins à même de pénétrer tant les formes immédiates du travail collectées au plus près du singulier du travail se présentent comme unités, voire fusions de l'individu à son poste, à son entreprise, à son métier, à sa vie, etc. Unité apparente, mais particulièrement difficile à percer par l'enquête rapprochée.

Là encore, l'observation directe ne touche à une de ses limites irrévocables qui la disqualifierait comme méthode décidément trop incertaine. Elle met le doigt sur une question fondamentale qu'affrontent toutes les sciences tenues de penser et de régler son rapport au réel, précisant au passage le statut de leurs procédures d'expérimentation. Sur ce point, le programme de la relation salariale adopte une posture dont la lecture attentive des textes montre clairement qu'elle ne relève pas de l'objectivisme[128], mais sans toutefois fournir une interprétation alternative claire. Elle semble tout aussi solidement plantée que fuyante, comme une évidence dont on aurait, le temps passant, perdu les clefs.

Pour tenter de les retrouver, on a suivi le fil d'influences inhabituelles dans notre discipline en puisant dans l'effervescence intellectuelle qui, de la fin du

---

opération déterminée dans un processus économique, et d'une mobilisation temporaire de force de travail. (....)." (Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, p. 25.

[128] Qui ne verrait aussi d'autre salut à la sociologie que dans la formalisation mathématique Sur ce point et à la (re)lecture des textes, on est surtout frappé par l'emprise de la statistique et des lois d'une autre nature qu'elle laisse entrevoir, plus que par les mathématiques en tant que telles.

XIXe jusqu'aux années 1930 en France, en Allemagne ou en Russie, a révolutionné la science, la littérature et la poésie. Rolle y a lui-même cherché avec efficacité les sources de l'intérêt de Naville pour l'automatisme comme écriture « spontanée » du social[129]. Dans cette voie, ce que les surréalistes comprenaient comme « réalité absolue »[130] est certainement précieux pour explorer un rapport au réel que constitue l'enquête et que l'on sent singulier. C'est une autre piste qui a été choisie pourtant, celle du *formalisme*, d'abord pour une raison triviale : l'omniprésence du terme « forme » dans les textes de Naville, comme dans ceux de Rolle du reste. L'usage intense du terme retrouve le même sentiment de précision et d'évanescence, mais il oriente cependant vers des territoires plus fermes, même si le terme « formalisme » ne fixe immédiatement aucun contenu stable où s'unifieraient des travaux aussi divers, voire contradictoires, que ceux de Simmel, des différentes écoles russes ou encore des psychologues de la Gestalt théorie.

C'est ce dernier courant qui a été retenu en rappelant que Naville fut psychologue avant que d'être sociologue et, donc, obligatoirement informé et imprégné des travaux de la gestalt qui ont révolutionné la psychologie et animé quantités de débats de l'entre-deux guerres[131]. Suivant cette intuition, on note que la notion de forme s'associe à la réflexion sur les dynamiques du social, au problème, donc, de la saisie des mouvements des phénomènes. La lecture de travaux de synthèse sur le formalisme a utilement complété les connaissances trop superficielles du départ, consolidé l'intuition et convaincu de poursuivre à l'avenir le réexamen des positions de Naville sous ce jour inattendu. On doit ainsi beaucoup aux analyses limpides que Paul Guillaume a proposées de la Gestalt[132], à la synthèse de Köhler qui fut un des protagonistes actifs du mouvement[133] et à l'excellent rappel que Rosenthal et Visetti en ont

---

[129] Rolle P., « Essai sur Pierre Naville, du surréalisme à la sociologie », *Futur antérieur*, 19-20, 1994.

[130] « Je crois à la résolution future de ces deux états, en apparence si contradictoires, que sont le rêve et la réalité, en une sorte de réalité absolue, de surréalité » Breton A., *Manifeste du surréalisme (1924)*, vol. 1, Gallimard, coll. «La Pléiade», 1988.

[131] Tous ces travaux, Naville les connaît cependant, bien avant de commencer sa carrière de sociologue et d'autant mieux qu'ils sont d'origine allemande. Il a par exemple attentivement lu Simmel quand il cherche à conceptualiser la notion de relations, en l'occurrence d'opposition : « La sociologie des conflits : Georg Simmel » pp 61-68 dans : Naville P., *Sociologie d'aujourd'hui : nouveaux temps, nouveaux problèmes*, Paris, Anthropos, 1981.

[132] Guillaume P., *La psychologie de la forme*, 4e édition, 1ère édition en 1937, Paris, Flammarion, coll. «Champs», 1979.

[133] Köhler W., *Psychologie de la forme: introduction à de nouveaux concepts en psychologie*,

récemment proposé[134]. Ces textes attestent de l'utilité, très actuelle, du retour à ces débats en partie oubliés aujourd'hui.

Il n'est bien sûr pas possible de restituer ici l'entièreté d'un mouvement complexe et protéiforme qui a institué la psychologie en héritière de la physique ou des sciences de l'optique brouillant donc considérablement les frontières qui nous sont familières. On ne retient ici que les bribes de la révolution fondamentale que les Gestalt théories – précisément le courant que Guillaume identifie comme «l'école de Berlin » [135] – ont produite en proposant une réponse et une alternative radicale à l'insatisfaction que procuraient depuis la fin du XIXe les thèses dissociatrices de la psychologie. La sensation y était dissociée de la pensée ou de l'imagination et la perception s'analysait comme un processus en deux temps : sensation des faits bruts d'abord, suivie d'une synthèse mentale analytique dont les chercheurs ne parvenaient pas cependant à apporter de preuves empiriques.

La radicalité de la Gestalt est de postuler que la perception des phénomènes est première, que les éléments perçus et les relations qui les lient ne préexistent pas à l'acte de percevoir. Le réel dans la Gestalt n'est donc pas analytique, mais perceptif. Les faits sont, en ce sens, toujours psychiques comme faits d'abord et toujours *perçus*. Ce sont des *forme*s, autrement dit des fictions. Ces formes proposent une expression synthétique du champ où elles paraissent (champ visuel ou auditif) et en intègrent les différentes dimensions en les confondant dans une unité. Elles sont des unités intégratrices du champ, des « unités organiques qui s'individualisent et se limitent dans le champ spatial et temporel de perception ou de représentation »[136].

Les formes ou fictions sont par ailleurs et d'emblée organisées, la Gestalt avançant ici une de ses hypothèses les plus structurantes : chacune de ces formes entretient une relation déterminable avec le monde réel, précisément un isomorphisme, c'est-à-dire une homologie (ou une communauté) structurelle avec le champ d'émergence. Autrement dit, toute perception reçoit et active non pas des faits bruts, mais des formes, c'est-à-dire une

---

Nouvelle édition, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2000.

[134] Rosenthal V. et Visetti Y.-M., « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, vol. 1, 28, 1999, p.p. 147–227.

[135] C'est-à-dire M. Wertheimer, K. Koffka et W. Köhler auxquels on adjoint en général, K. Lewin.

[136] Guillaume P., *La psychologie de la forme*, cit., p. 23.

matière organisée dont la structure est isomorphe de celle de son champ d'expression. Reprenant un vieil exemple, Paul Guillaume suggère de suivre l'exemple de l'écoute d'une mélodie. Que nous soyons plus ou moins attentif, nous ne percevons jamais dit-il les multiples notes qui habitent cette mélodie pas plus que sa structure complexe de leurs relations, notamment de temps (allure, temps, rythme, etc.). Nous la saisissons – nous la percevons –dans sa totalité immédiate et intégratrice d'une part, des notes, des temps, des rythmes, des ton, des sonorités d'instruments qui l'habitent, d'autre part des relations réciproques qui s'établissent entre ces éléments et constitue la mélodie comme telle et, enfin, les propriétés même du champ auditif qui permet de l'entendre ou de l'écouter. En bref, la mélodie se manifeste et se perçoit comme une totalité structurée et intégrante de ses parties s'individualisant du champ auditif dans lequel et par lequel elle paraît puisque ce champ fixe la plupart de nos propriétés d'écoute[137].

La perception, dans ces courants, est donc une production pure à l'instant du perçu qui fixe le présent de la forme, c'est-à-dire ses coordonnées temporelles et spatiales qui lui sont particulières et exclusives : un cliché en quelque sorte. Un autre temps, un autre espace produiront une autre forme dans laquelle la première peut éventuellement se reconnaître si, pour poursuivre l'exemple de la musique, elle a subi une modulation ou une altération préservant sa structure initiale. Poser la perception comme une production pure, ruine l'idée de scission entre le corps, comme espace chaotique des sensations, et l'esprit, comme lieu de synthèse plus ou moins efficace. La forme articule et combine les faits physiologiques et les faits psychiques qui ne peuvent s'autonomiser l'un de l'autre.

Rappelant ces quelques fondements de la Gestalt en les supposant actifs dans la réflexion de ce que nous tenons ici pour la tradition, la notion de forme prend consistance en notant déjà une différence notable avec une acception du formalisme que nous connaissons mieux en sociologie sous la plume de Simmel. L'effort de fondation disciplinaire de cet auteur repose, on le sait, sur la notion de forme qu'il distingue (ou tente de distinguer) de son contenu.

[137] Au niveau le plus trivial, la perception suppose dans notre exemple que les conditions d'écoute rendent possible le détachement des sons de la mélodie d'un fond sonore. La propriété est plus large et chacun connaît le « vase de Rubin » dans lequel deux visages se dessinent. La forme se relie donc à son champ d'émergence par une multiplicité de relations de nature diverse : continuité, différences, similitude, proximité, dégradé, altération, etc. et les deux figures que contient un même schéma se distingue par le système de relations qui s'établit avec le « contexte » de leur présentation.

Celui-ci constituant le mobile des échanges relèverait des autres disciplines de la culture (économie, droit, psychologie) tandis que reviendrait à la sociologie l'élucidation des formes sociales par lesquelles le mobile se réalise ou se transforme avec et par les autres, les interactions donc. Naville et Rolle, eux, ne distinguent pas la forme de son contenu et c'est comme synthèse globale du social qu'ils considèrent les *formes*.

Suivant la piste du formalisme et retrouvant l'enquête de la relation salariale, on peut à présent préciser que les faits qu'elle collecte sont non seulement des faits inventés, par l'instrument de saisie et les décisions des chercheurs, mais encore des totalités organisées du salariat dont elles proposent une expression globale et structurée, isomorphe du champ. L'enquête saisit des *formes* et les place au départ de l'analyse en décidant, une fois pour toute, de leurs coordonnées temporelles et spatiales. Le degré de « réalité » de ces fictions n'est pas discuté et intéresse peu[138]. C'est l'ordre ou l'organisation que manifeste la forme qui retient l'attention des auteurs. Son apparition – son épiphanie – exprime en effet, d'abord, une organisation, c'est-à-dire un ensemble de relations articulé à son champ d'émergence dans un rapport, nous l'avons dit, identifiable sur l'hypothèse d'un isomorphisme.

Hypothèse qui débute la recherche et ne la conclut pas, car la perception ne veut évidemment pas dire compréhension spontanée. C'est l'objet de la recherche de comprendre, finalement, ce qu'elle a collecté et d'y chercher les germes du dynamisme, tant dans ce qui y est intégré que dans les propriétés du champ où les formes paraissent. L'enquête de la relation salariale interroge donc constamment la matière qu'elle collecte, non parce qu'elle la tient pour suspecte, mais parce qu'elle enserre la trace d'une organisation sociale par laquelle travail et travailleur se trouvent articulés pour produire et se reproduire. Le temps du présent, temps de l'enquête, se contente d'y donner accès. Il ne peut ni subsumer le réel dont il fait l'expérience, ni asseoir un projet d'analyse. Position définitivement contradictoire avec le projet actuel des chercheurs de l'activité.

## III Objets, temps et mouvements

Tradition et travaux actuels sur les activités mènent donc des enquêtes

[138] D'où l'absence dans ce programme de dichotomies classiques de l'abstrait et du concret ou du réel et du symbolique.

différentes. Les chercheurs qui réfléchissent aujourd'hui sur l'activité en se réclamant des travaux de Naville se sont ouverts, on le voit, à bien d'autres influences qui semblent particulièrement marquer leur empirie. Aussi, s'ils partent d'une conception proche de la modernité du travail, leurs enquêtes différencient donc les prises qu'elles prennent sur cet objet. À suivre Naville, ces différentes prises annoncent des vues différentes sur le travail et en préparent des interprétations peut-être inconciliables. Qu'en est-il donc de ce concret de l'enquête et comment peut-il peser aussi lourdement ? On attendrait ici de confronter, pas à pas, les deux empiries. Or, l'instrumentation pratique de la tradition n'est pas si claire qu'on puisse d'emblée la rapporter à celle des chercheurs de l'activité.

La riche épistémologie de ce premier courant n'a pas en effet « tiré » les perspectives nouvelles dont nous venons de brièvement évoquer les trois principales conventions jusqu'au plan le plus pratique de ses méthodes. Bien qu'elle ait été la première dans la discipline à souligner et à exposer l'enjeu d'une empirie raisonnée pour la compréhension du travail, elle n'a pas formalisé sa propre instrumentation au-delà d'une déclaration générale de recevabilité de toutes les méthodes existant en sciences humaines. Bien qu'elle se soit, en de multiples occasions, érigée en critique clairvoyante (mais acerbe) de l'« empirie molle » de travaux de ses contemporains, cette tradition ne dit rien de la matérialité de l'enquête, des choix qui lui incombent, des questions qui l'orientent ni des finalités qu'elle doit (ou peut) adopter. Comment, concrètement, conduit-on une enquête qui serait recevable par le programme de la relation salariale et comment s'y opérationnaliserait l'épineuse notion de forme ? On ne le sait ni pour l'observation directe, ni pour aucune autre technique.

Comment comprendre cette absence ? Probablement, nous l'avons dit, par le souci majeur de ne figer aucun des usages auquel les instruments d'analyse à disposition pourraient donner lieu. Certes, mais étrange postulat de neutralité de l'instrumentation toutefois qui contredit ce que cette tradition énonce par ailleurs. Car observer, décompter, calculer ou analyser tel que nos enquêtes nous conduisent à le faire n'a rien de générique, mais se spécifie au contraire en fonction des attentes des chercheurs et des programmes qu'ils adoptent, des débats du moment dans la discipline et ailleurs, etc. L'observation des chercheurs de l'activité n'est pas l'observation directe en générale, c'est une forme d'observation pliée à leurs attentes et spécifique en ce sens. De fait, le programme de la relation salariale, comme toute autre programme, développe

ses propres attentes et invite – il faudrait dire contraint – à des modes d'enquête particuliers et très inhabituels en sociologie. Il n'en dit rien cependant.

S'ouvre ainsi, au cœur si central de son empirie, un creux, un manque, dont une grande partie des difficultés rencontrées dans l'exercice professionnel, qui ont motivé le présent travail, montre le coût individuel. Coût, en effet, par défaut d'alternatives claires qui aideraient à raisonner la conduite des terrains ou l'exploitation de données statistiques ou la lecture des corpus de textes ou l'exploration des archives, etc. Mais coût également pour le programme qui se prive, par ce déficit interne, des moyens d'évaluer ses propositions, de les réformer, voire de s'en défaire. Autrement dit, il gêne sa propre actualisation, question cruciale de sa survie, et se trouve menacé par sa propre intelligence qui devine toujours trop bien les défaillances empiriques des travaux des autres. Aux sempiternels pleurs que la discipline verse depuis son origine sur les pertes dont les évolutions du travail lui semblent chaque fois l'occasion, il risque d'adjoindre sa non-moins longue déploration des carences de la discipline.

À qui cherche son patronage, la sociologie du salariat impose donc une enquête singulière dont elle ne dit rien et qu'il faut bien élaborer dans les tâtonnements de la pratique. Le projet de comparaison de l'enquête de la tradition et de celle des chercheurs de l'activité en passera donc, préalablement, par la présentation du résultat de cette élaboration progressive en quête d'un dispositif pratique d'observation assumant la spécificité des investigations réalisées et tenant de l'opérationnaliser dans les termes du programme. C'est ce que l'on appelle « un plan d'enquête » qui ne prétend nullement dire le vrai de ce programme, mais a simplement cherché à le traduire dans une certaine pratique de l'observation directe.

## *1. Saisir des formes immédiates de travail : un « plan d'enquête »*

L'inscription dans le programme de la relation salariale pose d'emblée trois (gros) problèmes à qui décide de mener l'enquête depuis une observation directe des phénomènes, sous leur forme « la plus immédiate » :

- D'abord, la proximité qu'organise cette technique d'enquête ne suffit plus à la justifier et demande de chercher ailleurs les arguments de sa conformité aux attentes du programme de recherche.

- Ensuite – sans doute le problème le plus troublant –, la matérialité de l'instant et du lieu de l'observation – c'est-à-dire le présent de l'enquête et *son* présent – tend à se dissoudre ou devient problématique. En tout état de cause, instant et lieu n'entrent plus aussi facilement dans l'analyse comme des données premières et non-interrogées. La question – lancinante dans la suite de l'enquête – est donc de décider de leur statut.
- Enfin, le programme de recherche propose à l'enquête des objets qu'il lui est difficile, à proprement parler, de *voir*. Il invite à identifier et comprendre les relations par lesquelles le temps et l'activité (au sens de spontanéité) des individus sont captés et mobilisés pour la production, autrement dit, par le travail. Or, ces relations se déploient dans des ordres de réalité qui, pour l'essentiel, échappent à l'enquête locale et elles sont, à ce niveau précis, particulièrement délicates à discerner.

  La relation apparaît ou disparaît selon le point de vue que l'on prend et relève donc, plus intensément que dans d'autres techniques sans doute, de décisions de l'observateur qui sent constamment le poids de la sélection qu'il opère dans le flux du présent[139].

Constamment reprises au fil de l'expérience, ces questions et les réponses qui, bon an mal an, ont fini par leur être apportées ont façonné un « plan d'enquête rapprochée du travail » qui a orienté le concret de la conduite des terrains et peu à peu fixé les résultats qu'on pouvait en attendre. Des résultats qui assument une part d'inachèvement et intègrent d'ores et déjà l'idée d'une suite qui pourrait leur être faite en d'autres temps. Cette « manière d'enquête » engage schématiquement trois grands principes en écho aux séries de problèmes énoncées plus haut.

[139] En quoi elle se distingue comme la vie elle-même des multiples récits qui traversent notre vie dont centralement ceux qui sont portés par les images en mouvement. Au début de sa réflexion sur le modèle contemporain de la technique et ses effets, Stiegler insiste sur la captation qu'exerce ce mouvement d'images, parfois les plus imbéciles, parce que dit-il « il n'y a rien à faire d'autre que de regarder »[139] qui permet assurément de tromper l'ennui d'un dimanche pluvieux. (Stiegler B., *La technique et le temps, tome 3 : Le temps du cinéma et la question du mal être*, Galilée, 2001, p. 31.)

### *Justifier à nouveau l'enquête rapprochée du travail*

Le premier principe s'est péniblement conquis sur le lent affaiblissement de la conviction que les faits de travail ne se touchent vraiment que de première main et qu'il y a là comme une vérité robuste d'où tous raisonnements erronés ou incomplets peuvent se rectifier. Conviction attaquée, mais jamais totalement effacée, il faut l'avouer tant *faire un terrain* engage de dimensions et des plus sinueuses qui ne disparaissent jamais aussi facilement. Que ce soit relief d'une illusion ou tribut à verser à l'objet, l'exploration d'un terrain reste donc attractive pour la mobilisation intense qu'elle met au service de la découverte d'une réalité que l'on connaît peu ou mal. Elle conserve donc le précieux avantage de faire connaître et d'éprouver ce que d'autres ne connaissent pas et cette mission doit, à mon sens, rester vivante dans la discipline. Ce dont Naville et Rolle avertissent, c'est que cette méthode ne peut pour autant prétendre embrasser mieux que d'autres la réalité des faits. Faits qu'elle invente tout autant que ces autres, mais en disposant de plus de ressources (l'illusion notamment) pour l'oublier.

À quoi peut donc bien contribuer une observation directe dans le cadre du programme de la relation salariale ? D'abord, et par définition, à mettre en contact avec une immédiateté du travail, c'est-à-dire un ordinaire, un quotidien, un niveau de pratiques anodines, dont quantité de travaux sociologiques de ces cinquante dernières années, nous ont appris à réévaluer l'importance. L'observation directe ouvre à ce que Pierre Veltz appelle « les formes froides de l'industrie »[140] dont l'exploration promet autant d'informations sur le fonctionnement industriel que, d'après Goffman, les rites ordinaires en laissaient espérer sur la structure[141].

Beaucoup d'anthropologues[142] et des sociologues tels que Hughes notamment ont aussi souligné l'enjeu, pour les connaissances produites, des apprentissages acquis au frottement des expériences de ceux et celles dont on partage, un temps, un bout d'existence, sans d'ailleurs savoir précisément lequel. Les manuels de méthodologie développent suffisamment ces aspects

[140] Veltz P., « La sociologie du travail peut-elle encore parler de la technique ? », in *Sociologie du travail : 40 ans après*, Paris, Elsevier, 2001.

[141] Les premiers étant présentés comme les poubelles de la seconde.

[142] Précisément, Jeanne Favret-Saada, Colette Petonnet et, bien sur, Clifford Geertz.

pour ne pas en dire davantage. Par rapport au programme de la relation salariale et dans les termes de Geertz, on peut également attendre de cette plongée dans l'immédiateté du travail l'occasion qu'elle revalue la part des interprétations des acteurs dans l'analyse sans pour autant en faire la matière exclusive de l'enquête, ni fixer sa compréhension comme but ultime de la recherche.

Ces interprétations offrent cependant un précieux moyen de contrôle, tout au long de l'enquête, des propres interprétations que l'observateur élabore progressivement et de façon plus ou moins raisonnée. De fait, les enquêtes menées au fil de la carrière ont souvent progressé par *effondrement* de l'agencement de faits – des interprétations donc – qui semblait pourtant judicieux, obligeant à rebrasser les pièces du puzzle, à chercher de nouveaux montages, à les soumettre de nouveau à l'épreuve des faits. De toutes les techniques qui sont à disposition du sociologue, l'observation directe des situations de travail permet, mieux que d'autres, de telles épreuves de vraisemblance – et non de vérité – complètes et les plus aisées dans la mesure où elles n'engagent pas seulement le colloque intérieur, mais s'appuient sur une altérité plus patente, pour autant qu'on lui reconnaisse une place. D'où, à mon sens, l'enjeu des durées longues d'observation, comme autant de marges laissées à l'enquête pour trouver suffisamment d'occasions d'épreuves et d'effondrements. Ici, les enquêtes se closent, non par saturation comme le disent de façon un peu obscure les manuels, mais quand ces effondrements de sens deviennent plus rares et, bien sûr, moins radicaux.

### *Construire des altérités*

Le lieu et le temps que privilégie l'observation directe plongent ainsi dans une immédiateté du travail, mais celui-ci grouille et déborde d'éléments qu'on ne peut ni tous voir, ni tous saisir. Individus, artefacts plus ou moins autonomes, normes, règles, usages, affects ou sentiments, des mondes entiers s'animent sous nos yeux, lestés de toutes les vies d'humains qui s'y laissent en partie. De cette intensité, le programme de la relation salariale propose de ne retenir que ce qui peut se dire dans « le lexique des relations »[143] sans préjuger de leur apparence, ni de leur contenu. Ce peut être conflit, opposition, collaboration, coordination, troc ou échange. Dépassant les seules relations

[143] Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, pp. 77–82.

entre les humains, elles embrassent les rapports aux choses et diverses entités telles que normes et institutions, au premier rang desquelles les unités productives saisies dans leur rapport au système productif global retiennent particulièrement l'attention.

Toutes ces relations possibles, il revient à l'enquête de contribuer à les identifier – et non de les postuler – et, si possible, de les éclairer. Parmi ces relations, le programme de recherche s'attache prioritairement à la compréhension des arrangements entre deux types d'opérations productives que le salariat dissocie dans son principe et dont l'automation accentue la *scission* : les opérations humaines d'un côté et les opérations machiniques de l'autre. Il invite donc à privilégier les relations des collectifs humains aux sociétés des machines qu'ils ont constituées. Le programme pose ici une question particulièrement complexe à l'observation directe qui pourrait, du reste, y trouver ses propres limites comme le motif d'un bannissement. La façon dont elle aborde et traite des relations – particulièrement de la relation salariale – concentre tout l'enjeu de sa contribution au programme et du gain qu'on peut en attendre dans ce cadre.

L'urgence de comprendre les relations s'hérite du modèle salarial dans lequel le travail s'obtient des relations multiples dans lesquelles les individus sont contraints de pénétrer et qui restent insaisissables depuis ces seuls individus. Dans d'autres situations historiques, comme celle qui prévalait sous l'ancien Régime ou les régimes esclavagistes, le travail s'obtient également de relations, mais ces dernières ne se distinguent pas ou mal des individus eux-mêmes. Les régimes de travail expriment ainsi chaque fois la société qui leur est solidaire, raison pour laquelle l'étude du travail permet de comprendre la société qui lui est liée et qu'il exprime. Raison pour laquelle aussi il est essentiel de reconnaître la société dans laquelle on vit[144].

Le salariat, cadre temporel décidé de l'enquête, se marque donc par une séparation du travail et du travailleur qu'accentue le déploiement actuel de l'automatisme. Le travail s'obtient de leur articulation constamment à recommencer et qui doit donc trouver les moyens de sa maintenance, autrement dit de sa reproduction. Mais, d'une part, cette articulation se prépare bien en amont et s'assure à d'autres niveaux que le système de postes de travail que l'on observe : formation, GRH, assurance sociale, décisions

[144] L'insistance de Naville et Rolle à dénoncer la référence implicite au modèle artisanal dans les analyses de Friedmann trouve ici sa principale justification.

d'innovations techniques, cycles de capitaux etc. D'autre part, les termes que les relations relient sont, en partie au moins, autonomes l'une par rapport à l'autre. Ils se déploient dans des espaces, des temps, avec des acteurs et des buts qui leur sont spécifiques et sur des durées (vies humaines, divers cycles de non-humains) qui ne sont pas immédiatement conciliables.

Dans ce faisceau d'hypothèses, il y a toute chance pour que les observations localisées du travail n'aperçoivent pas grand-chose des relations qui se nouent pour l'essentiel à sa périphérie ou à ses extérieurs. Remonter généalogiquement, depuis ces situations locales, vers des sources ou des déterminants de ce qui s'assemble sous nos yeux : statuts de travailleur d'un côté et « lignées techniques » de l'autre, ne résoudrait rien. La reconstitution de ces itinéraires ou trajectoires ne rendrait pas spontanément compte de l'ensemble des ordres de réalité dans lesquels ils sont pris, prennent sens et où ils ont pu se constituer comme *carrière* dirait Hughes, c'est-à-dire comme une série d'étapes identifiées et reconnues comme telles à un certain moment, compte tenu de considérations liées au travail, mais pas seulement : la démographie, les conditions sanitaires et sociales, la disponibilité de matériau divers, peuvent tout autant y intervenir.

Il faut donc admettre et précisément reconnaître l'espace et le temps limités dont relève l'observation rapprochée du travail. L'admettre et ne jamais oublier les limites qui en découlent. C'est ce qu'enseignent les débats les plus vifs qui ont opposé Naville à Friedmann et que Rolle a repris plusieurs fois qui pourraient se traduire en ces termes : dans les formes immédiates du travail, saisies localement, l'unité du travail – du moins la fusion entre le travailleur et son poste – tend à prévaloir sur leur scission, pourtant constitutive de la situation examinée. La valeur de l'observation directe est de spontanément témoigner de la fusion. Or, ce qu'attend le programme de la relation salariale c'est qu'elle prenne aussi en charge la scission, condition de l'apparition de relation. C'est l'intérêt et aussi la difficulté constante de l'exercice. Disons les choses autrement : les formes les plus immédiates du travail, qui contribuent avec d'autres à la transformation de la spontanéité humaine en travail, se caractérisent par une concaténation telle que la notion même de relation tend à disparaître.

Sur la base de ce constat et dans le concret de l'enquête, cette dernière se voit donc chargée d'une double mission : décrire les formes des phénomènes observés telles qu'elles se manifestent « spontanément », le plus souvent dans

le chaos et l'incomplétude, et y chercher toujours des ordres de relations, c'est-à-dire proposer une traduction de formes qui se livrent *a priori* avec une exceptionnelle densité dans le lexique des relations et en qualifiant au mieux ces relations. Dans certains univers d'enquête, ces relations dominantes engagent des collectifs humains et des équipements techniques, le flux de produits dans une usine automobile examiné dans le chapitre suivant en donne une illustration. Dans d'autres univers comme les centres d'hébergement parisiens abordés au chapitre trois et même si la technique est loin d'être absente, ces relations mettent plutôt face à face des collectifs humains qui, douloureusement, jouent et mettent en scène leurs propres frontières et définition à cette occasion.

Endosser le programme de la relation salariale revient donc à dilater autant que possible les observations en y cherchant *toujours* des altérité(s) pertinente(s) à ce qu'on est venu (ou qu'on en est venu à) observer : gestionnaires d'un flux automobile, hébergés de centres d'urgence ou tâcherons des industries de la volaille. Cela suppose de faire effort pour écarter du centre de la visée leur humanité agissante, si émouvante, qui très spontanément l'envahit. Curieuse mission et paradoxale qui échoit ainsi à l'observation directe tenue de prendre des distances avec ceux et celles qu'elle permet précisément de rencontrer en leur accordant le plus de place possible[145]. L'exercice est plus difficile encore quand il s'agit du partenaire mécanique si permanent aujourd'hui, si démultiplié et si diffus, qu'il tend à disparaître du regard de l'observateur et à se fondre en décor ou paysage[146] des scènes examinées.

Dans la pratique, j'ai répondu à cette injonction de façon simple, en espérant qu'elle n'était pas simpliste, depuis une autre notion suggérée par Naville, celle d'*opération productive*. Cette notion développée dans *Essai sur la qualification du travail*[147], explore ce qu'on appellerait aujourd'hui une

[145] Hughes par exemple définit ainsi la mission du travail de terrain quand il introduit l'ouvrage de Junker qui synthétise les propositions de la dite seconde école de Chicago en la matière : « Le travail de terrain sera envisagé ici comme l'observation des gens *in situ* ; il s'agit de les rencontrer là où ils se trouvent, de rester en leur compagnie en jouant un rôle acceptable pour eux, permettre d'observer de près certains de leurs comportements et d'en donner une description qui soit utile pour les sciences sociales tout en ne faisant pas de tort à ceux que l'on observe » Hughes E., *Le regard sociologique. Essais choisis*, cit., p. 267.

[146] Voir notamment sur ce riche sujet : Berque A., *Les raisons du paysage : De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, 2000; Picon A., "Quasi-objets techniques et paysage de la technologie contemporaine", cit.

[147] Naville P., *Essai sur la qualification du travail*, Paris, Rivière, 1956.

compétence collective dont Naville annonçait qu'elle pouvait devenir le facteur essentiel de la qualification du travail. La notion trouve de multiples affinités avec ce que développe Hughes sous le terme d'*institution* comme arrangement collectif (*entreprise collective*) ou ensemble d'usages auquel s'attachent plus ou moins fermement des valeurs et dont on décrit le détail, la formation et les transformations[148].

Ces notions posent que des besoins sont socialement validés (reconnus tels) un moment donné et prennent ainsi place dans la division du travail dans des conditions historiquement déterminées. Dans l'enquête, ces notions fixent le départ de l'investigation qui n'est donc plus ni un groupe particulier de travailleurs, ni telle ou telle situation de travail, mais un « besoin », une *opération* ou une institution dont on repère *in situ* le ou les unité(s) productive(s) qui la prennent en charge, les collectifs humains concernés, les systèmes de machines, d'objets, de normes ou règles mobilisés dont la combinaison, éventuellement conflictuelle et dysfonctionnante, produit et reproduit l'opération (ou l'institution) en question. L'*opération* n'est pas immuable, son origine doit se comprendre et son avenir s'analyser.

Cette façon de faire permet de souligner les relations comme des arrangements, entre humains et entre humains et non-organiques, qui sont nécessaires à la production et reproduction de l'opération. De ces descriptions, on attend une compréhension des problèmes ou tensions auxquels l'opération permet de répondre, comme Hughes voyait dans la prostitution une institution bâtarde répondant aux tensions renouvelées de l'institution du mariage. Cette solution déplace le point d'amorce de l'enquête à un niveau supérieur à celui où elle s'exerce et ouvre d'emblée son espace en rendant perceptibles les relations nouées entre les éléments de la situation pour assurer l'opération en question et qui, à défaut, tendraient à rabattre les uns sur les autres

### *Indexer l'observation*

Dernier postulat dont hérite l'observation directe dans le cadre du programme de la relation salariale, les formes immédiates du travail auxquelles elle accède sont singulières et le restent. Elles sont singulières au sens de leurs

[148] Voir Hughes E., *Le regard sociologique. Essais choisis*, cit., chap. 8 "Les institutions américaines comme entreprises collectives" pp 139–153 et chap. 9 : "Les instituions bâtardes" pp 155–173. Ces Notions retrouvent également celles de mandat ou de délégation dont jouissent (ou non) les groupes professionnels.

spécificités telles que nous venons de l'aborder, mais aussi parce qu'elles ne sont, en aucune façon, prédictives d'autres formes, notamment de formes qui seraient plus générales. Les formes immédiates du travail condensent un ensemble de dimensions et de relations susceptible de se manifester, en d'autres temps, en d'autres lieux, sous d'autres formes, sans qu'aucune de ces formes ne puisse se déduire d'une autre.

Par exemple, la machine sur laquelle peinent les travailleurs et devant laquelle il comprend durement l'antagonisme qui le lie à ceux qui l'emploient prend, sous un autre jour, la forme fluide d'un capital qui engage de tout autres travailleurs et de tout autres agents du capitalisme. Ces travailleurs eux-mêmes dans le cycle de leur vie d'humain se muent constamment, parfois contraints par des forces sociales hostiles qui leur imposent un chômage sans issue, un salaire minimal et des protections incomplètes contre la maladie. Les phénomènes saisis dans l'observation ne sont qu'une manifestation parmi d'autres et aucune ne se concilie spontanément aux autres.

Le programme de recherche n'espère rien en effet d'une accumulation d'observations et ne vise nullement, par leur combinaison, ce qu'une approche dans les termes du « fait social total » recomposerait comme social. « Changer d'échelle, dit Rolle, c'est changer de réalité »[149] et, si la compréhension des modes d'articulation entre ces différentes formes est bien l'objectif cardinal du programme, il l'est comme un problème à résoudre ; j'ajouterais un problème tendanciellement insoluble, valant pour les problèmes qu'il pose, notamment du point de vue des outils d'analyse et définitivement inaccessible depuis l'exploitation particulière d'un terrain. Mais, si l'accès au social globalisé et globalisant est définitivement refusé à l'observation locale, elle ne s'invalide pas pour autant. Il faut la (re)penser comme un horizon.

Si on résume, on peut donc considérer que l'observation directe nous met au contact de formes particulières en l'occurrence immédiates du travail qui composent, chaque fois, des unités intégrantes d'un ensemble qui les déborde et qui sont prioritairement définies par leurs coordonnées de temps et d'espace. C'est l'héritage que le formalisme a finalement déposé dans notre tradition disciplinaire, hypothèse de la présente réflexion. Cet héritage rompt nettement avec celui, bien plus net, qu'y a laissé la philosophie traditionnelle autour des notions de perception dont l'enquête et particulièrement l'enquête rapprochée se charge traditionnellement.

[149] Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, p. 90.

Dans le projet de Naville et Rolle, les faits de l'enquête sont, non seulement inventés, mais « présentés » dans la mesure où ils conservent l'empreinte du temps et du lieu de leur observation[150]. Et le caractère présenté de cette réalité est accepté sans discussion par le programme qui, partant, suspend les interrogations sans fin dont la sociologie s'encombre parfois sur la nature de la réalité perçue et les questions insolubles de la neutralité axiologique des chercheurs[151]. Cette hypothèse forte qu'il me semble trouver au cœur de la relation salariale sur la présentation-perception de la « réalité » se déploie sur deux versants indissociables qui concernent directement l'enquête.

Nous avons déjà dit quelques mots du premier versant : la perception des phénomènes est conçue comme productrice-réceptrice d'une unité[152] intégrante d'un ensemble plus vaste, comme *expression* de cet ensemble. C'est une unité irréductiblement spécifique, car indissociable du temps et du lieu où l'enquête l'a prélevée-formée. Chacune de ces enquêtes, quel que soit le niveau où elle prétend se placer – du plus local au plus global avec toutes les positions médianes qu'il est possible d'imaginer entre ces deux pôles – accède à (et attrape) une forme de travail particulière, d'abord définie par le temps et l'espace de son observation qui en fixent son irréductible particularisme. Le second versant de l'hypothèse, essentiel, pose que ces

[150] Les guillemets sont de rigueur car cette notion de « présentation » est à la fois très marquée et très discutée. On l'utilise ici en tentant de ne pas préjuger de l'usage auquel elle peut conduire. Par exemple, on peut, comme dans le réalisme naïf, considérer que cette « présentation » se confond avec le monde réel : ce que je vois, c'est ce qui est. On peut aussi considérer comme le fait la *réduction* phénoménologique que cette présentation du monde est une présentation de (et par) l'être qui perçoit, une présentation de *soi* en quelque sorte, et que le monde se déploie constamment par l'expérience qu'en fait une conscience (qui existe donc), qu'il n'existe pas de monde hors de cela. On peut encore, considérer que cette « présentation » indique « simplement » que ce qui apparaît appartient à un monde, s'y constitue, et le contient sans le réduire. Dans cette dernière acception, plus proche des thèses navilliennes me semble-t-il, le monde est tout à la fois présent et premier dans la présentation des éléments qui le constituent et à conquérir (découvrir) à partir de cette dernière. La formule assez mystérieuse de l'exergue de ce chapitre empruntée à Georg Simmel s'éclaire peut-être de cette dernière remarque : *«* (…) la réalité en tant que telle c'est ce que je dois admettre, à défaut de jamais la comprendre. » (Simmel G., *La forme de l'histoire et autres essais*, cit., p. 23.

[151] Pour autant que l'on puisse le dire depuis une trop faible culture philosophique, la philosophie invite à interroger la nature de la réalité dans les termes de la perception en reprenant ou en critiquant la posture classique qui la fonde sur une contradiction entre deux catégories préalables posées comme distinctes : le sujet percevant d'une part et l'objet perçu de l'autre. Cette interprétation suscite des digressions infinies sur la nature du réel perçu et les méandres de l'intériorité de ceux et celles qui le regarde, jugeant de leur capacités à se tenir à distance du vécu par exemple dans la conquête des faits sur le sens commun.

[152] Dans la suite de ce qui en a été dit dans la partie précédente, cette notion doit, sans aucune ambigüité, être comprise comme une synthèse intégrante et non comme une unité homogène.

manifestations intégrantes sont impuissantes à dire plus qu'elles-mêmes et au-delà d'elles-mêmes. Ce ne sont pas des *signes* de l'ensemble dont l'interprétation permettrait d'accéder au tout qui les produirait et dont elles livreraient la vue condensée.

Notons à ce propos que, dans ce programme, la distinction classique entre le local et le global s'abandonne totalement. Elle n'a ni nécessité, ni sens. Chaque forme est *une* et n'est rien d'autre qu'elle, marquée par ses coordonnées temporelles et spatiales. L'objectif du programme et son enjeu sont de se donner les moyens (toujours à construire) de comprendre la forme, c'est-à-dire d'identifier les différents éléments qu'elle agrège, d'en chercher les durées respectives et la nature de leur relation. Ce qui est inventé de la réalité par l'enquête reste une énigme suscitant l'interrogation, rien ne peut y être reçu comme « données » premières.

Sous ses deux versants, cette hypothèse conduit à une voie singulière de généralisation. Celle-ci repose sur la présomption d'*équivalences* entre les manifestations variées que présentent les formes et dont le poème, ou plus exactement le langage poétique offre, finalement, la meilleure référence. Car il ne s'agit pas de postuler une cohérence sociale globale, ni une logique surplombante et moins encore la réalisation d'une finalité première, fusse-t-elle l'exploitation capitaliste. Comme le poème « articule » des mots et des formes dans une grammaire chaotique et révolutionnaire, on pose analytiquement l'existence d'un espace social dans lequel s'*équivalent* – dans l'harmonie, la contradiction, les conflits, le déchirement, les tensions, etc. – des durées et des cycles dont les enquêtes ramènent des expressions particulières. Ces équivalences sont traitées sous le registre de la *mesure*, d'où sa centralité pour le programme.

L'objectif de l'enquête est de déchiffrer un peu du poème du monde qui forme notre modernité, en suivant, pour ce qui relève de notre discipline, le drame de son écriture avec le temps des hommes et des femmes qui se suivent dans les générations. On présuppose ainsi l'existence du poème pour interroger les rapports des formes les unes aux autres, mais sans jamais en présumer ni le contenu, ni le sens qui reste profondément mystérieux. Ces *équivalences* dans un espace partagé forment un niveau supérieur de relation dont Naville reconnaît dans le dernier tome du *Nouveau Léviathan* que nos outils ne peuvent encore en rendre compte[153] tout en maintenant la compréhension des

[153] Naville P., *Sociologie et logique*, cit.

relations au programme de la discipline.

Quoi qu'il en soit, le salariat – c'est-à-dire le travail – se lit comme un « système d'équivalences » entre diverses formes de travail ; équivalences à éclairer. Pour matérialiser cette voie peu ordinaire, Rolle revient à la notion classique de mode de production qui, malgré ses dangers et ses insuffisances, donne l'intuition de la voie à suivre. Il écrit : « Peut-être est-elle (la notion de mode de production) pourtant, dans un autre sens, indispensable, comme l'une des idées directrices majeures de la sociologie. Sans doute postuler un mode de production, c'est seulement admettre la solidarité des différents éléments d'un système social, sans savoir sous quelle forme ces éléments se présentent : institutions, groupes classes, catégories économiques. Cependant, si l'on ne prend pas « cette cohérence comme une donnée, mais comme un problème, la recherche s'engage », elle confronte, elle coordonne les différentes descriptions, et s'efforce de donner des limites et un contenu à l'unité présupposée. Ainsi la notion de mode de production n'apprend rien sur chaque société, mais elle indique ce qu'il faut en apprendre pour saisir sa logique »[154]. Cette notion nous offre (et ne constitue que) un « gabarit » pour penser l'enquête.

Dans le programme de la relation salariale, l'enquête doit ainsi faire le deuil de la généralisation depuis ses seules données. Le social global lui est définitivement refusé comme tout résultat validant ou invalidant tel ou tel acquis réputés de la discipline. L'enquête invente donc *des formes* de travail et se donne les moyens d'entreprendre leur questionnement. Les résultats attendus sont d'une double nature : l'inventaire des questions qui surgissent ou résistent et l'effort pour restituer les coordonnées spatiales et temporelles de l'investigation. Autrement dit, l'enquête s'interdit de présupposer une ou des durées de ce qu'elle observe et qui change constamment, y compris en paraissant rester à l'identique. De façon pratique, cela revient – presque simplement – à dérouler toutes les coordonnées des scènes observées et qui rendent d'ailleurs cette observation possible, d'une certaine façon *visible*.

Ainsi, croisant aux premiers jours d'une enquête dans les abattoirs de volaille, ce qu'on appelle un tâcheron, par exemple on cherche bien sûr à comprendre les raisons d'une telle forme de travail qu'on pensait disparue. On mesure l'ampleur et la régularité de son usage, on en cherche les raisons du côté de l'employeur et du côté des tâcherons eux-mêmes, on identifie les tâches qui

[154] Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, p. 89.

leur sont affectées, etc. On sait ainsi très vite que la situation économique de l'industrie en question n'est pas des plus florissantes, que son patronat n'est pas des plus progressistes et l'allure générale des tâcherons incline à retenir les duretés du prolétariat plutôt que les jouissances de l'entreprenariat libéré. L'objectif est alors, non de juger en quoi cette forme participe ou non des rigueurs de la domination, mais de quoi elle relève, ce qui la rend possible, reproductible et de quels fils elle se tisse et se retisse depuis ...« le déluge » disait Thiers. On déploie autant que possible, mais de façon toujours limitée, l'arrangement productif particulier que le hasard a donné à voir à un moment et dans un temps donnés.

On « (dé)borde » ainsi l'enquête en explicitant ses coordonnées propres de telle sorte à ouvrir son espace et poser comme un problème le mouvement dans lequel inscrire la forme étudiée. S'agit-il des derniers feux d'un archaïsme bientôt éteints sous l'expansion du salariat, d'une marginalité préservée du travail dont usent les employeurs dès que les conditions économiques leur sont favorables, d'une révolution du rapport salarial qui s'annonce dans l'inaptitude des entreprises à le supporter seule et durablement, etc. ? Impossible de trancher depuis le corps fatigué qui découpe des infinis de volaille.

## *2. Le présent composé*

Rapprochées, l'enquête sur l'activité et l'enquête sur la relation salariale[155], lèvent une première série de questions sur le temps[156]. S'il en est ainsi, c'est d'abord parce que le temps occupe, nous l'avons vu, une place essentielle dans les deux enquêtes : comme modalité d'accès à certaines dimensions du travail pour la première, comme clef de sa compréhension pour la seconde. Pénétrant leurs discordances sur ce point, il faut néanmoins rappeler combien cette préoccupation commune les distingue de la plupart des autres travaux menés en sociologie du travail. Ce n'était pourtant pas faute, pour cette

[155] Notamment, ou du moins, telle que je l'interprète.

[156] Pour une première réflexion sur ce sujet, voir : Célérier S., "Et si le présent n'existait pas ! Discussion (anachronique) en sociologie du travail", cit.; « Du travail à l'activité et retour - Question de temps ! Ou comment observer le présent ? », in Pierre Desmarez, Caroline Lanciano-Morandat, Sylvie Montchatre, Marcelle Stroobants, François Vatin (dir.) *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 91–98.

discipline, d'avoir ignoré le temps, elle qui en a depuis toujours fait la matière même des rapports sociaux. Les analyses de l'exploitation ou de la domination le mobilisent explicitement *via* les *disciplines* qu'imposent le chronomètre et les horloges[157], les cadences de la chaîne, le flux, etc. Les temps associés aux différents types de contrats de travail ont été, et sont encore, examinés à la loupe et les travaux sur les rapports sociaux de sexe ont révélés toutes la diversité des temporalités entre lesquelles les vies se déchirent[158]. Temps du vide et du suspens de même pour le chômage[159], etc.

Dans toutes ces recherches, le temps est un des objets examinés ou un des espaces où l'on suit des effets, mais il n'en constitue pas la matière comme on le voit pour les chercheurs de l'activité et pour la tradition. Matière d'un double point de vue : comme substance du travail et comme modalité de l'enquête. Rassemblés par cette rareté commune, ces travaux se distinguent cependant – ouvrant ainsi un espace de discussion – à deux principales occasions : leur conception du présent et le statut qu'elles reconnaissent, finalement et globalement, au(x) temps.

Le présent de la temporalité brève, de « l'accomplissement pratique », ce qu'on a appelé en reprenant Dodier le « grain du présent », s'institue et constitue les enquêtes de l'activité qui, à proprement parler, l'inventent à cette occasion. Il s'agit pour elles de dilater un temps du travail vu comme écrasé ou dénié par les travaux antérieurs et particulièrement les courants dominants pour lesquels les temps du travail plient sous la « dictée temporelle » du temps standard. « Avec la prise en compte du temps, parfois explicitement au premier plan, le travail devient activité », écrit ainsi Alexandra Bidet[160] en introduisant l'ouvrage collectif de 2006. Ce temps particulier, nous l'avons vu, est analytiquement défini comme une série de séquences significatives, comprise comme suite fragmentée d'épreuves que les acteurs traversent : c'est-à-dire des moments dont l'issue reste incertaine (notamment pour eux) et pour lesquels ils cherchent des appuis dans leurs apprentissages antérieurs et

---

[157] Thompson E.P., « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, 5, 1979; Thompson E.P., *Temps, travail et capitalisme industriel*, Paris, La fabrique, 2004.

[158] Nicole-Drancourt N. (ed.), *Conciliation travail-famille : attention travaux*, Paris, L'Harmattan, 2009.

[159] Demazière D., « Le chômage comme épreuve temporelle », in *Les temporalités sociales : repères méthodologiques, Jens Thoemmes et Gilbert de Tersac (ed)*, Toulouse, Octares, 2006, p. 121–132.

[160] Bidet A. et al. (eds.), *Sociologie du travail et activité*, cit.

dans les ressources que livrent la situation en cours.

De ce point de vue, le présent en train de se faire cumule des évènements, au sens de rupture dans le flux de la vie, chargés de sens et marquant quelque chose d'un avant et d'un après. Du reste, ce présent hérite et reprend une conception parfaitement linéaire du temps qui le boucle avec le passé et le futur à proximité de la conception Meadienne de la temporalité[161]. Ce présent est une succession de « maintenant » qui font (re)vivre le passé, pour autant qu'il s'y entend encore, et anticipent le futur en l'inventant en partie[162].

Du point de vue de la tradition, cette construction pose deux questions. La première concerne la fusion que l'enquête des activités organise sans en livrer les clefs entre ce temps analytique et l'expérience vécue des travailleurs, observés en situation et doublée de la propre expérience de l'observateur. C'est précisément cette fusion qui permet la sereine tranquillité des recherches sur l'activité qui peuvent ainsi, sans effort, enrôler les résultats de leurs observations dans la théorie et éclairer les données du terrain par cette dernière. La fusion reste mystérieuse cependant dans la mesure où rien n'indique *a priori* que ce présent-ci : le présent analytique des chercheurs, soit homologue de ce présent-là : le présent de l'expérience vécue.

Dans ce présent *vécu*, le flux de la vie domine. Agitant tous les contrastes, il est immense et se fait proprement insaisissable. Nous savons depuis longtemps que ce fleuve-là emporte tout, l'analyste comme ses objets d'étude, et que nous y perdons notre capacité d'en produire des vues larges et raisonnées, du moins qui conservent un peu de sens. Pour s'y aventurer, il nous faut donc sérieusement outiller le voyage et limiter nos escales. Quel est donc cet outil par lequel les chercheurs de l'activité distinguent, dans le tumulte de la vie qu'ils traversent, les situations d'épreuve dont les séries forment le présent ? Leurs analyses ne le précisent pas.

La seconde question posée par la tradition s'attache à la construction même d'un temps du présent dont les conséquences constituent à ses yeux une autre fragilité des théories de l'activité. Le privilège donné à la temporalité brève – comme temps de l'effectuation pratique – dans la construction du présent contraint à considérer toutes les temporalités du social qui lui échappent

[161] Pronovost G., *Sociologie du temps*, Bruxelles, de Boeck, 1996. John Dewey est également fréquemment cité.

[162] Par exemple en fermant les possibles de demain.

(génération humaine, les générations techniques, du capital, du salaire, de la journée et de la vie de travail, etc.) comme autant de temporalités *autres*. Assimiler un présent au cours de la réalisation pratique, c'est donc identifier, par défaut, ce qui n'en relève pas et de l'identifier d'abord comme une *différence*. Définir le présent, c'est donc organiser *le* temps et l'ensemble des temporalités qu'il recouvre.

L'organisation des temps que proposent les chercheurs de l'activité fait craindre que ne se rejoue la vieille rupture de l'instant et de la durée que nous savons problématique. Cette proposition force aussi, pour faire la part des temporalités rejetées, par définition, hors du présent, à des sauts temporels dont il lui faudra justifier les modalités. Or, les fondements des enquêtes de l'activité notamment quant au statut accordé à l'expérience vécue n'en donnent pas la ressource et fragilisent encore le montage. Génération humaine, générations techniques, cycle des salaires, mouvements du capital, cycle des vies de travail, etc. tous ces temps débordent l'expérience du travail sur laquelle se concentre l'enquête des activités. Même si cette expérience porte irrémédiablement l'empreinte de tous ces temps, ils n'y sont pas immédiatement accessibles et devront être réintroduit par une autre voie que l'expérience immédiate du travail. Mais quelles en seront les modalités et qui le fera ? L'analyste sans doute, mais comment justifiera-t-il de reprendre ainsi une main qu'il s'est employé, au début de l'analyse, à rendre aux acteurs « qu'il suit » et qu'il veut « prendre au sérieux » ?

Il y a donc, quelque part dans les analyses de l'activité, un grand ordonnateur des temps agissant qui *décrète* les temporalités, les organise, les fractionne et les structure. Un maître des temps dont nous ne savons ni qui il est, ni où il se tient, mais dont nous voyons régulièrement les manifestations, par exemple dans l'hypothèse admise d'un changement dans l'organisation du travail qui serait aujourd'hui plus distribuée que par le passé. Cette hypothèse est, à l'évidence, extérieure à l'expérience qu'en ont les acteurs. Elle est admise d'avance et les enquêtes suivent, dans l'expérience vécue, les effets du changement supposé sans jamais y revenir. Autrement dit, ces enquêtes, et avec elles toute les théories de l'activité, décrivent comment les acteurs construisent leur monde par leur action contrainte, limitée et toujours imprévisible, mais elles ne disent rien de la façon dont ils reproduisent ce monde. Là, l'analyste reprend la main et fixe le décor dans lequel les acteurs improviseront leur rôle avec les ressources dont ils disposent.

De son côté, la tradition reconnaît assurément que le présent existe et ce présent est pour elle, précisément, le présent de l'enquête. C'est-à-dire une ponctualité presqu'anecdotique qui n'a pas d'autre substance que de fixer les coordonnées spatiales et temporelles des formes de travail que cette enquête prélève. L'analyse ne doit pas s'y enfermer d'autant que ce présent reste profondément énigmatique et que la tradition ne le reçoit que comme un problème dont l'élucidation guide l'exploitation des données. Dans le présent, dit Rolle, s'agglomèrent des éléments potentiellement différents en nature et en durées, de même que les relations qui s'établissent entre ces éléments, ce qui le rend, nous l'avons vu, si équivoque, sociologiquement équivoque.

L'enquête, comme toute expérience vécue, saisit ces diversités de temps dans un même mouvement, les posant comme contemporains les uns des autres, dissipe les formidables tensions qui les traversent et tend à les agréger. C'est pourquoi la notion de forme, que l'on pense très active dans ce courant, lui est si utile. Elle reconnaît d'emblée le caractère composite, multi-temporel et contradictoire de ce qui se perçoit comme unité homogène dans la synchronie de la perception. Le présent de l'enquête y est un présent de perception, ce qu'il reçoit ne peut être admis comme substance, notamment temporelle. Ce temps là intègre quantité d'autres temps qui ne s'en distingue donc plus comme différence. Ce que les théories de l'activité sont contraintes de penser comme différence par rapport au présent, en sont ici les ferments, les constituants. Le présent perçu est un présent construit dont nous ignorons les règles de construction.

Le présent de l'enquête ne peut se recevoir sans autre examen, non qu'il serait en soi douteux, mais parce qu'avec lui l'analyse débute dont l'effort visera l'exploration de la forme recueillie. L'analyse se donne en effet pour mission de comprendre l'opération intégrative dont procèdent les formes prélevées au présent de l'enquête, différenciant leurs composantes, restituant les diverses expressions de leurs conflits, leurs durées respectives et la nature de leurs relations. Une exploration dont l'achèvement devient un horizon très incertain qui amorce le travail de mise en relation et de compréhension sur la base de tâtonnements revendiqués, bien loin des chemins du scientisme où certains pensent que Naville s'est égaré. Au fond, le programme de la relation salariale, par ses procédures d'enquête, ramasse une matière temporelle sur laquelle il ne cesse de méditer et de revenir en tentant de ne pas trop préjuger de sa structure. D'où, me semble-t-il, le large recours à des notions « neutres » de cycle ou de durées qui évitent les différences de l'instant et de la durée et

les partitions linéaires du passé-présent-avenir que le salariat a, d'ailleurs, largement construite[163].

Dans cette conception du présent, se lit la préoccupation de restituer le mouvement du social dont le salariat témoigne. L'idée de mouvement suggère l'exploration d'une transformation endogène de l'ensemble sous l'impulsion de ce qui change, sans recourir à des déterminismes extérieurs ou à des effets de diffusion supposés de pratiques localisées sur l'ensemble du collectif[164]. Précisément, il s'agit de comprendre « les divers régimes de travail qui se sont succédés de l'Antiquité à nos jours, depuis des sociétés où rien ne vendait, sauf le travailleur, aux nôtres où tout se vend, sauf le travailleur »[165]. Un projet, notons-le, qui diffère de travaux généalogiques qui remontent par exemple l'histoire des dispositifs que mobilisent aujourd'hui l'activité des humains (Dérosières, Topalov, Pillon et Vatin). La question n'est pas tant avec quoi et comment les acteurs produisent leur société, mais plutôt par quels mécanismes ils la reproduisent.

Cette conception doit éviter la dichotomie de l'instant et de la durée. Naville a tenté d'avancer dans cette voie en reprenant les propositions de Saussure en termes de synchronie et diachronie[166]. Il suggérait ainsi que les faits observés possèdent toujours une double nature : ils sont composants d'un système synchronique *et* étapes de durées ou de cycles ; diachroniques donc. L'observation saisit confusément la synchronie en amalgamant ses composantes et leurs temporalités distinctes. Ainsi, au niveau du poste de travail, l'opération et l'opérateur deviennent homologues et se confondent avec la multitude de durées qui les caractérisent : vie de travail, histoire du système productif, cycle du produit, du capital-machine, mode d'organisation, système d'emploi, etc. Il nous faut donc tenter de déployer cette synthèse en retravaillant sans cesse la matière de l'enquête. On y perd en certitude, mais on gagne certainement contre l'illusion que le présent existe puisqu'on y est.

---

[163] Voir précisément le chapitre sur l'emploi rédigé par Naville : Friedmann G. et Naville P., *Traité de sociologie du travail*, cit., vol. 1, chap. L'emploi.

[164] Par exemple l'action décisive d'une classe d'organisateurs comme le suggère Weber.

[165] Rolle P., *Bilan ...*, cit., vol. 1, p. 89.

[166] Tripier P., *Du travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, cit.

## *3. Relations ou milieu ?*

La seconde série de questions que fait naître le rapprochement des deux enquêtes concerne les objets que leur programme de recherche respectif leur fixe, *in fine*. Là encore perce une divergence qui (ré)ouvre deux voies de compréhension du travail qui sont loin d'être immédiatement conciliables et que l'alternative de l'intitulé de cette dernière étape de la réflexion cherche à traduire : relations ou milieu. Pour l'expliciter, il faut rapidement rappeler le teneur des convergences entre les programmes de recherche évoqués jusqu'alors. Pour tous, le travail (ou les activités) ne s'appréhende que dans ses liens avec la technique et il est ainsi d'abord conçu comme une *relation technique*. Derrière ce premier accord, s'organise et se valide ce que l'on pourrait appeler une « sortie du sujet » avec lequel les analyses du travail quittent les interrogations sur les rapports à l'œuvre pour s'engager dans l'exploration de multiples interactions par lesquelles le travail se réalise : interactions des hommes entre eux, des hommes aux choses, des choses aux hommes. Tous les programmes accueillent également des acceptions complexes de l'objet technique et admettent (ou admettraient) la fragilité (croissante) des frontières de l'organique et de l'inorganique, justifiant des notions telles qu'*actant*s ou *quasi objets*.

Dans ce cadre partagé, les enquêtes examinées se révèlent contradictoires par le poids qu'elles accordent à la situation concrète de travail dans l'élucidation de la relation technique : il est décisif pour les chercheurs de l'activité tandis que cette situation n'est qu'un moment éphémère, peut-être insignifiant, d'une relation plus vaste pour la relation salariale. Cette contradiction renvoie elle-même une interrogation sur l'ampleur de la « sortie du sujet » qu'organisent, tout compte fait, les théories de l'activité et invitent à les reprendre du point de vue des sources de l'initiative qu'elles reconnaissent : humains et/ou chose ? Avec l'automation, Naville reconnaît clairement une équivalence des deux termes de ce point de vue, même si les humains restent les instigateurs de la technique et y impriment tout le jeu et le poids de leurs rapports sociaux, la technique présente elle-même une forme d'activité. Raison pour laquelle, l'automation se voit comme une « spontanéité venue aux choses » et la relation salariale, d'emblée, comme une relation équilibrée ; ce qui en constitue d'ailleurs en partie le caractère inédit.

Pour les théories de l'activité, les positions sont moins claires et varient considérablement d'un auteur à l'autre, esquissant une ligne de faille

parfaitement identifiée par Christian Licoppe, mais qui reste peu explicite et *a fortiori* peu débattue entre les tenants de l'analyse des activités. Écartant l'hypothèse de négligence de ces chercheurs avertis, l'absence de débat tient plutôt me semble-t-il à leur accord tacite autour d'un projet théorique de refondation, plutôt que de sortie radicale, « du sujet ». Cette refondation est cherchée dans les rapports multiples et variés en nature que ce sujet noue avec son environnement et dans lesquels il se noue lui-même ; ce à quoi l'enquête permet d'accéder en réglant la focale sur la situation concrète de travail et les multiples arrangements qui s'y jouent entre organique, inorganique, conventions, semi-organique, règles, cadres d'interprétation, etc.

Les références mobilisées par les chercheurs de l'activité – singulièrement ceux qui se réclament de la tradition navillienne – et la façon dont elles sont mobilisées donnent un indice de cet accord tacite. Par exemple, le programme de « l'action située » tel que le développe Theureau n'y est pas distingué de celui de « l'action distribuée », bien que les deux programmes divergent précisément quant à la source de l'initiative qu'ils reconnaissent aux choses[167]. Le premier programme reconnaît sans ambigüité la possible initiative de l'inorganique, raison pour laquelle, les analyses de Naville y trouvent immédiatement un écho assez sonore. Pourtant, c'est Yrjö Engerström, représentant de la cognition distribuée, qui est convié au second numéro que la revue *Sociologie du travail* consacre aux « théories de l'activité » développant une forme d'activité collective qu'il érige, nous l'avons vu, en nouveau modèle organisationnel : *Knotworking*[168].

Autre exemple de flottement des références, si les références à la subjectivité restent rares et qu'en conséquence les travaux d'Yves Clot ou de ses confrères sont peu cités, Yves Schwartz en revanche constitue une source régulière de la réflexion. On sait l'intérêt de cet auteur pour les questions de la subjectivité qu'il aborde sous l'angle des mobiles, de l'intention ou de l'orientation par l'humain agissant dans et par son *milieu*. Une action et une initiative, clairement pensées du côté des hommes et nullement partagées avec les entités non-humaines. C'est donc toujours l'homme qui reste au centre de la visée et son activité fondamentale, au sens anthropologique, qu'est pour lui le

[167] Cette question a fait l'objet d'un numéro spécial de la revue @activités, voir : Salembier P. et Theureau J. et Relieu M., « Numéro spécial : Activités et Action/Cognition située », *@ctivités*, vol. 1, 2, 2004.

[168] Engeström Y., "Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses", cit.

travail. Un travail qui, dans les propositions de Schwartz, reste profondément mystérieux et définitivement inaccessible depuis les processus historiques. Seule l'expérience vécue des acteurs peut en donner l'intuition, d'où sa méthode ergologique qui souligne les dimensions symboliques de l'activité productive que la technique tend à développer. Comme on le voit, ses influences portent bien loin des terres navilliennes.

Les enquêtes de l'activité concrétisent ainsi une épistémologie, non une simple méthodologie, dans laquelle la situation locale et les dimensions considérées sont solidaires d'un projet théorique précis qui cherche à refonder la conception du sujet dans le cadre de la relation technique complexe dans laquelle il ne peut manquer de s'inscrire aujourd'hui pour agir. Il est dès lors inutile de pointer les méfaits du localisme excessif ou de regretter les dimensions oubliées que les détracteurs jugent essentielles et qu'ils voudraient rapidement voir réintégrer le schéma. Localisme et dimensions sélectionnées sont solidaires du projet théorique, seconde source à laquelle s'alimente la sereine tranquillité avec laquelle les chercheurs de l'activité conduisent leurs analyses. Empirie et options théoriques s'articulent ici avec une belle cohérence. Regretter le localisme des enquêtes, c'est donc rejeter le projet théorique d'ensemble.

La notion qui me semble en rendre le mieux compte – même si les chercheurs ne l'utilisent pas explicitement –, celle qui autorise le va-et-vient entre empirie et théorie est la notion de *milieu*. Entre autres avantages, cette notion présente deux vertus. D'abord, elle replace avec justesse les recherches sur l'activité dans le (large) sillon des travaux de Canguilhem, Simondon ou Friedmann. Ensuite, elle éclaire les enjeux de l'examen du couple homme-milieu que l'enquête organise et que l'on doit, encore une fois, comprendre de façon positive au sens où s'exprime ici un projet scientifique *et* politique précis et non de façon négative comme l'effet aléatoire de divers déficits. L'enquête des activités et son programme d'interprétation ne viennent pas de l'impossibilité à saisir la globalité technique d'aujourd'hui qui cantonnerait la science à l'étude des petits arrangements locaux. Ils n'expriment pas davantage d'un renoncement à la critique ou de l'abandon de tout dessein politique. Ils manifestent une vision de la technique, et derrière du social, où les entités inévitablement associées dans l'action se constituent en même temps qu'elles se relient les unes aux autres de façon dynamique. Conception que la notion de milieu soutient et que Simondon précise encore en insistant sur l'inachèvement du biologique et de l'inorganique qui se (re)constituent

constamment dans leur rencontre mutuelle dans un contexte précis dont ils peuvent reprendre tout ou partie des propriétés. C'est en ce sens que le contexte est un *milieu*.

Georges Canguilhem propose une acception de cette notion que l'on peut reprendre. Il bataillait alors contre les analyses behavioristes et contre (mais moins nettement pour cette notion) les thèses idéalistes et souhaitait ouvrir une troisième voie qui reconnaîtrait la complexité, la variété et la plénitude de l'interaction des humains et de leur monde. Il s'en explique à l'occasion de l'hommage appuyé qu'il rend en 1947 à Friedmann[169] pour la sortie de son ouvrage sur le machinisme[170] et, plus en détail, en 1952 dans un chapitre de *La connaissance de la vie*[171]. La notion s'y saisit en lien avec le *vivant* qui y trouve d'ailleurs un sens puisque le vivant ne peut exister hors d'un *milieu*. Ce vivant est par ailleurs actif, c'est dire bien sûr qu'il n'est pas inerte, mais plus encore qu'il n'est pas *que* « réactif » à une combinaison de stimulants qui lui serait extérieurs. L'école behavioriste est ici visée. Vivre dans un milieu, c'est constamment l'interpréter et agir sur lui en mobilisant et ajustant des ressources dont on ne peut savoir d'avance, ni ce qu'elles seront, ni comment elles seront agencées entre elles. Vivre, c'est donc inventer dans un *milieu.*

Si Canguilhem reconnaît pleinement les coordonnées sociales, physiques et spatiales de ce *milieu*, il y ajoute une autre dimension comme déploiement de l'intériorité humaine qui y agit en tant qu'interprétations et recréations constantes que la vie dans un milieu suppose pour les humains[172]. Le *milieu*

---

[169] La notion de *milieu* est chère à Georges Friedmann qui la mobilise régulièrement pour saisir l'effet de la modernité sur les humains dont Paul, l'ouvrier parisien, est l'archétype. La notion n'a cependant chez lui ni l'importance, ni la force que Canguilhem lui donne et on se demande si l'hommage que rend ce dernier n'est pas placé à son propre service plutôt qu'à celui de Friedmann.

[170] Friedmann G., *Problèmes humains du machinisme industriel*, 1ère, Paris, Gallimard, 1946; Canguilhem G., « Milieu et normes de l'homme au travail », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. III, 1947, p.p. 120-136.

[171] Canguilhem G., « Le vivant et son milieu », in *La connaissance de la vie*, Paris, Hachette, 1952, p. 160-193.

[172] Le rapport de l'homme à son milieu était une question centrale, on le sait, pour Georges Friedmann qui y faisait évoluer Paul figure de l'ouvrier moderne. Georges Canguilhem, remontant à 1952 l'origine de la notion et discutant son application à la biologie, conclut : « Dans Le milieu propre de l'homme c'est le monde de sa perception, c'est-à-dire le champ de son expérience pragmatique où ses actions, orientées et réglées par les valeurs immanentes aux tendances, découpent des objets qualifiés, les situent les uns par rapport aux autres et tous par rapport à lui. En sorte que l'environnement auquel il est censé réagir se trouve originellement centré sur lui et par lui. Mais l'homme, en tant que savant, construit un univers de phénomènes et de lois qu'il tient pour un univers absolu. La fonction essentielle de la science est de

n'est donc pas un contexte qu'il serait possible de dissocier des individus et de leurs actions. C'est un mixte recomposant à l'infini l'alchimie subtile de dimensions objectives et d'intériorité déployée. L'*activité humaine* condense cette alchimie, elle rend compte du déploiement *situé* – dans un milieu donc – de l'intériorité humaine profondément énigmatique et qui le reste en partie d'où l'aporie des théories de la conscience qui prétendent en faire un objet de connaissance en tant que tel. Le milieu enveloppe ainsi l'individu d'une épaisseur inévitablement collective et dynamiquement interactive qui altère sa définition classique comme siège de la conscience. Il ne précède plus le groupe, ni le monde dans lequel il entre. Réciproquement, le groupe ne peut le définir, ni le monde le déterminer. La question de l'origine est suspendue au bénéfice des interactions dynamiques dans lesquelles toutes ces entités : individu, collectif, choses ou monde se co-construisent mutuellement et sans jamais finir. Le social se tisse et s'invente précisément là.

L'interprétation et les fondements théoriques de Naville sont radicalement autres, et ce, sur deux plans essentiellement. D'abord, en reconnaissant une forme de spontanéité aux choses, il déplace définitivement le centre de gravité de ses analyses de l'individu – étendu ou non à son milieu – vers les relations qui se nouent[173] entre humains et non-humains en accordant une égale importance aux deux termes de la relation. Ce « parti pris des choses » [174] énonce que l'altérité inorganique avec laquelle le social doit, à présent, composer est plus qu'un vis-à-vis des humains, c'est un partenaire à part entière disposant de propriétés et de coordonnées qui lui sont propres et non réductibles à la seule rencontre avec les humains. Même si – il faut y insister –

---

dévaloriser les qualités des objets composant le milieu propre; en se proposant comme théorie générale d'un milieu réel, c'est-à-dire inhumain. Les données sensibles sont disqualifiées, quantifiées, identifiées. L'imperceptible est soupçonné, puis décelé et avéré. Les mesures se substituent aux appréciations, les lois aux habitudes, la causalité à la hiérarchie et l'objectif au subjectif.

[173] Et non celles que l'individu noue.

[174] Titre du recueil que Francis Ponge publie en 1942 parce que la poésie n'est jamais très loin chez Naville. Recueil qui a d'ailleurs suscité la polémique. Ce « parti pris » se poursuit par deux voies chez Naville : en pensant les effets de l'autonomie aujourd'hui venue aux choses : l'*automation* et en ciblant les enquêtes sur la saisie et la compréhension des *relations* conçues sur la base d'une équivalence effective entre les termes reliés. Au premier rang de ces relations : celles par lesquelles des opérations d'automatismes et des opérations humaines se rencontrent pour la production. Autrement dit, et à nouveau, celles par lesquelles la spontanéité-créativité-activité humaine est captée, mobilisée, mesurée pour un temps donné – objet des plus intenses conflits – en vue de la production collective et dans le cadre de relations sociales inégalitaires de ce qui est encore le capitalisme.

c'est toujours l'élucidation des rapports entre les humains qui est visée.

C'est dans la recherche d'une équivalence entre « sujet » et « objet » que me semble s'éclairer l'importation polémique que Naville assure des thèses de Watson en France[175]. Projet qui a fait scandale et continue dans une certaine mesure de discréditer cet auteur comme en témoigne par exemple l'oubli bruyant dans lequel le tient Dodier dans son analyse de la solidarité technique. En se rappelant combien le « sujet » devait se faire obsédant dans les publications de l'époque, cette initiative pourrait peut-être se redire en ces termes : suspendons un instant le jugement moral humaniste selon lequel tout ce qui ne revient pas à l'humain et ses valeurs serait sacrilège, traitons cet humain à l'égal de ce qui peuple « son environnement » et voyons vers quels horizons ce nouveau postulat mène nos recherches, car l'hypothèse est profondément inédite et l'humanité ne s'est jamais réellement pensée sur cette base. Le behaviorisme offre une méthode, imparfaite à bien des égards et notamment par son adversité manifeste à la complexité, mais c'est un point de départ, une hypothèse de recherche à raffiner.

Le second fondement du projet de Naville qui le distingue donc des recherches de l'activité, en lien également avec sa conception de l'automation, tient à la nouveauté radicale qu'introduit la technique à ce stade de développement. Si les humains restent les concepteurs de la technique et d'une certaine façon les initiateurs et s'ils y impriment profondément la marque de leurs inégalités sociales, elle transfigure cependant le social, en brouille les codes, occasionne de multiples tensions, remet en cause les calculs les mieux établis, introduit de nouveaux problèmes, etc. Bref, elle est révolutionnaire ! Chez Naville, la technique constitue ainsi un préalable à la situation observée venu du développement social d'ensemble, mais qui le renouvelle profondément, le trans*forme*. On trouve chez lui le postulat d'une avance définitive de la technique, première par rapport aux collectifs humains et qui, d'une certaine façon, échappe à ces derniers. Autre façon de lire la scission du travail et du travailleur.

Ces deux fondements construisent, on le voit, une autonomie relative des humains et des machines que reprend la formalisation de la relation salariale.

[175] Une contribution récente et très intéressante de Marianne Lacomblez sur ce même sujet va, me semble-t-il, dans le même sens : Lacomblez M., « Retour sur le behaviorisme de Pierre Naville », in *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 99–110.

Celle-ci fait effort pour saisir les deux termes de la relation, dans leur univers propre et indépendamment l'un de l'autre, avant de comprendre leur mise en relation. L'enquête *déploie* cette relation salariale dans différents ordres de réalité où elle se constitue et espère éclairer ainsi l'inconnu que les humains ont fait surgir au creux de leur société ; inconnu qui les emporte, les redéfinit et les a lancé dans une vaste expérimentation sociale.

# PARTIE II

# TITRE 2. DANS L'ENTRELACS DU MORT ET DU VIF

*On travaille pour l'incertain sur mer en bataille.*

*Pascal*

La première recherche mobilisée s'intéresse à l'organisation concrète d'un « flux de production » au tournant des années 1990 dans une usine historique de la construction automobile française, l'usine de Poissy appartenant au groupe PSA. Terrain troublant et commencement de l'*intranquillité* dont on tente ici de rendre compte. Troublant déjà par son objet, car le « flux véhicules » est à proprement parler insaisissable. Il déborde toutes les vues que permet l'enquête, quel que soit le point d'observation choisi : celui des activités de ses gestionnaires patentés, celui des ateliers de production ou encore celui de l'usine dans son ensemble. Chacun renvoie des segments ou fragments d'un ensemble plus vaste qu'il faut constamment restituer pour les interroger utilement. Peut-être est-ce là, d'ailleurs, une des dimensions principales du flux que de se tenir toujours ici et ailleurs.

Ce drôle d'objet n'offre pas non plus le secours de la matérialité. L'espace physique de l'usine conteste en tout point l'idée d'un écoulement fluide. La production s'y arrache d'un conglomérat désordonné d'ateliers dans lequel il faut longtemps apprendre à ne pas se perdre. Suivre physiquement l'enchaînement logique des étapes productives est un périple dont la journée ne peut venir à bout. Le « flux véhicules » – celui qui enchaîne linéairement les opérations productives nécessaires à la fabrication d'un véhicule dans un temps donné : des presses au montage final *via* les ateliers de tôlerie où s'assemble sa structure métallique et les ateliers de peinture –, ce flux-là est un artéfact de gestion[176], une *circulation sans trace*.

[176] Le terme veut suggérer l'écart entre l'espace physique, géographique ou technique, de l'usine et l'espace dans lequel le flux organise un foisonnement d'objets et d'activités qui couvrent une partie de l'usine comme on l'expliquera au fil des propos. *Artéfact* souligne ainsi la dimension en partie intangible du flux.

Les théories en vogue dans les années 1990 n'offraient guère de secours pour démêler les faits de cet étrange terrain et orienter leur observation. L'observation directe n'était d'ailleurs pas leur mode d'investigation le plus courant et elles lui préféraient des formes variées d'entretiens. Ces théories comprenaient le flux comme un instrument d'intensification du travail dans les mains de gestionnaires subjugués par la réussite commerciale du modèle japonais et pliés aux attentes du capitalisme. Restructurant l'organisation temporelle de la production, on le disait au service des logiques commerciales et financières qui exigeaient de réduire encore les temps de fabrication et les délais de réaction aux « demandes » de plus en plus diversifiées des marchés. Le flux accompagnait donc et témoignait de ce que beaucoup d'analystes présentaient alors comme une *rupture* dans les façons de produire des pays industrialisés, sous pression d'une sévère concurrence commerciale, notamment de la part du Japon. Certains courants de la discipline, bientôt dominants, annonçaient même qu'un nouveau « modèle productif » germait sur les ruines de l'ancien, dit fordien[177].

Ces analyses accordaient un statut variable au flux. Parfois, il prenait rang de principe productif général, parfois celui de simple instrument au même titre que la *démarche de qualité totale*, le *kan ban e*t autre *méthode des 5 zéros* qui se diffusaient rapidement dans les entreprises. Cette variété produisait une diversité équivalente d'appellations : « organisation en flux », « lean production », « flux », « flux tendus », etc., dont les acceptions n'étaient pas toujours précisées. Toutes ces acceptions cependant s'accordaient pour interpréter le flux comme un cran de rationalisation supplémentaire imposé aux travailleurs par des impératifs « extérieurs » à la production. La puissance de ce mobile, découvert et dénoncé par les sociologues, rendait bien anecdotique la variété des formes que le flux pouvait prendre et décourageait de l'explorer plus en détail. Par ailleurs, dans la plupart de ces acceptions, le flux n'était jamais articulé aux développements techniques de l'industrie. Les références au travail de François Vatin sur le sujet qui appréhendait le flux comme « idéal de gestion », mais en faisant effort pour l'articuler, justement,

[177] La déclinaison sociologique des analyses des *modèles* dont la période marque l'expansion dans la discipline, postule une crise du modèle fordien dont les modalités d'articulation de la production à la consommation sont devenues obsolètes. Les modèles japonais de gestion de la production (0 défaut, 0 stock, etc.) proposant un autre mode d'articulation, plus fluide, deviennent « naturellement » des pièces centrales de la réflexion sur les nouvelles formes de régulation qu'organisent ces analyses. Pour le versant sociologique, les questions s'orientent vers les effets de ces nouveaux modèles de gestion sur le travail et les conditions de travail des opérateurs, comme hier, dans la veine friedmanienne, on interrogeait l'impact des techniques.

à la dynamique technique, étaient donc bien rares[178].

Or, si les observations de l'usine de Poissy enregistraient bien une forte pression productive et une inflation de discours sur les exigences du marché, elles ramenaient aussi quantité d'aspects plus énigmatiques. On voyait des coordinations imparfaites, des régulations instables définitivement désarrimées de leur point d'origine, des erreurs, des négociations sans fin là où, sur le papier et dans les propos des intéressés, la règle aurait dû s'imposer sans phrase, des groupes plus diffus que prévu, etc. De l'usine remontait encore, *via* le flux, la formidable agitation d'une mise en mouvement des hommes et des produits, à la traque du moindre de leur stationnement qui, en elle-même, intriguait et attirait l'attention. Bref, quelque chose d'un peu désordonné agitait cette usine, relevant davantage d'une expérimentation en cours que de la mise en œuvre, sans heurt, de plans globaux aux finalités claires. S'il fallait voir dans le flux l'arme d'une aliénation aggravée, comme y invitaient les théories en vogue, le terrain soulignait, lui, la nécessité d'en décrire précisément le fonctionnement.

C'est à cette description que s'est vouée l'enquête sur le flux de production et ses gestionnaires, dix-huit mois durant à les observer plusieurs fois par semaine, de jour, de nuit, semaine ou samedi, dans la succession des équipes et la diversité des figures qu'y prend le travail. L'effort s'est concentré sur l'identification et le recensement des mécanismes à l'œuvre, tentant de leur conserver leur intégrité, leur complexité et, souvent, leur ambivalence. Le travail concret des gestionnaires du flux, sous l'autorité du *Pilote de flux*, a été le point de départ et le fil conducteur de cette description qui a cherché à détailler les façons dont leur travail se trouve engagé dans et par les mécanismes du flux.

Cette orientation doit beaucoup à la lecture de quelques textes de Pierre Naville, utilement suggérés par Christiane Rolle dans le contexte favorable du CEREQ pour traduire en quelque chose la perplexité dans laquelle laissaient les observations du terrain et la littérature de l'époque. Un texte, notamment, a décidé de la façon d'ordonner le matériau de l'enquête et de la fréquentation régulière de son auteur. Il s'agit de la conférence donnée par Naville en 1966 à Genève sur les formes nouvelles que prend le travail dans des contextes

[178] Vatin F., *La fluidité industrielle. Essai sur la théorie de la production et le devenir du travail*, Méridiens-Klincksieck, 1987.

d'autonomie technique[179]. Le terrain en cours y trouvait, enfin, des échos et la recherche un cadre stimulant d'interrogation des données. À rebours des interprétations téléologiques du moment, ce texte invitait à considérer le flux dans une relation ouverte aux développements techniques, plus précisément à l'*automation* ; soit, l'impérieux mouvement de propagation et de ramification des systèmes techniques interconnectés par divers langages, dont l'informatique, qui construit et diffuse une autonomie technique inédite. Ce mouvement qui s'épanouit dans l'industrie y suscite tensions et contradictions[180] dont les effets se lisent de plus en plus nettement dans le travail, révélant mieux la logique intrinsèque du salariat et le transformant déjà suffisamment.

Les textes de Naville ont ainsi offert une suite infiniment plus structurée aux intuitions initiales du projet de recherche que le PIRTEM[181] avait retenu dans le cadre de son dernier programme portant sur la « modernisation des entreprises ». Ce précieux apport n'a pourtant jamais offert le confort d'une théorie générale éclairant, d'un coup, les énigmes du terrain et architecturant sans hésitation ses données. Certaines des propositions de Naville n'étaient pas si faciles à reconnaître, tout particulièrement sa proposition principale relative à la scission entre système d'opérations humaines et système d'opérations mécaniques qui, dit-il, accompagne *l'automation* réduisant les interventions humaines directes sur le produit au profit d'opérations médiées par des appareillages combinés[182]. En fait de scission, le terrain frappait surtout par le formidable entrelacs d'activités humaines et d'instruments qui composaient le flux et se soudaient par lui.

---

[179] Naville reprend le texte de cette conférence dans un chapitre de *Temps et Technique* : Naville P., *Temps et technique : Structures de la vie de travail*, Paris, Droz, 1972, chap. Méthode d'appréciation des tâches sur outillage automatisé pp 178–187.

[180] « L'automatisme est lié à l'autonomie et l'autonomie est un facteur de duplication. Ce que prépare l'emprise de l'automation ce n'est pas la paralysie des fonctions économiques et sociales, ni la libre et imprévue disposition des choses par les hommes ; c'est l'association des hommes et des choses dans une marche commune, expérimentalement réglée. »,

[181] Programme interdisciplinaire de recherche sur le travail, la technologie, l'emploi et les modes de vie du Ministère de la Recherche d'alors qui a financé cette recherche. Sur les résultats de ce programme, on peut se reporter à un des ouvrages de Danièle Linhart qui propose la synthèse de quelques unes des recherches réalisées associées à d'autres contemporaines du programme: Linhart D., *La modernisation des entreprises*, La Découverte, 1994.

[182] Voir notamment Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit., chap. X "Esquisse d'une sémiotique industrielle."

À Poissy, en effet, tout ce que l'on peut imaginer de la diversité de l'activité humaine et de la multiplicité des outillages productifs est convoqué, très particulièrement par le flux : des opérations de calcul les plus sophistiquées jusqu'aux manutentions les plus rudimentaires et les plus pénibles ; de la tenaille la plus rustique jusqu'aux formidables robots soudeurs de la tôlerie polyvalente qu'on avait, en son temps, placés sur le chemin d'une visite officielle de Gorbatchev en 1986 comme joyau national[183]. Bref, l'usine montrait surtout un mélange frappant de chair et de fer, de mort et vif, comme le titre un peu maladroit du compte-rendu de la recherche : *La machine humaine. Un flux de fabrication et ses gestionnaire*, tentait de l'exprimer.

Impossible cependant de dialoguer longtemps avec Naville sans que, bon gré, mal gré, la scission ne revienne au propos. Il a donc fallu composer et de cet exercice est progressivement venue la perception plus nette de la complicité fondamentale qui lie les opérations humaines et les opérations machiniques et l'enjeu tout aussi fondamental de traiter le chaos livré par les ateliers dans le lexique de la scission, donc des relations. Est venue également l'interprétation globale du flux comme extension de la capacité de calcul de l'usine dans un univers réglé et organisé autour de l'incertain. Un flux comme ordre de désordres en quelque sorte, proposant une nouvelle mesure industrielle ; c'est-à-dire un nouveau temps productif.

L'inconfort de l'apport de Naville s'est aussi fait sentir au plan de l'observation elle-même comme méthode d'enquête. La foi aveugle que le projet initial y plaçait pour tout comprendre du travail du flux s'est progressivement mâtinée de doutes et d'hésitations sur la qualification de ce qui était observé et sur la part qu'y prenaient les « hors champs » définitivement inaccessibles à l'enquête. La définition du flux par exemple, objet de la recherche – dont le responsable du Planning annonçait : « Si vous voulez pénétrer l'unité, le fil conducteur c'est le flux véhicule. Tout est à travers lui et, avec lui, (...) vous comprendrez tout" –, ce flux-là n'allait pas de

[183] La Tôlerie polyvalente de Poissy fut la première expérience de ce type en Europe. Montée en 1983 par PSA pour assurer la production des premiers modèles produits sous la marque Peugeot (104, 205, puis 309 en 1985 et 306 en 1992), elle intègre 137 robots, 90 chariots automoteurs, 439 automates programmables qui solidarisent les tôles en une multiplicité de mouvements synchrones produisant la caisse nue du futur véhicule. Ce parangon de l''atelier flexible exige l'attention continue des techniciens de haut niveau du service de maintenance installé à sa périphérie directe. On sait très vite dans cette usine l'admiration que l'atelier a suscité chez ce prestigieux visiteur Russe tant les salariés et les cadre en sont fiers même si les failles constantes de sa production alimentent la plupart des ennuis techniques de l'usine.

soi. Ce flux, nous l'avons dit, était immatériel et tendait à déborder tous ses points d'observation, mais il était également multiple comme la première et incontournable visite du site guidée par une aimable hôtesse du service de la communication en donnait rapidement la mesure.

Le vaste ensemble industriel abrite et s'anime en effet d'une pluralité de flux et non d'un seul : flux Presse qui amortit en continu, 24 heures sur 24, les formidables équipements de l'atelier pour alimenter toutes les usines européennes du groupe ; le flux tôlerie que forme l'ensemble coordonné des robots soudeurs encagés comme lions au zoo sous la surveillance inquiète de trois équipes[184] d'opérateurs-pilotes et de techniciens maintenance installés à leur pourtour ; flux montage, archétypique de la chaîne fordienne ; flux moteur, flux sellerie, etc. À chacun sa logique, ses clients et ses fournisseurs. Le flux dont parle le responsable du planning – celui que la recherche tentait de cerner – n'y a aucune prérogative et n'intègre pas l'ensemble des flux de l'usine. Il se concentre sur quelques points précis de la fabrication : du sortir de la tôlerie polyvalente aux premières étapes du montage final du véhicule.

Confrontée à l'obligation de constamment spécifier ses objets l'observation s'est faite tout à la fois essentielle et toujours insuffisante. L'interprétation des relevés d'enquête appelait des arbitrages dont il fallait constamment mesurer l'incidence. Expérience très singulière, donc, que cette enquête sur Poissy, complexe en elle-même et moteur d'une conversion disciplinaire de l'économie à la sociologie par la voie ouverte par Pierre Naville dont on n'a compris qu'un peu plus tard qu'elle n'était pas la plus large de la discipline.

Pour le projet exposé au chapitre précédent, la recherche sur Poissy présente l'avantage d'être contemporaine de deux autres travaux bien connus dans la discipline et dont les intentions sont similaires. Ces deux travaux mobilisent par ailleurs beaucoup des postulats et des propositions qui structurent aujourd'hui l'« enquête de l'activité »[185] dont elles constituent les premiers pas pour la France[186]. Il s'agit d'une part de la recherche que dirigent Yves

[184] Auxquelles s'ajoute une troisième équipe spécifiquement de maintenance tant cet apanage de la technologie présente de fragilités.

[185] Voir chapitre 1

[186] On en fait ainsi les premiers jalons pour la France bien que Christian Licoppe ne leur affecte aucun des côtés du « carré de l'activité » par lesquels il rend compte des sources des théories de l'activité : Licoppe C., « Dans le carré de l'activité : perspectives internationales sur le travail et l'activité », *Sociologie du Travail*, vol. 50, 3, 2008, p.p. 287-302. Il n'empêche que les auteurs concernés figurent régulièrement dans les bibliographies, même si ces citations concernent d'autres de leurs ouvrages. On rappelle également la difficulté soulignée au chapitre précédent

Clot, Jean-Yves Rocheix et Yves Schwartz à la fin des années 1980 dans la même usine de Poissy et sur « son flux »[187] (on s'y réfèrera dans la suite du propos par l'expression *l'équipe des caprices*) et de Nicolas Dodier, toujours dans la métallurgie, mais cette fois dans une PME dont elle détaille les solidarités techniques[188]. Chaque fois, il s'agit d'interpréter des formes modernes du travail dans des univers techniques proliférants[189] structurés par des organisations en flux ou réseaux qui se trouvent ainsi au cœur de l'analyse. Les conclusions auxquelles ces deux travaux parviennent et les questions que leur semblent poser ces organisations diffèrent cependant, et beaucoup, des conclusions auxquelles j'ai moi-même abouti.

Ces deux travaux offrent donc une matière concrète pour poursuivre la confrontation menée dans le chapitre précédent entre l'enquête orientée par des interrogations sur l'*activité* de travail et celle conduite sous influence des travaux de Naville. On y cherchera les *décisions*[190] dont chacune relève qui portent en germe – c'est la thèse défendue ici – les différences et divergences de leurs résultats. On ne souhaite donc pas comparer leurs stratégies méthodologiques, mais la portée de leurs façons de définir leurs objets de recherche et de les traiter. Ces *décisions* n'étant pas toujours, ni forcément

---

de tracer des frontières nettes à ces courants et la nécessité de comprendre ici l'expression « théories de l'activité » plus largement que les auteurs qui la revendiquent pour leurs propres travaux ne le souhaiteraient sans doute.
Il faut encore préciser que l'on ne prétend nullement que ces deux recherches rendent compte de l'intégralité des travaux actuels sur l'activité. Ces travaux récents ont notamment beaucoup avancé sur des aspects décisifs du travail dont on ne peut, dans ce chapitre, que pointer l'absence ou les faiblesses dans les deux recherches retenues. Parmi ces aspects décisifs, citons l'intérêt des chercheurs qui s'est aujourd'hui ouvert à quantité d'activités de travail de divers services ou groupes professionnels, au-delà de la seule expérience ouvrière en atelier de production qui est ici explorée. Citons également la prise en compte des dimensions collectives du travail qui constitue assurément un apport des plus solides des développements récents.

[187] Clot Y. et Rocheix J.-Y. et Schwartz Y., *Les caprices du flux. Les mutations technologiques du point de vue de ceux qui les vivent*, Matrice, 1990. L'ouvrage ne précise pas la période à la laquelle s'est déroulée l'enquête. Si on tient compte des délais d'édition, elle a dû être antérieure à la mienne qui s'est elle-même tenue entre 1988 et 1990. Je n'ai jamais rencontré les chercheurs, ni su d'ailleurs qu'ils y menaient ou y avaient mené une investigation. L'usine est vaste et les auteurs disent (page 26) avoir délaissé l'investigation dans l'entreprise au bénéfice d'entretiens « semi directifs », échantillonnés selon divers groupes (non précisés).

[188] Dodier N., *Les hommes et les machines : la conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995.

[189] Posture atypique dans le contexte des travaux de l'époque comme on l'a brièvement rappelé plus haut.

[190] On renvoie au premier chapitre et précisément le troisième point de la partie II pour le sens fort donné à ce terme qui justifie sa

explicites, le déroulé attentif de l'enquête dans ces différentes phases aide également à les découvrir.

Suivant cette piste, le chapitre distingue trois grandes séquences : la définition et le cadrage des objets, les traitements de ces objets et les résultats produits. Ces trois étapes sont ici artificiellement accentuées pour pénétrer l'épaisseur des options et repérer les moments où les divergences se nouent. On le verra, ces divergences remontent très en amont du processus d'enquête, dès la définition des objets de la recherche, où se décide notamment le statut accordé à l'expérience de travail. Les traitements ultérieurs confirment et formalisent ce premier divorce comme tentera de le montrer la confrontation de la notion d'*activité* à celle de *service* suggérée par Naville. Les résultats, logiquement, proposent des interrogations qui, non seulement confirment les différences antérieures, mais rendent aussi extrêmement difficiles les échanges et les débats. Les univers respectifs sont à présent trop clos sur leurs propres mobiles pour pouvoir utilement se comparer ou s'affronter. Venus de l'*activité*, ces résultats retiennent l'humanité émouvante et agissante et interrogent centralement les modalités de l'aliénation moderne. Venant du *service*, c'est l'expérimentation du travail en cours qui veut être approchée en ce qu'elle met de façon diffuse, sibylline et particulièrement complexe au contact d'une altérité mécanique créée et recréée par des humains qui n'en ont pourtant ni la maîtrise parfaite, ni une vue claire.

## I Cadrages et objets : entrer dans l'enquête

Les différences entre les recherches de Dodier et celle de *l'équipe des caprices* sont nombreuses et réelles[191]. Ces deux recherches sont assimilées ici, comme expression d'une « enquête de l'activité », pour les proximités qu'elles présentent dans leurs façons de conduire l'enquête et, précisément, pour la place et le statut qu'elles donnent à l'*expérience*, *l'expérience ouvrière de production*. Expérience que le patronage de Naville invite à traiter d'une toute autre manière. Pour les chercheurs de l'activité ici rapprochés, l'*expérience* au quotidien des opérateurs tout à la fois oriente leur relevé des faits, compose la matière impérative de leur exploitation et, finalement,

[191] Leurs intentions respectives ne sont pas entièrement superposables pas plus que l'opportunité qui les a rendues possibles et en partie définies, les moyens dont elles ont pu profiter, les réseaux qui les ont soutenues ou ont omis de le faire. Chacune conserve ainsi une spécificité irréductible, même si elle ne trouvera pas de place dans la comparaison proposée ici.

constitue le but ultime des recherches qu'ils traduisent dans les termes d'*activité*. Les titres choisis des ouvrages qui rendent compte des conclusions marquent d'ailleurs clairement le privilège qui lui est accordé, particulièrement celui de l'équipe des caprices[192].

Dans ces deux recherches également, la valorisation de l'*expérience* ouvrière est revendiquée comme moyens de comprendre la modernité du travail que la tradition de la discipline, disent les chercheurs, ne peut qu'imparfaitement saisir parce qu'elle qui ne s'intéresse pas vraiment à cet objet. *L'expérience ouvrière* n'est donc pas une simple modalité technique d'enquête par laquelle les données se collecteraient aisément. C'est un objet épistémologique constitué, soutenant un projet de refondation disciplinaire. Refondation qui se signale d'ailleurs par la promotion d'une nouvelle enquête que Didier intitule « pragmatique sociologique »[193] et l'équipe des *Caprices*[194], démarche « ergologique ». En appui sur les travaux de Naville, la recherche sur le flux de Poissy témoigne, au contraire, d'un effort pour s'inscrire dans la tradition, et y conformer son observation directe. Dans ces deux *cadres*, *l'expérience ouvrière* trouve très différemment à se loger et se fait plus ou moins exclusive.

## *1. L'expérience ouvrière en objet de recherche*

Contrairement aux sociologues du travail des années 1960-1970, ce n'est pas la mesure de la qualification ouvrière qui conduit les chercheurs de l'activité[195] dans les ateliers de production. C'est l'*expérience* « au jour le

[192] Raccourci qu'on s'autorise pour désigner plus rapidement dans la suite du propos la recherche conduite par Yves Clot, Jean-Yves Rocheix et Yves Schwartz : Clot Y. et al., *Les caprices du flux ....*, cit.

[193] Empruntant aux techniques d'observation de l'ergonomie et aux études de la cognition située, celle-ci prône l'observation directe considérée comme seule susceptible de restituer *les appuis* dont usent les personnes pour animer les relations qu'elles nouent et qui se nouent avec leur environnement. Ces *appuis* orientent l'action dans des processus sans cesse recommencé de reconnaissance de la situation en cours et de jugement sur ce qui s'y déroule. Voir pour une formalisation plus avancée (et plus nuancée) de cette démarche présentée comme nouvelle : Dodier N. et Baszanger I., "Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique", cit.

[194] La méthode reprend les premiers travaux de Schwartz sur le sujet et se revendique comme pluridisciplinaire. Elle est fondée sur la conduite et l'exploitation d'entretiens accompagnés de restitution-discussion des synthèses qui en sont faites portant une attention particulière sur les dimensions symboliques de l'expression et, derrière, du travail. Pour les détails des principes « ergologiques » élaborés par Yves Schwartz, voir : Schwartz Y., *Le paradigme ergologique ou Un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès Editions, 2000.

[195] Du moins les auteurs des deux recherches mobilisées ici qui seront bientôt suivis par

jour » des opérateurs et les réflexions qu'elle suscite chez ces derniers. Dans les recherches de Dodier et de *l'équipe des caprices*, cet objet se justifie par un postulat commun : l'expérience des opérateurs renferme, en quelque sorte, la substance de la modernité du travail pour des raisons sensiblement différentes dans chaque cas. Pour *l'équipe des caprices*, il s'y joue un déplacement fondamental dans la nature des sollicitations auxquelles les opérateurs doivent répondre. D'essentiellement physiques, programmées et répétitives, ces sollicitations tendent à se faire plus complexes, requérant plus largement les ressources cognitives et symboliques des opérateurs et leur capacité à arbitrer dans le cadre de situations de travail devenues de plus en plus difficiles à anticiper.

Cet engagement supposé plus ferme de « la subjectivité » des travailleurs que cette recherche a été une des premières à formuler a fait florès en sociologie du travail. Beaucoup de sociologues l'ont en effet compris comme un effet direct du flux, perçu lui-même, nous l'avons dit, comme cran de rationalité supplémentaire imposé aux travailleurs, qui captait leur âme après avoir si longtemps pris leurs gestes. S'en suivait l'idée d'une pénétration plus profonde des obligations du travail qui fragilisaient les psychismes individuels sous la poussée d'impératifs qui leur étaient étrangers. L'intérêt pour les « dimensions mentales » du travail que manifeste, par exemple, l'édition 1991 de l'enquête Conditions de travail va dans le même sens et formalise ce type d'analyse. Un intérêt qui ne s'est d'ailleurs pas démenti depuis lors. Ce que cette enquête mesurait au début des années 1990 comme « charge mentale et psychologique »[196] sur le modèle de la charge physique trouve aujourd'hui[197] un prolongement dans la mesure des « risques psychosociaux » [198].

---

beaucoup d'autres intéressés également à saisir l'*activité* des opérateurs. On peut noter aussi qu'en fait de sociologues, ces auteurs sont aussi (et surtout) philosophes et psychologues. Cette remarque n'est pas indifférente à la nature de leurs interrogations sur le travail.

[196] Hamon-Cholet S. et Rougerie C., « La charge mentale au travail : des enjeux complexes pour les salariés », *Economie et statistique*, 339-340, 2000, p.p. 243–255.

[197] Il y a donc quelque chose de paradoxal dans la croisade que mène aujourd'hui Yves Clot contre l'ampleur de qu'a pris cet intérêt, qu'il a en partie suscité et contre les codes dans lesquelles l'engagement mental est pensé. À tout le moins, ce paradoxe suggère que l'interprétation générale a dépassé l'intention des premiers analystes de la charge mentale qui en espéraient sans doute davantage une revivification de la psychologie du travail. Voir pour la critique des « risques psychosociaux » : Clot Y., *Le travail à cœur : Pour en finir avec les risques psychosociaux*, Editions La Découverte, 2010.

[198] Nasse P. et Légeron P., *Rapport sur la détermination, la mesure et le suivi des risques psychosociaux au travail*, Paris, Ministère du Travail, des Relations sociales et de la Solidarité

Pour Dodier, *l'expérience* est centrale en ce qu'elle éclaire le fonctionnement concret et ordinaire des *réseaux techniques* dont Durkheim n'a pas su comprendre la place dans la constitution du lien social. Or, ces réseaux sont devenus déterminants des relations que les hommes des sociétés modernes hautement technicisées établissent entre eux. Quant aux travaux qui ont pris la mesure de ces changements et du poids de la technique, ils en ignorent les dimensions éthique et politique que Dodier considère comme les plus urgentes à considérer pour l'avenir de ces sociétés technicisées. S'y jouerait notre capacité de vivre ensemble et à nous réaliser dans le collectif. L'*expérience* se trouve donc convoquée, chez cet auteur, dans une double critique : critique de la pensée traditionnelle du lien social qui ignore la technique, critique des analyses de la technique qui ignore la question du lien social.

Ce contexte problématique fixe la place allouée à l'*expérience*, au cœur de *réseaux* dont Dodier reprend la définition de Callon et Latour comme assemblages hétéroclites et ramifiés d'activités, d'entités et d'institutions, proliférants de loin en loin. Cette *expérience* est par ailleurs appréhendée par une démarche radicalement empirique que ces deux auteurs ont repris du « programme fort » à la David Bloor. Le lien social est réintroduit dans le schéma par l'attention accordée à « la condition de ceux (...) chargés de faire fonctionner les réseaux »[199] et qui permet de corriger le versant « jubilatoire » que donne, pour Dodier, le seul point de vue des innovateurs que développent, finalement, Callon et Latour. L'expérience des opérateurs renseigne sur l'ordinaire de ces réseaux, le quotidien et éclaire le type de relation qu'ils instituent entre les hommes. Examinant cet ordinaire, les « formes froides de l'industrie »[200] apparaissent, mais ce n'est pas tant une compréhension plus complète du fonctionnement industriel qui est visée que la mesure de la place que parvient (ou non) à y prendre le *politique* que Dodier définit au plus près de ce que Durkheim définit comme solidarité : le respect et le souci des autres (humains ou non) sans autre finalité, comme *bien en soi* écrira-t-il plus tard[201].

---

Mercredi 12, 2008.

[199] Sauf indication contraire, les citations liées à cet auteur renvoient toutes à : Dodier N., *Les hommes et les machines*, cit.

[200] Veltz P., "La sociologie du travail peut-elle encore parler de la technique ?", cit.

[201] Dodier N., *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Editions de l'Ecole Pratiques de Hautes Etudes en Sciences Sociales, 2003.

Voilà pour la justification théorique, quant au périmètre concret de cette expérience il est donné par les terrains que se *choisissent* les deux recherches et les modalités pratiques de leur investigation[202]. De ce point de vue et dans les deux cas, l'expérience considérée est une expérience d'ateliers de production et, centralement, d'ouvriers de production. Nicolas Dodier met en œuvre sa « pragmatique sociologique »[203] en observant, quatre mois durant, l'*activité* des opérateurs non qualifiés sur les lignes de production de fûts métalliques et les opérateurs de maintenance attachés à ces mêmes lignes. L'observation est assortie de quelques tenues de postes simples « pour aider la compréhension de l'*activité* ouvrière ». L'objectif est de collecter, à l'occasion de divers évènements de nature plutôt critique, les ressources que les opérateurs mobilisent pour faire face aux *épreuves* et agir. Des entretiens complètent l'interprétation de l'action observée.

L'équipe des *Caprices* concentre sa démarche « ergologique » sur un atelier (très) particulier de Poissy : la tôlerie polyvalente dont on a noté plus haut l'avancée technologique. La méthode associe quelques observations en situation[204] à des entretiens avec des ouvriers qui, sur le mode clinique soulignent et recherchent les dimensions symboliques de leur activité supposées pour apprécier leur engagement subjectif et mental dans le travail. Les éléments de langage et les expressions vernaculaires comme « j'ai la peau du flux bien tendue » deviennent centraux dans la compréhension de l'activité des opérateurs et, plus loin, celle du flux lui-même. Il en va de même des manifestations graphiques, dessins ou graffitis, aperçues sur les machines à l'occasion de visite(s) d'atelier[205].

La limite de l'expérience au cadre de l'atelier de production n'est pas justifiée chez Dodier et on la comprend implicitement comme contrepoids nécessaire

---

[202] Bien que ces dernières soient, dans les deux cas, très succinctement présentées. Nous le verrons.

[203] Notons que, de façon paradoxale pour quelqu'un qui promeut une nouvelle empirie, peu d'informations sont livrées sur les modalités pratiques de l'enquête qu'a menée Dodier. Il en rend compte rapidement en annexe (2, pp 358-360) de l'ouvrage et il faut donc souvent en deviner les modalités dans le fil du propos. Un texte antérieur du même auteur, de portée théorique et non méthodologique, aide à en identifier les principes : Dodier N., "Agir dans plusieurs mondes", cit.

[204] Dont les chercheurs reconnaissent eux-mêmes qu'elles n'ont pu être aussi développées que prévues, mais sans autres précisions.

[205] On ne sait s'il y a eu plusieurs visites ou si le relevé s'est fait à l'occasion de la visite générale et rituelle de l'usine proposée à tout-e nouvel-le arrivant-e.

aux recherches sur les innovateurs techniques concentrées dans les services de conception en oubliant d'éclairer « l'intendance » des innovations. Or, aux yeux de Dodier, cette intendance mérite toute notre attention en ce qu'elle organise une profonde et large incertitude. Il en reprend le schéma des travaux de Simondon sur le caractère incertain des objets techniques[206]. La focalisation sur les ateliers de production participe ainsi de la critique de la dichotomie courante entre conception/mise en œuvre technique. La frontière de l'une à l'autre est en réalité très poreuse comme l'a parfaitement montré le philosophe. Tout à la fois, les concepteurs ne peuvent jamais totalement anticiper les conditions de la mise en œuvre des objets qu'ils conçoivent et la fonction de ces objets peut être (ré)inventée par les usages qui en sont faits. Cette option forte de la recherche imparfaitement justifiée, peut également se lire en relation avec l'ambition politique de ce travail. La « condition » faite aux opérateurs dans les réseaux techniques, objet de la recherche, offrirait un observatoire des situations les plus menacées par le double déficit de ce groupe dans sa capacité à agir et dans sa capacité à résister. La situation des ouvriers – les plus faibles d'entre les mortels – forme ainsi le point névralgique du politique des sociétés technicisées. Si l'interprétation est juste, elle retrouve bien des échos du programme de Friedmann dont Dodier fait d'ailleurs de très nombreux rappels.

On sait combien les recherches que Friedmann a menées après la Seconde Guerre mondiale ont été marquées par les soutiens que la classe ouvrière avait apportés aux barbarismes européens, à l'exact opposé de ses intérêts les plus vitaux. L'enrichissement de la « condition ouvrière » pour laquelle il a longtemps et activement milité, que ce soit pour la formation ouvrière ou à l'occasion du travail lui-même, n'était pas chez lui la seule expression de son humanisme. C'est clairement et surtout une cause politique qu'il défendait, considérant cet enrichissement comme la garantie la plus sûre du maintien des démocraties. Dodier actualise cette réflexion et s'inscrit ainsi dans cette lignée – portée par Friedmann – de la sociologie du travail.

Quant à l'équipe des « caprices », elle justifie sa focalisation sur les ateliers de production en trois points référés à la littérature scientifique du moment dont, surtout, un rapport collectif publié à la fin des années 1980 par une équipe du CEREQ qui analysait le travail dans de plusieurs secteurs en cours

[206] Simondon G., *Du mode d'existence des objets techniques*, 3e édition, Paris, Aubier, coll. «Res :"L'invention philosophique"», 1989.

d'automatisation[207]. Les ateliers, disent les chercheurs, sont *le lieu* où la maitrise des développements techniques et leur fragilité s'impose *in fine* comme enjeu majeur de la rentabilité[208]. S'y déroulerait également une synthèse inédite de compétences qui étaient hier cloisonnées, transformant les collectifs et organisant de nouvelles solidarités[209]. Dernier point, comme étape ultime de réalisation de la production, les ateliers accumuleraient toutes les contradictions non résolues en amont imposant des arbitrages dans l'urgence et creusant encore l'écart entre le prévu des plans et le réel du travail. Les ateliers sont donc posés comme une sorte de synthèse du social et à ce titre lieu d'où l'on peut percevoir, sous forme condensée, tous les mouvements de l'usine, et plus largement du travail. Ils offrent, à ce titre, un observatoire naturel et pertinent aux chercheurs pour suivre les changements en cours et leurs effets.

Avec des mobiles différents, ces deux recherches chargent donc d'une puissance problématique très particulière l'*expérience ouvrière* qu'elles se proposent de saisir et d'interpréter. Curieusement, ces deux initiatives qui souhaitent rompre avec la tradition ou la dépasser, renouent avec un des présupposés les plus solides des approches traditionnelles, du moins telles que les a définies Friedmann : l'idée que l'atelier condense un monde social et ouvre, en raccourci, à des espaces bien plus larges. Hier, on prétendait y analyser la qualification ouvrière, sorte de mesure indirecte de la capacité démocratique de la société au sens de Friedmann. Aujourd'hui, on y examine les effets d'une prolifération technique sans précédent dans sa forme et son ampleur. Cet étrange retour problématique s'assortit à présent et se justifie encore par la promesse d'une investigation en profondeur de la situation bornée, garantie de véracité des « observations » qui y sont faites.

---

[207] Bercot R. et al., *Ouvriers qualifiés, maîtrise et techniciens de production dans les industries en cours d'automatisation*, Paris, Centre de recherche sur les qualifications (CEREQ), coll. «Collection des études», 1988.

[208] Clot Y. et al., *Les caprices du flux* ...., cit., p. 64.

[209] Ce que les auteurs appellent l'« internalisation des fonctions indirectes » dans la suite des résultats de l'étude collective sur l'automation que vient de publier le CEREQ, dont un extrait est cité à cette occasion : « l'atelier plus que jamais (est) le lieu où se focalise, s'enchevêtre, se teste, en vraie grandeur l'ensemble des exigences exprimées au sein d'espace global de production » Bercot R. et al., *Ouvriers qualifiés,* ....., cit., p. 45.

## *2. Les multiples angles de l'expérience du travail*

L'expérience de travail des opérateurs n'est pas absente, tant s'en faut, de l'observation conduite à Poissy sous l'influence de Naville. C'est l'essentiel de la matière qu'elle a ramenée, mais une matière première, en quelque sorte, qu'il faut encore traiter dans le cours même de l'enquête. C'est-à-dire, précisément, à laquelle il faut tenter de restituer les conditions qui la font telle qu'elle se présente à l'observateur. Conditions qui ne se trouvent pas forcément et même rarement dans les scènes de travail où cet observateur se tient. L'expérience est une entrée en matière au sens propre de l'expression et l'enquête tente d'en extrapoler le « contexte » ou plus sociologiquement « la situation » par des combinaisons de données et de résultats les plus explicites possibles.

Cette « situation » construite est mise au service d'une compréhension – espérée plus large – de l'instrumentation de gestion dont on est venu décrire le fonctionnement sur hypothèse d'une transformation probable des dimensions normatives de la production. Les sociologues de l'époque, nous l'avons vu, percevaient ces changements en lien avec la recherche d'une performance économique accrue et, globalement, comme une rupture dans le « modèle productif » sans toujours documenter très précisément ces changements et, plutôt rarement, au « ras de l'instrumentation ». Or, si le sens d'un dispositif ne se tient pas, en totalité, dans son fonctionnement pratique, celui-ci – en accord sur ce point avec Dodier – est susceptible d'aider à le comprendre notamment quand il s'agit de déchiffrer un phénomène qui semble « nouveau » ne serait-ce que pour s'assurer de la réalité de cette « nouveauté ». Les grandes évolutions macro de la production et de la consommation, les cristallisations de pratiques gestionnaires en modèles diffusées aux quatre vents des cabinets conseils ou les discours des managers doivent être prélevés, compris et analysés, mais la façon dont ces cristallisations se pratiquent, se dissolvent ou s'appliquent dans la fabrique de l'industrie est tout aussi nécessaire.

Les « formes froides » de la gestion industrielle sont mêmes incontournables pour qui, extérieur à ce monde, veut repérer et identifier les normes qui y prévalent, ce à quoi elle s'oppose et, le cas échéant, ce qu'elles innovent. Ces formes froides motivent aussi une observation directe plutôt que des batteries

d'entretiens[210] dont on peut penser qu'ils ne permettent pas de restituer la complexité des normes en cours et qui restent, en tout état de cause, difficiles à *in abstracto* pour qui ne connaît pas la situation industrielle de référence. Cette observation, menée sur un temps long – seule voie pour accéder, espérait-on, aux enjeux qui suscitent et organisent au moins en partie les expériences croisées recueillies par l'enquête – servait aussi une autre hypothèse de départ. Les changements normatifs réputés en cours pouvaient être des réponses à des problèmes proprement productifs que les anciennes normes ne parvenaient plus à résoudre. Il n'y avait aucune raison alors de les limiter *a priori* aux seules dimensions économiques et commerciales des entreprises en oubliant les tensions productives que les unités pouvaient connaître, occasionnées notamment par leurs développements techniques. La lecture de Naville appelait à une attention particulière sur ces aspects des questions normatives.

Les pratiques ordinaires des gestionnaires de production et leur mise en « situation » procuraient donc des points d'observation qui semblaient intéressants pour apercevoir des mécanismes plus globaux permettant de remonter, peut-être, vers ce qui avait suscité leur changement. Le périmètre et les propriétés de ce(s) contexte(s) normatifs étaient les résultats attendus de l'enquête et non son point de départ postulé. On devait notamment confirmer et préciser la notion de « nouveauté » et ce sur quoi elle portait. Les diverses expériences de travail enregistrées par l'enquête fournissaient des informations sur elles-mêmes, mais offraient aussi la matière pour repérer les mécanismes dont elles relevaient.

L'enquête s'est ainsi investi d'un double objectif : décrire au mieux ce que faisaient les gestionnaires et s'interroger sur ce qui conditionnait leur activité et rendait possible son observation. Autrement dit, identifier les mécanismes à l'œuvre qui, se croisant, constituent les situations sociales dans lesquelles les gestionnaires agissent et où leur activité prend sens. Un troisième objectif peut être ajouté, lié au deuxième, mais plus prospectif, portant sur la capacité des mécanismes repérés à se reproduire, ou, au contraire, décliner, voire disparaître tout à fait.

Concrètement, la stratégie d'enquête a d'abord consisté à céder le choix de son objet aux acteurs d'un terrain retenu pour l'accès exceptionnel qu'on

[210] De nombreux entretiens ont néanmoins été réalisés et réitérés, mais toujours contextualisés par les observations.

pouvait y avoir[211]. On voulait en effet laisser le soin à ces acteurs de désigner le dispositif de gestion qu'ils considéraient *eux-mêmes* comme « nouveau ». La « nouveauté » du dispositif, ainsi laissé aux jugements de ces acteurs particuliers, perdait tout caractère absolu et s'inscrivait dans des processus comme résultats et non donnée première de l'enquête. La recherche porte donc sur un dispositif de gestion que les acteurs de l'usine, à commencer par ceux auxquels revenait la gestion de la production (et de l'usine dans son ensemble), voyaient à l'époque de l'enquête[212] comme nouveau[213].

Sans hésitation, les responsables de Poissy[214] ont désigné le « flux véhicules » qui constituait pour eux *la grande affaire* de l'usine depuis un an et une rupture majeure d'avec les façons habituelles de produire. On y fait la production « au rythme du marché », tandis qu'hier « on la poussait »[215]. En retour, la recherche intéressait les responsables qui souhaitaient comprendre

---

[211] Jean-Louis Loubet, historien du groupe PSA avec lequel il avait noué des liens anciens, solides et de parfaite confiance, avait eu la gentillesse de faciliter les premiers contacts en me recommandant très chaleureusement. D'où un accès sans frein à quantité d'espaces et de documents de l'usine. L'enquête n'a cependant et évidemment pas oublié de prendre des contacts très réguliers avec les syndicats – uniquement CFDT et GCT (à l'exclusion donc de la Confédération des syndicats libres (CSL) qu'on a considéré comme trop largement inféodée à la direction du groupe – et les représentants du personnel. Un des avantages, me semble-t-il, de la présence régulière et longue sur les lieux d'enquête est de progressivement effacer les conditions de l'accès à l'usine et, surtout, les questions que se posent à ce sujet les personnes qu'on y croise. On entre, en quelque sorte, dans le décor familier.

[212] Eileen Willis rapporte à ce sujet une intéressante anecdote à propos d'une longue recherche qu'elle a menée dans un service de santé d'un hôpital américain aux prises avec une réforme d'envergure qui avait supposé la création d'un comité de pilotage sur deux années. Revenant dix ans plus tard sur le lieu de cette enquête et rencontrant les membres du comité de pilotage d'alors et d'autres témoins de la réforme, aucun n'en avait gardé le souvenir, *a fortiori* les détails, et personne n'y voyait plus comme alors le moment d'une rupture fondamentale dans les pratiques. Willis E.M., « The Problem of Time in Ethnographic Health Care Research », *Qualitative Health Research*, vol. 20, 4, 2010, p.p. 556 –564.

[213] On évitait aussi de postuler la nouveauté depuis la littérature. En cédant le choix du dispositif aux acteurs, il était possible de vérifier le jugement auprès d'autres interlocuteurs de la direction, des syndicats et de production pour vérifier d'éventuels conflits d'appréciation. On pouvait également noter leur embarras éventuel ou des difficultés de divers ordres pour réaliser ce choix et tenter de les comprendre. Dans le cas du « flux véhicules », le consensus sur la nouveauté de l'instrument était complet et tous les interlocuteurs l'ont désigné sans hésitation. Que ce soit par lui-même ou par les discours diffusés à son sujet, le flux se vivait par tous comme *la* nouveauté de l'usine du moment.

[214] Directeur de l'usine, directeur du Planning, directeur de la production et responsables d'atelier. Le caractère novateur de cet instrument a été vérifié auprès les contacts avec les responsables et représentants syndicaux de l'usine ont été immédiats et facile, mais moins officiels

[215] C'est à dire à faire plus qu'il n'est prévu, d'où la surproduction.

mieux – paradoxalement – la mission qu'ils avaient contribuée à mettre en place et qu'ils disaient difficile à expliciter à des tiers. Or, il leur semblait nécessaire aujourd'hui de le faire et on comprenait rapidement que les supérieurs fonctionnels au siège du groupe PSA composaient les principaux destinataires de l'argumentaire à construire.

L'enquête a donc porté sur l'organisation de ce « flux véhicules » en le saisissant depuis les activités de ceux[216] qui avaient mission de le prendre en charge en tous lieux où il était censé agir. Ce programme orientait vers le service planning de l'usine, fonction ô combien structurante de la métallurgie[217] à laquelle revient le « cadencement » (c'est-à-dire la programmation) de la production (et du travail qu'elle exige) en lien avec les attentes négociées avec les services centraux du groupe et élaboré en plusieurs phases de complexité et de contraintes croissantes pour l'usine comme autant d'étapes prudentes du « lancement » effectif de la production. Ces opérations techniques qui forment l'épine dorsale de l'usine offrent un angle de vue, non pas panoptique, mais stratégique compte tenu du rôle structurant du service qui permet d'espérer que toute transformation de quelque envergure ou toute tension dans la production s'y reflète.

L'observation a précisément porté sur la petite centaine de personnes affectées à la gestion du flux récemment rattachée au Planning et qui provenait pour l'essentiel des ateliers de production. Ouvriers pour la plupart – des « horaires » comme on dit dans l'usine –, ils travaillaient en deux équipes sous l'autorité d'un *pilote de flux* également issu du rang et placé sous la responsabilité directe du responsable du Planning ; à ce titre, troisième dans la hiérarchie générale de l'usine[218]. Trois pilotes au total se succédant sur un rythme décalé pour travailler avec l'ensemble des opérateurs du service et qui se voient donc tour à tour confier l'entière responsabilité de l'usine en fin de période d'après-midi[219]. Si l'ambiance de travail à ce moment de la journée

[216] « Ceux » en effet, le masculin désigne ici une situation qui concerne exclusivement des hommes, du moins au moment de l'enquête.

[217] À ce sujet, voir par exemple : Cohen Y., *Organiser à l'aube du taylorisme. La pratique d'Ernest Mattern chez Peugeot, 1906-1919*, Presses universitaires Franc-Comtoises, 2002.

[218] Le responsable du planning est placé sous responsabilité directe du directeur de l'usine et tient le rôle d'adjoint, l'organigramme traduit ici la prépondérance (traditionnelle) du service planning dans l'établissement et, plus largement, dans toute l'industrie automobile.

[219] L'usine fonctionne en deux huit. L'équipe d'après-midi embauche à 15h jusqu'à 23h48. Les pilotes sont systématiquement seuls de 18 à 2 heures du matin. Ils restent après leur temps de travail et les services supports embauchent tôt le matin avec l'équipe du matin à 7h.

est assurément particulière, l'usine « n'en tourne » pas moins aussi fort et les risques d'incidents n'y sont pas moins présents, ni moins lourds de conséquences, qu'en journée. Responsabilité économique étonnamment lourde donc pour des salariés dont les postes, nouvellement créés, ne sont « pesés » qu'au tout premier niveau des techniciens, soit infiniment moins que tous les responsables d'ateliers, voire les contremaîtres.

## *3. Des objets déjà incommensurables*

Partant de préoccupations voisines, les enquêtes délimitent donc différemment et n'accorde pas la même place à l'*expérience de travail* que l'enquête et les diverses formes d'observation ramènent. Pour les chercheurs de l'activité, elle est d'emblée centrale et compose la matière et le but de leur enquête, conformément à leurs options les plus fondamentales. Ils aspirent en effet à la considérer en elle-même, pour elle-même, et non plus comme révélateur d'autres dimensions qui lui seraient plus ou moins extérieures (évolution du système productif, mouvement du capitalisme, mesure de la qualification ouvrière, etc.).

Sous l'influence de Naville, les activités productives des gestionnaires de flux sont d'abord conçues comme *point d'observation* depuis lequel il devient possible de renseigner des mouvements et tensions dans la production dont ils assurent une partie de la gestion et qui forment aussi leur « situation » productive. L'identification de cette dernière appelle la confrontation d'une diversité de matériaux : discours (ou non) sur les mouvements de la production, tâches concrètes à prendre en charge et leur organisation, nature des relations nouées, mouvements des corps eux-mêmes, etc. L'idée est au fond de comprendre le contenu et les attendus de activités des gestionnaires tout en déroulant leurs conditions d'exercice et, finalement, d'existence, à ce moment et dans ce lieu particuliers où les pas de l'enquêtrice ce sont un temps arrêtés.

Cette différence, qui paraît immédiatement, dans l'enquête dépasse la seule stratégie méthodologique dont pourrait ultérieurement évaluer les efficacités respectives. Elle s'articule à des préalables et à des visées – que, d'ailleurs, elle révèle – dont elle ne peut en tout état de cause se détacher. C'est en ce sens qu'elle exprime des *décisions* de l'enquête au sens qui organise un premier niveau de bifurcation entre deux voies, déjà divergentes quant à la

définition des objets de recherche et la stabilité qui leur est plus ou moins reconnue. En témoignent deux autres différences particulièrement frappantes qui concernent les groupes professionnels étudiés et la nature du flux (ou réseau) retenu.

Du côté des chercheurs de l'activité, on retient l'expérience ouvrière d'atelier de production, tandis que le flux de Poissy s'intéresse à celle des gestionnaires de production. Les premiers justifient leur choix par un glissement descendant de la « charge » industrielle vers les niveaux d'exécution, au plus près de la fabrication (*les caprices*) ou le contrepoids le plus pertinent aux analyses trop centrées sur les innovateurs (Dodier). Les gestionnaires de production permettaient, eux, de documenter des formes de travail auxquelles la sociologie du travail s'était peu intéressée bien que ces professions hantent ses analyses depuis l'origine[220] sous la figure de l'ingénieur Taylor, notre meilleur ennemi. L'inflation de commentaires depuis le milieu des années 1980 sur la montée de nouveaux modèles productifs, n'avait pas davantage convaincu les sociologues de regarder les pratiques de ceux auxquels revenait la charge de faire fonctionner ces instruments de gestion réputés nouveaux. Leur attention restait donc fixée sur ce que ces instruments mis en œuvre par des agents supposés zélés du capitalisme « faisaient » aux opérateurs ; soit un nouveau cran de rationalisation.

Les déficits chroniques dont souffre notre discipline quant à la documentation des activités et des situations concrètes du travail qu'Anni Borzeix[221] a régulièrement soulignés sont particulièrement aigus pour les activités de gestion[222]. Cet oubli exprime sans aucun doute une certaine réserve à l'égard

[220] Les choses ont cependant changé pour ce qui concerne l'étude des cadres et ce dès la fin des années 1990. Le GDR CADRES, animé par Paul Bouffartigue a joué un rôle sans doute structurant sur ces questions, suscitant l'intérêt de jeunes chercheur-e-s tels Sophie Pochic par exemple. Pour un compte-rendu de l'activité du GDR, voir : Bouffartigue P. (ed.), *Cadres, la grande rupture*, La Découverte, 2001. Malgré ces travaux, les gestionnaires de production restent peu étudiés dans notre discipline.

[221] Voir à ce sujet et par exemple : Borzeix, *Sociologie et connaissance : Nouvelles approches cognitives*, CNRS Éditions, 1998, p. 178. ou plus récemment Vatin F., *Le travail et ses valeurs*, Paris, Albin Michel, 2008.

[222] Notons que ce déficit est aggravé par le fait qu'aucune discipline (ou presque) ne vient le combler, contrairement aux situations ouvrières que les ergonomes ont richement décrites. Anni Borzeix explique en effet (référence citée) qu'une sorte de partage des tâches semble s'imposer par lequel les sociologues du travail abandonnent les « détails concrets » aux soins d'autres disciplines, comme l'ergonomie, pour s'arroger le droit et le privilège de l'analyse. Les chercheurs en gestion qui sont parvenus à légitimer les « instruments de gestion » comme objets académiques ne compensent pas davantage ce déficit (Berry M., « Une technologie

de ces salariés, voire une hostilité[223]. Notre discipline les a en effet toujours supposés ligués avec les patrons contre les ouvriers pour leur imposer des normes de productivité toujours plus exigeantes. Dans ce contexte, l'intérêt pour les activités de gestion productive ne s'est réactivé que dans la mesure où cette gestion a été pensée comme partie prenante des tâches ouvrières[224].

Au final et concrètement, les objets des trois enquêtes, très proches au départ, se singularisent rapidement. On le voit en comparant le flux de Poissy que traite *l'équipe des Caprices* et celui que j'ai observé moi-même. L'équipe des *caprices* retient le flux de l'atelier flexible de la tôlerie polyvalente ; soit un des multiples flux qui, comme on l'a vu, animent l'usine, distinct pour la nature des équipements qu'il englobe, de loin les plus avancés technologiquement. Le flux véhicule qui se découvre depuis l'activité de ses gestionnaires est infiniment plus disparate par les activités et les équipements enrôlés, hétéroclites en nature, en rythme de production, en fiabilité et en capacités. Deux versions donc « du » flux de Poissy portant des visions différentes de la modernité technique. Les robots coordonnés de la tôlerie polyvalente renvoyaient à ce que la littérature de l'époque analysait comme un phénomène radicalement nouveau dans les industries séquentielles d'où se devinait un avenir possible[225]. La modernité du flux véhicule se faisait moins

---

invisible - L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains », *Les cahiers du laboratoire-CGR*, 1133, 1983, p.p. 60.).Certes, ils pointent le rôle de ces instruments dans l'orientation des pratiques – et donc remettent en cause leur neutralité –, mais les dites-pratiques restent peu explorées et les dirigeants-décideurs sont nettement privilégiés par rapport aux niveaux intermédiaires ou d'exécution de la gestion.

[223] Même long oubli et désamour, aujourd'hui heureusement compensés, pour les activités de police par exemple. Voir pour les passionnants travaux récents sur le sujet : Pruvost G., *De la : Une autre histoire de l'institution policière*, Editions La Découverte, 2008; Proteau L. et Pruvost G. et Coton C. et Caisne L.L. et Collectif, *Sociétés contemporaines, N° 72, 2008 : Se distinguer dans les métiers d'ordre : Edition bilingue français-anglais*, Les Presses de Sciences Po, 2008; Jobard, *Les violences policières*, L'Harmattan, 2000; Jobard F., *Bavures policières ? La force publique et ses usagers*, La Découverte, 2002.

[224] Voir Philippe Zarifian par exemple : Zarifian P., « Le développement gestionnaire de la qualification ouvrière. », *Revue Recherches économiques et sociales du Commissariat au plan*, 8, 1983. L'auteur enregistrait une sorte de diffusion de l'activité normative indiquant un changement possible de ses formes. Un des intérêts de l'analyse était de brouiller la frontière supposée entre les deux groupes, travailleurs d'un côté et gestionnaires de l'autre, mais sans détailler, ni vraiment interroger, les fonctions et activités des premiers.

[225] C'est la thèse que défendait Vatin par exemple dans son ouvrage de 1987 qui voyait dans ces formes techniques avancées la condition d'une diffusion d'un principe de fluidité contenu jusqu'alors dans certaines industries telles les industries de la chimie : « Avec ( l'atelier flexible), l'industrie mécanique a trouvé les moyens de sa fluidification » écrit-il Vatin F., *La fluidité industrielle. Essai sur la théorie de la production et le devenir du travail*, Méridiens-Klincksieck, 1987.

durement technique, moins technologique si l'on veut.

À tout le moins, ces deux objets saisis dans la même usine à peu près à la même période témoignent que la modernité technique peut, dans un même lieu, prendre des formes et des visages variés ou que le rêve d'un enchaînement productif linéaire comme fluidification productive peut emprunter plusieurs voies qui ne sont pas toutes strictement obtenues des seules perfectionnements techniques. L'avancée technologique n'est qu'une des ces voies possibles et ne peut servir de parangon de la modernité comme il semble que *l'équipe des caprices* le pense qui ne s'explique pas d'ailleurs sur le choix de ce flux plutôt qu'un autre. Sous influence de Naville, cette modernité se cherche aussi dans les capacités d'articulation et de connexions entre systèmes plutôt que les systèmes eux-mêmes et leur autonomie relative. La modernité du flux véhicule tient, justement, à de tels connexions établies dans un bric et un broc d'éléments, technologiquement avancés ou pas du tout, qui étaient antérieurement désaccouplés

On le voit, à pas feutrés, les premières options des enquêtes qui fixent les objets et les *cadres* de compréhension engagent déjà suffisamment l'analyse sur des rails qui en orientent la course ultérieure. L'expérience du travail dont les chercheurs de l'activité veulent réhabiliter l'intérêt pour elle-même contient, au-delà des gestes et des déroulés d'activité qui intéressent les chercheurs, une certaine vision de l'industrie, des groupes professionnels qui y agissent, de la technique mobilisée ou de ce qui fait la modernité du travail, plus loin de la société. Reste à suivre à présent les incidences de ces premiers montages dans les traitements auxquels seront soumis les objets des enquêtes ainsi définis, deuxième étape annoncée de l'enquête.

## II L'*expérience* pratique de la modernité du travail

Sous des statuts différents, les trois enquêtes collectent donc des faits d'expérience d'opérateurs productifs, eux-mêmes distincts. Ces différences amorcent une bifurcation, avons-nous dit, qui se prolonge et se confirme ici dans les notions que les recherches mobilisent pour orienter leur collecte des faits et commencer leur interprétation. *L'équipe des caprices* et Dodier, à nouveau réunis sur ce point, font un égal recours à la notion *d'activité* tandis que la lecture de Naville conduit à utiliser celle de *service*. Dans les deux cas, ces notions ont vocation à remplacer le vieux terme *travail* dont on reconnaît

l'impuissance à rendre compte des réalités nouvelles. Cependant, les réalités nouvelles que chacune des notions cherche et découvre sont loin de converger et durcissent au contraire les oppositions déjà amorcées dans la définition des objets d'enquête. On en rend compte en ouvrant l'exposé par la notion de *service* avec laquelle on a organisé le relevé des opérations de travail des gestionnaires du « flux véhicules »[226].

## *1. La modernité comme « service », l'apport de Naville*

La notion de *service* offre, d'abord, l'immense avantage d'organiser l'inépuisable diversité des gestes et des activités pratiques dans laquelle l'énergie de la petite centaine de ses gestionnaires du flux véhicule – et, très particulièrement, les pilotes de flux – se dépense sans compter. Quelques jours d'enquête suffisent pour constater les limites de l'approche analytique du travail avec ses notions de *tâches* ou *postes de travail*. Même l'idée de *faisceau de tâches* par laquelle Hughes opérationnalise la diversité inhérente à toute activité professionnelle n'y suffit pas[227]. L'hétérogénéité est ici trop large et oblige à considérer – en leur donnant une égale importance – des activités aussi diverses que des manutentions des plus physiques et autres bricolages, une « intercompréhension » permanente sur des supports variés (téléphone, face-à-face, courrier, texto, bip, etc.) et avec de multiples partenaires (tous ceux qui, en interne ou en externe, ont quelques liens avec la production), des calculs complexes sur systèmes informatisés, des opérations de synthèse imposées par le suivi en temps réel des encours de fabrications, etc. Dans cette diversité, non seulement les tâches se démultiplient, mais elles tendent à se cumuler dans des proportions variables selon les moments et les évènements à traiter, conférant à l'activité des gestionnaires une étonnante plasticité.

Ces tâches, les gestionnaires les réalisent dans un mouvement permanent comme s'ils étaient pris eux-mêmes par la circulation des caisses qu'ils

[226] Cette expression distinguera dans la suite du propos cette recherche de celle menée par l'*équipe du flux* dont l'objet sera identifié par le seul terme de « flux ».

[227] Notion rencontrée après l'enquête compte tenu de la date d'édition de la traduction française mise à disposition par Jean-Michel Chapoulie, mais examinée à l'aune de l'expérience du « flux véhicules » de Poissy. Voir Hughes E., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1996, chap. 2. "Pour étudier le travail d'infirmière", pp 69–73.

impulsent. Ils circulent en à l'infini et impose à qui les suit une épreuve proprement athlétique faite de courses rapides, de déambulations sans fin et de sauts réguliers d'obstacles. Ces parcours finissent par dessiner une circulation où le « flux véhicules », absent du regard sur l'usine et son imbroglio d'ateliers, prend enfin « corps ». Il faut donc prendre au premier niveau la définition que les gestionnaires donnent de leur mission : « nous, on fait le flux ». Ils le *font* en effet par leurs mouvements incessants et les opérations de travail qui les accompagnent et ils brouillent à cette occasion les frontières traditionnelles de ces espaces de travail. « Bureaux » et « ateliers » en effet – pourtant parfaitement séparés par un entre-étage – se font comme de plain-pied tant les pilotes franchissent souvent et rapidement la coursive métallique qui les sépare. Après un mois d'enquête, on se surprend soi-même à ne plus faire la différence entre ces deux lieux. Ainsi, ce qui se voyait d'abord « dur comme fer » en est venu à s'effacer

Enregistrer l'activité des gestionnaires de flux, c'est-à-dire prélever la matière de l'enquête, ne va donc pas de soi et le déficit de nos outils traditionnels laisse entendre que la diversité profuse de l'activité et les mouvements qui l'animent ont à voir avec l'univers technique complexe dans laquelle elle se déroule et l'exercice de fiabilisation auquel cet univers contraint. Si ce terrain-là n'est pas de ceux qu'on sature, si le nouveau surgit encore après dix-huit mois d'enquête régulière, c'est que les opérations de travail elles-mêmes sont ouvertes à l'imprévu. Si les objets se dérobent ou s'ils surgissent au contraire de l'imperceptible, c'est que leur périmètre et leurs composants sont sensibles à l'angle de vue qu'on adopte. La notion de *service* permet de répondre à « l'échappement de matière » auquel l'enquête a été rapidement confrontée, invitant à la traiter en tant que telle plutôt qu'à l'escamoter, en la considérant comme une trace de l'inédit du travail sur système automatisé dont les catégories nous manqueraient encore et qu'il nous faudrait collectivement forger.

Ici, « Faire le flux » organise donc l'ensemble hétéroclite et mouvant d'opérations de travail qu'assurent les gestionnaires du flux qui, en gros, revient à (sur)veiller au respect du programme de production par lequel l'usine est engagée vis-à-vis de la direction du groupe à Sochaux et à la régularité de la production de l'usine qu'une multiplicité d'évènements compromet constamment. Ces aléas, le service n'a pas vocation à les résoudre lui-même, il opère des « glissements » dans le programme de production pour substituer aux véhicules dont le montage à terme serait compromis par tel ou

tel problème, d'autres véhicules qui, eux, seront montés sans difficultés. Une fois les difficultés levées, les premiers véhicules sont réinsérés dans le flux tandis que le programme hebdomadaire des seconds est réduit en conséquence. « On fait les vaguelettes au flux » disent encore les pilotes de flux qui se disent ennemis des fortes houles.

Or, les conditions climatiques qu'affronte ce flux-là ne sont pas des plus tranquilles. Pannes techniques, difficultés d'approvisionnement des composants de la part des fournisseurs, neige qui ralentit ou interdit la circulation des camions qui approvisionnent l'usine en continu, coupe du monde de football[228], épidémie de grippe, etc., les sources d'écarts à la programmation sont quasi infinies et le système à gérer est singulièrement « capricieux, nerveux, rétifs »[229]. La fiabilisation de ce dernier est un enjeu majeur pour l'usine qui décide de son aptitude à répondre en délai et en qualité aux attentes du groupe – sa survie donc, récemment menacée – de même que sa capacité à amortir les colossaux investissements engagés dans la production automobile d'autant mieux réalisée que le fonctionnement est sans faille. Or, nous l'avons dit, la faille est devenue la règle rendant stratégique l'anticipation de l'aléa, son colmatage ou sa solution rapide ; la fiabilisation donc.

La part de cette fiabilisation qui revient aux gestionnaires joue sur le contenu de la production et leur « art du flux » tient à la qualité des substitutions qu'ils opèrent. Trois critères y président : être sûr que tous les composants sont ou seront disponibles pour leur montage, respecter le programme de production à la fin de la semaine et, critère capital, prendre en compte les contraintes des unités concernées par les mouvements, particulièrement l'atelier final du Montage, cauchemar des pilotes de flux et qui forme l'horizon de toutes leurs décisions. Composé de deux chaînes traditionnelles avançant à « pas d'homme » – soit une contrainte d'une incroyable force pour les opérateurs [230] – cet atelier est constamment aux limites de l'explosion sociale. On n'y « engage » pas, à n'importe quel moment, n'importe quel véhicule. Les « véhicules chers » exigeant des opérations longues et complexes réalisées par

[228] La coupe du monde de Football s'est déroulée en Italie en juin 1990 vidant les ateliers et les bureaux de ses forces vives à un moment de l'année où, normalement, l'activité est intense.

[229] Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit., p. 44.

[230] Comparées aux souvenirs du poste de « riveteuse » et toute proportion gardée, celles des deux chaînes réservées aux véhicules peu chers et de plus bas de gamme avançaient près de deux fois plus vite que celle du camion avec un effectif bien moindre.

une main-d'œuvre qualifiée, ancienne dans l'usine et bastion cgtiste, n'y entrent que sous certaines conditions et toujours sur la base de négociations serrées, surtout quand la production de la veille a été difficile. Ces trois critères, les gestionnaires du flux, les résument clairement par cette formule régulière: "Nous, notre rôle, c'est de faire 1 200 bagnoles par jour, de le faire en emmerdant le moins de monde possible, en respectant le *deal* avec Sochaux[231] et en faisant que le flux coule aussi régulièrement que possible".

Trois soubassements, donc, à cette mission : le plan de production, les ennuis qui empêchent quotidiennement de le réaliser et les contraintes des unités de production, particulièrement le Montage. L'infinie variété du travail des gestionnaires et le mouvement qui l'anime se nouent dans l'articulation de ces trois termes. La création du flux et la présence même de ces gestionnaires témoignent que leur jonction est devenue tout à la fois essentielle et objet de très fortes tensions. Posé sur ce creux de fiabilité, le « flux véhicules » y glisse un espace-tampon, une poche lubrifiante, à une jointure délicate de la production et son programme, de l'usine et ses sous-traitants qui l'alimentent pour 75% de la valeur des véhicules qu'elle fabrique et des différentes opérations productives locales qui prennent en charge cette fabrication.

Tel qu'il ressort des circulations des pilotes, le flux fixe le périmètre de cette mission de coordination. Soit un espace qui déborde l'usine vers ses sous-traitants et ne couvre qu'une partie de ses activités. Drôle de spatialité là encore à laquelle on n'accède qu'à condition de placer le « bureau » auquel ramènent invariablement les boucles déambulatoires des pilotes au centre de la mission du flux. Un « bureau » qui, malgré ses airs d'ateliers, accueille une capacité de calcul inédite pour l'usine et décisive pour le *service*. Il faut du temps, là encore, pour placer le lieu à la bonne hauteur de l'activité et cesser de sourire des noms par lesquels les gestionnaires le désignent.

Difficile en effet de discerner un « cap Canaveral », une NASA ou un « aéroport » dans ce lieu marqué par les ateliers et l'activité mécanique qui s'y déroule dont le bruit de forge monte de fenêtres toujours ouvertes. Un lieu un peu abandonné où les huit gros ordinateurs envahis de cambouis et encombrés d'objets mystérieux que les pilotes ramènent de leurs périples en ateliers n'ont pas meilleures figures que les armoires grises ou les quelques sièges bancals du reste du mobilier. Derrière leur air assoupi, pourtant, ces huit postes sont

[231] Siège du groupe dans lequel travaillent les services planning centraux, interlocuteurs de l'usine et du service planning de l'usine.

bien « des monstres » sur lesquels les gestionnaires du flux traitent, en quelques minutes et sur critères multiples – en « transactions » simultanées[232] (et non plus séquentielles) – une masse considérable d'informations hiérarchisées et connectées aux autres systèmes d'informations de l'usine et du groupe. Une ampleur, une rapidité et une connectivité jamais atteintes dans l'usine jusqu'alors.

Avec cette puissance nouvelle de calcul, la capacité de régulation et de redéfinition des programmes de fabrication « sous contraintes » se porte jusqu'aux points les plus aval de la fabrication des véhicules. Au-delà même du point de lancement des ordres de fabrication grâce à une innovation technologique, récente elle aussi, qui embarque les données de production de chaque véhicule dès la constitution de la caisse correspondante. Le « résonateur »[233] a ainsi ouvert au suivi unité par unité de la production et non plus par lot comme on le faisait par le passé.

L'espace temporel du flux s'ouvre ainsi, en amont, sur une connexion au service planning central du groupe PSA qui émet les « ordres de fabrication », soit trois mois avant le lancement en fabrication assortie de différentes étapes de spécification et de contrôle, le programme se figeant vraiment quelque quinze jours avant le début de la fabrication. Il se clôt, en aval, par un ultime écho du « résonateur » au moment de la livraison du véhicule monté sur les parkings avant leur départ vers les concessionnaires, soit un « certificat de décès » de l'ordre de fabrication devenu véhicule physique livrable amorçant une autre vie dont l'usine n'est plus comptable. Au milieu de ce cycle, chaque ordre de fabrication virtuel aura été associé à une caisse physique particulière[234] au sortir de l'usine de Tôlerie polyvalente, au « point de lancement » dit encore « le mariage ». En gros, trois grosses semaines se seront écoulées, entre le moment où le programme de production peut être considéré comme fixé et celui où le véhicule est proposé à la livraison. Trois grosses semaines au cours desquelles il sera, grâce aux moyens de calculs et de suivi, constamment possible d'adapter la programmation aux aléas

[232] À l'époque, 10 « transactions » simultanées étaient possibles, performance considérée (par les responsables de l'usine) comme exceptionnelle dans la métallurgie.

[233] Puce électronique contenant les caractéristiques de l'ordre de fabrication et que l'on noie dans un bloc de cire pour la protéger des traitements corrosifs qui seront réalisés en atelier Peinture. Cette puce, émet des signaux en divers points du processus qui sont enregistrés et analysés individuellement par le système, d'où son nom de « résonateur ».

[234] Comprendre on aura fixé le résonateur sous la caisse.

constatés ou annoncés.

La forme que prendront ces ajustements varie selon le moment auquel l'aléa survient. En amont du « mariage », ce seront diverses opérations de calcul essentiellement réalisées par les pilotes en concertation avec les services centraux et en lien étroits avec les responsables des unités locales avec une intense activité de production d'informations vers tout ce que l'usine compte d'interlocuteurs possibles.

En aval de ce point, ces mêmes opérations se complètent de toute une variété d'interventions humaines consistant essentiellement en manutentions sur les caisses et en discussions sans fin avec les responsables de production de divers niveaux. Les manutentions qui mobilisent toute l'équipe du flux sortent les véhicules défaillant du flux et y introduisent leurs substituts disponibles à divers points de stockage que gère le service. Elles peuvent également accélérer le débit du flux ou, au contraire, le ralentir. Quant aux discussions, elles consistent à annoncer, justifier et expliquer les changements dans la production. L'accueil des pilotes de flux qui les prennent en charge est d'autant plus problématique et tendu que les interlocuteurs redoutent de ne pouvoir « tenir leur production », celle sur laquelle ils seront jugés. Le critère le plus structurant de ces jugements reste un des plus anciens calculs de la productivité industrielle : le nombre de véhicules (quel qu'il soit)/heure.

Le flux se charge ainsi d'une écume de colère et de récriminations que les pilotes écopent avec un mélange subtil d'humilité, de roueries et de menaces qui fait mieux comprendre une autre de leur qualité essentielle, à savoir l'estime qu'on leur porte. Car, si les explications sont parfois violentes et que leurs mots sonnent haut et dur, le temps que les divers responsables accordent aux pilotes de flux serait inimaginable s'ils ne leur reconnaissaient deux qualités cardinales pour eux : la probité et la loyauté. Tour de force dans cette usine qui signale que les pilotes ont su sortir sans (trop de) trace de la « grande grève » du début 1980 où se sont affrontés – de mille façons – ceux du bord des patrons et les autres[235]. Dix ans après, chacun se souvient très

[235] Cette « grande grève » qui compte parmi ce qu'on a appelé les « grèves d'OS » des années 1970-1980 est un évènement spectaculaire avec de véritables combats rangés entre grévistes et non-gréviste. Un évènement loin d'être unique cependant dans la chronique violente qui marque les relations sociales de l'usine. Précisément, la CSL, très puissante localement, y est à la main de la direction de l'usine et du groupe (Chrysler puis PSA) y a fait régner jusqu'à son auto- dissolution en 1999 un climat de crainte et de délation partout palpable. Elle n'hésite pas non plus à faire le coup de poing et le coup de matraque contre les syndiqués CFDT et CGT quand ils distribuent des tracts ou collent des affiches. Animée par des cadres et des techniciens

précisément des positions de tel ou tel au moment du conflit et il ne fait pas bon franchir les vides sanitaires que les groupes installent entre eux dans les espaces de pause ou au restaurant d'entreprise. Les pilotes enjambent aussi ces frontières-là.

S'ils parlent avec tout le monde et blague de haut en bas de la hiérarchie c'est grâce à leurs qualités propres et à la solide expérience d'hommes de terrain qui leur est reconnue. Le flux en tant que tel ou la logique de continuité de la production qu'il porte ne s'y impose nullement. Chaque interaction avec la production est une négociation difficile dans laquelle les pilotes de flux pénètrent avec la prudence d'un sioux, en admettant toujours – ou en feignant de le faire – que les intérêts du producteur doivent être privilégiés. Les gestionnaires du flux n'incarnent nulle rationalité conquérante et implacable qui s'imposerait à tous dans le silence de la discipline. Tout ce qui ne sert pas la logique propre des ateliers ou semble la contrecarrer est objet de contestation bruyante et gesticulatoire ouvrant de grandes scènes d'explosion publique, impressionnantes au début. Cette logique de continuité se négocie donc pas à pas, discrètement en infléchissant très précautionneusement les erres des gros tankers que sont les ateliers croisant dans ces eaux productives.

L'activité des gestionnaires de flux, sans commencement ni fin et se perd donc dans une variété de pratiques que dicte l'imprévisibilité des évènements qui menacent la production. Elle se déforme au gré des solutions qu'elle trouve et en cherche constamment de nouvelles. La notion de *service* englobe utilement cette diversité et lui confère le sens général d'un« amorti » des effets des aléas sur la production. De fait, son efficacité s'apprécie du point de vue de la régularité du flux, comme capacité d'annulation des perturbations, comme estompe de la vie même de l'industrie. Le flux, invisible à l'œil, cherche ainsi lui-même à produire de l'invisible.

Ce sens général échappe à chaque activité prise isolément. Réciproquement, chacune de ces activités se lit différemment quand elle est rapportée au sens global. Ainsi la manutention des caisses dans les ateliers – activité régulière s'il en est du service – peut se voir comme une opération industrielle manuelle classique de chargement-rechargement de systèmes appeler à

(mais pas tous, loin s'en faut), elle comportait cependant beaucoup d'ouvriers dont les opposants dénonçaient le caractère intéressé ou contraint de leur adhésion. La CSL a toujours occupé une bonne place dans les élections professionnelles (42% en 1998).

disparaître sans doute avec la mécanisation[236]. Resituée dans le contexte du *service du flux*, cette même activité est une des modalités de régulation des aléas[237] dont dispose le service. L'effort physique qu'elle représente n'en diminue pas pour autant, mais sa portée et le sens à lui donner change du tout au tout : manutention simple dans un cas, contribution à un calcul dans l'autre et, à ce titre, calcul elle-même. Il en va de même de l'interprétation que l'on peut en faire, c'est-à-dire la série de faits dans laquelle on l'inscrit. On peut la voir comme le résidu archaïque de tâches manuelles ou comme régulation dynamique et en partie expérimentale dans l'autre. Tout dépend de l'espace auquel on réfère la tâche. Celui que construit la notion de *service* porte le regard sur les systèmes d'opérations de travail qui débordent la description immédiate des tâches et les inscrit ici dans les opérations de régulation ou de fiabilisation dont les conditions se sont radicalement modifiées.

Effacer des traces, s'employer à dissoudre son activité, ce n'est pas tout à fait la définition ordinaire du travail : pas de registre défini d'actions, pas d'espace attribuable, pas d'anticipation rigoureuse hormis le plan général « d'éviter les problèmes », la notion de service prend aussi en charge un *inédit* du travail. Le rapport à l'œuvre qui a structuré la pensée du travail se dérobe et devient complexe à saisir. Les gestionnaires de flux travaillent assurément – et souvent dans un dur engagement corporel –, mais ils travaillent sans trace, sans *œuvre* en rendant possible l'enchaînement de quelque 3 000 opérations nécessaires à la fabrication d'une voiture, 1 200 fois par jour, au bénéfice des différents ateliers de production et non au leur. Pour ceux qui le vivent, l'inédit du travail devient difficulté à dire leur activité qui ne se consomme pas dans la réalisation d'objets. « Faire le flux »: « c'est selon … », « ça dépend… », « c'est variable ». La notion de *service*, avec sa terrible polysémie, pointe tout ce que l'on ignore de cette activité nouvelle et soutient, un temps, la nécessité de la documenter mieux. C'est ce qui fait toute son utilité.

---

[236] Les ouvriers magrébins âgés occupaient le plus souvent ces postes de chargement-déchargement des caisses au sortir de l'atelier ou les ouvrants étaient fixés et à l'issue de la peinture vers le montage. Cette manutention était assistée et consistait en guidage des caisses sur les rails plutôt qu'en manutentions lourdes. Ces postes ouvraient également la prime de pénibilité la plus élevée de l'usine à laquelle les ouvriers, qui percevaient par ailleurs les salaires les plus bas, étaient bien sûr particulièrement attachés.

[237] Quand les caisses concernées ont déjà été « mariées » à leur ordre de fabrication.

## *2. La modernité comme activité : le (trop) plein d'humanité*

Que dit la notion *d'activité* de la modernité du travail quand les chercheurs de l'activité la manipulent ? Essentiellement que cette modernité, bien que plus technique que jamais, reste une affaire d'*humanité* et que, symétriquement à l'affaiblissement des normes productives les plus centralisées, la vitalité fondamentale de l'humain est devenue la base même de l'acte productif, au-delà du supplément d'intelligence qui a toujours été nécessaire à la production. Pour les chercheurs qui interprètent leurs observations en ces termes, il n'y a donc nulle « mise en périphérie » des opérations humaines, mais une centralité au contraire qui souligne l'impérieuse nécessité du système de susciter l'initiative ouvrière dont il s'alimente. Dans cette posture, qui est plus explicitement le fait de *l'équipe des caprices*, se glisse une lecture critique des propositions de Naville quant à la scission du travail et des opérateurs qu'ils comprennent[238] comme une mise à distance, dans le travail, des hommes et des machines ; celles-ci supplantant ceux-là au cœur de l'acte productif.

Or, si les chercheurs de l'activité admettent pleinement la tournure résolument technique qu'a prise l'acte productif avec la prolifération des machines, ils refusent de reconnaître à ces dernières la prépondérance que Naville leur prête, du moins dans leur interprétation (contestable) des travaux de cet auteur. Tout leur effort consiste donc à (re)penser la place de l'humain dans le travail en rendant compte des transformations majeures que la technique y a introduites, mais sans céder sur sa centralité. Le travail naît de l'humain et reste une activité humaine, il forme une dimension anthropologique fondamentale dira plus tard Yves Schwartz[239]. C'est en ce sens que le travail est devenue une *activité,* paradoxalement au moment où elle est plus technique que jamais.

Que l'humain reste central, la multiplication des failles dans le fonctionnement des équipements dans l'industrie en témoigne à chaque minute. Il n'y est plus possible de réguler des ensembles chaotiques par une

[238] Une lecture qui ne part pas tant des textes mêmes de Naville que de la compréhension qu'en propose le rapport du CEREQ déjà évoqué : Bercot R. et al., *Ouvriers qualifiés, .....*, cit.

[239] Schwartz Y., « La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible », *L'Homme et la société*, vol. 152, 2, 2004, p.p. 47–77.

gestion centralisée incapable d'anticiper la variété des aléas et de concevoir les réponses standards à leur apporter. A mesure que la technique se déploie, l'*autonomie* et l'initiative ouvrière doivent s'élargir pour répondre aux besoins mêmes de la technique qui, à défaut, s'arrêterait tout net de fonctionner. La centralité des opérations humaines se trouve ainsi confirmée, justifiant de s'intéresser à l'*activité* plutôt qu'au travail.

Or, cette *activité*, bien que centrale dans l'acte productif, les chercheures la disent mystérieuse ce qui accentue la nécessité de son exploration. En cause, la longue indifférence de la tradition sociologique à son égard[240], mais aussi et surtout sa nature même et l'impossibilité où nous sommes d'y accéder simplement et directement. Elle est, comme nous l'avons vu à propos de la notion de *milieu*[241], irréductible à une « réaction » et moins encore à une réaction mécaniste. On ne peut davantage l'assimiler à une pseudo-intériorité ou conscience préalable. Les chercheurs de l'*activité* développent donc le projet de son élucidation, conduit depuis l'expérience des individus au travail – ici les opérateurs d'ateliers –. Expérience qui en est la manifestation concrète comme épiphanie de *l'activité* que l'enquête recueille au plus près. Ce que font les gens, ce avec quoi ils le font et comment ils le font composent la matière première du programme de recherche qui sera dépliée, explorée et analysée pour décrypter l'énigme de l'humain au cœur de la production.

La notion *d'activité* signale encore une dernière dimension des formes modernes du travail, celle d'un engagement que l'on sent inédit pour les travailleurs. Grands lecteurs d'Hannah Arendt, les chercheurs associés à ce programme ajoutent à la peine et à l'utilité classiquement associées au travail, la « réalisation de soi dans un espace public », soit une *épreuve* du jugement d'autrui. *Christophe* Dejours avait déjà traité cet aspect du travail en dénonçant ses effets pathologiques[242]. Les deux recherches considérées n'y voient pas systématiquement des conséquences délétères pour la santé des

[240] Voir à ce sujet l'argumentation le plus précise proposée par Albert Piette : Piette A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, cit.

[241] Voir Chapitre 1, « Relations ou milieu ? ».

[242] Sont citées les premières références des travaux de cet auteur (par exemple, le travail mené dans le secteur du nucléaire : Dejours C., « Pathologie de la communication. Situation de travail et espace public : le cas du nucléaire », in *Pouvoir et légitimité. Figures de l'espace public*, Nemours, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992 coll. «Raisons pratiques», p. 177-201.). Travaux qui seront synthétisés ultérieurement dans l'ouvrage le mieux connu de l'auteur : Dejours C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

travailleurs. Tout dépend des facteurs personnels et, plus globalement, du sens social que chacun pourra donner à l'épreuve imposée. Reste donc l'épreuve de l'engagement à laquelle conduit immanquablement le travail aujourd'hui que les deux recherches s'accordent à concevoir comme une *performance permanente*, c'est-à-dire une démonstration sans fin de ses talents. « Faire constamment ses preuves » dit l'équipe des *Caprices* tandis que Dodier y voit un exercice de *virtuosité* pensé depuis l'essai de Jankélévitch sur l'art pianistique de Liszt[243].

La notion d'*activité* exprime donc la *spontanéité* humaine jugée structurante et centrale des opérations productives modernes et l'*épreuve* nouvelle que ces opérations imposent aux travailleurs. Son déchiffrement dans les espaces productifs où les chercheurs l'observent précise la nature de l'initiative ouvrière dont se nourrissent les systèmes techniques complexes. Chez Dodier, l'exercice est mené dans les suites des travaux de Simondon, sous le registre de l'*activité technique*, tandis que l'équipe des *Caprices*, empruntant à Faverge[244], parle, mais rapidement, d'une *activité de récupération*. Comme on l'a dit plus haut, ces deux descriptions enregistrent déjà un déplacement rédhibitoire des buts de l'*activité* vers le fonctionnement des équipements et non plus la production directe de biens. Travailler c'est donc faire fonctionner des équipements ou, pour Dodier, les vastes ensembles hétéroclites des réseaux techniques sur lesquels les travailleurs interviennent pour le segment de réseau qui leur est imparti. Nulle part, le réseau n'offre de vue panoptique sur son fonctionnement. Simple opérateur ou cadre supérieur, le champ de la perception diffère, mais reste aussi limité dans les deux cas. Comme dans un tableau de Dubuffet, chacun, à sa petite case et profondément absorbé par ses tâches, contribue à mouvoir de vastes ensembles qui le débordent.

Cette intervention à l'horizon restreint se déroule par ailleurs dans un contexte d'incertitude constante du fait de la densité des aléas auxquels ils font répondre. Reprenant Simondon, Dodier traduit cette densification comme un effet de l'indétermination fondamental de tout objet technique qui interdit à

[243] Jankélévitch V., *Liszt et la rhapsodie. 1, Essai sur la virtuosité*, Paris, Plon, 1989.

[244] «Récupérer, dit Faverge, c'est œuvrer pour remettre à la valeur qu'elle doit avoir une variable qui s'en écarte, pour rétablir sur ses rails un processus qui tendrait à dérailler, pour faire disparaître des dysfonctionnements, des perturbations, ou des déviations, pour remettre en marche après une panne ou un incident. Récupérer n'est pas seulement réparer (un organe tombé en panne), mais aussi ajuster, réguler c'est-à-dire ramener à la norme. Aussi, l'activité de récupération est-elle constituante essentielle du travail humain » Faverge Jean-M., « Le travail en tant qu'activité de récupération, », *Bulletin de psychologie*, vol. 33, 344, 1980, p.p. 203-206.

tout concepteur de totalement maîtriser ou de totalement fixer les usages finaux qui seront faits de ses réalisations d'où des « détournements », des extensions inattendues ou des « contre-usages » dont on trouve mille exemples. Le fonctionnement des réseaux se réalise donc dans le cadre d'une indétermination principielle des objets et donc d'une incertitude majeure. Dans ce cadre, l'*activité technique*, par laquelle les opérateurs font fonctionner les réseaux, consiste à rendre compatibles la pluralité d'« instances » voisines et hétérogènes que les réseaux productifs amalgament, aussi différents que : des machines, des normes de gestion, des contraintes techniques, des objectif plus ou moins personnels, des buts d'action, une hiérarchie sociale, etc.

Chacune de ces instances dispose d'un pouvoir normatif variable et oriente donc plus ou moins fermement *l'activité technique* des opérateurs. Certaines sont dites rigides et s'imposent, voire asservissent, d'autres sont malléables, i.e. sont dominées ou affaiblies. Dans l'espace d'indétermination traversé par les forces mouvantes des instances, l'*activité technique* produit ainsi une *solidarité technique* d'un type particulier qui irrigue et sans doute structure toutes les sociétés modernes. Raison pour laquelle sa compréhension et sa maîtrise sont si déterminantes. Dotés de vertus morales, ces réseaux favorisent « l'être ensemble », mais s'ils en sont dépourvus cet « être ensemble » est menacé. C'est la préoccupation politique de Dodier qui le rapproche tant, nous l'avons vu, de Friedmann.

De façon plus spécifique, *l'activité technique* engage trois grands types de compétence qui structurent l'initiative ouvrière. Elle suppose déjà pour les opérateurs un effort accru de (ré)interprétation des évènements qui surgissent et auxquels il leur faut réagir. L'*activité* n'opère pas en effet sur une réalité brute, mais sur ce que l'opérateur croit en comprendre. De façon liée, la part « expérimentale » du travail, au sens d'exploration des possibles – ce que de Certeau appelait bricolage – se développe pour trouver les moyens de faire « que ça passe » avec, le cas échéant, une part de violence infligée aux éléments. Enfin, l'*activité technique* se marque par des arbitrages constants et toujours provisoires, des dilemmes dit l'équipe des *Caprices*, entre les différentes instances normatives qu'elle doit articuler. Toutes les formes possibles de la négociation (entre instances, intérieure et introspective) sont mobilisées et composent une règle commune. C'est sur tous ces aspects que s'ouvre un lien facile avec les travaux des cognitivistes, eux-mêmes, déportés des premières visions hiérarchisées des systèmes d'informations.

## III Interpréter la situation de travail

Partis de la technique et de l'incidence de son déploiement dans les univers de travail modernes, les chercheurs de l'*activité* en reviennent donc à l'humain et aux efforts qu'exige de lui le fonctionnement de vastes ensembles instables. De fait, la présence et l'engagement des hommes[245] s'imposent à toute observation en ateliers de production, les gestionnaires du flux ne font pas exception. Leur présence et leur engagement sont aussi intenses, aussi émouvants, que ceux des opérateurs en atelier. On les voit, plus très jeunes, endosser leur responsabilité dans ses moindres tracas pour un salaire à peine équivalent à celui de la chargée d'études en début de carrière que les « observait » alors. On voit encore leur *métis* d'anciens ouvriers constamment mobilisée à combiner les solutions les plus improbables pour répondre efficacement à la diversité des évènements qu'ils affrontent (en effet[246]) comme autant de défis personnels. Sans compter leurs impressionnantes performances de communication avec tout ce que l'usine compte d'acteurs potentiels, du plus modeste au plus élevé dans la hiérarchie.

Les opérations qu'ils prennent en charge composent une *activité de travail* qui pourrait aisément se dire comme *activité technique*. Coordination d'instances hétérogènes, interprétation des situations, inventions au quotidien et arbitrages instables, les termes du lexique de l'activité se retrouvent rapidement. Le « flux véhicules » lui-même, hétérogène, proliférant et insaisissable, prend bien des traits du *réseau* dont il compose une figure particulière qui insisterait ici sur la matière traversante – et transformante – du réseau et sur la circulation qu'on lui impose. Deux dimensions certainement présentes dans tout autre réseau, mais dont Dodier ne dit rien et qui prennent pour le « flux véhicules » des valeurs cardinales.

Traiter « le flux véhicules» en termes de *service* invite cependant à emprunter un tout autre chemin qui conduit d'ailleurs à une difficulté de taille après l'aide considérable que la notion a apportée pour restituer la diversité du travail. Adoptant ce terme, il faut adopter aussi – ou du moins considérer sérieusement – le mouvement de disjonction entre opérations humaines et opérations mécaniques, qui forme la pièce maîtresse des analyses de Naville

[245] Hommes, en effet, pour les ateliers de Poissy où les femmes, mêmes sur les lignes de production, étaient extrêmement rares hormis quelques postes de contrôleuses aux dernières étapes des chaînes de montage.

[246] L'incidente référant à l'engagement émotionnel dont traitent les chercheurs de l'activité.

et dont le *service* est une des expressions. Or, si la définition de ce mouvement est parfaitement claire « sur le papier », les choses se brouillent dès que l'on cherche les formes de cette scission dans le vif de l'enquête. À vaillamment affronter cet obstacle et obstinément chercher ces formes probables, des solutions se dessinent qui, on le comprend plus tard, change radicalement l'interprétation de la situation observée.

La confrontation aux recherches sur *l'activité* permet, à nouveau, de détailler ces questions et complète les divergences qui s'expriment, cette fois, complètement. On en rendra compte en deux temps. Le premier présente le point de vue auquel conduit l'adoption de la posture de scission. Le second tente d'en montrer les enjeux pour l'analyse du travail et les obstacles auxquels se confrontent les analystes qui, s'en étant tenus à l'expérience des opérateurs, interprètent leur situation à l'aune d'éléments que cette expérience ne peut contenir.

## *1. Le lexique des relations*

L'activité des gestionnaires de flux est particulièrement intense, nous l'avons dit en accord sur ce point avec les chercheurs de l'*activité*. Le travail dans les espaces de déploiements techniques reste un travail qui engage le corps et, comme toujours quand le corps s'engage, l'âme l'est tout autant. Un engagement qui semblait d'ailleurs plus dur que lors d'une première observation dans des ateliers de la construction automobile réalisée dix ans auparavant à l'occasion de la thèse en économie[247]. Recrutée sur chaîne, à pavillonner[248] six mois durant des cabines de poids lourds, le travail y était dur assurément et « bien travailler » comptait pour tous, mais surtout pour les copains alentour, pas réellement pour la production, sa régularité ou sa qualité. Le *groupe semi autonome*, objet de l'observation, n'était pas si inquiet des incidents de la production et se réjouissait plutôt du repos inespéré que les pannes offraient. Les occasions ne manquaient jamais non plus pour boire le coup – et pour la plupart, un coup alcoolisé – au milieu de cartons de composants empilés haut tout autour qui coupaient de l'atelier, du

[247] Support étrange si on y réfléchit pour cette discipline, alimentant une « réflexion » sur *les nouvelles formes d'organisation du travail* très discutées également en cette période.

[248] C'est-à-dire agrafer et visser les garnitures de plafond des cabines de poids lourd derrière lesquelles se dissimulaient les faisceaux électriques et divers câbles de jonction.

contremaître et de l'ergonome qui m'avait ouvert les lieux.

Rien de tout cela à Poissy ! Les pannes sont devenues un souci obsédant et jointes aux contraintes de la production elle-même, la dépense humaine, tête et corps, semble ne jamais faiblir. Les espaces de repos sont officiels, on s'y rend aux heures dites par le règlement et il n'est plus guère question d'y boire quand on veut un coup alcoolisé, quoique certaines trognes rubicondes insinuent qu'il y aurait quelques exceptions. Dans ce *vivant* débordant, le *mort* tend à s'effacer, même quand la recherche s'intéresse aux équipements et les place au cœur de l'analyse. Pour lui (re)faire le minimum de place que l'analyse de la scission requiert, il faut endiguer l'émouvante humanité des ateliers, chercher les traces de son partenaire mécanique et décrire les modalités de leur appariement[249]. Exprimer donc la situation dans le lexique de relations des humains à une altérité mécanique particulière qui se ramifie, se connecte et enchaîne des séries d'opérations de plus en plus longues sans intervention humaine.

L'option contraint donc à ne retenir des opérations de travail que celles qui s'articulent d'une façon ou d'une autre aux systèmes des équipements en saisissant les formes des couplages possibles. Dans le cas de Poissy, cette option revalorise immédiatement la partie « bureau » de l'activité des gestionnaires, loin pourtant de dominer leur temps et leurs courses journalières. Le « bureau » ressort donc et, avec lui, la puissance des calculs que permettent ses ordinateurs à l'allure assoupie. Le calcul – qui peut sembler ponctuel par bien des aspects – domine toutes les formes observées de travail, les irrigue et les impulse jusqu'au plus physiques d'entre elles, comme on l'a vu des manutentions de caisses dans les ateliers. Calcul de régulation où le prospectif et le probable l'emportent qui cherche les réponses les moins perturbantes aux incertitudes croissantes de la production. De ce point de vue – dans la saisie du couple d'un collectif à ses équipements – le flux se lit lui-même comme un calcul et précisément une extension de ce calcul en amont et en aval d'un processus de production transformant la notion même de programmation qui présidait jusqu'alors. De plan préalable dont l'usine assure au mieux la réalisation, elle intègre à présent des boucles de régulation dans lesquelles l'usine ouvre son horizon temporel de travail et trouve une capacité d'action élargie que l'on peut avoir aussi comme capacité

[249] Décrire l'« activité humaine en couple avec l'opération mécanique »Rolle P., *Où va le salariat ?*, cit., p. 55.

d'expérimentation.

Le « flux véhicules » construit donc l'espace auquel sont appliqués ces calculs et où l'usine trouve ses marges nouvelles de (re)programmation. S'y expriment les formidables tensions et contradictions que suppose l'ajustement des charges et des capacités qu'elle doit assurer. Tensions en effet car l'usine n'est plus la maîtresse absolue de l'espace de production de ses véhicules qui dépendent pour 75 % de leur valeur d'un réseau complexe de sous-traitants, soit une source d'aléas d'approvisionnement constants. Tensions aussi en raison de ses propres unités de production et d'assemblage ; soit qu'elles abritent des équipements aussi fragiles et coûteux que la Tôlerie polyvalente dont les problèmes techniques endémiques sont devenus le cauchemar des responsables, soit que leur organisation propre les porte à leurs limites comme pour l'unité de Montage. Dans ce contexte, le flux et les calculs qu'il incarne lissent et articulent un ensemble productif hétéroclite et chaotique en ajustant ses éléments intervenant en des lieux et en des temps diversifiés. Le flux invente un temps et un espace commun à ce qui n'avait, justement, rien de commun, ni d'articulé.

Cette invention et la coordination nouvelle qu'elle permet ne se substituent nullement aux logiques des unités qu'elles soudent, ni ne les supplantent. Ces logiques persistent et structurent toujours l'organisation et l'activité des différentes unités intérieures et extérieures de l'usine qui respectent à la lettre leurs règles spécifiques de valorisation[250]. Le flux se glisse, pour ainsi dire, entre ces logiques locales – hétérogènes les unes aux autres – les quadrille et, ce faisant, les déploie dans un espace temporel et spatial autre que celui de la réalisation physique et immédiate des véhicules. L'espace du flux, imperceptible à l'œil, mais décisif pour l'usine et ses contraintes, qui produit une *mesure productive* inédite par laquelle – pour la première fois dans l'usine – le temps qui sépare la réception d'un ordre de fabrication de la réalisation effective du véhicule qui lui correspond acquiert suffisamment de cohérence pour être évalué, suivi et comparé. Les calculs du flux déplacent donc l'espace normatif de la production et le structurent par de nouvelles mesures qui s'entendent dans un temps et un espace productif nouveau, différent, mais qui n'oublie jamais ceux de la production physique éparpillée et fragmentée.

Le flux et ses gestionnaires témoignent donc d'une modification substantielle

[250] On a déjà noté la permanence des modalités d'évaluation les plus traditionnelles de la productivité appréciée en termes de Produits/heure.

du calcul industriel qui se fait plus probabiliste aujourd'hui et articule des opérations mécaniques, des langages informatiques, des langages humains, des mouvements de corps et des objets les plus divers à commencer par les véhicules produit eux-mêmes, objets de toutes les attentions. La diversité et la solidarité des opérations de travail que la notion de *service* restitue composent une forme de couplage motivée par la scission des opérations et des opérateurs. Les dimensions collectives du travail y prennent une place essentielle et rendent possible *le service* du flux. Par divers dispositifs de polyvalence et de substitution de personnel, elles permettent de répondre aux désordres de la mise en œuvre du programme de façon quasi synchrone qu'elle qu'en soit l'ampleur.

Tous les postes du service, distribués et définis selon une logique assez classique dans l'industrie, sont dominés par une priorité absolue de circulation des caisses. En résulte une étonnante plasticité globale dans laquelle la nature des activités dominantes du service et leur intensité sont susceptibles de se modifier du tout au tout à plusieurs moments dans la journée. Qu'un aléa survienne qui concerne un lot important de la journée et chacun réordonne ses tâches en fonction, prêt à agir directement si sa zone de travail est directement impliquée ou à se porter en renfort d'autres opérations. « Bureau » ou atelier, tous les gestionnaires sont potentiellement mobilisables, techniciens et chef de service compris : « tout le monde à la pousse, on discute pas dans ces cas là ». Le service du flux y montre les talents d'un « transformiste collectif » qui rendent son activité aussi fluide que le flux qu'il lui revient d'imaginer. Son effectif restreint y acquiert aussi une capacité d'expansion dont l'image de l'éponge végétale au contact des substances liquides donne le meilleur modèle.

## *2. Réinterroger le travail*

La contrainte imposée à l'enquête – faire place au partenaire mécanique et chercher les traces de sa relation avec l'activité des gestionnaires du flux – produit donc des résultats immédiats. Comparés à ceux que proposent les chercheurs de l'activité, ils soulignent le jeu de niveaux d'intervention différents de ceux des seuls ateliers. Précisément, on y découvre la nécessité pour les unités des firmes-réseaux comme les désigne Pierre Veltz d'inventer des formes de coordination adaptées à leurs activités éclatées tant en interne qu'à l'extérieur de leur périmètre physique. Le flux véhicule donne à voir cet

espace productif recomposé et flou que l'on peut de moins en moins bien saisir depuis les lieux traditionnels de la production, ateliers ou usines. Les dimensions de performance y sont décisives et le flux les prend également en charge ce pourquoi on l'a analysé comme un artefact de gestion. L'examen détaillé des opérations qui constituent cet artefact montre par ailleurs le caractère expérimental, probabiliste qu'à pris la recherche de performance, loin d'une logique conquérante qui s'imposerait à tous. Le flux de Poissy révèle une usine, dure au travail, qui ne sait plus clairement comment orienter la production dont son avenir dépend pourtant.

Les résultats de la contrainte amènent aussi à marquer l'importance prise par les formes collectives du travail pour répondre aux situations d'incertitude et s'adapter à une variété de besoins des plus ouverte. La *virtuosité* dont Dodier conduit l'analyse strictement à un niveau individuel, relève ici d'un collectif dont le modèle est encore à décrire et, sans doute, à inventer. À regarder les gestionnaires du flux, il semble que ces dimensions collectives soient si décisives pour leur activité que les postes individuels et les individus qui les tiennent aient perdu beaucoup de leur importante et, pour nous analystes, beaucoup de leur pertinence. On peut ainsi se demander si la focalisation sur l'expérience des individus dans le projet d'explorer l'*activité*, *technique ou de récupération*, ne manque pas ici une composante essentielle de la modernité technique. On en suivra les conséquences plus loin.

Le même défaut s'applique, en fait, à toute dimension que l'expérience des opérateurs ne peut contenir ce qui expose les analyses de l'activité à des effets et à des difficultés qui semblent parfois insolubles. Le premier effet est d'ailleurs paradoxal puisqu'il revient à escamoter la technique que les recherches disent pourtant traiter de façon centrale. Mais, à n'éclairer que le versant humain de ce que l'on reconnaît pourtant comme une relation technique, la technique tend à s'effacer pour jouer comme élément de décor des scènes observées dont seuls les aléas qui perturbent l'activité signalent la présence. En conséquence, les chercheurs s'y intéressent peu et on ne sait rien ou pas grand-chose des propriétés des équipements aux prises desquelles se trouve l'activité des opérateurs qu'ils explorent.

Dodier par exemple, n'indique ni les générations, ni la date d'installation, ni de degré d'automation des machines engagées dans la fabrication de fûts métalliques. S'il retient de Simondon l'incertitude principielle des objets, ce principe reste bien général cependant et l'*activité* des opérateurs semble

embrasser, d'un seul mouvement, l'hétérogénéité des équipements en l'égalisant mystérieusement. L'absence de justification du choix de la tôlerie polyvalente par l'équipe des *Caprices* relève d'un même inintérêt pour les propriétés des équipements.

Les difficultés de cet escamotage se font indépassables quand les analystes sortent eux-mêmes de l'activité qu'ils observent, que ce soit à l'occasion d'une généralisation de leurs données ou d'une interrogation problématique plus vaste. Prenons l'exemple de *l'aliénation* prise en charge dans les deux cas avec une égale ambition d'en actualiser la théorie. Traditionnellement, cette dernière appréhendait l'aliénation des travailleurs à un double niveau : comme opérateurs soumis au rythme des machines – devenant quasiment machines eux-mêmes – et comme producteurs perdant le produit de leur travail par leur incapacité sociale et politique à en tirer (ou non) profit sur les marchés. Les résultats des deux recherches et d'une certaine façon leur raison d'être montrent que, dans des univers technicisés, le premier niveau d'exploitation connaît des transformations majeures: les opérations humaines tendent à s'affranchir du rythme strict de telle ou telle machines et leurs initiatives sont non seulement nécessaires, mais encore indispensables et encouragées. Le fond des deux réflexions proposées sur l*'activité* vise donc à une reformulation qui permette de comprendre – problème difficile en effet quand il est posé dans ces termes – que les mouvements émancipateurs que suscite le développement technique et dont témoigne la spontanéité élargie au cœur de l'acte productif, ne conduisent pas à un affranchissement plus large.

Dodier conserve l'idée du double niveau de la théorie classique qui prend plutôt la forme d'une distinction individuel/collectif. Le niveau individuel ne pose pas de difficulté particulière car cohérent avec la matière de l'enquête centrée sur l'expérience individuelle des opérateurs. Il est l'occasion d'une description de formes nouvelles et subtiles d'*aliénation* dans les réseaux techniques, traduites en termes de *violence*. Formes subtiles en effet, car la violence est tout autant subie que donnée par les opérateurs à un double niveau : dans leurs rapports aux objets du réseau pour « que ça passe » et envers eux-mêmes par leur engagement agonistique dans les arènes de *virtuosité*. Pour Dodier, *Violenteur* et *violenté* tendent à s'indifférencier dans la solidarité technique où l'intensité de l'engagement dans le fonctionnement des réseaux techniques sature et limite la capacité de critique et de résistance des opérateurs. On frôle à nouveau ici les conceptions que Dejours a lui-

même formalisées un peu plus tard[251].

On peut bien sûr discuter ces conclusions et, sur ce point, le « flux véhicules » aligne tant de contre-exemples qu'on serait plutôt tenté de les récuser, du moins pour le niveau de coordination – *vs* réseau – considéré. Mais, quoi qu'on pense à ce sujet, l'analyse à ce niveau reste cohérente avec la matière de l'enquête. L'expérience recueillie peut en effet se prêter à une telle interprétation. Ce n'est plus le cas au second niveau de l'analyse, niveau plus collectif et désignant en l'occurrence le *social*. Pour Dodier, en effet, la violence qui s'insinue par tous les pores des réseaux techniques est une preuve de l'absence du *social* dans les réseaux techniques, c'est-à-dire dans une acception toute durkheimienne que la solidarité qu'il porte et organise entre les humains – solidarité puissante dans les sociétés contemporaines[252] – ne porte pas le souci désintéressé des autres. D'où l'alerte de l'auteur et son appel au développement des dimensions morales de ces réseaux déplaçant la critique traditionnelle de la technique telle que Friedmann, par exemple, pouvait la présenter. Le droit, affirme encore Dodier, particulièrement le droit du travail pourrait être le levier de cette « moralisation », à proprement parler, politique qui garantirait que les être humains (voire les choses elles-mêmes) soient respectés. La figure de l'inspecteur du travail compose la pierre de touche de ce programme.

Le saut que l'auteur prétend ici pouvoir faire de l'expérience des individus à une conception globale du social n'est possible qu'en supposant que l'on peut disjoindre technique et *société* pour examiner, dans un second temps, les conditions de leur réconciliation. Si on comprend la nécessité de cette solution, elle reste cependant mystérieuse. En quel « lieu », en effet, la technique pourrait-elle naître et se développer hors du social, d'autant qu'il est dit qu'elle tend, par les réseaux qu'elle alimente, à structurer le social au plus profond ? Le décret d'absence de ce social dans les réseaux est non seulement discutable, nous l'avons dit, mais il est surtout analytiquement contestable. Sauf à poser que l'expérience humaine offre une synthèse parfaite et constamment renouvelée du social qui, depuis son examen, permet de franchir sans frein toutes les dimensions du social, la solution de Dodier n'est pas

[251] Dejours C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.

[252] Puissance que Durkheim n'a pas pu (ou su) voir d'où le projet d'actualiser également ce courant de la pensée sociologique. Le titre de la synthèse, rappelons-le y fait clairement référence : *Les hommes et les machines. La conscience collective dans les sociétés technicisées*.

recevable.

« La société » ou le « social », si ces termes ont un sens, sont proprement inaccessibles depuis l'expérience des individus et certainement de tout autre point de vue. C'est un problème que la solution de Dodier escamote et n'aide pas à prendre en charge. Dans ces conditions, on ne peut être sûr que le Droit offre la prise la plus solide pour l'action à mener, ni que les modalités de fonctionnement des réseaux techniques soient les points les plus pertinents à offrir aux mobilisations politiques. Aussi et plutôt que de conclure sur *la* bonne voie à suivre, à jamais inaccessible depuis nos recherches, peut-être pouvons-nous écarter de nos regards partiels sur les choses ce dont nous savons qu'il nous conduit assurément à nous tromper.

Un problème identique se retrouve dans la recherche sur les *Caprices* qui montre à nouveau les difficultés d'une enquête qui attend tout de l'expérience des individus dès lors qu'elle en sort. On y retrouve notamment la même opération énigmatique d'isolation de la technique séparée d'autres termes dont on examine ensuite la rencontre. Cette fois, la technique est distinguée de l'*économique* afin d'éclairer les obstacles modernes au mouvement d'émancipation que les trois chercheurs reconnaissent dans les ateliers. La technique, disent-ils, est devenu l'objet de l'activité des opérateurs et elle requiert leur initiative et leur intelligence. Elle porte donc des valeurs d'autonomie et de développement personnel riches et variées susceptibles de construire une satisfaction au travail.

Cependant, cet objet du travail est lui-même soumis à des exigences de la valorisation économique et à ce titre « surengagés » par des « gestionnaires à courte vue » qui imposent des exigences de rendement les plus sèches. Tous les « mauvais côtés du flux » en découlent, ses *caprices* justement, organisant une « aliénation indirecte » des opérateurs par les tensions sur les rythmes imposés, la réduction du temps de réponse aux aléas qui se démultiplient, des dilemmes insolubles, etc. La portée émancipatrice de la technique se trouve donc contrecarrée dès le premier niveau de l'aliénation de la théorie classique par la finalité économique qui impose ses mobiles impurs par le biais de médiateurs sans conscience.

La scission est encore plus difficile à comprendre que chez Dodier. Comment imaginer une technique, développée en elle-même et pour elle-même, hors de l'économique qu'elle rencontrerait dans un croisement de trajectoire malheureux par le seul fait des gestionnaires, porteurs de tous les maux du

capitalisme comme le moustique l'est de la malaria ? On sait depuis Adam Smith la complicité profonde qui lie la technique et l'économique. Le développement technique ne se comprend que dans, et par, la recherche de ce qu'on appelle aujourd'hui la productivité, non pas parce qu'il ferait une suite honorable et moderne à l'artisanat. Quant à la « contamination » de la spontanéité humaine par des mobiles économiques de rendement, n'est-ce pas justement la spécificité du travail ? Raison pour laquelle la vieille théorie de l'aliénation tenait deux niveaux toujours associés. Il n'est pas sûr que les chercheurs des *Caprices* l'aient renouvelée, leurs observations attestent en revanche que les modalités par lesquelles l'*activité* des opérateurs est captée comme travail – c'est-à-dire la façon dont la recherche de profit mobilise la créativité humaine – se sont profondément transformées. C'est cette transformation qu'il faut mieux comprendre de même que ce qu'elle signale des formes modernes de la recherche de productivité en évitant, si possible, de redécouvrir la marchandise qui, en effet, persiste sous les transformations.

Les difficultés auxquelles conduit l'extrême resserrement du montage épistémologique autour de l'activité et de l'expérience des individus révèlent une double impuissance : impuissance à ancrer historiquement cette activité dans les espaces de travail et impuissance à en saisir la dynamique. Question de temps, donc, que l'activité ne parvient pas à capter par la troublante indifférenciation des séquences au cours desquelles elle est prélevée – l'enquête donc – qui les égalise mystérieusement. L'ouverture à une altérité, dès le niveau de l'enquête, lève en partie ces difficultés. Par exemple, s'intéressant aux normes productives, on intègre d'emblée les particularités de celles qui régissent les espaces de travail. Ces dernières organisent la captation de l'activité en cherchant des équivalences (non des égalités) avec d'autres activités sous contrainte de rentabilité. Des activités potentiellement très hétérogènes qui peuvent se dérouler en d'autres lieux et en d'autres temps et qui se caractérisent d'ailleurs par une hétérogénéité croissante sur ces deux axes.

C'est ce que raconte le « flux véhicules » et cette lecture n'exige nullement la présence d'un « grand coordinateur » surplombant et articulant des activités disséminées. Reconnaître que la mesure sous contrainte économique spécifie les espaces de travail ne dit rien de la façon dont cette contrainte se réalise dans le concret du travail et c'est tout l'intérêt des recherches menées en sociologie du travail que de l'éclairer. Sur ce point, le « flux véhicules » montre combien la mise en œuvre de cette contrainte a perdu de son évidence

et la forme expérimentale qu'elle revêt aujourd'hui. Dans ce monde de calculs et de mesures, qui calcule et mesure plus que jamais dans son histoire, l'issue de l'action se fait de moins en moins prévisible. Un paradoxe de la modernité industrielle dont le « flux véhicules » offre un aperçu. Il travaille « l'incertain sur mer en bataille » comme Pascal indiquait qu'il nous fallait le faire de nos vies et de nos sociétés.

La compréhension de cette modernité comme passage d'un modèle productif à un autre est donc une bien mauvaise solution à laquelle les théories de l'activité sont obligées de recourir pour résoudre les problèmes que leur pose le temps. Mais la scansion du temps industriel par une succession de modèles (taylorisme, néo-taylorisme, post-taylorisme ou organisation distribuée) reste arbitraire, totalement extérieure à l'action et suppose connu ce qui devrait être exploré. Le « flux véhicules » n'annonce aucune rupture d'avec les normes antérieures. La fluidité de la production ne se surimpose pas aux autres normes de la production, mais les encadre plutôt. Le suivi obsessionnel de la productivité apparente du travail y est toujours sensible et le programme centralisé de production reste l'épine dorsale de l'activité et de l'usine. Sa mise en œuvre du flux montre cependant un brouillage du partage entre le plan et son déroulement concret.

Par ses rétrocalculs qui remontent loin en amont de la programmation et s'étendent loin en aval de la production, le flux semble passer un fil dans les tissus de certaines des activités de l'usine qui, comme le bâti des couturières, est toujours prêt à se reprendre. Dans ce mouvement qui reprend et redéfinit les normes anciennes, la nature même de la production se transforme – autre trait de la modernité – en s'hybridant. Elle se fait tout autant objets qu'informations sur ces objets, brouillant ainsi les frontières entre industrie et ce qu'on appelle les « services ». La place qui revient, et qui reviendra, dans ce mouvement aux travailleurs est une question déterminante. Il est normal qu'elle occupe si fortement les préoccupations de chercheurs et ici des chercheurs de l'*activité*. Mais les difficultés de leur actualisation de la vieille théorie de l'aliénation conduisent à s'interroger sur notre capacité à pouvoir jamais conclure sur cette question.

Elle semble devoir demeurer indécidable et peut-être faudrait-il commencer par reconnaître l'ambivalence sans doute accentuée des formes du travail dans des contextes techniques qui, tout à la fois, émancipent et aliènent, et apprendre à opérationnaliser cette ambivalence pour l'analyse. Peut-être aussi,

faudrait-il reformuler la question dans un autre cadre que l'aliénation en cherchant par exemple tout ce qui s'annonce comme de nouvelles contradictions. Du point de vue de la gestion de la main-d'œuvre, le « flux véhicules » montre de suite une de ces contradictions dont on se demande comment elle pourra se résoudre et quelles en seront les conséquences pour l'industrie même.

D'un côté, les systèmes techniques semblent s'associer à une mobilisation plus collective de la main-d'œuvre reposant sur de plus fortes complémentarités et une plus grande capacité de substitution entre les membres des équipes de travail d'où la notion de poste de travail isolé a perdu de sa pertinence au profit d'un système d'emplois solidaires. D'un autre côté, la destruction-recomposition des collectifs de travail et la réduction des temporalités des contrats de travail atteignent des niveaux inégalés jusqu'alors et semblent devoir continuer encore dans cette voie. Par quelles modalités les formes collectives de travail pourront-elles se construire et se maintenir si on fait l'hypothèse qu'elles s'obtiennent plus aisément d'une main-d'œuvre stable ? Comment dans et pour un temps réduit, l'entreprise obtiendra-t-elle une intégration – au sens durkheimien du terme – de ses membres, nécessaire au travail collaboratif ? Verra-t-on des procédures internes aux entreprises, extérieures à elles, plus collectives, etc. ? Le travail sur les systèmes automatisés ouvre aussi à ces questions qui engagent bien d'autres dimensions de la vie des individus entre lesquels ils doivent plus qu'avant arbitrer, notamment par les conflits de temporalités du travail, de la famille, de la vie, etc.

# TITRE 3. LA PAUVRETÉ EN MARGE VIVE DU SALARIAT

*C'est pas moi non plus qui irait chialer sur notre sort parce que, pour dire la vérité, j'ai pas eu du tout à me plaindre du Borstal*[253]*. J'en dirais la même chose qu'un de mes copains à qui quelqu'un avait demandé s'il n'avait été dégoûté du service militaire. « J'ai rien contre lui, qu'il avait répondu. Ils m'ont donné à becqueter, ils m'ont fringué et fourni de l'argent de poche, ce qui est foutrement plus que j'avais jamais eu jusqu'alors, sauf, que je me crevais pour ça et que la plupart du temps, on m'empêchait de boulonner et qu'on m'obligeait à passer au bureau de chômage deux fois par semaine ».*

Alan Sillitoe, *La solitude du coureur de fond*

L'univers de recherche change radicalement avec cette deuxième expérience présentée qui entraîne dans des centres d'hébergement d'urgence parisiens. Cette deuxième expérience semble emporter bien loin des terrains historiques de la discipline et on peut se demander si les questions du travail n'y sont pas un peu perdues. Elle emporte loin, c'est vrai, comme le désir qu'elle a concrétisé d'échapper aux territoires les mieux balisés de la discipline où rien ne semblait pouvoir exister s'il ne se traduisait dans le lexique obsédant de l'autonomie *vs* aliénation. Le flux, demandait-on à chacun des exposés sur la recherche de Poissy, organise-t-il un relâchement de la contrainte des gestionnaires sur les travailleurs ou invente-il un autre mode de contrôle plus raffiné encore, plus taylorien ? Et les pilotes de flux, ont-ils gagné ou perdu en autonomie ?

Discuter d'une éventuelle nouvelle mesure productive, adaptée à une production en réseaux et transformant le travail pour répondre aux contradictions du système, intéressait peu, visiblement. L'intérêt pour des gestionnaires paraissait même suspecte à certains. Bref, les analyses avec lesquelles j'avais tenté de prendre quelques distances dans la recherche, revenaient au galop dans la lecture de ses résultats et ma conversion dans la discipline était trop fraîche pour ne pas penser que je m'étais trompée et que

[253] Borstal est le nom du village dans lequel a été installée, en 1907, la première institution pénale pour enfants de Grande-Bretagne.

ma démonstration était défaillante.

L'appel à recherche émis par le Samu social de Paris, échoué par pur hasard sur mon bureau, a décidé du départ vers un univers totalement inconnu que j'espérais vierge de toute trace taylorienne. L'institution y sollicitait l'aide de sociologue pour éclairer « la montée régulière et nouvelle des demandes d'hébergement de la part de femmes et évaluer leurs besoins spécifiques ». Cependant sur ce sujet, apparemment exotique pour une sociologue du travail, c'est toujours le travail et la réflexion sur la discipline qui ont guidé la proposition de recherche et orienté l'exploitation des données d'enquête. Une enquête, cette fois, totalement désarrimée de l'étude des postes de travail et hors des institutions habituellement de la discipline, mais toujours du côté du travail. Toujours aussi en appui sur Naville même si je relativisais à présent sa place dans la discipline, comprenant que la plupart des sociologues y raisonnaient depuis d'autres appuis et même si mes lectures se diversifiaient notamment en direction des anthropologues.

L'utilité de Naville restait entière cependant, plus que pour le flux peut-être, pour sa conception du travail qui accepte l'infinie diversité de ses formes possibles, y compris celles où il fait (semble faire) défaut. Muni de ce viatique, on peut recueillir – et encore une fois réfléchir du côté du travail – des situations que beaucoup considèrent comme antithèses du travail, « hors travail », et donc « hors champ » de la discipline comme si cette dernière touchait à ses frontières reprenant, en l'occurrence, celles qui séparent l'*activité* et l'*inactivité*. Or, quantité de travaux dont ceux de Christian Topalov[254], montrent le caractère tout historique de cette construction sociale et semble donc difficile d'y appuyer un terrain disciplinaire. La recherche donnait donc l'occasion de camper dans des zones incertaines où l'on pouvait poursuivre la réflexion sur l'étrange objet de recherche qu'est le travail.

Ce nouveau terrain ne doit pas tout au hasard. Il avait en effet été préparé par plusieurs recherches antérieures, conduites dans les années 1990, sur le versant « emploi» de la discipline[255], qui examinaient diverses modes d'appariement entre groupes de travailleurs – plus souvent des travailleuses

[254] Topalov C., « Une révolution dans les représentations du travail. L'émergence de la catégorie statistique de « population active » au XIXe siècle en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Revue française de sociologie*, vol. 40, 3, 1999, p.p. 445–473.

[255] Tripier P., *Du travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, cit.; Maruani M. et Reynaud E., *Sociologie de l'emploi*, Paris, La Découverte, collection Repères, 1993.

d'ailleurs – et des statuts d'activité et d'inactivité[256]. Avec plusieurs collègues étrangers, nous avions notamment tenté une première expérience en ce sens dans le cadre d'un Réseau européen « Emploi-Exclusion » (1999-2001). La recherche comparait les formes d'emploi de six pays et tentait d'apprécier les indices qu'elles donnaient (ou non) d'une insertion plus ou moins pleine sur les marchés du travail respectifs[257].

Nous étions à peu près parvenus à montrer que ces formes d'emploi, que nous retrouvions dans tous les pays, n'avaient aucun sens en elles-mêmes, mais toujours en lien avec le système d'emploi en vigueurs, l'organisation des protections et l'histoire de luttes sociales. Annoncer un mouvement européen de précarisation ou d'exclusion à partir de l'extension de telle ou telle forme d'emploi n'était guère possible et risquait à tout le moins de masquer des évolutions plus complexes. Les indépendants Portugais par exemple sont essentiellement agriculteurs[258] plutôt jeunes qui trouvent dans ce statut un accès à des droits sociaux auxquels ils ne pourraient prétendre dans l'industrie. Les indépendants italiens souffrent au contraire d'un déficit de droit par rapport aux salariés. Quant aux indépendants Anglais ou Suédois, ils campaient sur des marchés professionnels fermés, aussi protégés que nos professions libérales. Il en allait de même avec le temps partiel.

Bref, il fallait dépasser les limites et les catégories qu'imposent le statut et les définitions des contrats de travail, mais ces catégories pétrissent les données statistiques nationales et européennes à partir dont les comparaisons internationales sont dépendantes. Nous ne pouvions donc aller plus loin. La recherche sur les centres d'hébergement donnait donc l'occasion d'examiner le détail d'un appariement de travail – appariement particulier sans doute, mais appariement néanmoins – de populations réputées exclues à des situations de « non-travail ». On voulait donc fouiller une situation particulière dont on parlait beaucoup, comme on le verra, mais sans qu'elle soit réellement documentée et chercher des pistes d'analyses des évolutions en cours affranchies des catégories juridico-statistiques sans pour autant les ignorer.

---

[256] Voir annexe biographique en fin de document.

[257]Thématic Network Employment and exclusion 1999-2001 associant des chercheurs Anglais (Keele University), Belges (ULB, Bruxelles), Français (Université d'Evry-val-d'Essonne), Italiens, (Universita la Sapienza, Rome) Portugais (Lisbon University) et Suédois (Göteborg University). CEE, Contract n° SOE2-CT98-3064, rapport final remis en juin 2001.

[258] Plutôt les agricultrices d'ailleurs.

Dès son début l'enquête du Samu social a rencontré deux grosses difficultés. La première est attendue et presqu'inévitable en sociologie, même si elle est particulièrement aigue dans le champ de l'assistance. Elle concerne la définition de l'objet dont la recherche sur le flux avait appris tout l'enjeu, mais aussi l'intérêt qu'il y a parfois à la différer même au prix d'un inconfortable brouillard. Pour cette nouvelle recherche, les termes de la demande du Samu social n'avaient bien sûr aucune consistance sociologique, chacun prêtait à confusion. Plus largement, le périmètre de la pauvreté et la part qu'on en examine sont évidemment très loin de l'évidence. Les « nouveaux pauvres » dont tout le monde parlait dans les années 1990 restent bien difficiles à cerner malgré les multiples comptages[259] dont ils sont l'objet et qui tentent de donner corps à une nouvelle notion de « sans-abri ». Leurs résultats dissonent par ailleurs constamment et il est bien difficile de faire le pas avec les « ménages surendettés », les « travailleurs pauvres », les « allocataires » du RMI ou d'autres minima sociaux[260], les bénéficiaires de la CMU ou encore les « sans-papier ».

Dans ce marais, le Samu social de Paris, commanditaire de la recherche, oriente néanmoins vers un segment particulier de l'assistance dit de « l'urgence sociale ». Sans avoir de réalité sociologique incontestable, l'expression a d'emblée le double mérite de faire entendre un écho, qui n'est pas sans intérêt on le verra, du champ médical et de disposer d'une définition réglementaire fixée par la loi de 1998, dite contre les exclusions. Celle-ci réorganise le système d'assistance national[261] et y distingue deux types de prestations : la réinsertion et l'*urgence*. Cette dernière est définie relativement à l'insertion par trois grands traits : une durée de séjour inférieure à quinze jours[262], la non-sélection des publics[263] et un accueil en centres collectifs

[259] Comptage en provenance d'associations engagées dans l'assistance, des services des Affaires sanitaires et sociale ou d'autres opérateurs comme l'INED, l'INSEE et ceux liés à l'Office européen de statistique. Voir par exemple, pas Brousse C., « Définir et compter les sans-abri en Europe: enjeux et controverses », *Genèses*, vol. 58, 1, 2005, p.p. 48–71.

[260] Allocations aux adultes handicapés (AAH), allocation supplémentaire vieillesse (ASV), allocation de solidarité spécifique (ASS), allocation supplémentaire d'invalidité (ASI) ou l'allocation équivalent retraite de remplacement (AER).

[261] La loi, notamment, requalifie les intervenants, publics ou non, comme établissements sociaux qu'elle partage en trois catégories : les centres d'hébergement et de réinsertion sociale (CHRS), les établissements d'accueil mère-enfant et les centres d'accueil non conventionnés au titre de l'aide sociale.

[262] Tandis que la réinsertion suppose des hébergements d'au moins six mois.

d'assez grande taille (supérieurs à 60 personnes)[264]. On peut ajouter à ces critères une donnée économique avec un coût de places inférieur en moyenne de 35 % par rapport à la réinsertion en raison d'un encadrement moindre[265] et deux fois moins souvent statutaire[266].

Sur ces bases, l'*urgence* se définit donc comme une assistance limitée sans objectif (prioritaire) de (ré)insertion sociale, visant les besoins immédiats du logement de très court terme et d'alimentation minimale. Cela ne suffit pourtant pas à saisir efficacement l'activité sociale que le terme recouvre. Les initiatives y sont en effet des plus diverses tant par les services qui sont proposés aux *usagers* que par les initiateurs ou les ressources dont ils disposent. De nouveaux intervenants comme *les restos du cœur* inventé par Coluche en 1985 ou le *Samu social de Paris* de Xavier Emmanuelli (1993) opèrent– souvent se frottent – aux côtés d'institutions historiques les plus variées[267].

---

[263] Tandis que la réinsertion les sélectionne en fonction de leur situation particulière (centres mère-enfant par exemple) ou de projet professionnel et social d'insertion jugé possible.

[264] Pour Paris, on retrouve les centres historiques : celui du Centre d'hébergement et d'assistance aux personnes sans-abri (CHAPSA) créé en 1954 à Nanterre et auquel échouent tous les bus du Recueil social de la RATP, de la Brigade d'assistance aux personnes sans-abri (BAPSA) ou les camions de la maraude du Samu social. La Mie de pain également ainsi que les nouveaux centres tel celui de la Poterne des peupliers ou les centres gérés par le Samu social à Montrouge ou à Paris. À l'inverse, la réinsertion s'organise plutôt dans de petits centres (moins de 20 personnes) et très souvent dans des chambres ou studios indépendants

[265] Un encadrant pour plus de 5 personnes dans l'*urgence* contre 1 encadrant statutaire pour 3 personnes en réinsertion.

[266] Les travailleurs sociaux sont pour la plupart salariés de l'insertion, tandis que l'urgence concentre l'essentiel des CES, contrat de qualification, CRE, stage et autres emplois jeune du champ de l'assistance. Ce constat fonde d'ailleurs une analyse en termes de dualisation de l'assistance depuis 1998 avec d'un côté les «plus démunis » jugés « sans grand espoir d'insertion » abandonnés au secteur ouvert de l'*urgence* et de l'autre ceux qui disposent encore de ressources et sont activement pris en charge par le secteur de l'insertion. Relégation donc des inutiles à l'urgence, aux derniers étages et les y maintenant. Voir : Soulié C., « Le classement des sans-abri », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 118, 1997, p.p. 69–80; Soulié C., « Le dualisme du réseau d'hébergement pour personnes sans-abri à Paris », in *La rue et le foyer, M. Marpsat & J-M. Firdion (ed)*, Paris, Ined-PUF, 2000. Voir également Soutrenon E., « Faites qu'ils (s'en) sortent... », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 136-137, 1-2, 2001, p.p. 38–48; Soutrenon E., « Offrons-leur l'asile! », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 159, 4, 2005, p.p. 88–115.

[267] Pour les plus connues : *Le secours catholique* (1946), *les Petites frères des pauvres* (1946), *Les compagnons d'Emmaüs* (1954), *ATD quart-monde*[267] (1957), etc. Mais également *La Mie de Pain* du XIIIe arrondissement de paris créée par Paul Enfert qui distribua la première soupe populaire en 1891, ce qui est aujourd'hui le CHAPSA à Nanterre dont l'histoire d'assistance commence en 1897, la première Fédération des associations d'accueil et de réinsertion sociale

La seconde difficulté est plus inattendue et plus troublante pour qui vient du milieu industriel. Car le territoire qu'on aborde est totalement imprégné de théories en tout genre qui répondent à la moindre des questions et la devancent même. L'effort immédiat qu'il faut faire est donc de ne pas expliquer trop vite ce qu'on y observe. La *disponibilité attentive* que recommande Colette Petonnet [268] est particulièrement difficile à épargner, tant tous ceux qu'on rencontre *savent* où ils sont et ce qu'ils y font, particulièrement ceux qui y travaillent et qui ont souvent été formés à la sociologie. Ces interprétations alimentent en effet l'intense activité réflexive qu'ils déploient sur leur activité professionnelle, tout comme les hébergé-e-s parfois sur leur propre vie.

L'*urgence* est pour tous un ultime et fragile rempart contre les craquements du social, ses failles et ses carences qui jettent ses « inutiles » en les réduisant à des riens. Les efforts tendent alors à reconstruire la première marche, aussi minime soit-elle, depuis laquelle ces « inutiles » pourront espérer rejoindre, si ce n'est le centre, du moins une plus confortable périphérie. Ce qui se rencontre d'emblée sur ce terrain n'est donc pas l'habilité dans la langue que Hughes associe aux professions prétentieuses ou que les Pinçon-Charlot expérimentent au contact de la bourgeoisie. C'est une expertise sociologique, souvent éclairée et fidèle aux vœux des promoteurs des théories qui surgissent drues et serrées et étranglent l'énergie de douter encore de ce qu'on observe. S'y développent insidieusement l'idée que les « usagers » des dispositifs d'urgence sont hors-société ; que « nous » et « eux » « c'est pas pareil ». On attend du sociologue qu'il aide à rendre l'action sociale plus efficace en comprenant mieux ces publics marqués par le manque. Il est extrêmement difficile de ne pas y céder et coûteux de s'en écarter. L'incompréhension, le scepticisme ou l'inintérêt des interlocuteurs en sont les sanctions.

Plus que toute autre enquête, celle-ci a donc dû prendre des décisions par lesquelles elle a *inventé* ses données[269]. Il fallait décider d'un viatique

---

(FNARS) en 1956, *Le Mouvement de la Croix Rouge* 1964 pour la France et encore bien d'autres.

[268] Il s'agissait alors d'un cimetière parisien dans lequel elle observait, par ce qu'elle appelle l'observation flottante, les pratiques de ses visiteurs réguliers. Il lui semblait nécessaire (mais difficile) « de se garder de l'influence de penseurs contemporains » et de citer Baudrillard qui se représente des citadins égoïstes, indifférents et adeptes de socialités abstraites, le tout très loin de ce qu'elle commence à observer. Voir Pétonnet C., « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, vol. 22, 4, 1982, p.p. 37–47.

[269] Cf Partie 1 de ce document.

théorique qui permette de ne pas répondre trop vite aux questions de l'enquête et choisir un terrain qu'il soit possible de caractériser de façon simple et convaincante, choisir aussi une technique. Ce chapitre reprend ces décisions et leur résultat en trois temps. Le premier présente rapidement le schéma théorique retenu qui, on l'a dit, est encore largement redevable à Naville, d'abord pour son analyse des contradictions que suscite le développement de l'automatisme sur l'emploi et précisément l'ample « mouvement désaffectation » dont il est l'occasion[270]. La scission entre systèmes techniques et collectifs humains se creuse par divers mécanismes de mobilité, migration ou fluidification, jetant les bases d'un véritable « drame social »[271] dont Naville voulait que les organisations syndicales et politiques se saisissent. Suivant ce point de vue, l'appariement des individus aux emplois que le Samu social donnait l'occasion d'étudier se présentait donc comme une *désaffectation*. Ce qu'on a traduit avec l'aide d'Etienne Balibar par le statut de « débiteur insolvable », pensé dans le salariat, espérant juste à cette toute première étape défricher l'idée.

Le point suivant du chapitre, aborde l'enquête proprement dite et restitue l'expérience que représente les centres d'hébergements d'urgence pour ceux – hébergés ou salariés – qui sont contraints de les fréquenter. Il présente donc les résultats de deux décisions irréversibles : mener l'enquête dans et sur des lieux plutôt que sur des populations dites sans–abri et y conduire une observation. Le choix d'un lieu – en l'occurrence les centres d'hébergement de nuit gérés par le Samu social de Paris – levait un peu les difficultés des désignations et offrait un objet incontestable, solide même, à l'enquête. On pouvait en suivre le périmètre, le resituer dans des dispositifs plus larges et détailler les opérations qui y étaient menées et les conditions dans lesquelles on produisait et on usait de ces dernières.

Quant au choix de l'observation, il s'est imposé plus qu'il n'a été choisi, comme la moins mauvaises des techniques. Les entretiens notamment se sont révélés impossibles, non que les gens refusent, mais au contraire parce qu''ils les acceptent trop et trop vite. Cette bonne volonté produit des mises en ordre réglée des vies et des situations dont on sent que quelque chose d'autres que l'interaction en cours les commande. De toute évidence, dans ces lieux, le sociologue n'est pas le seul à pratiquer l'art de l'entretien et il rencontre donc

[270] Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit., p. 29.

[271] « Autour de l'automatisme un drame social va se nouer » (*Ibid.*, pp. 46–55.).

des experts de la réponse claire et nette qui rendent très perplexe sur la nature du matériau ainsi recueilli. Être assisté, en effet, c'est apprendre à être interviewé-e et, progressivement, à l'être sans trop d'émotion, ni d'inquiétude. L'apprentissage se fait en de multiples occasions et face-à-face avec une diversité de professionnels pour demander tel droit, éviter telle sanction ou espérer telle solution. Une anecdote de toute fin d'enquête le fera peut-être mieux comprendre. Au mois de décembre qui ramène invariablement quelques journalistes dans les camions de maraude du Samu social ou dans les centres, une des hébergée raconte ainsi l'entretien qu'elle vient d'avoir avec l'un d'eux : « (.".) Il m'a interrogée sur qui j'étais, ce que je faisais là, comment j'étais arrivée là, depuis combien de temps et tout … facile quoi ! ».

On a donc opté pour l'observation en renouant sans le vouloir avec le terrain historique de cette technique qui dès la fin du XIXe siècle a été employée pour décrire la pauvreté[272]. Elle s'est déroulée, dans les centres du Samu social, à raison de deux ou trois soirées ou nuits par semaine pendant quatorze mois. Elle s'est parfois poursuivie hors des centres dans le grand Paris à accompagner des femmes (exclusivement) dans leurs démarches ou dans une infinité de centres commerciaux, à les chercher sur leurs coins de rue ou de métro de la journée, à les manquer aussi. Cette observation a par ailleurs été complétée par d'autres sources dont l'exploitation de la base statistiques du *115* que le Samu social de Paris gère pour Paris[273]. A ce numéro vert installé par la loi de 1998, les appelant-e-s peuvent solliciter un hébergement pour le soir. Leur appel est consigné en même temps que diverses informations qui alimentent la base statistique du Samu qui en propose une analyse annuelle. La recherche sollicitée suivait d'ailleurs une telle analyse qui avait conclu à la montée des demandes d'hébergement de la part de femmes.

On a également exploité le détail de 80 dossiers d'appelants[274] consignant des informations non standardisées que les opérateur(rice)s du *115* jugent importantes de noter. Elles peuvent concerner la vie des personnes avant leur

[272] On pense notamment aux enquêtes de Charles Booth dès la fin du XVIIIe

[273] Données administratives constituées au moment des appels au *115* qui concernaient au moment de l'enquête quelques 28 000 personnes par an [273] constituées par enregistrement de différentes variables au moment des appels : nom, âge, date de naissance, le sexe, etc. Ces données sont purement déclaratives et non obligatoires d'où une grande irrégularité des taux de réponse.

[274] L'exploitation de ces dossiers choisis de façon aléatoire a bien sûr fait l'objet d'un accord de CNIL et du Comité consultatif de protection des personnes dans la recherche biomédicale de Paris Necker sous réserve d'anonymat et d'un usage strictement réservé à l'étude..

premier appel, les raisons qui les ont poussées à appeler et divers commentaires des opérateurs du *115* sur l'humeur, l'état de santé des appelants ou toute autre chose. Ces curieux documents mêlent déclarations des femmes et interprétations des opérateurs sans que l'on puisse nettement les départager mais, ils enregistrent deux données utiles pour la recherche : un détail de la situation au moment du premier appel telle que la raconte les appelant-e-s qui sont alors assez longuement interrogé-e-s par les opérateurs et l'historique exhaustif des éventuels appels suivants ainsi que les réponses qui leur ont été faites.

La restitution de l'expérience des centres est riche, mais reste insuffisante pour comprendre les contradictions et les tensions qui la traversent. Elle ne permet pas non plus d'alimenter la réflexion sur la *désaffectation* à l'emploi ni même aider à en mieux poser les termes. Il faut donc en sortir et la réinterpréter dans un cadre à la fois plus large et historiquement situé ce que présente le troisième et dernier point de ce chapitre. Tentant ainsi d'indexer l'enquête, comme on le propose dans le premier chapitre, on voit – c'est l'hypothèse proposée –l'*urgence* comme une activité sociale à part entière, d'ailleurs très animée de travail dans le sens le plus conventionnel du terme. Elle n'est donc plus seulement une digue passive opposée à la poussée d'une force extérieure qui la déborde. Ces espaces que l'on considère souvent du seul point de vue de la carence de travail sont actifs dans les phénomènes dont ils se chargent et de plusieurs façons, traditionnelles et moins traditionnelles. Leur activité se manifeste aussi par la diffusion des normes et des valeurs qui les régissent en partie. On le voit par exemple avec la notion de « travail sur l'humain » et plus encore avec le « projet de vie ou d'insertion » sans lequel il semble aux professionnels que rien de bon ne peut arriver aux « usagers » de l'urgence et, aujourd'hui, au chômeur, aux étudiants et, en général, à tout actif. Exigence diffusée, mais paradoxale dans un moment où les destins sont moins décidables qu'hier.

L'enquête fournit ainsi quelques linéaments d'arguments qui militent pour considérer les espaces d'assistance, non comme des marges de la société, mais clairement comme un des ces cœurs. Il semble que la sociologie du travail puisse y trouver une matière à réflexion sur le travail comme au cœur de la plus incontestable des industries. C'est ce que le titre de ce chapitre voudrait suggérer.

## I Des débiteurs insolvables

Pénétrant ce terrain nouveau, la sociologie du travail ne fournit pas – immédiatement – de support solide. Du point de vue théorique, de tout autres courants y tiennent le haut du pavé, partageant, dans la veine durkheimienne, une égale préoccupation pour *la solidarité* et *le lien social*. En France, deux perspectives dominent : celle de Castel en appui sur son interprétation historique du salariat[275] et l'évolution de la *condition salariale*[276], celle de Paugam[277] appliquant des influences durkheimiennes et interactionnistes a l'analyse d'une précarisation vue comme expansive[278].

### *1. Une enquête à la frontière*

Au-delà de leurs très réelles différences, ces courants se rejoignent sur une analyse similaire de la situation française vue comme se « fragilisant » sous les coups du chômage que l'on pense à présent *structurel* et des crises qui s'enchaînent. L'État semble impuissant à contenir un mouvement débordant et joue même une partition ambiguë. Les dispositifs qu'il met en place pour faciliter *l'insertion* accordent des souplesses aux employeurs (cdd, temps partiel, emplois aidés, ..) qui ne font, disent les sociologues, qu'alimenter la précarisation en cours. De même, l'assistance qu'il procure stigmatise tout autant qu'elle secoure. Être pauvre c'est donc être démuni de diverses ressources et entrer en relation avec un système d'assistance qui fait perdre l'« autonomie » constitutive des personnes[279] et expérimenter l'indignité[280]

---

[275] Castel R., *Les Métamorphoses de la question sociale : Une chronique du salariat*, Fayard, 1995.

[276] L'un des trois types de lien entre travail et société que définit Castel, les deux autres étant : *la condition prolétarienne* du XIXe siècle basée sur l'exclusion d'un partie du corps social vouée au travail et sommée de se reproduire pour assurer cette fonction et *la condition ouvrière* correspondant grossièrement aux années 1930 où le rapport capital-travail n'est plus aussi tranchée que dans la précédente condition. Globalement, le passage d'un rapport capital-travail violent de la première « condition » aux quelques avantages de la seconde s'arrache par les luttes ouvrières. L'État, dans cet analyse, est vu comme participant au compromis entre les intérêts divers et les exigences du marché.

[277] Notamment, pour le ce qui intéresse ici : Paugam S., *Le Salarié de la précarité*, Presses Universitaires de France - PUF, 2000.

[278] L'état joue ici un rôle plus ambigu d'opérateur de redistribution des ressources et de moteur de disqualification des individus, via des mécanismes d'*étiquetage*.

[279] Serge Paugam reprend ici les étapes de la carrière que H. Becker avait, dans le cadre d'une approche rénovée de la déviance, appuyée sur les fumeurs de marijuana.

*des identités négatives*. Une indignité parfois si profondément intégrée que certains s'abandonnent à un nihilisme aussi absolu que douloureux. Les « naufragés » que décrit Patrick Decleck[281] sont de ceux-là.

En bref, les avantages péniblement acquis par la lutte semblent s'effilocher dans un rapport de force très défavorable aux salariés. La *condition salariale* que Castel décrit comme un statut ouvrant droit à l'assurance et à la protection se trouve menacée et tend à se dégrader[282] durcissant les positions des plus pauvres et (r)ouvrant une zone de vulnérabilité entre ces derniers et les « stables » qui jouissent d'un travail sûr et de relations solides et les « exclus »[283]. Tout dans la société des années 1990 semble conforter cette thèse de la « rupture sociale » que les sociologues construisent en lui donnant une radicalité variable. Elle donne sens et fait converger quantité d'observations empiriques souvent requalifiées : « nouveaux pauvres », chômage, l'enrichissement d'une partie de la classe moyenne sur certaines activités, le rôle des cadres, montée d'une problématique de la souffrance. Le champ littéraire s'en fait l'écho en faisant de *l'horreur économique* de Viviane Forrester un impressionnant *best seller*.

Plus globalement, le travail lui-même, sa place dans la société et ses *fonctions sociales* sont interrogés. On se demande, mobilisant Arendt cette fois encore, si cette activité somme toute restrictive des possibles humains, n'a pas achevé un cycle montrant tout l'arbitraire d'y fonder les sécurités et les assurances individuelles et collectives. Marx pour lequel le travail constituait la source vive de la société se serait donc trompé et se diffusent alors, parallèlement aux théories de *l'exclusion*, de la *précarisation* ou de la *désaffiliation,* une pluralité de thèses sur la fin du travail[284] cherchant les fondements de la future

---

[280] Voir l'ouvrage de 1978 de Geremek, réédité en 1987 : Geremek B., *La potence ou la pitié*, Gallimard, 1987.

[281] Op. cité

[282] Plus qu'elle ne se transforme comme l'annonce le titre de l'ouvrage. Notons que, pour Castell, la précarisation en cours ne tient pas exclusivement à la dégradation de la situation économique. Joue également un mouvement d'individualisation qui fragilise les individus et accélère les processus de désaffiliation. Ce mouvement est porté par l'émergence d'une classe moyenne de jeunes cadres dynamiques dans les années 1980 qui ont accepté et diffusé une culture de la performance. Il est également favorisé par la précarisation du travail qui résulte de la recherche de flexibilité des entreprises.

[283] La notion de *désaffiliation* que Castel invente à cette occasion plutôt que celle d'exclusion, veut signaler l'articulation de ces différentes zones et le possible retour vers des positions plus stables et plus sûres des plus pauvres, pour peu que les aides publiques s'y attellent.

[284] Notamment qui a été beaucoup discuté en France : Méda D., *Le travail : une valeur en voie*

société. Il n'est pas question ici, comme nous l'avons vu dans la recherche précédente sur le flux automobile de saisir les transformations du travail lui-même en transformant le terme même en « activité » ou « service ». Si les débats de la fin des années 1990 mettent le travail sur le devant de la scène, c'est pour sa carence, voire son absence bientôt sa fin. De fait, on se passe assez bien des sociologues du travail et de leur cinquante ans de travaux accumulés y compris quand ils traitent des formes contemporaines du chômage et des épreuves qu'elles constituent pour les individus[285].

Comme le suggère Bernard Friot, peut-être avons-nous une part de responsabilité dans cette « exclusion » du travail par les discussions critiques que nous n'avons pas su mener, notre difficulté à faire valoir l'utilité de nos travaux[286] et d'absence d'interprétation alternative, documentée et concrète, des phénomènes dont les analyses du lien social proposaient l'interprétation. Toujours est-il que la sociologie du travail semble toucher aux limités de son périmètre disciplinaire. Elle a attentivement suivi la transformation des formes d'emploi et continue à le faire. Elle a également pris en compte la progression des situations de chômage – et de chômage de longue durée – dans lesquelles l'absence de travail est durable et conduit le cas échéant à la radiation, c'est-à-dire hors de l'espace régi par le droit du travail. Au-delà de cette ligne cependant, l'investigation est rare comme si le champ disciplinaire héritait son périmètre de la définition que le droit fixe à son objet. Comme si la dichotomie travail/absence de travail – *vs* activité/inactivité – fixait une frontière pertinente à la discipline.

Or, cette frontière est embarrassante pour la recherche qui débute au-delà

---

*de disparition ?*, Paris, Flammarion, 1995. mais également : *L'économie solidaire: une perspective internationale*, Paris, Desclée De Brouwer, coll. «Sociologie économique», 1994; Caillé A. et Le Goff J.-P., *Le tournant de décembre*, Paris, Éd. la Découverte, 1996; Gorz A., *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, Galilée, coll. «Débats», 1997; Rifkin J., *La fin du travail*, Paris, Éd. la Découverte, coll. «La Découverte poche», 1997. Voir le retour critique qu'en propose François Vatin : Vatin F., *Le travail et ses valeurs*, cit.

[285] Demazière D., *Sociologie du chômage*, Paris, La Découverte, 2006; Demazière D. et Pignoni M.-T., *Chômeurs du silence à la révolte*, Paris, Hachette littérature, 1999.

[286] Le livre de Robert Castel ne suscite pas beaucoup de réaction dans la discipline hormis un symposium organisé par la revue Sociologie du travail en 2001 Didry C. et Friot B. et Castel R., « Symposium sur : Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat, de Robert Castel », *Sociologie du Travail*, vol. 43, 2, 2001, p.p. 235–263. Bernard Friot qui participe à ce symposium écrit plus tard en complétant la critique des propositions de Castel sur le salariat : « On peut mettre longtemps avant de trouver pourquoi la lecture d'une œuvre vous laisse réticent » (Friot B., « Liberté ou sécurité du travail », *L'Homme et la société*, vol. n° 152-153, 2, 2004, p.p. 247–258. .

d'elle et pas seulement pour le relatif dénuement dans lequel on se trouve. Elle participe en effet d'une distinction entre populations « pauvres » qu'on est venu étudier et les autres groupes sociaux auxquels, accessoirement, on appartient. La continuité posée entre « eux » et « nous » est plus rhétorique que pratique. Sur le terrain, on sait d'emblée qu'il faudra faire avec une particularité irréductible des situations examinées. Autrement dit, avec cette distribution des objets de recherche, les populations « pauvres » semblent ne pouvoir dire de la société autre chose que ses faiblesses et son impuissance sans cesse croissante à éviter le pire aux individus. Elles ne peuvent renseigner sur « les centres » que comme un spectre qui les menace. Il revient à la recherche de témoigner de leur expérience particulière, douloureuse et affligeante. Les travaux qui en montrent la densité et la plus grande complexité[287], reprennent malgré tout la délimitation initiale.

## *2. Un appariement de travail particulier*

Reposant sur une conception du travail relationnelle et non substantielle, les analyses de la relation salariale évitent ces difficultés. Elles permettent d'interroger différemment les secousses sociales dont nous sommes les témoins en n'appréhendant plus le travail (ou sa carence) comme leur cause non discutée, mais comme un problème à élucider. « Les situations de précarité » et précisément celles auxquelles le Samu social de Paris donne accès y sont vues comme un mode d'appariement parmi d'autres d'un système d'opérations et d'un collectif humain. Un appariement qui se réalise hors des périmètres économiques conventionnels des différentes formes possibles d'entreprise et qui donne accès à des ressources, certes minimales, mais sans contrepartie de travail, c'est-à-dire sans consommation d'un moment de la vie par l'activité collective de production. Les théories du lien social expliquent immédiatement cette situation par la raréfaction du travail que les mieux dotés se réservent et se partagent. Les théories de la relation salariale y voient une série de questions et presque un paradoxe.

Etienne Balibar utilisent l'expression de « débiteurs insolvables » pour caractériser la situation des populations dites exclues[288]. L'expression nomme

[287] Comme on avait pu le faire pour la « classe ouvrière » Hoggart R., *La culture du pauvre*, Les Editions de Minuit, 1970; Grignon C. et Passeron J.-C., *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Gallimard / Seuil, 1989.

[288] Balibar E., *Les frontières de la démocratie*, Paris, La Découverte, 1992.

parfaitement le type d'appariement auquel ces populations sont assignées. Être débiteur, c'est en quelque sorte, un équivalent du salariat et nous le sommes toutes et tous, pauvres ou non. Sécurité sociale, syndicats, systèmes de formation, troupes de théâtre, hôpital, services de communications diverses, crèches, etc., sont autant d'institutions qui gèrent nos vies présentes, celles de nos enfants et des générations à venir. Ces institutions collectent nos cotisations, prélèvent l'impôt ou en reçoivent des fractions redistribuées par un État qui leur a reconnu une légitimité. Cette redistribution se réalise sur des principes de compensation, de formation, de prévention, d'adaptation, etc., d'une façon qui reste foncièrement extérieure à nous[289]. La « classe ouvrière » ou la classe des salariés – c'est-à-dire ceux qui ne vivent que de la mise en œuvre de leur capacité de travail au service de la reproduction du capital – est ainsi gérée de l'extérieur par des États contrôlant (et s'affrontant à) diverses institutions en charge de cette gestion [Rolle, 1997][290].

En ce sens, nous sommes nous aussi usagers de services pour lesquels nous avons cotisé et qui nous reviennent (plus ou moins) par le biais de ces institutions. Elles marquent fortement nos vies, même si de façon différente et plus diversifiée que pour les populations qui s'adressent au Samu social. Tous débiteurs donc, mais à la différence des pauvres, nous honorons nos dettes et en contractons d'autres par la mise en usage de notre force de travail. Nous sommes à ce titre des « débiteurs solvables », tandis qu'ils sont des « débiteurs insolvables ». Ils consomment des services (minimum, on s'entend bien) dont ils ne peuvent ni ne pourront payer le coût. Soit un statut particulier et, par bien des côtés, inédit.

Ce n'est pas en effet celui que Marx appelait l'armée de réserve industrielle qui « tenue dans la misère était toujours disponible pour la demande capitaliste » [291] et qui exacerbait la concurrence entre travailleurs. Il ne semble pas s'assimiler non plus à ce qu'il appelait le paupérisme : « hôtel des invalides de l'armée active du travail et le poids mort de sa réserve »[292], composé des vieux, des handicapés, des veuves et de divers autres inutiles au capital. Ce dont il s'agit ici, c'est l'accès aux moyens de vie sans passer par l'emploi dans une société où l'emploi, comme mode d'accès aux marchés, est

[289] Rolle P., *Où va le salariat ?*, cit.

[290] Particulièrement, pages 49-64 et l'entretien pages 103-113.

[291] Travail salarié et capital 1849 [Marx, 1965]

[292] Ib idem.

devenu l'alpha et l'oméga de la vie sociale.

Le problème est de comprendre cet étrange statut dans une économie capitaliste qui reste le cadre foncièrement commun du déroulement de nos vies. Comprendre les mécanismes par lesquels des individus ou plutôt des groupes d'individus se trouvent assignés, parfois dans la durée, à des positions de « débiteur insolvable » et comprendre enfin ce qui rend possible cette assignation et son renouvellement. Au niveau de l'enquête empirique, comprendre se traduit en autant d'objectif de documentation ; la notion de « débiteur insolvable » permettant de ne pas adopter trop vite les analyses en termes de rupture sociale qui organisent si fortement le territoire de la recherche.

## II Le désordre des lieux : l'expérience de « l'urgence »

Munie de ces quelques perspectives théoriques, l'observation des centres d'hébergement commence, espérant ne pas comprendre trop vite ce monde qui se vit comme « l'urgence sociale » et dont elle tente de restituer l'expérience. Des expériences faudrait-il dire, car hébergé, salarié ou bénévole, on n'y vient pas par les mêmes chemins, ni, bien sûr, avec les mêmes mobiles. Les centres sont d'abord des lieux, objets solides par excellence et espace clos par de lourdes portes qu'on ne franchit qu'avec de bonnes raisons et après contrôle minutieux. Clôture de l'intérieur aussi pour les hébergés qui, une fois dedans, ne pourront en sortir avant le matin. Les portes font la frontière avec la rue et ses excès menaçants, remplacent le portier et limitent les va-et-vient que les voisins n'apprécient guère d'autant que leurs habitants du soir, malgré les efforts des gestionnaires des centres pour les disperser, ont tendance à occuper les alentours dans la journée, histoire de limiter un peu les déplacements[293].

### *1. Vies des centres*

La vie des centres est pluri-cyclique et, selon le cycle considéré, leur usage, l'organisation de l'espace et leur couleur générale se modifient. Le cycle des hébergés s'ouvre en fin d'après-midi et s'achève au matin du lendemain,

[293] Accompagnant quelques personnes en journée, les périples s'étendaient au moins sur 10 km environ, parfois 15.

jusque vers midi quand les impressionnantes escouades de nettoyeuses, toujours africaines, pénètrent les lieux, recouvertes des pieds à la tête de protections sanitaires comme si la contamination menaçait de toute part. Le cycle des « agents »[294] d'accueil anticipe un peu le précédent, commençant et finissant un peu plus tôt. Le cycle de jour enfin ramène en horaires de bureau les « conseillers sociaux » que les hébergés de la nuit rencontrent au matin pour constituer un dossier d'aide, rétablir des droits, chercher d'autres solutions d'hébergement, etc. Ils pourront également consulter le médecin en vacation. A chaque moment, sa densité d'occupation[295], son type de professionnel, ses face-à-face, ses interactions et ses enjeux.

Cependant, cette diversité se forge au même alliage temporel qui mêle une intensité active des travailleurs à une vacuité atone des hébergés. Ainsi, l'absence de ces derniers les après-midis, que les « conseillers sociaux » réservent aux démarches administratives ne distingue pas vraiment ces moments de ceux où ils sont là. Par exemple les soirs qui rassemblent la troupe la plus large semblent au premier abord rythmés par une routine commune marquée par deux moments forts où professionnels et hébergés se font intensément face. Deux moments de distribution des numéros de lit de la nuit et des repas chauds du soir. Suivant les salariés, ces deux évènements ne sont que deux tâches parmi bien d'autres, rituelles elles-aussi : contrôler l'accès en le limitant aux seuls noms de la liste reçue du *115*, préparer la table des collations pour les premiers arrivés, distribuer draps et serviettes en non-tissés, etc. et, constamment, surveiller les lieux prêt à réagir à la moindre menace de trouble.

Dans cette série, les deux distributions sont plutôt ennuyeuses pour les salariés, pénibles plutôt, du « sale boulot » qu'on évite autant qu'on peut. Notant ceux qui y échappent moins que d'autres, on découvre les hiérarchies implicites des agents. Ces tâches ne sont pas physiquement pénibles et le contact avec les hébergés ne rebute personne ici, tant s'en faut. Simplement, elles exposent à leur jugement et, sous ce jugement, ou l'interprétation qui en est faite, elles paraîtront totalement serviles ou, au contraire, noblement désintéressées. La valeur du travail et d'une certaine façon celle de ces agents

[294] C'est ainsi que les personnels du soir étaient désignés dans les conventions collectives au moment de l'enquête.

[295] D'une dizaine en après-midi exclusivement des personnels reconnus par le Samu social comme travailleur social à quelque 120 la nuit en période de grands froids, quand toutes les places des centres sont réquisitionnées.

eux-mêmes s'y décident dans une activité interprétative constante et éprouvante qui réduit considérablement la capacité d'ignorer l'ironie de la remarque qu'on reçoit, le sourire qu'on imagine en coin et le regard qu'on juge méprisant. Cette tension larvée anime les relations avec les hébergés dès qu'elles ne sont plus électives les rendant profondément ambigües.

Pour les hébergés, les deux distributions sont capitales, notamment la première d'où comme à une loterie quotidienne chaque soir rebrassée, on tirera le bon ou le mauvais numéro de lit. Le bon numéro, c'est la chambre pas trop isolée, ni trop grande qui promet une nuit peu bruyante et moins risquée du point de vue des vols. Les premiers servis ont davantage de chance, on se dépêche donc d'arriver et, si la distribution débute vers 20 heures, on commence la file pour attendre dès qu'on arrive, même dès 18h30. Munis de leur nécessaire de nuit en non-tissé, les hébergés sortent content ou catastrophé de l'opération colorant le second moment de leur soirée : le repas du soir. Ce second moment est moins décisif que le premier, mais la file se forme néanmoins et sans grande raison car la place et le nombre des repas sont toujours suffisantes. Ce repas est souvent le seul repas chaud pris dans la journée et donc apprécié à ce titre. C'est aussi un moment d'échanges très spécifiques parce que l'équipe des accueillants s'est, à l'occasion des repas, renforcée de bénévoles disponibles, ouverts et toujours prêts à discuter de tout et avec tous. Le repas est aussi, qu'on y participe ou non, l'occasion d'infini commentaires sur la qualité – que les hébergés trouvent toujours douteuse – de ce qu'on mange. Bref, les repas tuent remarquablement le temps !

Hors ces deux moments, le temps s'étire pour les hébergés qui ne pourront rejoindre leur lit qu'en fin de soirée, quand les personnels – dégagés de leurs autres occupations et jamais trop pressés de l'être – gagneront leurs bureaux de surveillance aux étages. En *attendant*, le temps se tue au coin bibliothèque et ses livres improbables : *Ski en dix leçons*, *La cuisine Russe*, au « bar » où s'achète pas cher des boissons toujours sans alcool, en jeux de société rarement utilisés car l'activité est périlleuse ou en douche jamais obligatoire. Faire des files et surveiller que leur ordre complexe soit respecter est autrement efficace et les hébergés y consacrent l'essentiel de leur soirée, exaspérant les personnels qui n'en comprennent pas les raisons et font tout ce qui est en leur pouvoir pour leur éviter. Rien n'y fait, la file se reforme.

C'est que les centres d'urgence sont conçus et délibérément organisés pour empêcher le moindre ancrage des hébergés. Les efforts tendent à empêcher la

métamorphose des lieux en *domicile* : les chambres et les lits dont on change tous les jours, les allées et venues impossibles ou contraintes et l'impossibilité du *faire*. Les gestes les plus quotidien de notre ordinaire : prendre un café, un verre d'eau, choisir le morceau de viande, déplacer un peu la table, le fauteuil, réorganiser la chambre, laisser un objet, etc. demandent ici la médiation d'un tiers accrédité : membre du personnel ou bénévole. Dans les centres, on *ne fait pas,* on *fait faire* et leur espace sans prise se fait aussi vide que le temps. Les escouades de femmes africaines qui traquent au midi le miasme et le sale, semblent, chaque jour, effacer aussi la mémoire de la nuit. Les centres y inventent un éternel présent pour leurs hébergés où rien ne se dépose, rien ne s'acquiert. Cette déprise des hébergés est-elle, comme y invite Mary Douglas[296], à la source de leur sentiment quasi phobique de vivre dans la souillure et leur terreur de la contamination ? Le rapport au lieu sonne durement de tous ses échos possibles.

## *2. Mouvements des corps*

Les différences de rythme et d'activité se lisent encore dans l'ampleur des mouvements que s'autorisent les hébergés et les salariés. La chose est vraie tout le temps, mais particulièrement nette en soirée. Ces mouvements se réduisent au possible pour les hébergés tandis qu'ils sont complets pour les seconds. Pourtant, regardant la photo des présents d'un soir, rien, dans les corps figés des uns et des autres ne les distingue : ni costume, ni badge (hormis pour les bénévoles qui les perdent très vite), ni attitude, ni âge, ni couleur de peau. Si une ou deux trognes illuminées tranchent un peu, l'ensemble pourrait d'ailleurs se rencontrer en bien d'autres lieux. De fait, quand les néons ne sont pas trop crus, les murs pas trop grêlés et si on oublie les lourdes portes qui les « abritent », les centres sont, somme toute, des lieux familiers. Et cette proximité est un des premiers résultats de l'enquête, premier trouble aussi. Bien sûr, les « grands désocialisés » sont aussi là avec lesquels les distances sont patentes et constamment réactivées. Mais s'ils sont

[296] Le sentiment de souillure, précise-t-elle, ne se fonde ni sur une angoisse sacrée, ni sur les craintes de la maladie, ni forcément sur une menace « réelle ». Il découle de *l'impossibilité d'ordonner son univers*, de le mettre en conformité avec l'idée que l'on s'en fait ; autrement dit l'impossibilité d'associer une forme et une fonction. Douglas M., *De la souillure : Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Editions La Découverte, 1992. De fait, la rue ou des squats que j'ai pu visiter en tentant de ls fuir au plus vite semblent infiniment plus « propres » et plus sûrs aux hébergées que les centres.

absents de la photo, c'est qu'ils n'arrivent qu'à la nuit traversant furtivement le centre qu'ils retraverseront de la même manière aux premières heures du matin.

Les mouvements et, avec eux, les lieux sont aux salariés, hormis quelques secousses d'hébergés : des « incidents » ou des « crises » qui doivent être rapidement maîtrisées. Ils s'y déploient totalement et bougent beaucoup, leur regard fouillant l'espace à la traque du moindre problème. « Leur boulot » c'est de gérer la situation – entendre toutes situations de violence – qui se rejoue chaque soir car ils ne connaissent ni les hébergés du moment ni ne savent jamais comment tournera l'alchimie de leur rencontre. Par principe, donc, ils se méfient de tout le monde et se méfient de tous y compris des gentils que la tristesse d'un jour de pluie ou les retards du RMI peuvent changer en démon.

L'espace des hébergés est beaucoup plus restreint. Lui sont notamment retranchés tous les recoins qui pourraient abriter de dangereuses tractations. Mais, même réduit, l'espace n'est jamais utilisé totalement et la pente est à la fixité. Entrant dans les lieux, chacun-e choisit sa place, jamais au hasard. Idéalement, elle est proche de la pièce aux numéros ou du « restaurant » et loin de qui on veut se distinguer : celui qu'on trouve un peu sale, celle qui radote, celle qui tousse, etc. Une fois choisie, les hébergés y tombent et en décollent le moins possible à moins qu'un évènement survienne qui perturbe l'arbitrage antérieur et oblige à exil, par exemple quand celle qu'on voulait éviter se rapproche dangereusement. S'il faut s'absenter un moment, on demande au voisin de « tenir la chaise ». Mission pas facile qui, quand on la réussit, suscite la reconnaissance sincère du « propriétaire du siège » à son retour.

Sans prise sur le temps ou sur l'espace, les hébergés se fixent dans l'attente en bougeant le moins possible. Peut-être sont-ils fatigués aussi de leurs longues courses dans la ville : un vestiaire ici où les sacs sont laissés, un café sympa et pas cher ailleurs, une bibliothèque dont les sanitaires sont possibles, une lessive à faire et, peut-être, des démarches à poursuivre, des dossiers à constituer, d'éventuels employeurs à rencontrer, sinon, les galeries marchandes des centres commerciaux, léchant soigneusement toutes leurs vitrines.

## *3. Emprise de la parole*

De cette humanité en campements, il faut à présent faire monter les rumeurs, car les centres d'hébergement s'écoutent tout autant qu'ils s'observent. La parole y prend en effet des aspects formidables et une matérialité impossible à manquer. On s'y heurte aux premières heures de l'enquête, apprenant que les paroles qu'on dit sans y penser parfois ne sont jamais ni neutres, ni anodines. Parler de la pluie et du beau temps, ce n'est pas parler de la pluie ou du beau temps, c'est accepter – sans le savoir souvent –, un pacte de non-agression qui suppose engagement réciproque. Si on l'ignore ou si on l'oublie, en allant discuter avec untel ou unetelle, l'agressivité ou l'indifférence de qui se sent trahi-e par ce papillonnage a tôt fait de sanctionner la légèreté. C'est trahison en effet de courtoisement bavarder avec l'alcoolique notoire, la dame respectable ou la junkie, les mettre dans le même sac – pareil au même – quand l'enjeu de chacun est de, désespérément, se distinguer. Discuter avec quelqu'un-e ou refuser de le faire, c'est aussi savoir qui on est.

Dans les centres, la parole scelle donc les alliances et marque les différences qu'on ne peut inscrire dans l'espace. Aucun recoin où se retrancher, aucun mur qui sépare vraiment, l'espace est toujours ouvert et on y reste sous les regards de tous ce qui attache aux autres. Parler ne pas parler, c'est accepter ce lien ou le contester. La parole scelle les alliances, elle arme aussi les assauts. La parole y remplit une fonction stratégique – au sens militaire du terme – dans le rapport aux autres et au monde qui accompagne les attaques et les replis dont les centres sont constamment le siège et qui n'épargnent personne. L'injure y est reine avec tous ces excès, l'incroyable habilité orale que donne la culture populaire avec sa terrifiante efficacité. La trame varie rarement : la « race », le physique et, faute de mieux, le sexe sont les ingrédients de base amalgamés à des choses improbables qui passent par la tête. L'objectif est de frapper fort ceux qu'on veut punir ou, le plus souvent, tenir à distance. Faire aussi comprendre aux autres que « qui s'y frotte, s'y pique », réfléchissez à deux fois avant de chercher noises ou de tenter de vous rapprocher. C'est rarement une expression seule et cinglante comme « baleine excentrique ! » jetée par exemple à une femme, bien en chair en effet, qu'on accuse de passer devant les autres dans la file. Plutôt des ribambelles d'injures qui, parfois, peinent à s'arrêter. Le ton est donc souvent haut dans les centres d'hébergement accompagné de gestes parfaitement clairs qui soulignent les

intentions du discours.

Outre ces combats, la parole s'organise aussi en récits. Récits particulièrement frappants par la métamorphose qu'ils suscitent chez ceux qui les exposent et leur charge affective. Par exemple, un petit homme discret d'une quarantaine d'années à l'allure ordinaire se lance dans le récit de son malheur sans que rien ne l'y invite. Il raconte l'insouciance du bonheur initial, l'inquiétude diffuse, l'éclatement du drame et la folie du désespoir qui l'a conduit là où il est aujourd'hui. Le récit est exemplaire de que les hommes produisent mettant en scène la femme aimée : l'épouse, l'amante, la fille, la mère, la sœur fidèle, etc. qui abandonne, qui disparaît ou abandonne soudain et laisse désemparé. Dans le public, on chuchote qu'il n'a jamais été marié, qu'il n'a jamais eu de fille ou jamais eu de sœur, mais cela ne l'empêchera pas de redonner le même récit plus tard, un autre jour, avec la même émotion. Ces récits sont inaudibles pour les personnels des centres qui les reçoivent comme des dénis de réalité et qui semblent les accabler.

## *4. Épreuves*

Salariés ou hébergés, chacun traverse les lieux à son pas et dans son histoire. Personne cependant ne parvient à se protéger de l'expérience commune qui s'y fabrique. Ici on est solidaire de la pire des façons et les lieux pèsent d'autant plus qu'on a, hébergé ou salarié, du regret à se trouver là. La chose est évidente pour les hébergés quel que soit le secours reçu et qu'ils reconnaissent facilement. Outre la position de demandeur qui personne n'apprécie, l'expérience qu'ils vivent est intense et paradoxale. Elle est éprouvante d'une façon sans doute unique dans la société en ce qu'elle cumule et combine la vacuité du temps et une intensité exceptionnelle d'affects, reliées et accentuées par la réduction drastique de leurs moyens d'(ré)action. Trop de violence, trop d'injures, dites ou non, trop de menaces, trop de malentendus, trop de récits, suspendus dans le vide d'un temps infini sans moyen d'y (ré)agir par le décret d'une volonté têtue d'empêcher les ancrages.

Si elle est différente, l'expérience que les salariés retirent des centres tourne aussi à l'épreuve, particulièrement pour les agents de nuit qui assurent la plus large présence auprès des hébergés, les contraintes professionnelles les plus

lourdes et des conditions salariales et professionnelles les moins favorables. Au moment de l'enquête, la plupart touche bientôt au terme de leur second contrat de trois ans. Près de six ans donc d'engagement dans un emploi dans lequel ils se sont d'abord jetés avec énergie. Sans diplôme spécifique, notamment du travail social – hormis les chefs d'équipe souvent éducateurs spécialisés – ils avaient peu de chance de se stabiliser et l'offre du Samu social de Paris a d'abord été une opportunité à saisir. La mission proposée répondait par ailleurs exactement à leurs convictions et à leur désir de faire œuvre utile. Cinq ou six ans plus tard, ils parlent de leurs faibles perspectives professionnelles, de leurs fortes contraintes qui pèsent sur les familles qu'ils ont constituées depuis et sur ce qui leur semble aujourd'hui l'illusion de leurs espoirs de contribuer à limiter la précarité. Leurs tâches ont progressivement perdus de leur grandeur et ils se voient au service d'hébergés profondément égoïstes, dépris des formes élémentaires de politesse et oublieux de la notion « d'effort » personnel en raison de l'assistance dont ils bénéficient. C'est ainsi – parce qu'ils sont eux-mêmes vitalement engagés dans la situation – qu'ils traduisent l'attitude que l'expérience imposée aux hébergés leur commande en grand partie. Les salariés ont donc autant que ces derniers de regrets de se retrouver dans ces lieux, n'était les collègues qui sont aussi des amis proches.

## III Les services de l'*urgence*

L'observation des centres d'hébergement d'urgence permet donc d'approcher l'expérience qu'implique le statut de « débiteur insolvable ». Une expérience éprouvante qui rend concrète la notion d'insolvabilité comme réduction drastique des capacités à réagir aux épreuves. Si nous pouvons tous, dans le cours de nos vies, rencontrer de telles épreuves tout aussi intensément émouvantes, nos capacités d'y réagir sont en revanche variables et, précisément, réglées par la nature de notre affectation au travail. Salarié, donc solvable, il est possible de se tenir à l'écart en revendiquant le statut de malade, en organisant l'exil dans nos espaces personnels que nous payons, en cherchant des ressources du hors-travail, etc. Insolvable, les ressources sont systématiquement médiées par les multiples institutions qui les proposent contribuant (bien malgré elles) à entretenir et intensifier l'épreuve. Le statut de débiteur insolvable se marque donc par une délégation à ces institutions qui procurent nourriture, habillement, hébergement ou loisirs. Elles sont, pourrait-on dire, chevillées à la vie et la pénètrent en de multiples points les plus

quotidiens.

Ce n'est donc pas tant, les conditions spécifiques de *l'urgence* qui éprouvent les individus et leur fait peu à peu perdre leur *sociabilité*. La métaphore de la jungle –courante de la littérature sur ces questions et dans les propos des interlocuteurs – traduit cette idée d'une reprise par une Nature (sauvage) imposant la lutte pour la survie et faisant triompher les égoïsmes et dont la rue serait l'expression même. Peut-être est-ce précisément l'inverse, une entière (et excessive) socialisation. Aussi, nous sommes bien du même monde avec les hébergés des centres, une forme contemporaine et mal connue du salariat, mais, étant solvables nous achetons le « privé » qui leur est inaccessible.

La « désaffectation » du travail compose donc, dans les lieux observés, une relation hyper-socialisée et, en ce sens, pétrie de travail. Car si, depuis la nuit des temps, on vient en aide aux plus pauvres sur divers aspects de leur vie, aujourd'hui cette assistance est essentiellement assurée par du travail dans ses formes les plus conventionnelles : contrats de travail et calculs économiques qui président, ici comme ailleurs, à l'ajustement des ressources pour la production de l'assistance. Bref, ce travail relève d'une division du travail, c'est-à-dire une affectation d'individus à des tâches définies à un moment donné et dans laquelle on sent que le plus classique des calculs économiques a compté.

Dans ces centres d'hébergement, réputés incarner l'éloignement du travail et les effets de sa carence, c'est donc le travail que l'on retrouve aussi. Certains occupants des centres reçoivent plus ou moins salaire contre la mise à disposition de leur capacité de travail qui se trouve affectée à une production sur la base d'un calcul économique des plus classiques. L'opérateur de cette division du travail n'est pas ici une entreprise, mais une association[297] ce qui ne change pas fondamentalement les choses. Globalement, le statut de « débiteur insolvable » est produit par des « débiteurs solvables », le non-travail s'opère par du travail ou, si l'on préfère, une force de travail est mobilisée dans et par la démobilisation d'une autre.

Aussi, la compréhension plus large de l'expérience des centres, et l'éclairage de certains de ses mystères ou incohérences, supposent de sortir de ces lieux

[297] Précisément un GIP : Groupement d'intérêt Public, c'est-à-dire une personne morale de droit privé poursuivant un but d'intérêt général non lucratif dont les membres peuvent être publics ou privés et qui est apte à recevoir des fonds privés ou publics qu'il gère avec des contraintes comptables allégées.

où l'observation s'est menée. Ou plutôt, de les *recadrer* dans un espace qui intègre les mécanismes qui les structurent. Ce nouveau cadre reprend ce qui constitue *l'opération* de l'entreprise[298] – ici, nous l'avons dit, de l'association – ou sa *compétence collective*. C'est ce que le premier chapitre de ce document entendait par « indexation » de l'enquête qui permet de comprendre à quelles conditions il est possible d'observer ce qu'on observe. En effet aucune des multiples caractéristiques des centres d'hébergement n'est la seule possible. Leur taille, leur organisation des tâches, l'angoisse de voir hébergés, les services qui y sont délivrés, la forme de cette livraison, le *115* lui-même, aucune de ces caractéristiques. Toutes relèvent de mécanismes plus ou moins contraints, dans d'autres lieux et dans d'autres temps, dont il faut remonter les généalogies. C'est ce que permet la notion d'*opération* dont on a dit les proximités avec celle d'*institution* de Hughes, comme partie prenante d'une division du travail d'ensemble.

Cette *opération* peut se saisir ici comme production d'un *service* tel qu'en produisent les banques, l'enseignement, les bureaux d'études, etc. Il s'agit pour le Samu social d'organiser un hébergement provisoire et un premier pas d'assistance pour des publics variables, en nombre et en caractéristiques, qui sont réputés en difficulté. Dit ainsi, l'*opération* intègre les *publics* auxquels elle se destine et dont il faut aussi considérer les usages qu'ils font des lieux. Les centres sont donc l'occasion d'une rencontre d'un *service* et de ses *publics* dont les termes sont préparés avant et ailleurs. L'indexation de l'enquête tente d'en rendre compte au mieux. On examine donc les conditions de production du service, puis les *usages* auxquels ils donnent lieu, espérant par cette indexation comprendre mieux ou plus complètement l'expérience qu'on a approchée par l'observation.

## *1. Un service d'urgence*

Le service d*'urgence* que délivrent les centres d'hébergement du Samu Social relève structurellement de la définition qu'en a donnée la loi de 1998. Mais, on l'a dit, les initiatives que recouvre le seul terme *d'urgence* sont d'une variété presque infinie. L'opérateur du service joue donc un rôle, même si son action est règlementée et, au moins, comme nœud d'articulation de diverses ressources nécessaires à la production du service et dont il propose une

[298] Voir chapitre 1

combinaison qu'il juge optimale. Dans cette rapide discussion, on s'intéressera donc au nœud particulier qu'organise le Samu social, gestionnaire des centres observés auquel revient si ce n'et de décider, du moins de mettre en œuvre un certain nombre de « décisions » qui fixent l'existence même des centres et leur fonctionnement ; en premier lieu, leur (grande) taille.

Le choix de structures centralisées pour accueillir les hébergés relève assurément d'un calcul d'efficacité dans l'usage des ressources de diverses natures qu'exigent le *service* produit (personnel, repas, entretien, fournitures diverses, livraison d'eau et de gaz, etc.). La taille des centres d'urgence s'est inscrite dans la loi, mais celle-ci a entériné un usage et non créée une norme nouvelle. Cette taille traduit un choix de centralisation dont on peut penser qu'il a reçu l'assentiment des financeurs publics et privés[299] du Samu et privés qui y ont vu un gage de bonne gestion de leurs fonds. Cette option guidée par l'économie structure la production régulière du service, même si elle n'est plus discutée, ni discutable. La nature de l'accueil, les modalités de gestion de la main-d'œuvre comme la façon de régler le dilemme classique de la maîtrise de la certification[300], etc., tous ces éléments qui constituent l'association, en seront affectés et seront également l'objet du même calcul économique « rationnel ».

Du point de vue de la main-d'œuvre, le Samu social» a recours, pour la masse indifférenciée de ses « agents », à un marché concurrentiel dont très peu de travailleurs sont exclus[301] qu'il affecte aux tâches les plus longuement et le plus frontalement en contact avec ses *publics*. Des professionnels sont également recrutés sur des marchés fermés (médecins et (peu de) travailleurs sociaux), complétés par quelques salariés qui ont fait l'effort de se former eux-mêmes à l'université, que l'on juge méritant s et qui se voient offrir des conditions salariales plus avantageuses. Ce sont les « conseillers sociaux » assurant à un coût moindre que des travailleurs sociaux classique la gestion des dossiers des hébergés et que ces derniers peuvent rencontrer au matin. L'institution juxtapose donc des « métiers », c'est-à-dire des marchés du travail et des modes de gestion différenciés. Ce faisant elle distribue et valide

[299] Souvent de grandes entreprises qui réalisent à cette occasion des opérations très publiques de mécénat.

[300] Tripier P., *Du travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, cit.

[301] Tout le monde peut en principe poser sa candidature..

des hiérarchies de valeurs sociales qui s'attachent à telles ou telles tâches.

Le « spleen » des agents de la nuit dont l'usure semble la trame y trouve aussi quelques racines. Alors que ces agents assurent le plus gros du *service*, leurs salaires sont inférieurs d'un tiers à ceux des « conseillers sociaux » et de moitié à ceux des chefs d'équipe. Pour améliorer leur situation, il leur faudrait assumer le coût d'une formation universitaire en espérant se voir reconnaître le statut de « conseillers sociaux ». Mais ceux qui tiennent ces postes ne semblent pas vouloir s'en dessaisir à brève échéance, d'autant que leurs possibilités de faire reconnaître ailleurs cette qualification locale restent minces. A l'opposé, les professionnels qui interviennent ponctuellement auprès des publics se voient, eux, reconnaître une pleine valeur, particulièrement les médecins dont les vacations sont particulièrement bien valorisées. Il peut également s'agir de spécialises de communication façonnant les de campagnes de levée de fonds par exemple.

Dans le même sens, l'organigramme de l'institution fait apparaître un certain nombre de service inhabituels dans le champ de l'assistance. Le service communication en est l'exemple le plus frappant par le nombre de salariés mobilisés, tous sur des contrats de trois ans comme tous les « permanents » du secteur[302], et par l'épaisseur de leurs carnets d'adresses constitués au fil de longues carrières dans les arcanes gouvernementales ou de la haute fonction publique. On y connaît presqu'intimement l'essentiel de la presse française et on appelle un Ministre comme on ferait autre chose. Autre exemple, le service de traitement des données statistiques du *115,* rebaptisé de l'« observatoire du Samu Social » en 1999, est plus modeste quant au nombre de salariés et à leur professionnalité, il est néanmoins dirigé par un scientifique détaché du CNRS ou de l'INSERM, si possible épidémiologiste, affichant l'ancrage scientifique de l'institution et rappelant.

Vacataires ou « permanents », les prestations de ces professions coûtent cher au Samu social qui s'acquitte de la charge et la justifie par une stratégie distinctive sur laquelle il s'est fondé et avec laquelle il revendique un (large)

[302] Les salariés du secteur de l'assistance n'accèdent à une garantie d'emploi que de trois ans maximum. Les vacataires n'ayant, eux, aucune garantie de ce type. Le principe du contrat à durée indéterminée est incompatible avec la notion même d'Assistance que l'on espère provisoire et il est donc impossible d'inscrire une pérennité dans le droit *via* le contrat de travail. Par ailleurs, les fonds publics ne sont eux-mêmes versés que sous réserve d'une évaluation cyclique (tous les trois ans en général) qui peut-être défavorable – situation rarissime – et supposer la fermeture de l'institution et le licenciement de ses salariés.

accès aux financements publics, condition *sine qua non* de son existence. Ces professionnels incarnent ainsi son positionnement concurrentiel sur le marché de l'assistance. Positionnement qui met en scène trois différences : une différence par rapport à l'assistance traditionnelle qui réduit l'assistance à la surveillance de populations dangereuses ; une différence par rapport aux institutions caritatives qui s'enlisent dans « la béatitude de la charité » sans rien exiger en contrepartie de leur assistance ; différence par rapport au secteur standard de l'assistance[303] incapable de s'adapter aux réalités nouvelles de « l'exclusion », qui fait lentement pour peu de bénéficiaires, quand il faut faire vite pour beaucoup. Dernière différence, la volonté de *moderniser* l'assistance en rénovant sa gestion, sa communication l'assistance et en la dotant de ressources d'aide la décision publique. Autrement dit, le coût de ces professionnels est considéré comme un investissement.

Cette stratégie distinctive a son héraut en la personne de Xavier Emmanuelli[304] créateur du Samu social de Paris et qui cofonda également de *Médecins sans frontières*[305]. Figure tutélaire des lieux, figure charismatique aussi comme le monde de l'assistance aime à en fabriquer, à laquelle il est difficile d'échapper et à laquelle il faut, en dernière instance, plaire. La création de l'institution a bénéficié de son passé qu'on rappelle perpétuellement comme glorieux et novateur avec lequel elle est parvenue à faire reconnaître sa place singulière. Les appuis politiques n'ont pas manqué non plus, ni les solides réseaux catholiques sur lesquels le Samu social s'appuie confortablement trouvant quantités d'échos bienveillants auprès des hauts dignitaires de la fonction publique ou des entreprises privées qu'on retrouve souvent à l'initiative des financements que reçoit l'institution.

La marque du fondateur se voit encore dans le rappel constant à la pratique médicale dont il est lui-même un exemple vivant et contribue à l'effort de légitimation de l'institution. Le nom choisi pour l'association, l'objectif de santé clairement affiché (médecins dans les centres, les nombreuses

[303] Établissements reconnus de réinsertion et, plus largement, les organismes engagés dans la distribution des différentes allocations.

[304] Du moins a longtemps eu son héros puisque Xavier Emmanuelli, après un confit interne, a récemment démissionné des charges honorifiques qu'il occupait encore au Samu social et depuis lesquelles, bien qu'il ne soit plus directeur depuis longtemps, il avait la haute main sur toutes les affaires locales.

[305] Médecin, il est l'un des treize fondateurs de *Médecins sans frontière* en 1971.

opérations de santé abondamment financées par les laboratoires pharmaceutique comme la mesure de la schizophrénie ou la campagne contre tuberculose, etc.), l'orientation épidémiologique donnée au traitement des données administratives du *115* etc.

Dernier exemple des traces du médical qui souligne encore la stratégie de distinction du Samu social, son « Symposium », grand messe annuelle qui réunit dans un lieu prestigieux l'ensemble des personnels de l'association avec le ban et l'arrière-ban de l'assistance. Leur matinée se consacre invariablement à la présentation des points clefs tels qu'ils ressortent de l'analyse des données du *115* de l'année écoulée ou des recherches réalisées. L'assistance y entend ce qu'on lui présente comme les signes avant-coureurs de la pauvreté de demain que des personnalités scientifiques reconnues se chargent de réinscrire dans des perspectives plus larges et plus riches touchant aux évolutions profondes de la société française. Le Samu social se dit en effet aux « avant-poste » de la société, éclaireur des problèmes à venir, qui s'est doté d'une capacité d'action et de transformation des phénomènes qu'il prend en charge. Il se veut un acteur politique et non simple un prestataire d'assistance parmi d'autres. Cet acteur politique poursuit tout aussi invariablement son *symposium* par une cérémonie de distinction des généreux donateurs de l'année suivie de festivités diverses auxquelles l'ensemble du Samu social participe activement et jusque fort tard.

La stratégie distinctive de l'institution va bien au-delà qu'un affichage qui capterait habilement les fonds publics. Elle oriente très précisément les actions des membres de l'association et imprègne en conséquence l'ensemble du service d'hébergement produit. Chacun qui agit au Samu social en connaît le détail, l'approuve (c'est une des clauses du contrait) et s'y conforme avec autant de constance que d'application. Nul – du moins au moment de l'enquête – n'en discute le bien fondé. Deux grands principes sont particulièrement structurants qui construisent aussi la dimension partagée « du métier du *115* » à Paris.

D'abord, l'attention la plus soutenue doit se porter vers ceux qui « ne demandent plus rien » et au devant desquels il faut aller pour les « apprivoiser », c'est-à-dire les convaincre de se protéger des rigueurs de la rue ou de se soigner. L'art de la maraude est d'amorcer cette conversion ; l'art des « agents du centre » est de l'accroître. Tout sera donc pardonné à ces êtres que les camions ramènent à la nuit et qui investissent les centres avec des

gestes répétitifs, pas toujours commodes et insupportant les plus petits imprévus. Ils ont *leur* chambre, presque *leur* lit et, pour ceux-là, l'objet laissé, la parole échangée ou un sommeil apaisé sont autant de victoires qui assurent aux agents qu'ils ont bien travaillé. On s'active autour de ces « apprivoisés » profitant des moindres brèches dans leur volonté pour soigner leurs ulcères, refaire les pansements ou faire prendre les prescriptions médicales. La versatilité des caractères ne semble venir à bout d'aucune patience.

Ensuite, pour les autres hébergés – tous les autres hébergés – l'objectif est de progressivement élaborer une contrepartie à l'assistance qui ne rendra pas totalement inutile le passage par les centres d'urgence. Il s'agit ainsi d'amener les hébergés à *travailler sur eux-mêmes*. De fait, les personnels présentent couramment leur travail comme un « travail sur les personnes » qui mâtine leurs tâches les plus ordinaires d'un souci d'éducation et d'une volonté de les désaccoutumer de l'assistance. « Pour le bien de ceux qu'ils servent », ils s'engagent de cœur et d'âme à assumer le poids des nécessaires « rappels à la réalité » et à détruire de tout ce qui pourrait empêcher le départ de ces lieux qui doivent impérativement rester *provisoires*.

Dans ce contexte, les récits dramatiques des pertes des femmes aimées ou des menaces de la mafia tombent à tous les coups sous de brutaux démentis quand un membre du personnel fait partie du public. « Le cas » sera d'ailleurs débattu lors du débriefing du soir ou noté sur le dossier de Monsieur X ou Madame Y, regrettant les inventions délirantes qui témoignent que le travail sur eux-mêmes, premier étape de la reconquête de soi, n'a pas encore commencé. Il s'agit donc de les amener à affronter la « réalité toute nue », c'est-à-dire reconnaître la responsabilité qu'on y a pris. Quant au souci de désaccoutumance et hormis l'effacement de toute trace qui pourrait se laisser dans les centres, il conduit à voir comme suspecte toute manifestation de satisfaction de la part des hébergés. Elle aussi sera évoquée lors du débriefing du soir ou noté sur les dossiers comme preuve d'une habitude délétère qui commence à se prendre. Ainsi, les hébergés qui connaissent le mieux les centres et leurs personnels se gardent bien d'exprimer publiquement leur éventuelle satisfaction. Le plaisir que leur procure l'obtention d'une bonne place dans une bonne chambre ou un bon repas est une confidence qu'on susurre. Publiquement, le mieux est de râler, même si les agents y voient la confirmation que, décidément, « ils ne sont jamais contents de rien » et que ces « pinailleries » alimentent la part la plus déprimante de leur travail.

User du service produit par le Samu social de Paris, c'est donc – qu'on le veuille ou non – manifester un rejet profond de la situation présente, valant désir de s'en sortir, et reconnaître la responsabilité qu'on y a pris, valant désir de se réformer. A ces deux conditions, le service est jugé complètement réalisé. A l'hébergement de la nuit, au repas, à la douche, à la consultation médicale et à la rencontre avec le spécialiste de l'assistance, il ajoute l'engagement dans « un projet de vie », passeport de sortie de *l'urgence* vers des lieux plus aidants.

## *2. Des usages du service*

Tel qu'il pense et met en œuvre son *service*, le Samu social de Paris le destine en fait à deux publics qui s'associent aux deux principes énoncés : les « grands désocialisés » d'une part dont il faut apaiser les souffrances, tous les autres usagers d'autre part qu'il faut à tout prix réorienter vers toutes les formes possibles d'(ré)insertion. Ce second public est vu comme abîmé par la vie bien que d'une autre manière et moins fondamentalement que le premier. « Il a glissé » néanmoins, parfois très vite comme on le pense souvent des hommes, parfois lentement comme on le pense souvent des femmes. Dans ces chutes, lentes ou rapides, les règles les plus ordinaires de la socialité se sont perdues et le goût de s'en sortir s'est un peu effrité. Tous ces gens peuvent « rebondir », même si la chose est pensée plus difficile pour les femmes réputées plus usées que les hommes et, en général, bien plus perturbées mentalement. Il faut les y aider.

Cette analyse des publics est une conviction largement partagée qu'aucun des nombreux contre-exemples qu'on rencontre dans les centres ne peut ébranler. Cette étonnante unanimité n'est ni une abdication de la pensée de la part des personnels, ni le résultat d'un travail d'idéologie qui saisirait des êtres à la pensée faible. Au contraire, elle vient d'une intense réflexivité sur le sens de l'action, les façons d'être efficaces et le « bien » des hébergés qui, dans les milieux observés, prend autant que possible des formes collectives. Les personnels semblent en effet avoir appris à se méfier de leurs élans spontanés (aides, affection, etc.) et de leurs analyses au ras de leur expérience quotidienne dont ils sont toujours prêts à reconnaître la part de « sens commun » (l'expression est quasiment sur toutes les lèvres) qu'elle contient. Ils sont friands de confrontations et d'échanges qui leur permettent d'élargir leurs vues personnelles et d'être au plus « vrai ». Les analyses que restitue

chaque *symposium* annuel sous le sceaux de la science et de la rigueur statistique sont des moments importants de la construction des points de vue communs sur les *publics* du service. Ce qui y est dit est cru ou au moins très attentivement écouté. Si la présence des femmes est dite en hausse et qu'on les présente comme plus sujette à la dépression que les hommes, c'est qu'il en est ainsi quelle que soit la normalité apparente des comportements de celles qu'on croise au quotidien[306].

Quoi qu'il en soit, l'exploitation des statistiques et celle des dossiers sélectionnés, montre qu'il est au moins possible de décrire les publics des centres et, plus largement du *115*, un peu différemment. Quatre types (au moins) se dégagent qu'on appréhende ici comme autant d'usages distincts du *service*[307]. Le premier usage est, pourrait-on dire, sollicité et concerne « les

[306] Les pistes de compréhension ouvertes par Boudon à propos de la diffusion des idées fausses permettraient de rendre compte de la confiance et de la volonté acharnée de comprendre le monde qui sont en jeu dans la construction des convictions (les croyances ?) au sein du Samu social. Boudon R., *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Fayard , L'Espace du Politique, 1990.

[307] La construction de cette typologie, qui a mobilisé les bases statistiques du *115* et les dossiers sélectionnés, s'est librement inspirée des travaux d'Eric Hobsbawm sur les bandits d'honneur tels Pancho Villa ou Mandrin. Pour comprendre l'émergence de ces figures historiques si particulières, Hobsbawm cherchait des similitudes dans les positions que ces bandits occupaient dans leur société rurale respective et découvrait leur appartenance commune aux couches « mobiles-instables » de ces sociétés (encore jeunes, pas mariés, non-attachés à un lopin de terre, « libres » du travail par le chômage ou des professions marginales comme les bergers). Il découvrait également des événements particuliers et personnels tels le viol de la sœur de Pancho Villa par un gringo qu'il va tuer et qui va l'entraîner dans une carrière imprévue. Les avantages de cette démarche sont nombreux. Elle oblige à considérer les conditions sociales et historiques indispensables à l'existence d'un phénomène sans négliger le rôle de l'évènement, susceptible de réorienter totalement le déroulement d'une vie. La compréhension du phénomène ne suppose plus alors la construction d'une imperturbable mécanique causale.

Ainsi les bandits n'auraient jamais pu le devenir s'ils avaient été paysans écrasés par les contraintes de la terre et de la survie de leur famille. Mais tous les non paysans ne sont pas devenus bandits, ni ceux qui ont personnellement connu l'affront, l'injustice ou la violence. Inspirée par ce travail remarquable et tout proportion gardée, la typologie part du moment de recours au *115* et l'articule aux caractéristiques de la situation des appelants qui le rendent « possible » et les éventuels événements qui favorisent cette démarche. Toutes les personnes vivant des situations similaires et subissant les mêmes événements n'ont pas *automatiquement* recours au *115*, mais l'inverse est vrai et c'est ce que l'on a typé en considérant également le destin d'assistance de ces appelants. Une question brutalement tranchée dans le cas des bandits d'honneur qui, tous, meurent très jeune sous le feu de l'armée ou de la police. Les destins du *115* sont heureusement moins définitifs et prennent, en gros, trois formes : nul dans le sens où les personnes n'ont plus recours au dispositif par la suite, régulier pour celles qui rappellent et enchaînent les séjours en *urgence* et erratique pour celles qui sollicitent le dispositif par la suite sans régularité (enchaînant succession d'appels et des périodes variables sans se manifester).

grands désocialisés » en cours « d'apprivoisement » ou déjà apprivoisés[308]. On retrouve le premier public du Samu social de Paris, son public-cible, dans lequel se concentrent les figures d'une vieillesse prématurée, très dégradée physiquement et intellectuellement, souvent dominées par l'alcool et de lourds problèmes de santé. Il reste largement minoritaire dans les centres cependant (moins de 10 %) et plus encore si l'on considère l'ensemble des appelants du *115* qui ne sont pas tous pris en charge dans les abris de nuit.

L'usage le plus intense du *115* est le fait de migrants qui représentent la moitié des appels, parmi les lesquels les femmes sont – pour autant que le recul de sept années qu'offre les statistiques permette de le dire – de plus en plus nombreuses, la migration entraînant des familles entières et non seulement de jeunes célibataires. Ces migrants ne sont pas accueillis dans les centres, mais orientés au plus vite vers des structures spécialisées ou, provisoirement (qui dure parfois), dans des hôtels au mois bon marché. Le reste des appelants se partagent à peu près entre deux usages très différents.

Le premier relève du dépannage, décisif dans bien des cas. On a quitté un *domicile* occupé depuis au moins six mois qui pouvait aussi être une sous-location, un hôtel au mois, un squat, un hébergement chez des amours, des amis ou des parents, etc. Bref, une diversité d'habitats dans lesquels une relative autonomie était possible, quelles qu'en soient les conditions. Le départ des lieux est généralement imposé, brutal et laisse sans alternative : décès de celui ou celle qui était propriétaire du logement que la famille reprend ou qui était signataire du bail, chômage de longue durée, expulsion du squat, fermeture de l'hôtel, hospitalisation, arrivée à Paris sans point de chute, rupture d'un versement d'allocation, etc.[309]. La plupart de ces personnes n'ont plus recours au *115* après quelques mois d'hébergement régulier à l'urgence ce qui laisse entendre qu'elles ont retrouvé des modalités de logement[310]. Certain-e-s restent captif-ve-s cependant, parce que loin de l'emploi, trop âgés, isolés, etc. Ils sont peu nombreux, mais l'usage de l'*urgence* se fait pour eux sur le long cours.

Enfin, moins attendu et plus troublant, les centres d'urgence peuvent devenir

[308] C'est-à-dire qu'ils se rendent alors seuls et régulièrement – sans l'aide de la maraude, mais toujours tard – dans les centres où ils retrouvent « leurs » chambres réservées.

[309] Dans les *notes*, les expulsions par la force publique ou par des tiers sont cependant les principales causes déclarées.

[310] Du moins sur les sept années que permettaient de remonter les *notes* dans le détail.

un lieu banalisé parmi beaucoup d'autres auxquels on recourt alternativement. C'est clairement le fait de jeunes – femmes souvent – qui circulent sans fin entre institutions sociales et de santé (hôpitaux psychiatriques notamment, centres de cure, etc.), famille, tuteurs, « amis », rue, squats, abris de fortune, etc. La plupart sont allocataires du RMI quand ils ont l'âge ou de pensions d'invalidité auxquels ils adjoignent parfois des revenus du travail plus ou moins légal et d'autres ressources plus incertaines dont, très certainement, la prostitution ou la petite délinquance. Souvent toxicomanes et/ou patients d'institution psychiatrique qui les « relâchent » régulièrement, ces jeunes gens investissent les centres toujours en groupes tendus de violences. Ils en sont le cauchemar qui capte l'attention et suscite toutes les craintes. Les dossiers sont constellés de « signalements » pour faits de violence et de demandes d'interdiction d'accès.

## Conclusion

Replacée dans un autre cadre et examinée sous ce nouvel angle, l'expérience des centres que recueille l'observation directe se complète de dimensions qui restaient hors de son champ. Elle y gagne en compréhension et, en tout état de cause, ne peut plus se recevoir comme une donnée première dont on propose la description. Des liens apparaissent avec des choix plus ou moins contraints, des décisions, des arbitrages, des individus, des groupes, des intérêts, des croyances, etc. Bref, elle prend corps dans une véritable et pleine activité sociale qui repose sur une délégation de gestion de fonds publics. Pour conclure ce chapitre, on redonnera les grandes lignes de cette activité avant de revenir sur la notion de désaffectation au départ de l'analyse.

L'activité sociale qui se manifeste dans l'urgence prend expressément les traits du travail par l'affectation de disponibilités rémunérées à des tâches fondée sur un calcul économique des plus standards. Cela ne conteste nullement la noblesse des objectifs poursuivis, mais précise simplement les modalités que ces objectifs empruntent et dans lesquelles on retrouve les traits les plus ordinaires du salariat. La *désaffectation* du travail demande donc de l'*affectation* de travail. L'affectation de travail s'applique à un objet particulier présenté comme une gestion spécifique de *l'urgence* et qui utilise pour ce faire le dispositif à la fois humain, technique, technologique et organisationnel qu'est le *115*.

Examinant les publics que ce dispositif se trouve et la façon dont le projet de l'institution conduit à l'exploiter, on voit que le *travail de l'urgence* opère déjà une jonction entre des mouvements jusque là dissociés. Précisément, il rassemble la migration, les accidents des positions fragiles des couches les plus basses du salariat, des vacuités du système de soin des troubles psychiques et les dérives venues d'abandons divers. Ces mouvements n'ont pas la même ampleur, ni ne relèvent des mêmes mécanismes. Le *115* les assimile en *comptant* les individus qui relèvent de chacun comme autant d'« usagers», donnant consistance et rendant visible un phénomène *sui generis* dirait Durkheim que certains reçoivent rapidement comme une expression de la précarité ou de l'« exclusion ». Disant cela, là encore, on ne cherche pas à nier, ni diminuer la réalité de situation appelant un secours. On pointe l'opération sociale qui y préside et ce qu'elle *fait*.

Cette opération sociale a d'ailleurs des suites pratiques immédiatement sensibles dans les centres comme comptent également le choix de leur taille et de leur fonctionnement centralisé. Celle-là gouverne l'accueil des hébergés qui y sont reçus comme « public fragilisé » auquel appliquer un autre versant du *travail de l'urgence*, cette fois sur l'humain. Cet accueil et cette application sont à l'origine d'un malentendu fondamental entre hébergés et personnels qui noue les tensions de leurs relations et les épuisent les uns et les autres. L'activité sociale de l'urgence se veut donc aussi est donc aussi un « travail sur l'humain » qui, par le biais de dossier, d'entretiens, de démarches diverses, de conseils sur le comportement et d'interactions diverses vise la réforme des individus, ou du moins leur meilleure conformation aux attentes du travail ; du moins telles que les groupes qui organisent l'urgence l'interprètent.

Le rassemblement de mouvements diverses au filtre de l'assistance met donc en présence et face-à-face des groupes de travailleurs avec une diversité de groupes venues d'espaces sociaux, de pays ou d'horizons divers. Les travailleurs ne sont pas moins divers que les seconds et, parfois, les frontières des uns aux autres semblent bien minces, mais ils ont, par la pratique quotidienne et collective de leur travail, élaboré des conceptions et des valeurs communes auxquelles ils croient, qu'ils pensent légitimes et suffisamment utiles pour orienter leurs relations à ceux qu'ils reçoivent et dont ils sont amenés – par la définition même qu'on a donné de l'assistance – à « gérer » tous les aspects de la vie. Les maternités des hébergés par exemple sont des moments typiques où ces valeurs partagées tendent à se vivre comme

universelles et où toute différence est vue comme un manquement à la raison où une ruse intéressée. Il faut relire Colette Pétonnet pour faire une juste place au plaisir de maternité des milieux populaires et la force qu'elle procure, même si le père est incertain et que la situation économique est loin d'être stabilisée.

Quoi qu'il en soit, l'*urgence* prend à sa charge une tentative de conformation aux nécessités du travail et invente des outils, des modalités, des procédures pour y aider. On en voit des échos dans le suivi des chômeurs, l'orientation scolaire des collégiens, la lutte contre l'échec qu'il nous est nous est demandée d'assurer dans les universités, etc. La mise en ordre du « projet de vie » régulièrement sollicité au fil des bifurcations de la carrière des travailleur est particulièrement structurant dans l'*urgence*, du moins telle que la conçoit les personnels du Samu social de Paris.

Si l'on revient à présent sur l'appariement particulier qu'on était venu observer dans le champ de l'*urgence*, il faut conclure qu'il ne peut se lire complètement dans les termes de la désaffectation du travail. D'abord, on l'a vu, cet appariement sollicite lui-même une activité sociale qui a sa propre dynamique et tente avec un certain succès de se développer. Mais aussi, les individus qui y sont enrôlés ne sont pas forcément détachés du travail. C'est l'objectif central des migrants que de parvenir à y accéder et les populations qui trouvent auprès du *115* un dépannage provisoire peuvent poursuivre des activités de travail plus ou moins régulières. Les centres de nuit accueille aussi des travailleurs même si ce ne sont jamais des CDI les mieux rémunérés. Le problème de ces populations n'est pas toujours centralement le travail, c'est souvent l'habitat populaire et elles souffrent particulièrement des transformations profondes que celui a subi ces dernières années à Paris. La lutte contre l'insalubrité, la raréfaction des hôtels au mois, la réduction des tailles des appartements, etc. a considérablement réduit les possibilités de logement.

Sur ce point d'ailleurs, en dernier marque de l'activité du Samu social, il faut souligner la contribution de l'institution à la disparition progressive des hôtels au mois qu'elle réquisitionne pour l'hébergement des familles migrantes en attentes de solutions administratives. Ce faisant, elle en rend bien plus difficile l'accès à d'autres familles ou individus qui s'y logeaient jusqu'alors, mais sans que les propriétaires des lieux ne soient toujours sûrs d'être payés et à temps. Ces derniers préfèrent donc la régularité du Samu Social d'autant

qu'aucun (ré)aménagement ne leur demandé pour ces logements pensés comme provisoires. Le parc hôtelier de Paris étant limité, ces hôtels ne tardent pas à se faire racheter par quelques chaînes alimentant – certes pour une faible part – la transformation profonde de la place laissée aux franges les moins favorisées du salariat.

La désaffectation du travail renvoie donc, pour une très grande part de ce qu'elle recouvre, au renouvellement en cours des modes de vie et de reproduction des couches basses de la société ; non à l'émergence d'une population spécifique et nouvelle trahissant les failles de notre société. Elle montre une activité qui étend le salariat et rend plus difficile d'y échapper plutôt qu'elle ne le conteste. En conséquence, la sociologie du travail n'a pas à s'interdire d'y pénétrer et il n'y a pas de raison de considérer l'*urgence* comme une marge à moins de la penser comme une marge vive dont l'expérience est susceptible d'alimenter une meilleure compréhension du travail comme on a tenté de le faire dans cette recherche qui a soumis l'enquête aux tensions les fortes qu'on ait jamais rencontrées.

# TITRE 4. LE TÂCHERONNAT EN MATIÈRE D'ENQUÊTE

*La sociologie du travail ne contribue au débat social qu'en lui découvrant des dimensions inattendues. Aussi ne progresse-t-elle qu'en décevant les espérances trop directes qu'on mettait en elle.*

*Pierre Rolle, 1988*

Comme pour les précédents, la matière de ce chapitre vient de l'observation directe d'une situation de travail qui correspond ici à un fragment d'une recherche plus large portant sur les pratiques des entreprises en matière de prévention des risques professionnels[311]. On retrouve dans ce fragment les caractéristiques si particulières des données collectées par observation et la complexité de leur traitement. Ce fragment et ces retrouvailles n'avaient rien d'attendu pourtant. La recherche globale ne prévoyait en effet qu'une combinaison d'exploitations statistiques d'une enquête nationale et d'une série d'entretiens auprès de responsables économiques et des services de sécurité d'une quinzaine d'entreprises du secteur de la viande de volaille, secteur particulièrement dangereux pour ses salariés.

Dans ces établissements régulièrement soumis aux contrôles sanitaires de divers services de l'État, il n'est guère difficile cependant d'obtenir une visite des ateliers. On a donc profité de l'aubaine qui promettait de mieux comprendre une activité productive mal connue qui industrialise le vivant, le tue et le transmue en *viande* dans une série d'opérations constamment simples et complexes à la fois. On y a donc été *voir*, ouvrant une brèche que l'on voulait restreinte à l'observation directe du travail. Cette brèche, si étroite soit-elle, a produit ses effets habituels par la rencontre, au premier poste de la première visite, d'un corps d'ouvrier – un tâcheron, le nom barrait le tablier – courbé sur une énorme bête, fouraillant son couteau à son ventre, attaquant les jointures, démembrant, dépeçant dans la hâte. Ce bloc de chair et de sang mêlés de la bête qui devient viande et de l'ouvrier qui la transforme s'est

[311] Amossé T. et Célérier S. et Fretel A., *Pratiques de prévention des risques professionnels*, vol. 61, Noisy-le-Grand, Centre études de l'emploi, coll. «Rapport de recherche», 2011.

définitivement imposé à l'enquête la poussant vers des chemins imprévus empruntés par des travailleurs que l'on croyait depuis longtemps disparus de l'industrie.

Les tâcherons sont des travailleurs d'un genre particulier en effet qui ne relèvent pas des effectifs réguliers des entreprises et n'y sont pas « subordonnés » au sens que le Code du travail donne à ce terme. Ils réalisent pour elles un « chantier », c'est-à-dire une prestation de service dont le prix varie en fonction de la valeur unitaire négociée et du nombre de pièces à réaliser. La façon dont cette production se réalise concrètement – nombre de personnes engagées, horaires, organisation du travail, conditions de travail, éventuelle dangerosité, etc. – ainsi que les modalités des rétributions restent hors des prérogatives des entreprises et doivent d'ailleurs le rester pour éviter tout soupçon de *marchandage* de la part des inspecteurs du travail. En retour, les entreprises n'ont envers ces travailleurs aucune des obligations que le droit leur impose pour leurs salariés permanents et les intérimaires qu'elles recrutent, très particulièrement en matière de santé. Qu'un tâcheron se blesse, la responsabilité de l'entreprise ne sera nullement engagée et l'évènement n'apparaîtra pas dans les accidents du travail qu'elle a générés, ni ne pèsera dans le calcul des contributions à sa *réparation*.

Pourtant, dans ce corps courbé, la santé saute immédiatement aux yeux, l'usure ouvrière plutôt. Le sourire de ce premier tâcheron est presque édenté, on apprend qu'il a 35 ans quand il en fait 50 et son corps paraît totalement défait par les gestes rapides, répétitifs et sans précaution que le travail lui impose et qu'il s'impose à lui-même. Car un élément clef de sa rémunération tient au faible nombre de personnes qui sont engagées dans « le chantier » augmentant d'autant la rémunération. C'est en faisant le travail de plusieurs, et le plus longtemps possible, que les tâcherons s'assurent des revenus significativement supérieurs à leurs équivalents salariés, certainement plus du double, bien qu'il soit difficile de l'affirmer tant les tâcherons répugnent à aborder ces aspects de leur travail. Un contrôleur des services régionaux de prévention des risques professionnels évoque ainsi le cas d'une tâcheronne éviscérant les volailles à deux mains, 14 heures d'affilée, à une cadence folle, et refusant l'engagement d'un tâcheron supplémentaire. Par le travail qu'on leur confie et l'épreuve imposée à leur corps, les tâcherons reconnaissent eux-mêmes « qu'en général après 35 ans c'est foutu, on fait plus rien et on ne peut plus tenir ».

À peine ouvert, le terrain a donc jeté sa matière sensible, ici particulièrement rude, à une recherche qui voulait s'en distancer, sans doute pour s'en protéger. Ce dernier chapitre boucle la boucle en quelque sorte d'un itinéraire professionnel dont la dernière marche retrouve, en partie, la première. L'expérience s'est accumulée pourtant depuis la recherche sur le flux de Poissy et le « plan d'enquête »[312] progressivement élaboré aide à traiter cette matière imprévue des abattoirs de volaille. Ce dernier chapitre propose donc une application de ce « plan d'enquête » qui, partant de l'expérience de travail particulière des tâcherons, cherche à préciser ses circonstances et à identifier ses moteurs. Elle débouche sur des calculs croisés, économiques ou non, des relations d'employeurs à employés qui se distendent, l'irruption de nouveaux opérateurs dans la relation de travail établie, des tensions extrêmes sur ce pan de système économique, etc. On rendra compte de ce cheminement en trois temps : d'abord la description de la forme, puis l'identification des mécanismes qui l'animent et enfin les résultats produits et leur profonde ambivalence.

Par ce « plan d'enquête », voilà donc traduite l'émouvante rencontre des tâcherons en dynamismes et en perspectives du travail. Mais que reste-t-il à la fin de cette expérience de travail et sa violence ne s'est-elle pas dissoute dans ces opérations de compréhension ? Outre l'exemple d'un traitement d'une expérience de travail dans les perspectives de la sociologie du salariat, ce dernier chapitre voudrait également réfléchir à la nature des résultats produits et à la façon dont ils sont jaugés. D'autres approches en effet auraient pu souhaiter conserver du tâcheronnat le caractère révoltant et le dénoncer. Elles auraient aussi pu l'imaginer comme avenir possible du salariat et appeler à la vigilance. Dans ces deux cas, la sociologie du travail aurait peut-être semblé plus utile et plus critique que l'enchevêtrement de circonstances auquel conduit le « plan d'enquête » déployé ici. Le chapitre s'achèvera ainsi sur un autre pan de la réflexion sur l'enquête interrogeant ce que nous devoir attendre de nos investigations, s'il faut en attendre quelque chose et les lignes qui départagent les résultats qui nous convainquent qu'un travail sociologique a été réalisé de ceux qui nous semblent inaboutis ou inacceptables, y compris à nos propres yeux.

[312] Voir dans la troisième partie du chapitre 1 : « Saisir des formes immédiates de travail ».

## I Explorer une forme

Qu'est-ce donc que le tâcheronnat et comment l'enquête doit-elle le saisir et le traiter ? La sociologie du salariat invite déjà à ne pas l'interpréter d'avance en le considérant, aux premiers temps, comme une simple forme de travail observable dans certaines entreprises. L'enquête ramasse alors des données sur ce que font les tâcherons, elle explore les conditions concrètes de leurs tâches et juge de leur variabilité. Elle fait ensuite effort pour retracer les circonstances – parfois très extérieures à la situation immédiate – qui rendent son usage possible. Autrement dit, l'enquête refuse de comprendre préalablement le tâcheronnat au-delà de ce qu'il est que ce soit, par exemple, comme une forme *anormale* de travail ou comme germe d'un avenir possible du travail ; avenir sombre où les sécurités durement acquises des travailleurs seraient dissoutes et les obligations des entreprises refluées jusqu'à ne plus assumer même les risques du travail qu'elles exploitent. Quand elles sont adoptées, ces postures orientent fortement l'enquête. Vu comme une forme anormale, l'enquête sur le tâcheronnat s'emploierait ainsi à le documenter comme un des atypismes qui, de tout temps, occupent les marges du salariat sans vraiment l'influencer. Vu comme germe d'un possible avenir du travail, l'enquête s'orienterait vers les duretés de la condition de tâcheron, les décrivant précisément et dénonçant la subordination aggravée qui s'organise sous couvert de l'autonomie.

En suspendant la compréhension générale de la forme de travail examinée l'enquête s'attache d'abord à la variété de ses déclinaisons possibles qui, dans les abattoirs de volaille, va de l'absence totale à un usage régulier bien que n'excédant jamais 4 à 5 % des effectifs salariés totaux. Cet usage, lui-même, est infiniment disparate : ici, la réalisation de séries ponctuelles et atypiques, là une contribution permanente à la production standard. Entre ces deux situations, de multiples autres visages du tâcheronnat. Cette forme n'acquiert de réelle substance et ne trouve une unité que rapportée aux caractéristiques générales du secteur qui se ramènent à une sorte d'*équation* que les entreprises s'imposent de résoudre : fortement utilisatrices de main-d'œuvre, il s'agit pour elles d'organiser et de maintenir une pression salariale extrême sur un marché du travail rigide, constamment aux limites de la pénurie de main-d'œuvre. Autrement dit, elles cherchent à rendre simultanément possibles : de forts besoins de main-d'œuvre pratiquement jamais satisfaits, de très bas salaires et des carrières désespérément plates. La faiblesse des

syndicats – voire leur totale absence dans certains départements ou dans les plus petites entreprises encore nombreuses dans ce secteur – aide assurément à résoudre cette équation complexe. Mais ce n'est pas la seule clef et le tâcheronnat joue un rôle décisif que le recours à l'intérim – très intense dans le secteur – ne peut prendre de toute évidence en charge, ce qu'il faut comprendre.

Comparant les tâches déléguées aux tâcherons à celles qui sont confiées aux intérimaires, on note leur caractère localisé sur quelques segments du processus[313] tandis que les intérimaires se déploient potentiellement sur l'ensemble des postes, essentiellement en remplacement des absents. Ces segments limités présentent trois traits réguliers : la pénibilité du travail, l'absence de sécurité et le caractère stratégique pour l'entreprise. Les tâches des tâcherons sont donc particulièrement pénibles, si pénibles qu'aucun des ouvriers permanents ne veut plus, ni ne peut plus, les tenir. *L'accrocheur* par exemple qui agit dans « la zone souillée » de l'abattoir, juste à son extérieur là où se livrent les bêtes vivantes « cueillies » de la nuit. Il y fait froid en hiver, chaud en été, toujours sombre, sauf la faible lueur bleue qui veut apaiser des volailles paniquées par les mouvements des cages où elles s'entassent. A raison de 6 000 bêtes à l'heure[314], il les saisit une à une, les renverse tête en bas et les fixe sur les supports des chaînes qui les mèneront à la mort, puis aux opérations de traitement des carcasses et de découpe. On y embauche aux premières heures du matin, le bruit est infernal, la poussière compacte, les ergots des bêtes affolées griffent ce qu'ils peuvent et les quelque un kilo et demi de chaque volaille — mais les dix kilos d'une dinde ou les vingt-cinq d'un dindon — cumulent des charges journalières effrayantes.

De ces gestes répétés vient la fatigue et naissent les tendinites des épaules, des bras et des poignets qui restreignent les mouvements, paralysent et font souffrir, particulièrement la nuit où au moment de la reprise du travail après le week-end ou les vacances[315]. Ces troubles musculosquelettiques (TMS) dont

[313] Il s'agit, pour l'abattage, de l'accrochage des bêtes vivantes et, moins régulièrement, à l'éviscération et, pour la découpe, des premières opérations de grosse découpe (cuisses, ailes, filets) et de préférence sur les chaînes de dindes et de dindonneaux, beaucoup plus lourds que les poulets.

[314] Il s'agit ici de poulets. Les cadences sont moins élevées pour les dindes et dindons, animaux plus lourds. Le nombre de personnes varie. Dans les unités employant du personnel permanent à ces tâches, le rythme d'accrochage était de 180 à 200 poulets par heure et par personne.

[315] Raison pour laquelle ces douleurs ont longtemps été appelées (et le sont encore) par les cadres, assorti d'un sourire en coin « la crampe du lundi ».

tous les ouvrier-e-s souffrent plus ou moins progressent depuis la fin des années 1990 dans les suites directes de la forte montée des cadences associée, au mitan de ces années, à une mécanisation des chaînes d'abattage et de découpe sur des principes les plus tayloriens qui soient[316]. Les menaces pour la santé sont donc partout, mais les postes que tiennent les tâcherons sont dénués de tout aménagement des espaces de travail que l'on trouve assez régulièrement ailleurs[317]. Les zones où ils se tiennent – toujours bien distinguées du reste de l'atelier comme l'impose le droit du travail – sont précaires, peu équipées alors même que les bêtes qu'ils manipulent sont souvent entières, difficiles et lourdes à manipuler et que leurs spécificités persistent dans leur chair morte qui se fait donc variable : plus ou moins dure, plus ou moins ferme et plus ou moins normale[318]. Le travail de cette matière fluctuante, que les organisateurs du travail ont pensée constante, exige plus d'efforts et plus d'attention à son couteau.

Mais ces zones abandonnées sont absolument décisives pour l'entreprise. Situées aux phases amont des deux processus qui structurent la production : l'abattage et la découpe[319], elles sont stratégiques en ce qu'elles alimentent l'aval de la production où se tiennent les plus hautes plus-values. Que la main-d'œuvre vienne à y manquer et le système se bloque[320]. Le tâcheronnat comble ce risque majeur en assurant aux commanditaires la continuité de service qui leur est vitale. Cette continuité recouvre trois facettes que les tâcherons sont les seuls à cumuler : une continuité de présence, car le « chantier » est assuré quel que soit le ou les tâcheron(s) qui le réalise

[316] Cette organisation du travail a largement été promue par des cabinets-conseils dont un des responsables sécurité rencontrés m'a montré les documents de référence à peu de choses près équivalent à ceux que j'avais trouvé dans le service d'ergonomie de l'usine dans laquelle je menais le terrain de la thèse il y a plus de trente ans, mais qui n'était plus utilisés alors. On y retrouve les tables des temps et le principe des tâches élémentaires qui conduisent à un temps de cycle minimal d'une seconde et une moyenne de trois secondes par opération.

[317] Par exemple, des espaliers qui permettent de s'ajuster, selon sa taille, à la hauteur fixe des tables de travail ou des chaînes, les tabliers et gants de protection qui doivent résister aux ripages constants des couteaux, les protections de machines dangereuses ou des procédés d'isolation du bruit ou du froid.

[318] Escarre, abcès, voire tumeurs pour les plus âgées.

[319] Deux phases séparées par l'opération dite de ressuage qui consiste en une baisse lente (de plusieurs heures) de descente en température des carcasses après l'abattage avant la rigidité cadavérique.

[320] « Sans les tâcherons, l'usine en viendrait à ne plus tourner du tout, c'est tout simple » admet un des responsables rencontrés.

effectivement ; une continuité d'engagement (notamment) physique dont l'intensité est stimulée par les principes sur lesquels repose leur rémunération ; enfin, une continuité d'observance des normes qui sont impératives pour cet univers professionnel et dont le respect, si l'on en croit les responsables, s'obtient difficilement des intérimaires.

La force de travail que les tâcherons déploient est donc plus qu'une force brute[321]. Ces travailleurs mettent en jeu des qualités acquises qui font tout leur prix en les rendant immédiatement substituables à n'importe lequel des salariés permanents des entreprises. À cette occasion, le tâcheronnat éclaire sur les qualités générales de ces salariés permanents et sur l'enjeu, pour les entreprises, de leur stabilisation. Car les gestes de la découpe, la conformité aux normes, le façonnage des corps et l'engagement dans la chair des bêtes ne s'acquièrent qu'au fil du temps, par une expérience longue. Or ce n'est pas le salaire ni les carrières proposés qui invitent à rester dans les abattoirs. On y rentre smicard et on en sort smicard sans la moindre chance de quitter l'atelier. L'activité elle-même est rebutante : les bêtes mortes, l'odeur des viscères qui saisit dès l'abord des usines, la chaleur des étuves, le froid des ateliers de découpe, le bruit permanent, les horaires impossibles, les cadences du travail, etc. Bref, il est difficile de recruter et les entreprises sont constamment à la recherche de main-d'œuvre d'autant que, dans les zones rurales où elles sont installées, d'autres activités agroalimentaires recrutent comme la conserverie ou la pâtisserie qui exigent moins et payent mieux.

Ce déficit chronique de personnel explique l'importance du recours à l'intérim qui atteint jusqu'à 20 % du personnel lors des « saisons » de la volaille en décembre et juillet-août. Les jeunes hommes peu ou pas diplômés qui s'y emploient, résident plutôt aux périphéries des plus grandes villes et arrivent sans expérience du travail de la viande, mais déjà avec un lourd passé de manutentionnaire. Quelques très rares parmi eux accepteront de s'embaucher, mais la règle est aux départs, souvent rapidement et subrepticement au profit de la première pause venue. Un des dirigeants rencontrés estimait à 10 % la part des intérimaires accueillis qui parvenaient au terme de leur seule mission ; quant à rester, c'est vraiment l'exception et les plus jeunes chercheraient plutôt à partir.

[321] Aucune force physique n'est jamais brute bien sûr, mais on veut souligner ici l'importance des dimensions normatives de l'activité qui placent ces industries, que l'on voit souvent comme traditionnelles, aux avant-postes d'une certaine modernité productive. Les tâcherons, si physique soient-ils, y participent assurément.

Cette première étape descriptive du tâcheronnat, inscrit donc la forme de travail dans le contexte et le moment particulier des industries de la volaille où se situe l'observation. Elle précise sa fonction dans un processus de valorisation économique de l'activité qui déborde largement les tâches *stricto sensu* que les tâcherons réalisent et le rapport établi à cette occasion entre le commanditaire et les prestataires, mêmes si ces deux aspects conservent bien sûr leur importance. On y voit que le tâcheronnat ne contribue pas seulement à résoudre les problèmes récurrents de recrutement des entreprises comme le fait exclusivement l'intérim. Il joue centralement dans ce que l'on a appelé l'équation du secteur qui touche aux conditions de valorisation économique de l'activité. Cette équation est elle-même un produit de l'enquête qui, au-delà, de la forme de travail renseigne sur les conditions de son usage.

L'exploration de la forme doit encore faire place aux récits acides dont les tâcherons sont partout les sujets. On ne les aime pas beaucoup, en effet, ces travailleurs-là, leur façon de travailler, leur attitude. Le motif de ce rejet n'a pas à voir avec les cadences qu'ils s'imposent dont les ouvriers pourraient craindre qu'elles ne donnent des idées aux patrons. De ce point de vue, la mécanisation suffit aujourd'hui à la contrainte. Ce qu'on n'aime pas, c'est leur moralité, ou plutôt son absence, que traduirait leur âpreté au gain qui les pousse à travailler pour l'argent, exclusivement pour l'argent ! Un amour immodéré de l'argent d'où découlent, dit-on, tous les dérèglements de leur vie : un jour ici un jour ailleurs, à vivre dans des conditions pas ordinaires, à manger on ne sait quoi et tout le reste à l'avenant. On raconte que certains dorment dans leur voiture, sur des parkings, pour économiser le logement. On dit aussi que, derrière leurs airs défaits et leur mise modeste, ils ont accumulé de véritables fortunes dont ils jouissent en secret. Les « patrons » qui les emploient n'en sont jamais fiers. Ils les jugent déloyaux et se plaignent qu'ils « n'en donnent jamais pour son argent ». Ils les soupçonnent de faire trop vite, trop grossièrement, pour gagner toujours plus au mépris du métier. Les carcasses qu'un couteau habile réduit aux os seraient encore grosses de viandes qui se perdent sous leurs mains. « C'est du travail salopé » entend-on souvent.

Bref, qu'on soit patrons ou ouvriers, les tâcherons suscitent la même réprobation morale, parfois la répulsion comme envers des êtres malfaisants. Dans les rumeurs, s'entend pourtant une attirance aussi, un désir, une tentation : pour l'argent « facile », cette façon d'échapper à la pesanteur des usines, de travailler, si on veut, quand on veut, de prendre sa journée sans en

passer par le « chef ». Les jeunes sans attache ou qui viennent de les perdre y succombent parfois et partent avec ceux qui ont fini leur chantier. Absents ou présents, les tâcherons comptent dans l'imaginaire ouvrier des abattoirs comme contrepoint, possible ou refusé, de la dure condition présente. C'est ce que dit l'intensité des récits dont ils sont la trame constamment renouvelée.

## II L'avenir d'une forme

Replacée dans sa situation industrielle particulière, l'enquête sur le tâcheronnat se poursuit en identifiant ce qui contribue à stabiliser cette forme, voire la développer, et ce qu'y s'y opposent avec plus ou moins de force. On cherche ainsi à apprécier une aptitude sociale à la reconduire dans le temps. L'équation du secteur dans laquelle elle a été replacée donne immédiatement l'idée des facteurs auxquels elle peut être sensible. Que la tension sur la main-d'œuvre se fasse moins forte par exemple et elle perdrait un de ses principaux moteurs. Une aggravation du chômage dans les zones d'emploi concernées[322] rendant disponible à l'embauche une part de la population ouvrière jusqu'alors captée par d'autres entreprises ou l'arrivée de populations migrantes venues des nouveaux états membres la ferait disparaître d'autant que son usage n'est jamais juridiquement tout à fait sûr. Car si les patrons se déchargent des risques de la production en recrutant des tâcherons, ils s'exposent aussi des risques juridiques substantiels qui peuvent être fatals à leur entreprise[323]. L'intérim et son contrat de mise à disposition est de ce point de vue infiniment plus sûr, mais l'utilité productive des intérimaires reste,

[322] Le chômage en Vendée et particulièrement dans les dépendances du Choletais a toujours été relativement bas, compte tenu de la densité des petites unités industrielles installées dans les zones rurales et semi-rurales, ce qu'on a longtemps appelé l'exception vendéenne. Les choses ont changé de ce point de vue, depuis 2009 et l'amorce de la nouvelle phase de crise suscitant la fermeture ou le rachat avec réduction d'effectif de plusieurs entreprises jusqu'alors dynamiques (le groupe volailler Arrivé par exemple ou le constructeur de bateau coque plastique Bénéteau).

[323] Les pénalités maximales pour gestion illicite de main-d'œuvre s'élèvent à 30 000 € d'amende, deux ans de prison et une interdiction de sous-traiter de 2 à 10 ans pour la personne jugée responsable. Pour la personne morale, l'amende peut atteindre 150 000 € auxquels s'ajoutent les pénalités pour travail dissimulé qui sont systématiquement prononcées, soit trois ans de prison, 45 000 € pour la personne physique et 225 000 pour personnes morales (Articles L8234-1 L8243-1 du Code du travail). Interviennent également les actions de l'inspection des impôts, des douanes, des congés payés et l'URSAFF. Au final, une somme susceptible de conduire à la fermeture de certaines des plus petites entreprises.

nous l'avons vu, limitée.

Notons que la menace qui pèse sur le commanditaire des chantiers s'hérite du passé de la forme et du rôle central qu'elle a joué dans les oppositions entre patronat et ouvriers dans le premier XIXe. Comme l'a montré Bernard Mottez[324], elle se généralisait alors dans les activités les plus rudimentaires du point de vue des équipements, cristallisant les conflits entre patrons et ouvriers et incarnant de ce fait les pans idéologiques du conflit. Apologie du côté des patrons au nom de la promotion ouvrière, de la diffusion des valeurs libérales et de l'intérêt bien compris des patrons qui se débarrassent ainsi des fastidieux problèmes de production. Hostilité farouche en revanche du côté des ouvriers qui voient dans le tâcheron un intermédiaire qui exploite plus pauvre que lui en prélevant indûment sa part sur le salaire ouvrier. Une « pieuvre » dit l'anarcho-syndicaliste, Georges Yvetot. Ces luttes débouchent en France sur l'interdiction définitive du *marchandage*[325], fait majeur de notre histoire sociale qui structure encore le tâcheronnat d'aujourd'hui et les pratiques des inspecteurs du travail. Par leur attention scrupuleuse à la *gestion illicite de la main-d'œuvre*, ils vérifient toujours le respect de cet interdit historique perçu comme pierre de touche des acquis salariaux.

Du côté des facteurs susceptibles de dynamiser le recours au tâcheronnat, un premier peut sembler paradoxal qui viendrait de la fermeture d'entreprises ou de licenciement dans les plus grandes unités du secteur. En effet, un des éléments clefs de la stabilisation de la main-d'œuvre dans ces industries difficiles tient à la conviction partagée qu'elles ne sont pas de celles qui licencient. La main-d'œuvre pense jouir ainsi d'une sorte de garantie de l'emploi qui (ré)compense leurs efforts et que pour peu « qu'on veuille bien travailler » et « qu'on soit un peu courageux », on trouve toujours à s'employer. L'acceptation de conditions de travail difficiles de tous points de vue prend d'abord sens dans ce petit espace de choix que les ouvrier-e-s se creusent face au chômage qui les menace tout particulièrement. L'éthos de

[324] Mottez B., *Systèmes de salaire et politiques patronales , essai sur l'évolution des pratiques et des idéologies patronales*, Paris, CNRS, 1966.

[325] Ces luttes présentes, mais sous des formes différentes partout en Europe, conduisent également l'Organisation internationale du travail en 1848 à donner une première définition que rappelle Bernard Mottez en 1966. Celle-ci fait du tâcheron : « (…) un sous-entrepreneur de main-d'œuvre qui, avec les matières premières et le gros outillage fournit pas le patron, fait exécuter des travaux à lui confiés, soit dans l'atelier et le chantier du patron soit à son domicile propre avec l'aide d'ouvriers embauchés et payés par lui à la journée ou aux pièces sans l'intervention du patron » Huitième session du Conseil supérieur du travail.

viril qui marquerait ces groupes de travailleurs et aiguillonnerait leurs usages de la force physique n'est peut-être pas si décisif en effet.

Quoi qu'il en soit, la fermeture inattendue de l'une des entreprises conséquentes du secteur[326] entraînerait certainement des effets en cascade sur l'ensemble de la main-d'œuvre du secteur. L'inquiétude des ouvriers s'en trouverait certainement augmentée et leur sentiment de compensation des efforts consentis probablement réévalué. Il n'est pas sûr que les petits avantages par lesquels les leaders du secteur parviennent à assurer la stabilité de leur main-d'œuvre restent suffisants. Les très légères primes d'ancienneté consenties, le doublement des heures de travail en décembre et juillet qui double le salaire, les quelques primes de pénibilité sur les postes très difficiles, les primes de présence ou la série des avantages réservés au personnel (prix d'achat préférentiel des produits de l'entreprise, coopérative d'achat, activités du comité d'entreprise, Noël des enfants, etc.) pourraient ne pas suffisamment rémunérer le courage et les tensions sur les marchés de main-d'œuvre s'exacerberaient d'autant ouvrant la voie d'un recrutement plus large et/ou plus régulier des tâcherons.

Explorant dynamiquement le tâcheronnat, on découvre encore l'étonnant présent de cette forme ancienne. Si le terme tâcheron s'est préservé au travers des temps, la réalité que ce terme recouvre dans les industries de la viande est bien différente cependant de celle du XIXe qui a disparu pour l'essentiel. Aujourd'hui, les tâcherons sont des salariés de société prestataires de service et non plus les indépendants d'hier[327]. Ces sociétés prestataires sont au principe du changement le plus marquant de l'histoire récente de cette forme de travail et compose sa dimension la plus moderne que le vocabulaire ignore encore. Ces nouvelles opératrices se sont glissées en effet au cœur de la gestion de la main-d'œuvre des entreprises, donnant un tour plus collectif aux relations de travail dans lesquelles elles s'insèrent.

---

[326] Inattendue, car la fermeture des sites historiques du groupe Doux en Bretagne est annoncée depuis longtemps et le groupe lui-même est vu comme déviant par rapport aux pratiques du secteur (en raison de son dirigeant). Pour le reste, la fin de groupes réputés solides n'est pas si hypothétique tant l'avenir du secteur est aujourd'hui incertain. Cette jeune industrie a à peine eu le temps de se développer qu'elle est déjà soumise à une concurrence extrême de la part des pays émergents avec un différentiel de compétitivité considérable. Le groupe historique Arrivé n'a pas résisté et s'est fait racheter l'an passé par LDC, leader qui n'est pas sans rencontrer lui-même quelques difficultés.

[327] Cette forme traditionnelle, devenue rare, se préserve par l'intermédiaire d'agences de placement auxquelles les tâcherons versent un pourcentage de leur gain en conservant à leur charge le paiement des charges sociales.

Créées dans le cours des années 1990 en lien sans doute avec la mécanisation du secteur, certaines de ces entreprises atteignent aujourd'hui une taille nationale[328] et s'organisent pour défendre leurs intérêts[329]. Leur médiation entre l'entreprise commanditaire du chantier et la main-d'œuvre qui le réalisera structure leur activité en deux grands volets. Elles négocient avec le commanditaire les termes du contrat (prix unitaire et nombre), uniformisant et standardisant à cette occasion un échange qui a longtemps été marqué par la diversité des négociations locales. Ces prestataires assurent par ailleurs le recrutement, la formation et le suivi de la main-d'œuvre qui réalisera le chantier sur un espace plus large que les zones traditionnelles de recrutement des entreprises utilisatrices. Ils drainent les disponibilités de travail *a minima* régionales et le plus souvent plurirégionales[330], appelant les « courageux, motivé, ambitieux, à la recherche d'(un) emploi »[331]. Sous l'autorité d un-e responsable désigné-e par la société prestataire[332], l'équipe décidera du nombre de personnes finalement engagées et des modalités pratiques de réalisation du travail (organisation, pauses, horaires, etc.). À défaut d'autorité sur le contrat lui-même, les « tâcherons » maximisent leur rémunération en combinant la minimisation de l'effectif engagé, la maximisation des horaires de travail et la maximisation de la productivité apparente du travail, autrement dit de leur engagement.

Outre ces deux grands volets de l'activité, l'organisation des prestataires frappe encore par l'ampleur qu'y prennent toujours les services juridiques. Ils ont progressivement appris en effet à habiter l'étroit et dangereux espace laissé par le droit entre l'interdit du marchandage, la dynamique de

[328] Le groupe EVS par exemple, leader français du travail à façon de viande emploie quelque 1200 salariés-tâcherons « spécialisés » dans deux de ces principales entreprises (Euroviande et TechniDesoss).

[329] Syndicat national des entreprises de travail à façon des viandes (SYNASAFIA) de plus en plus visibles dans les négociations des industries clientes sur la prévention des risques professionnels par exemple ou les labellisations qualité.

[330] Certaines sociétés dépassent les frontières nationales vers la Roumanie ou la Pologne à l'occasion de campagnes de plusieurs mois. Ces travailleurs ne verront de la France que des heures de travail en abattoir et le rythme des navettes qui, métronomiquement, les emportent et les ramènent de l'usine aux villages de vacances où, ironie du sort, ils sont hébergés.

[331] Première accroche régulière des nombreuses offres d'emploi diffusées sur différents canaux et suivies par exemple de : « Venez rejoindre nos équipes. En quelques mois, avec ou sans expérience, vous apprendrez notre métier du travail à façon de la viande et obtiendrez une rémunération à la hauteur »

[332] Éventuellement, seul-e à réaliser le chantier.

requalification des situations frontalières du salariat en subordination ordinaire[333] et les formalismes du contrat de travail temporaire. Beaucoup y ont chuté après deux ou trois ans d'exercice. Les survivantes vendent aujourd'hui leur habilité juridique comme une « sécurité juridique » garantie aux entreprises utilisatrices et avantage concurrentiel par rapport aux contrats individuels. Argument de poids quand on sait que les entreprises utilisatrices sont toujours co-responsables du délit s'il venait à être prononcé.

## III Les ambivalences du tâcheronnat

Qu'apprend sur l'objet de l'enquête cette façon de traiter les données qui cherche sa substance dans une diversité de regard, y compris là où l'objet fait défaut ? Essentiellement deux choses : d'abord que le tâcheronnat est pluriel, ensuite qu'il est profondément ambivalent. Résultats triviaux au premier abord, car tout phénomène social peut se voir comme pluriel et quelque peu ambivalent[334]. Ces résultats font cependant ressortir un effet remarquable de l'enquête ainsi menée. Si, tous les phénomènes sociaux sont pluriels en effet et ambivalents, toutes les enquêtes n'obligent pas avec autant d'insistance à considérer ces deux traits, ni à les traiter en fixant leurs contours et un contenu. Au contraire et on y reviendra, il semble que notre discipline comprenne d'autant mieux les résultats qu'ils sont univoques ou univalents. Or, dans la jeune industrie de la viande de volaille et ses conditions de valorisation si particulières[335], le tâcheronnat se caractérise, d'abord, par une

[333] Supiot A., *Le droit du travail (4e éd. mise à jour)*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je ?», 2009.

[334] Merton, on le sait, a fait de l'ambivalence un des traits des sociétés modernes exprimant l'entre-deux où se trouvent leurs membres entre prescription des comportements par une série de règles et de rôles sociaux et aspiration à l'autonomie et à la différence. Les rôles sociaux n'y sont jamais totalement endossés de façon uniforme et l'autonomie revendiquée n'est jamais complètement recherchée. Voir : Merton R.K., *Sociological ambivalence and other essays*, New York : The Free Press ; London, Collier Macmillan, 1976.

[335] Beaucoup d'autres activités productives recourent à cette forme de travail, y compris hors des industries de la viande ou, plus globalement, de l'agroalimentaire, telles le BTP, le textile le portage de presse ou même la métallurgie (Rey F., « Les hors-la-loi du Code du travail », *Liaisons sociales magazine*, vol. octobre, 2002, p.p. 29–29; Béchaux S., « Être tâcheron au XXIe siècle », *Liaisons sociales magazine*, vol. avril, 2004, p.p. 50–52.). Pour ce qui concerne strictement les industries de la viande, les tâcherons suggèrent un rapport entre la taille des bêtes à manipuler et la rémunération qu'ils en retirent. « Plus c'est gros, plus ça paye », disent-ils pour souligner le faible rapport pour eux de la volaille. Les rémunérations moyennes des salariés par activité confirment cette hiérarchie dont on note l'homologie avec le pourcentage de femmes dans la main-d'œuvre (Insee-DADS, 2008). Présentes pour moitié des effectifs des industries de la volaille qui payent le moins bien, elles sont quasiment absentes dans les industries de la viande de bœuf qui rémunèrent le mieux.

diversité – mais non une infinité – d'acceptions qu'il subsume en quelque sorte, les tenant ensemble et interdisant de le réduire à l'une ou à l'autre.

Ainsi, le tâcheronnat est-il à la fois :

- ✓ Un contrat de travail, c'est-à-dire l'usage réglé d'un temps de travail dont les principes combinent droit des affaires et droit du travail. Les notions de main-d'œuvre, d'effectif ou encore de statut s'y font encore moins franches qu'à l'ordinaire.
- ✓ Un service vendu par de nouveaux opérateurs économiques, sociétés prestataires de service (justement), qui combine force de travail, continuité productive et sécurité juridique. Avec ces nouveaux opérateurs, l'espace traditionnel de gestion de la main-d'œuvre des entreprises s'ouvre et se densifie en même temps que se standardise une forme de travail jusqu'alors marquée par les conditions locales.
- ✓ Une condition (ou une solution) de l'équation impossible que s'impose le secteur : user d'une main-d'œuvre la moins diplômée possible qu'il ne parvient jamais à attirer en nombre suffisant notamment parce qu'il la paye mal, ignorant ses qualités acquises dans la durée des postes, et en la récompensant de son « courage » par une stabilité d'emploi qu'il est de moins en moins sûr de lui garantir longtemps. À ce titre et bien que le tâcheronnat soit bien moins développé que l'intérim, il est autrement plus significatif de la situation économique de cette filière industrielle, y compris pour les entreprises qui n'y ont pas recours.
- ✓ Une délégation de travail (*via* les sociétés prestataires) inscrite dans une série de délégations dont la plus importante est celle que l'État concède sous forte contrainte aux abattoirs pour la transformation de volailles vivantes en *viande* dont se nourrit la population. Mais aussi délégation des abattoirs aux sociétés de service d'une part sensible de leur responsabilité juridique, délégation d'un pan de gestion de main-d'œuvre, etc.
- ✓ Une expérience de travail pour chacun des tâcherons. Expérience violente que s'imposent ceux-là mêmes qui la subissent perdant, à 35 ans, la jouissance des pleines capacités de leur corps. Le travail, consommateur du temps des individus et de leurs capacités mentales

et physiques, se fait dramatiquement avide à leur égard. Les tâcherons payent de la moitié de leur vie d'ouvrier le double salaire qu'ils parviennent à arracher de leurs gestes pressés.

- ✓ Un rapport particulier à l'employeur-commanditaire du moment, bien plus distendu que dans l'intérim et plus encore depuis la montée des entreprises prestataires. Le tâcheron ne peut rien exiger du propriétaire des lieux où il travaille un moment, mais n'a aucun devoir à son égard. Un jour ici, un jour ailleurs, ils vont d'entreprise en entreprise en enchaînant leur contrat sans autre considération pour ceux qui les engagent ou leur entreprise.
- ✓ Un pendant du travail ouvrier qui s'attache à lui par mille liens dont les rumeurs sur les tâcherons donnent l'intuition. Dans la lourdeur des destins ouvriers, le scandale moral et le désir que ces rumeurs confondent indiquent un revers possible du salariat, une autonomie ouvrière aussi désirable que redoutée ; l'occasion de comprendre son destin en partie comme le *choix,* celui de ne pas être tâcheron-ne, autre soupape. Le tâcheronnat dit ainsi beaucoup sur le travail ouvrier et plus largement sur la vie ouvrière.

Chacune de ces acceptions du tâcheronnat engage des acteurs et des espaces sociaux spécifiques qui ne sont ni homologues, ni ne se comprennent à la même profondeur historique. Aussi, la forme mêle-t-elle plusieurs *situations* que seule l'enquête peut découvrir – qui ne peuvent donc être totalement postulées – et qui ne se recouvrent qu'imparfaitement. Comme usage, le tâcheronnat convoque aujourd'hui des acteurs économiques de l'industrie et rompt définitivement de ce point de vue avec l'usage régulier qu'en faisait le monde rural de l'ancien régime où il s'agissait pourtant, comme aujourd'hui, de régler la réalisation de tâches sans que le commanditaire n'assure l'organisation et les risques productifs. L'immixtion des entreprises prestataires dans le classique contrat commercial, forme un inédit du tâcheronnat qu'il faut évaluer. Quoi qu'il en soit, ces nouvelles actrices sont potentiellement porteuses d'un dynamisme réformateur des modalités et de l'espace de gestion du travail, trouvé au cœur d'une industrie réputée rétrograde et à la faveur d'une forme de travail que Thiers faisait remonter au déluge.

Sous le seul registre de l'usage, le tâcheronnat hérite ainsi d'un long passé et ouvre un « à venir ». Sous les autres registres, il se fait : aliénation et

affranchissement, objet de désir et sujet de répulsion, construit du droit et débordement de ce dernier, etc. Sous le jeu de ces principes contraires constamment en tension, la forme se voit tirée à hue et à dia, en devient incertaine, instable, en partie insaisissable, ce que l'on comprend comme l'expression de sa profonde ambivalence. Cette ambivalence que l'on découvre n'est pas une notion vague qui habillerait joliment ce qui n'est pas encore pensé. Pensant aux essais de Simmel et toute proportion gardée, on la voit comme un résultat – au sens fort du terme – qui s'articule directement à l'appréhension phénomènes comme forme dont l'enquête se propose d'explorer les contours et les contenus qui paraissent sous les différents angles. Mais ce sont des résultats inhabituels, difficiles à faire valoir, qui laissent, à ceux-là mêmes qui les ont produits, un encombrant sentiment d'inachèvement. On finira ce chapitre en examinant ces difficultés qui abordent l'enquête sous une dimension non traitée jusqu'alors, celle, en somme, des suites que l'on peut espérer lui donner. Cette dimension place au moment éminemment socialisé de la restitution du travail d'enquête, de sa réception par une communauté plus vaste, de son usage dans le programme théorique retenu et des attentes auxquelles il faudra se frotter.

## IV Décevoir les attentes

En exergue de ce dernier chapitre, Rolle situe le moment de réception des résultats sous le registre – inévitable semble-t-il – de la déception : « La sociologie du travail ne contribue au débat social qu'en lui découvrant des dimensions inattendues. Aussi ne progresse-t-elle qu'en décevant les espérances trop directes qu'on mettait en elle »[336]. Décevoir les attentes n'est évidemment pas un objectif en soi, car il y a bien des façons de le faire et des moins scientifiques. Dans l'extrait retenu, Rolle vise plutôt la déception nécessaire de nos nombreux commanditaires : ministères, médias et autres instances pour lesquels la mission des sociologues est d'éclairer ce qu'ils voient comme des « problèmes ». La sociologie du travail a ainsi été invitée à traiter de *modernisation*, d*'innovation*, de *changement*, de *compétences*, aujourd'hui de *souffrance au travail*, etc. L'exergue de Rolle rappelle donc, malgré nos efforts pour l'oublier, la densité de nos liens à l'État et invite les sociologues à se méfier des habits qu'on leur tend, à décevoir donc les

[336] Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, p. 9.

attentes.

Cette invitation est particulièrement utile pour ce qui concerne le travail, car de tous les objets que l'État demande aux disciplines de traiter, sans doute est-il le moins innocent qui soit. Notre champ disciplinaire est un chaudron bouillant auquel on ne peut se rafraîchir en esthète, ni digresser à l'infini sur le *vrai* et la neutralité axiologique à « conquérir ». Le travail est un objet clairement politique, sans doute le plus politique des objets. Qu'on le veuille ou non, le travail s'étudie pour quelque chose. Les institutions qui financent nos recherches le pétrissent de leurs propres intérêts et les chercheurs y glissent au moins l'espérance qu'il pourrait en aller autrement de notre monde.

Dans ces circonstances, la réception du produit des enquêtes ne peut qu'être intense. Elle met en jeu, et de mille façons, notre rôle social de sociologue – celui qu'on nous prête, celui qu'on espère – et décide en gros de notre utilité sociale. Question difficile, dont on voit immédiatement les profondeurs morales qu'elle met en branle qui garantissent introspections douloureuses et débats houleux, à moins que ce ne soit indifférence ou mépris, ce qui n'est guère mieux. Or, les résultats que produit l'exploration de *forme* telle qu'on a tenté de la mener au fil des recherches désorientent de toute évidence. Pour le tâcheronnat par exemple, qui est reçu comme un sujet intéressant, utile, car peu traité et piquant par certains de ses traits particulièrement frappants – sans compter le contexte exotique des abattoirs –, la contribution à une compréhension plus générale du travail semble moins certaine.

Dans les meilleurs cas, on accorde à cette enquête de souligner l'apport « irremplaçable » de l'observation fine des situations et, parfois, d'en bien rendre le *vivant*. Mais, pour ce qui est de contribuer à l'objet disciplinaire – pour le sérieux, pour le solide donc – c'est une autre affaire ! En effet, que disent les « résultats » de la recherche ? Le tâcheronnat est un phénomène multiple, à la datation incertaine d'où ne ressort aucune généalogie claire, qui accueille en même temps plusieurs cadrages possibles qui rendent son acception instable et ses voies de développement indécidables. Il n'y a rien là qui puisse faire irruption dans un débat social ni le fracturer en engageant une dure polémique ou en sensibilisant sur les périls à venir du travail. À quoi ce travail peut-il donc servir ce travail sur le tâcheronnat hors de son pittoresque et que peut-on en faire ?

Suivant la réception des travaux qui font effort pour raisonner leur enquête, on

est tenté d'élargir la validité des remarques précédentes et de les comprendre en lien avec la réflexion sur l'enquête. Les travaux sur l'activité et ceux menés sous les auspices de la relation salariale que nous avons régulièrement comparés dans ce document se retrouvent en effet dans une certaine difficulté à faire valoir leurs résultats. Aux recherches sur l'activité, on reproche un excessif localisme qui égare dans une infinité de détails jugés insignifiants et accablants pour le lecteur. Aux seconds, on reproche d'oublier la dureté de l'expérience humaine du travail dans un exercice de formalisation trop abstraite. On sait bien sûr – très particulièrement en sociologie – que la conviction ne s'emporte jamais par la seule force des idées. Elle s'arrache du travail acharné des promoteurs des courants pour rendre visibles leurs propositions, capter les positions favorables ou attirer les meilleurs soutiens.

La critique des résultats et leur difficulté de lecture ne sont donc pas indifférentes aux positions, au moins provisoirement, minoritaires qu'occupent les chercheurs dont on a suivi les travaux. Rien n'empêche cependant de pousser un peu la réflexion sur cette limite de l'enquête puisqu'elle se trouve affectée. Restant sur l'exemple du tâcheronnat, on se demandera ce qui, dans cette enquête, pourrait se revendiquer comme résultat(s) plus général que le pittoresque d'une forme singulière. Soit une façon de réfléchir à ce que l'on est en droit d'attendre d'une enquête inévitablement limitée, mais aussi aux attentes possiblement déçues des pairs : ne seraient-elles pas finalement déraisonnables, ces attentes ?

La pluralité et l'ambivalence du phénomène que découvre l'enquête sont les effets directs d'une volonté de saisir ce phénomène comme un *mouvement* et, partant de l'invitation formaliste, comme une matière composite, non comme substance stable. Plongeant dans des racines fort anciennes[337], la voie ouverte par Naville pose que ce qui est, devient ou se reprend plus ou moins à l'identique et que notre expérience du réel amalgame une pluralité de devenir. C'est ainsi qu'il pense le travail comme tissé de multiples temps dont certains linéaires, d'autres cycliques, d'autres encore (a)rythmiques, etc. Disant cela, il ne définit pas le travail, mais jette les bases d'un programme de travail qui veut qu'un effort, justement, soit fait pour, *a minima*, ne pas ignorer la pulsion temporelle de notre objet, si possible, lui conférer un peu de consistance.

L'enquête sur le tâchonnerat n'y est pas forcément parvenue, mais elle a tenté de se tenir à ce programme et cette entreprise l'a définitivement détournée de

[337] On pense (timidement) aux présocratiques et, précisément, aux fragments d'Héraclite.

la catégorie tranchée, des filiations nettes et des évolutions sûres. La forme de travail observée se fait donc processuelle, douteuse quant à son essence et elle se pose à la croisée de plusieurs voies possibles. L'ensemble conserve une part de son énigme. L'enjeu est de montrer que l'utilité de la recherche se tient précisément dans la préservation de ce mystère relatif qui garde l'analyse ouverte, autrement dit vivante, finalité première de la recherche. On peut déjà raisonner *a contrario* en examinant les conditions d'un éclairage qui se présenterait comme complet du phénomène. Le tâcheronnat par exemple peut être compris comme une limite – au sens mathématique du terme – d'un système de travail dans lequel les individus ne seraient plus administrés (ni protégés dans cette option) par les règles du droit du travail et pénétrer la forme pour percer les rouages d'un tel futur[338].

Sur la base de ce parti pris qui postule un sens à la forme de travail étudiée – signe d'un système inobservé –, le résultat a toute chance d'être net et il a le grand avantage de s'annoncer avant même que d'en commencer l'étude : aux mains des employeurs guidés par leurs seuls intérêts, le futur qui s'entrevoit est aussi riant qu'une traversée de la Bérézina en hiver. Quant aux travailleurs qui s'engagent aujourd'hui dans ce système, ils ne peuvent qu'avoir succombé à l'*illusio*, cette arme redoutable du capitalisme par laquelle les dominants laissent aux dominés le soin de trouver les moyens de le rester. Ils scient donc gaiement la branche déjà précaire où ils se tiennent. Résultat net donc qui voit le tâcheronnat comme l'ombre menaçante potentiellement posée sur le salariat. L'objet est fixé, la catégorie est décidée : la précarisation et l'évolution tracée. L'étude est utile et notamment pour les syndicats dont elle réactive les préventions anciennes contre cette forme de travail en lui fournissant des arguments modernisés.

Mais que fait vraiment cette manière de faire et qu'apprend-elle ? À mieux y regarder, le schéma a postulé un système supposé à venir en s'économisant de le justifier et posé que le tâcheronnat en exprimait la substance. Il a également fixé des acteurs, prétendant les reconnaître ce qui décide d'avance de la nature de leurs relations et de leurs enjeux respectifs, parfaitement homologues aux positions – elles aussi supposées – du système (toujours) inobservé. Il a enfin choisi une vue sur le tâcheronnat parmi toutes celles qu'il est possible de prendre sur cet objet, sans justifier ce choix et en y figeant le cadre de

[338] C'est par exemple le parti que prend Rémi Caveng en étudiant le statut des enquêteurs des entreprises de sondage, proche de celui des tâcherons : Caveng R., *Un laboratoire du "salariat libéral" : Les instituts de sondage*, Éditions du Croquant, 2011.

compréhension du phénomène dans lequel, si tout est parfaitement clair, plus rien ne vit, n'y ne bouge. Quant aux enseignements qu'une telle option ramène, on comprend généralement que le capitalisme n'épanouit pas ses travailleurs, d'autant moins qu'ils sont ouvriers et succombent – toujours plus que les autres – aux sirènes de l'idéologie. On le voit, clarté des résultats ne rime pas toujours avec enrichissement des connaissances sur le travail.

Beaucoup de travaux en sociologie ont montré d'ailleurs les limites d'un tel schéma. Merton, par exemple, avec la notion d'ambivalence déjà évoquée voulait saisir une part des « hors champ » des objets. Autres exemples, plus proches du projet qu'on développe ici, car également préoccupés de la dynamique des objets, Simmel et Strauss ont restitué des conceptions complexes de certaines relations génériques à leurs yeux du social. L'exploration du *conflit* pour le premier et de la *négociation* pour le second ne perd rien de la complexité des relations qui tout à la fois constituent les instances qu'elles relient et sont définies par elles.

L'étude sur le tâcheronnat ne revendique bien sûr pas une telle portée. Elle se contente de camper dans un système *existant* et d'explorer son objet en tentant de ne pas oublier que le cadre temporel et spatial dans lequel elle le fait n'est qu'un moment parmi d'autres. Conservant plusieurs vues sur le tâcheronnat, elle a besoin de plusieurs clefs de lecture sans que cette diversité n'est soit un obstacle, car elle produit en elle-même des enseignements. Elle dit, par exemple, qu'il est nécessaire de combiner différentes définitions juridiques pour saisir le tâcheronnat aujourd'hui. On peut y voir la trace d'une évolution historique, en écho d'ailleurs à la formation des sociétés prestataires de service qui en donne un autre indice, mais ce constat rappelle, utilement, l'imprudence qu'il y aurait à recevoir du droit la définition de cet objet comme seule prestation commerciale. Plus largement et même si, bien sûr, les formalisations juridiques comptent et pèsent dans la structuration du travail, elles ne peuvent décider de la pertinence de nos objets d'étude[339].

Tâcheronnat et salariat sont donc plus mêlés qu'on pourrait immédiatement le

[339] Par exemple, pour les notions courantes en sociologie du travail : le contrat à durée déterminée ou indéterminée, l'intérim, autoentreprenariat, indépendance, etc. La suggestion n'est évidemment pas de les ignorer, mais de ne pas en attendre la définition des phénomènes explorés qui, parfois, appellent à saisir ensemble plusieurs formalisations distinguées par le droit ou, au contraire, à les scinder. Plus largement, la « définition » de ces phénomènes est, au moins, un résultat de l'analyse et un résultat qui reste provisoire, sur ce point, les travaux de Hughes restent exemplaires.

penser et doivent se prendre ensemble, le premier apprenant autant sur lui-même que sur le second. S'il faut chercher un scandale dans son étude, ce n'est pas comme futur redouté, mais bien comme présent réalisé et, derrière lui, celui du SMIC imposé dont on voit, avec la santé vite dégradée des tâcherons, comment il maintient *aujourd'hui* les ouvriers, leurs vies de travail durant, aux limites d'une dégradation qui ruinera la brève période de retraite que le travail leur réserve[340]. L'étude rappelle donc que le salariat est une économie du temps des individus où les ouvriers se voient réserver la part congrue et la plus rude. Les tâcherons y jouent une partition sensiblement différente et ils ne peuvent le faire que parce que l'activité productive, si fortement tenue par l'État, est traversée de tensions extrêmes, notamment dans les conditions de sa valorisation – c'est-à-dire les rapports entre un temps humain rapporté et un nombre de bêtes mortes – qui deviennent de plus en plus critiques. Ces tâcherons ne sont pas – plus que d'autres travailleurs – abusés par le système, ils vivent de ses contradictions et en alimentent de nouvelles.

Ces mêmes mouvements et contradictions sont aussi au principe d'un vacillement de la notion d'entreprise, de moins en moins unité productive autonome et de plus en plus carrefour de délégations dont les tenants et les aboutissants se tiennent hors de ses murs. La notion d'employeur s'en trouve affectée et, en tout cas, complexifiée et collectivisée. Les tâcherons témoignent ainsi, au cœur du salariat actuel, d'un système de travail sensiblement différent de celui qui prévaut, ou plutôt qui a longtemps prévalu, car les institutions sur lesquelles ce système reposait ne sont plus aujourd'hui aussi stables. Le désemboîtement des vies d'entreprise et des vies de travail individuelles est patent, comme Naville l'annonçait dans les suites de la dissociation croissante des collectifs humains et des collectifs de machines[341]. Le travail, pensait-il, deviendrait un vaste intérim. Le tâcheronnat en propose une acception particulière dont l'enquête tente de préciser les conditions et les mécanismes susceptibles de le reproduire.

L'enquête tombe aussi sur des éléments inattendus comme la réprobation dont

---

[340] Il n'est que de regarder, outre les différentiels de mortalité entre les ouvriers et les cadres, les résultats des survies sans handicaps. Voir par exemple Sieurin A. et Cambois E. et Robine J.-M., « Les espérances de vie sans incapacité en France. Une tendance récente moins favorable que dans le passé », *Document de travail n° 170*, 2011, INED, Paris.

[341] Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, cit.; Rolle P., *Où va le salariat ?*, cit.

le tâcheronnat est partout l'objet. Cette dimension morale ouvre une question intéressante sur la construction des collectifs de travail qui semble largement fondée sur la stabilité dans les entreprises. Les rumeurs sur les tâcherons mettent en effet en doute la loyauté de ces travailleurs itinérants dont le lien qu'ils nouent avec les entreprises où ils travaillent est relâché, un étranger simmelien en quelque sorte. Prenant cette équivalence à la lettre, on se demande alors sur quelle base les collectifs humains se constitueraient si leur stabilité faisait plus encore défaut qu'aujourd'hui, si les liens aux entreprises qui les emploient se distendent ou si la loyauté de ces dernières à leur égard devient elle-même douteuse. Quoi qu'il en soit, la réprobation envers les tâcherons indique que les transformations à l'œuvre aujourd'hui dans le système productif résonnent aussi dans les profondeurs des affects, des émotions et des valeurs qui orientent la vie des salariés. Certes, ce jeu du sentiment ajoute encore à la complexité du tâcheronnat, mais cette complexité ne nuit pas à sa compréhension et évite surtout le coût excessif qu'entraîne sa réduction à tel ou tel point de vue.

Plus largement, cette apparente complexité des résultats porte la trace indélébile du caractère partiel de nos enquêtes. Impossible en effet de conclure de façon générale sur le travail, son évolution ou les ombres qui le menacent à partir de l'examen de l'une de ses formes particulières dans un espace restreint et sur une période limitée. Les résultats auxquels aboutit l'exploration du tâcheronnat par exemple – résultats au demeurant révisables – se conçoivent dans le cadre d'un programme qui seul peut les reprendre ou les reformuler en les soumettant à d'autres angles imposant d'autres questions. Nous avons vu au premier chapitre qu'il ne s'agissait pas d'accumuler les études sur un même objet – si tant est que cela soit possible –, mais, dans le cadre de la sociologie de la relation salariale, de réfléchir sur les équivalences entre formes. Ce projet qui se mène sur une autre temporalité que les enquêtes et engage des acteurs plus collectifs ne peut s'alimenter des conclusions du type de celles qu'on a imaginées plus haut pour le tâcheronnat comme précarisation. Celles-ci ont définitivement perdu le mouvement du vivant et toute possibilité de les reprendre ou de les réagencer sous d'autres angles est dès lors fermée. Autrement dit, la complexité et l'apparente indécision des résultats sont les conditions d'une suite du travail à un autre niveau et par d'autres moyens qui pourront, le cas échéant, conduire à les réviser pour la situation précise qu'ils ont cherché à rendre.

On a dit que, dans notre discipline, le travail ne s'étudie pas pour la beauté de

l'exercice, mais toujours pour quelque chose. Comment garantir ce projet contre les dogmatismes qui prétendent connaître l'espérance qu'il faut porter, la voie pour l'atteindre et la façon dont la sociologie contribue à son avènement, bref ce qui se range parfois sous l'étendard rassurant de la « sociologie critique » qui fixe une utilité rassurante à notre métier ? *L'enquête est précisément engagée au cœur de cette question,* car le dogmatisme, lui, n'a pas besoin d'enquête. Quand il affirme en mener une, c'est pour conforter ce qu'il sait déjà. Dès que l'enquête se dilate et tâtonne sur ses difficultés, dès qu'elle se repend pour réfléchir sur ses objets, une part d'in(mé)connaissance est admis qui ouvre une brèche dans la pensée obligatoire close et toute puissante de l'analyste. Elle exprime alors une volonté de comprendre le monde et non pas de le mater. Ainsi l'enquête est-elle, déjà, un acte politique contre les attentes de nos commanditaires sans doute, mais aussi contre les dominations sournoises qui sévissent encore dans notre discipline et qui usent de tous les ressorts pour éteindre le monde en prétendant le sauver. Rolle a raison, il faut accepter de décevoir !

# CONCLUSION

# L'*immédiateté* du travail en formes recroquevillées de temps

Pour conclure cette réflexion, on propose de revenir sur ce qui l'a initiée, se demandant ce que l'on a appris, finalement, des difficultés d'ajustement entre une méthode d'enquête à proximité du travail et le programme d'interprétation sous lequel on a voulu abriter les données qu'elle recueille. Trois enseignements ressortent. Le premier écarte l'hypothèse d'une incompatibilité fondamentale entre ces deux pans de la pratique. Certes, Naville nourrissait de réelles préventions envers l'observation directe dont il craignait le puissant et dangereux « effet de réel », mais il ne remet nullement en cause la méthode elle-même, ni ses données. L'observation entrait d'ailleurs – et en première place – dans son recensement des techniques à disposition de la discipline naissante. Tout juste suggérait-il, quand cette observation visait les formes immédiates de travail, de la combiner à d'autres méthodes pour contrecarrer ses dangers potentiels.

Pas d'incompatibilité donc, mais une relation singulière du programme et de la méthode qui découvre des aspects de la sociologie du salariat moins connus peut-être que ses développements sur l'automation ou les analyses de la qualification. S'y exprime – deuxième enseignement de l'analyse – une préoccupation, il faudrait dire un tourment, quant aux prises que l'enquête jette sur les faits de travail et par lesquelles elle *invente* ses données. Le programme de la relation salariale n'accepte donc ces dernières que sous conditions et, le plus souvent, comme problèmes. En ce sens, l'enquête *intranquille* qui a motivé la réflexion et que l'on a d'abord vue comme une limite, prend le tour plus positif de l'héritage d'une tradition disciplinaire qui

d'une certaine façon la requiert[342].

Y adosser ses recherches suppose de soumettre son enquête à une interrogation constante sur ce « qu'elle est en train de faire » des objets qu'elle prétend recueillir : sous quels angles les prend-elle ? Quel est son lieu exactement ? Quelles divisions, réductions ou adaptations leur a-t-elle fait subir ? Etc. Toutes ces questions, l'enquête ne peut les trancher d'emblée et elles restent ouvertes dans le cours de la recherche, attirant constamment l'attention et demandant réponses plus ou moins définitives. Ce que beaucoup d'enquêtes posent comme préalables, voire comme « données premières », est ici beaucoup moins sûr et l'enquête proprement dite ne s'y distingue plus de l'analyse, les deux opérations de recherche se solidarisant à se fondre. La reprise de l'ensemble qu'elles constituent – que le programme souhaiterait (idéalement) constamment possible – est susceptible de remonter très en amont dans le processus de production de connaissances. C'est donc une enquête particulièrement rétive au traitement processuel des données.

L*'intranquillité* de la pratique de recherche révèle donc une épistémologie quelque peu inhabituelle qui met en doute les objets que son enquête rapporte. L'observation directe peut, mieux que toute autre technique, découvrir cet aspect de la sociologie du salariat en raison d'un avantage paradoxal puisqu'il vient de sa moindre adaptation aux attentes du programme, du moins au départ. Les objets qu'elle rapporte sont, en effet, particulièrement sujets à caution aux yeux du programme. Ils proviennent de places minuscules du social dont l'étroitesse ne peut, sous ce patronage, se dissimuler par une transmutation en *monde* ou en *univers*, même si nous pensons embrasser de tels mondes quand nous observons directement les situations. Le temps et le lieu de ces objets sont équivoques, même si l'expérience directe qu'en ont les observateurs tend à leur conférer une substance incontestable. Leur matière enfin s'imprègne du plus *sensible* de l'humain qui captive toutes les scènes de l'observation et tend à l'envahir. C'est d'ailleurs une des forces de cette technique que de plonger au cœur palpitant du sensible.

Ces objets si douteux à ses yeux, le programme demande de les réinscrire dans des mouvements appropriés et de les interpréter dans le lexique exclusif

[342] Dans cette formule, l'héritage un peu autoproclamé et on semble ignorer les limites et les impuissances personnelles qui ont beaucoup joué et continuent bien sûr de le faire dans l'*intranquillité* de la pratique de recherche. Ce ne sont cependant pas les aspects les plus intéressants, raison pour laquelle on ne s'y arrête pas davantage, ce qui ne veut pas dire qu'on les oublie.

des relations. Or, l'observation rapprochée du travail n'offre pas immédiatement les ressources nécessaires à un tel exercice. L'effort à produire pour retrouver mouvements et altérités – condition de la relation – est donc considérable, tâtonnant et toujours incertain. Que faire aussi de la matière sensible que l'observation directe pénètre au cœur, parfois très amer, du *drame social du travail* ? Sous le parrainage de la relation salariale, il semble que cette humanité débordante doive se contenir et se plier aux ordres d'une syntaxe relationnelle. Le ciel de l'enquête s'assombrit donc et chahute le voyageur contraint de *voir* les réalités les plus sûres comme des fictions et à se mettre à distance de ce qui l'émeut le plus. L'observation directe dans ce contexte est donc soumise à rude épreuve, mais cette difficulté particulière montre mieux les exigences du programme qui les attend de toutes ses autres façons de mener l'enquête.

De cette épreuve pourtant, le programme ne dit rien, laissant à chacun-e la charge de la découvrir et d'en trouver le réglage dans le cours de l'enquête. Le troisième enseignement de l'analyse renvoie à ce qui est vu ici comme une faille, une lacune, de la sociologie du salariat qui n'a pas cru bon de détailler le concret de son instrumentation d'enquête, rangée qu'elle est au décret de Naville : toute méthode des sciences sociales est bonne pour le travail ! La crainte de l'exclusive de méthode justifie un tel parti pris quand le travail exige, au contraire, de démultiplier les approches. Mais, c'est au prix d'une omission sur le plan pratique de l'empirie que la sociologie du salariat exige pourtant au fondement des connaissances sur le travail. Ce silence alourdit inutilement une enquête déjà difficile, gêne la transmission des attendus du programme et le prive des moyens de se confronter à d'autres modes d'enquêtes, c'est-à-dire d'autres interprétations du travail.

Ces difficultés sont d'autant plus sensibles que l'épreuve à laquelle ce programme soumet, sans le dire, son instrumentation lui fait subir une inflexion très substantielle. Le « plan d'enquête » présenté au chapitre 1 tente de le montrer pour l'observation directe autour de quelques principes forgés dans l'expérience. Cette inflexion d'ailleurs ébranle la méthode à ses bases plutôt qu'elle ne la module augmentant les troubles de la recherche. C'est précisément sur ce point qu'il a semblé que le formalisme – plus que d'autres sources d'influence connues de Naville dont le marxisme – aide à comprendre la nature et l'ampleur de l'ébranlement. D'où l'investigation, trop rapide

malheureusement[343], de la théorie de la Gestalt et, plus rapidement encore, du mouvement littéraire Russe du siècle dernier.

On propose ainsi, dans le dernier temps de cette conclusion, de pointer ce que l'analyse à commencer d'apprendre de l'inflexion silencieusement attendue par la sociologie du salariat quant à l'observation directe du travail, en y suivant les empreintes possibles du formalisme. On partira donc cette fois de l'observation directe elle-même en rappelant d'abord combien cette vieille méthode est plurivoque et se prête aisément aux programmes les plus divers et les plus contradictoires. Elle se particularise cependant d'entre toutes les méthodes par deux traits essentiels, retrouvés sous tous les patronages susceptibles de l'abriter : toujours, cette méthode constitue ses données dans la synchronie de l'observation et de l'observé et, toujours, *l'expérience vécue* compose sa matière première, très spécifiquement vivante en ce sens. Autrement dit, l'observation enracine profondément dans *l'immédiateté* du social et lui donne corps. Ce double trait, qui suscite une tension très particulière dans le programme de la relation salariale, conduit à quatre perspectives présentées comme autant de questions laissées à un programme de travail à venir. On s'interrogera donc successivement sur la substance de *l'expérience vécue* spécifiquement recueillie par la méthode, sur sa conversion possible en *formes* de travail, sur les dimensions temporelles qui animent ces formes et, enfin, sur la pratique concrète d'enquête qui soutiendrait la saisie du travail comme forme(s).

## *Les souplesses de l'observation directe*

L'inflexion qui s'impose à l'observation directe quand elle s'associe à la sociologue du salariat n'a, au fond, rien d'étonnant. À regarder l'extraordinaire variété des significations qu'endosse cette méthode, il semble que la variété la marque plus que l'unicité. Au vieil adage de Malinowski qui pose qu'il n'est pas d'observation sans théorie, on peut ajouter qu'en retour il n'est pas de théorie qui ne transforme l'observation à son profit.

[343] Ce retour est resté limité en effet et s'est largement appuyé sur les travaux disponibles sur la question. Outre l'article de Rosenthal et Visetti déjà cité (1999) qui a convaincu de poursuivre cette piste en confirmant son l'intérêt actuel (de leur point de vue cognitiviste), ce retour est largement redevable à Guillaume P., *La psychologie de la forme*, cit.; Köhler W., *Psychologie de la forme*, cit.; Aucouturier M., *Le formalisme russe*, Presses Universitaires de France, 1985; Tchougounnikov S., « Le formalisme russe », vol. 31, 2, 2004.

L'observation et, avec elle, toutes les méthodes des sciences sociales, est donc plus équivoque que ne le suggérait Naville quand il dressait la liste des instruments d'enquête à disposition de la jeune sociologie du travail comme on le ferait d'une série d'outils à main à disposition du bricoleur.

Cette vieille méthode – sans doute la plus vieille façon d'explorer le monde et ses sociétés si on s'en tient aux voyages qu'entreprit Hérodote – est particulièrement polysémique. Elle présente aujourd'hui une variété qui semble infinie et se met au service des causes les plus contradictoires. On la voit supporter les démarches les plus durement inductives et se prêter aux approches classiquement déductives, deux voies traditionnellement opposées. Daniel Cefaï rappelle utilement cette aptitude remarquable dans la conclusion du recueil de textes sur l'enquête de terrain qu'il compose[344]. Le constat se vérifie en sociologie du travail où sa revalorisation récente ne doit pas faire oublier un usage plus ancien.

Elle a ainsi constitué dans les années 1960[345] une entrée privilégiée au « terrain » pour des sociologues qui voulaient construire une sociologie plus clairement empirique. Sous cet étendard, ils exploraient les ateliers de grandes usines, armés de tests, d'appareils de mesures et autres questionnaires grâce auxquels ils entendaient valider ou infirmer des hypothèses préalables, formées hors des situations étudiées. Il s'agissait au fond d'organiser, *in vivo*, une expérimentation dont le laboratoire aurait peu à redire, en écartant du mieux possible « les bruits » qui pourraient la « fausser ». Ces « terrains » et les observations conduites étaient alors strictement orientés par les prises qu'y indiquait la Raison, sans la capacité de recréation ou modulation des hypothèses initiales de beaucoup de ses acceptions modernes.

Cette façon d'observer le travail n'a guère à voir avec la plongée dans un « monde constamment en train de se faire »[346] que les ethnométhodologues organisent où les « bruits » et les « biais » d'hier forment la matière où l'on cherche les accords et les conventions par lesquels les acteurs se (re)lient les

[344] Cefaï D. (ed.), *L'enquête de terrain*, Paris, la Découverte, 2003, chap. Postface, "L'enquête de terrain dans les sciences sociales", notamment pp 520–523.

[345] Par exemple : Dofni J. et al., *Les ouvriers et le progrès technique*, cit. ou encore Durand, C. et al. 1972. *Travail, salaire et production*, Paris, Mouton. Voir également Pillon T. (ed.), *Sociologie empirique, Sociologie critique - Autour de Claude Durand*, Octares Editions, 2007.

[346] Collectif, « Ethnométhodologies », *Pratiques de formation (analyses)*, septembre, 1986, p. 21p. 1–238.

uns aux autres. La vieille acception ne se perd pas entièrement cependant et subsiste sous des formes « moins dures »[347]. D'autres formes apparaissent comme l'enquête des chercheurs de l'activité que nous avons détaillée et qui l'ouvre aux *objets* depuis lesquels l'émergence et le sens de l'activité seront, espère-t-on, mieux compris.

On reçoit donc aujourd'hui la méthode de l'observation directe avec toutes les inflexions auxquelles les théories qui l'ont sollicitée et la sollicitent encore l'ont forcée. Le programme de la relation salariale en ajoute une, ce qui est attendu. Outre le fait que le programme n'en dise rien, cet ajout est troublant dans la mesure la spécificité même de la méthode s'en trouve bousculée.

## *L'immédiateté vécue pour matière*

Quel que soit le schéma théorique qu'elle sert, l'observation directe organise toujours une expérience de recherche qui, d'emblée, se marque d'une dimension temporelle indélébile, précisément une *synchronie* des expériences de l'observateur et de ce (ceux) qui est observé. Son enquête se mène donc invariablement au *présent*. C'est, bien sûr, le sort de toutes recherches quelles que soient leur méthode ou leur discipline – les historiens par exemple discutent depuis toujours l'incidence de ce fait incontournable pour leurs propres travaux –, mais l'observation directe oblige, plus que toute autre méthode, à considérer ce point central de l'enquête. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les chercheurs de l'activité la privilégient pour accéder au cours du déroulement des actions qui les intéresse.

Observant des situations, nous enquêtons donc *ici et maintenant*. Même si nous souhaitons considérer la part parfois capitale qu'y prend le passé, c'est toujours du présent que nous l'envisageons. C'est ainsi et nous n'y pouvons rien changer ! Nous restons irrémédiablement séquestrés entre un passé qui ne reviendra plus[348] et un avenir qui n'arrive pas encore. Du point de vue temporel, la fenêtre que l'enquête ouvre sur les phénomènes débordant du travail est celle d'une cage temporelle étroite dans laquelle nous sommes

[347] On entend encore des échos amortis de cette façon de faire dans certains travaux plus récents consacrés à l'observation : par exemple Peneff J., « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain. L'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, vol. 21, 1, 1995, p.p. 119–138.

[348] Sauf à consentir de très gros efforts pour partir à sa recherche par des voies infiniment moins accessibles encore que celles qu'oblige à prendre une HDR.

irrémédiablement captifs. Cela, les chercheurs de l'activité et ceux du programme de la relation salariale y sont sensibles et l'admettent, mais divergent sur le traitement qu'il réserve à ce fait premier.

Le second trait fondamental de l'observation, qui justifie cette fois son usage intense par les ethnométhodologues et les interactionnistes de toute sorte ou les « pragmatistes » aujourd'hui, est son accès à ce que Piette désigne comme l'*humain*. Là encore, la remarque vaut pour toutes recherches relevant des sciences dites de la culture dont l'humain est la matière. L'humain que l'observation directe approche a cependant la spécificité de ne pas être entièrement cristallisé. C'est précisément ce que visent les chercheurs de l'activité dans le « cours de l'action ». Une part, au moins, de cet humain se tient en amont de futures cristallisations et ne se cristallisera peut-être jamais, s'effaçant des vies juste à venir et des nos mémoires. Laplantine préfère saisir cette dimension comme *sensible du social*, expression plus explicite peut-être que l'humain général[349].

L'observation directe plonge donc dans un espace particulier du vivant que l'on peut dire *sensible* au sens de vécu où le pensé et l'éprouvé se mêlent pour former, à proprement parler, l'*expérience*. L'observation directe recueille ainsi une *expérience sensible* au sens d'*expérience vécue* et, si l'on considère la spécificité synchronique de la méthode, donne à l'observateur l'occasion de réaliser lui-même une expérience particulière (de terrain) dont Jeanne Favret-Saada dans son travail sur la sorcellerie dans le Bocage a parfaitement décrit le sens, la matière et l'importance pour l'analyse. Observer revient donc invariablement à prélever au présent de *l'expérience vécue* qui façonne également une *expérience* particulière – de recherche – pour l'observateur. Ces deux types d'expérience se mêlent constamment dans la production des données formant un ensemble d'expérience doublement vécue dans lequel s'exprime le rapport exclusif que la méthode d'enquête entretient avec l'*immédiat*.

Ce matériau est susceptible de destins les plus divers selon la théorie qui appuie la recherche. Elle peut imposer des traitements qui en ignorent ou éliminent toute dimension vécue comme le faisaient les premières versions de l'empirie dans notre discipline à la traque des « bruits » qui « biaisent » les données d'enquête[350]. Elle peut chercher un ordre, une intelligibilité ou hier

[349] Laplantine F., *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, cit.

[350] Albert Piette fait de cette idée le fil de son ouvrage sur l'ethnographie de l'action, montrant

des signes, dans ce qui lui paraît un chaos premier de sensations et de sentiments. Elle peut encore viser le *vécu,* parce qu'elle y cherche, justement, des traces d'humanité sensibles comme les *détails* que Piette valorise. Dans tous ces cas, les traitements décident de l'acception que prendra finalement l'observation, mais le matériau de départ reste le même : une expérience (doublement) *vécue* d'un *immédiat*.

La définition de cette matière de l'observation directe ne se livre pas facilement et la réflexion sur ce point emporte très vite vers des abstractions redoutables. Gadamer apporte un renfort salutaire et efficace par son examen du concept d'*Erlebnis* où s'entend la distinction que la langue allemande opère entre Leben (vivre) et Erleben (« être encore en vie quand quelque chose arrive »). Gadamer restitue l'histoire de ce concept, l'ancrant à des préoccupations – en l'occurrence esthétiques[351] –, elles aussi, historiques ce qui en facilite l'abord. Cette histoire débute semble-t-il soudainement, à la fin du XIXe siècle, en Allemagne, où le terme *Erlebnis* devient tout à coup fréquent. Formé à partir de Erleben, plus ancien, il en reprend les deux sens. D'une part, « l'immédiateté avec laquelle on saisit quelque chose du réel » (78[352]) qui l'oppose donc à d'autres sources de savoir reçues par d'autres voies que celle de l'expérience propre. Ici, le *vécu* est clairement ce qu'on vit soi-même dans l'immédiateté. Le terme exprime d'autre part, un contenu permanent où les expériences immédiates (premier sens) ont acquis une certaine durée.

Ces deux sens se conservent dans le mot *Erlebnis* – immédiateté vierge de toute interprétation et dépôt dans la durée – ce qui explique son émergence dans le champ de la littérature biographique. Le terme veut repérer ce qui a été vécu par les artistes *et* a acquis un poids dans leur vie dont les effets sont perceptibles dans la durée et dans l'œuvre. Les découvrir, pensaient ces analystes biographiques, contribue à éclairer les œuvres. Dilthey est le premier à élever le terme au statut de concept qui veut saisir le « donné

---

comment différents « modèles » d'observation revendiquant la saisie de cet *humain visant* en dépouille, en fait, leurs données par les traitements qu'ils organisent. Et que l'auteur assimile à une déperdition organisée « C'est la loi, quelque peu ironique de la science : l'intelligible aux dépens du réel » (13) : Piette A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, cit.

[351] Cette « contribution à l'histoire du terme *Erlebnis* » prend part en effet dans une première partie de l'ouvrage consacrée à l'expérience de l'art. C'est l'occasion de remercier Patrick Cingolani qui en a conseillé la lecture dont on restitue ici un compte rendu rapide. Gadamer H.-G., *Vérité et méthode*, Edition intégrale revue et complétée, Seuil, 1996, pp. 77–87.

[352] Le numéro entre parenthèse renvoie au numéro de page du texte de Gadamer.

immédiat, la matière ultime de toute mise en forme pour l'imagination » (79). Le sens proposé suggère un lien (d'emblée) à une totalité ce qui l'écarte des notions de sensation dissociée de la pensée ou de celle de l'entendement. Dilthey, préoccupé d'épistémologie des sciences de la culture, en use pour caractériser les données qui alimentent leurs opérations de recherche et qui appellent, on le sait chez cet auteur, un autre modèle que celui proposé par les sciences de la nature[353]. C'est le monde historique qu'il s'agit de comprendre qui porte partout la marque de l'humain. Les sociétés du passé nous laissent des créations dont nous avons perdu l'évidence qu'elles avaient en leur temps et dont il faut en repartir pour conduire les investigations et tenter de les reconstruire.

Le terme *Erlebnis* signale donc la nature spécifique des données premières que les sciences de la culture sont amenées à traiter et qu'elles considèrent comme autant d'« unités de sens » (71) plaçant irrémédiablement la vie à l'origine des connaissances. Ces sciences n'en auront donc jamais fini avec le vivant qui irrigue leur étrange matériau. Placée au plus immédiat de ce vécu vivant, l'observation directe l'affronte (et s'en enrichit) plus que les autres méthodes. Le terme *Erlebnis* permet de préciser ce vivant à traiter qu'il distingue nettement de la vie en général, dans son flux continu, où il se peut bien que rien ne soit *vécu*. Ce *vécu*, tout à la fois, se reçoit de façon immédiate dans l'expérience qu'on en a et se constitue au fil de processus donnant à l'immédiateté diverses formes de durée ; une mémoire pour qui vit en quelque sorte. Autrement dit, l'expérience ne peut se réduire aux apprentissages et s'ouvre constamment à l'immédiat du présent susceptible de l'infléchir au moins en partie. Le plus objectif des réels est un héritage en même temps qu'un moment dans un processus il en va de même de l'expérience qui est toujours un héritage (dont il faut bien sûr préciser les termes et les vecteurs) et un processus qui participe d'un mouvement en cours. Cette expérience *vécue* est fondamentalement complexe et met en contact avec ce qui la dépasse. On y fait l'expérience, aussi, de ses propres limites à saisir pleinement le réel.

Ce précieux rappel de Gadamer précise donc la nature de ce que l'enquête par observation directe collecte et que, plus que toute autre méthode, elle oblige à considérer. L'*Erlebnis* cependant semble surtout résonner dans l'épreuve que constitue le terrain pour l'observateur. Expérience incontestablement *vécue* dans le sens que rappelle Gadamer et dont les anthropologues ont bien rendu

[353] Gadamer cite *le vécu et la création poétique* de Dilthey.

compte parmi lesquels, on l'a dit, Jeanne Favret-Saada qui pointe le jeu subtil de l'immédiat et de la durée qui la constitue. Pour ce qui est de l'expérience *vécue* de ce (ceux) qui est observé, la chose semble moins sûre et il serait plus juste de dire que l'observation la présuppose plus qu'elle ne la constate *vraiment*. Rien ne garantit en effet – mais comment pourrions-nous nous en assurer ? – que ce que l'on recueille relève de l'*erlebnis* et non du flux ordinaire de la vie qui n'a rien à apprendre, et que l'épreuve que certains croient observer en est bien une pour ceux qu'ils observent.

## *L'unité de la forme*

L*'expérience vécue* qu'approche et organise l'observation directe est donc indissociablement pétrie de l'expérience d'observation elle-même. Les *décisions* qui président à l'observation arrêtent donc le périmètre d'expérience dite *vécue* qui constituera son matériau et formera donc ses *données immédiates* C'est pourquoi on peut dire, comme le proposent les analyses de la relation salariale, que ces décisions *inventent* les données de l'enquête. La sociologie du salariat dit encore que les décisions les plus déterminantes concernent le cadre temporel fixé aux objets observés. Sachant ces objets limités au présent et à l'expérience de l'observateur, la question est de savoir ce que cet observateur va en faire dans la suite de ses analyses : va-t-il ignorer ces aspects et doter (sans le dire toujours) les objets ponctuels qu'il observe d'une durée qui lui permettra de parler globalement de ces objets spécifiques ? Va-t-il au contraire garder une conscience aigüe du caractère ponctuel des objets observés et, dans ce cas, comment justifie-t-il cette observation localisée et comment les « généralise-t-il » ? Les décisions sur le cadre temporel de l'enquête fixent ainsi le degré de similarité que les chercheurs établissent entre le temps et l'espace de l'enquête et ceux des objets que vise leur recherche.

Dans la discipline, le degré de similitude que les recherches établissent entre ces deux temps est très variable et se tient entre deux extrêmes. À un extrême, les deux temps sont purement et simplement assimilés, à l'autre, ils sont définitivement dissociés. Dans la première position qui assimile les deux temps, l'enquête prend une place « naturelle » et documente directement et tranquillement l'objet général. Dans le cas inverse – quand les temps sont dissociés –, son localisme est patent et ses conclusions ne peuvent espérer des généralités que dans la mesure où l'analyse en passe par des procédures,

justement, de « généralisation » telles que : l'accumulation de données sur un même objet réputé fractionnable, la comparaison de situations locales préalablement sélectionnées ou la fouille minutieuse de chaque situation pour y retrouver des lois, régularités et autres catégories génériques par lesquelles le « global » s'agite dans le particulier.

La très grande originalité des analyses de la relation salariale est d'ouvrir une voie nouvelle dans ce schéma dans laquelle le temps de l'enquête conserve ses coordonnées spatiales et temporelles – son localisme donc – sans pour autant se figer en un « local » s'opposant implicitement à un « général » distinct. Dans cette voie nouvelle, la dichotomie du local et du global perd tout fondement et l'*erlebnis,* tel que Gadamer le documente, y trouve d'ailleurs des échos. Cette voie n'est pas clairement ni entièrement tracée cependant et ni Naville ni Rolle n'en ont livré les clefs. Il faut donc accepter la part d'expérimentation de la proposition et la part de travail à reprendre. Le trop rapide retour aux formalistes a été ici particulièrement utile, à commencer par un de leurs principes fondateurs, décisif en effet. Pour les formalistes, le monde réel et le monde des phénomènes entretiennent une relation qui n'est ni aléatoire, ni inconsistante, mais déterminable selon un modèle qui pourrait être l'isomorphie, c'est-à-dire une homologie structurelle. La notion de *forme* cherche précisément à exprimer cette relation déterminée.

L'*expérience immédiate* – centralement en jeu, dans son double sens, dans l'observation directe – s'y fait *perception* d'une *forme*, ici de travail et non seulement phénomènes de travail. Cette forme se caractérise par deux traits : c'est une totalité organisée du champ où elle paraît et dont elle propose une expression structurée ; elle est dotée d'une capacité de transposition, c'est-à-dire qu'elle peut se préserver en se transformant et réciproquement. La métaphore de la musique aide à suivre cette proposition. Considérant l'écoute, plus ou moins attentive, d'une musique, les formalistes font remarquer que nous n'en percevons jamais une à une les nombreuses notes qui la composent, pas plus que la structure complexe de leurs relations, notamment de temps (allure, temps, rythme, etc.) qui organisent ces notes les unes par rapport aux autres.

Ce qui suscite notre plaisir, notre ennui ou notre énervement vient de la réception d'un tout saisi *immédiatement* dans sa totalité qui intègre de multiples éléments (notes, temps, rythmes, ton, instruments convoqués, etc.), leurs relations et les propriétés du champ auditif lui-même qui définit

beaucoup de notre aptitude à entendre la forme musicale et qui nous structure donc également. Cette mélodie, nous sommes aussi capables de la suivre et de la reconnaître dans ses transpositions ou ses modulations qui, pourtant, transforment une partie de la structure initiale. Cette mélodie entendue ou écoutée est une *forme* du champ auditif. Elle se manifeste et se perçoit comme une totalité structurée et intégrante de ses parties se détachant du contexte dans lequel elle paraît[354].

La radicalité et l'originalité des formalistes se comprennent mieux si, comme le fait Paul Guillaume, on rapporte leur proposition aux théories auxquelles elle s'oppose. Il faut ainsi la comprendre contre la psychologie du XIXe siècle qui voyait la perception comme un ordonnancement, par la pensée, de sensations premières. La comprendre également contre des courants pour lesquels l'expérience se définit totalement (et se détermine) par les apprentissages passés. Les formalistes ne récusent jamais le jeu possible de cette expérience passée, mais ne veulent pas y réduire leurs analyses[355]. Car toute perception suppose un acte perceptif qui est précisément défini par le temps et le lieu auxquels il opère. La forme, et donc le rapport au monde réel qu'elle exprime, n'est pas saisissable hors ou sans cet acte perceptif qui a sa logique propre et joue au moins autant[356] que les apprentissages.

Reprenant la métaphore musicale, les formalistes avancent donc que la musique perçue ne relève pas de l'interprétation de sensations premières, d'une analyse postérieure ou simultanée, même si elle peut aider à la rêverie ou à la réflexion. Elle ne se comprend pas non plus par les apprentissages antérieurs, même s'ils jouent dans la réception et qu'une « oreille éduquée » entend plus ou entend mieux qu'une autre qui ne le serait pas. Cependant, dans tous les cas l'écoute engage une actualisation, une perception qui relève d'une expérience spécifique à explorer : ce moment où nous prenons la *forme*

---

[354] Au niveau le plus trivial, la perception suppose dans notre exemple que les conditions d'écoute rendent possible le détachement des sons de la mélodie d'un fond sonore. La propriété est plus large et chacun connaît le « vase de Rubin » dans lequel deux visages se dessinent. La forme se relie donc à son champ d'émergence par une multiplicité de relations de nature diverse : continuité, différences, similitude, proximité, dégradé, altération, etc. et les deux figures que contient un même schéma se distingue par le système de relations qui s'établit avec le « contexte » de leur présentation.

[355] Köhler W., *Psychologie de la forme*, cit.

[356] En fait, les formalistes postulent qu'il joue plus encore, ou du moins que cet inconnu psychologique qu'il faut explorer et comprendre mieux.

comme telle dans le champ où elle paraît et qui nous prend nous-mêmes[357]. Les relations qui la structurent – qu'elles touchent la durée des notes, leur hauteur ou leur intensité[358] – y demeurent imperceptibles, y compris aux oreilles et aux cœurs les plus mélomanes

En somme, sur le plan de la forme, rien ne préexiste à l'écoute, ni relations entre les composants, ni les composants eux-mêmes. « L'école de Berlin » fonde un courant majeur des théories de la Gestalt en posant, justement, la non-préexistence des composants des formes. Ainsi, chacune de ces formes absorbe et encapsule en une unité perceptive(ible) ses composantes, les relations de ses composantes et leur organisation. Seule l'analyse postérieure, aussi laborieuse qu'incertaine, est susceptible de déplier, « démembrer » dit Guillaume, ce que la perception amalgame. Ce postulat est déterminant pour le sens que peut prendre l'enquête en sociologie du travail.

Ici, le réel n'est pas analytique, mais perceptif et la notion de forme – comme fiction – permet d'en conduire l'exploration. Les discussions sur le degré de « réalité » de cette fiction[359], le phénomène qu'elle signifierait ou le sens que lui donnent ceux qui le perçoivent, intéressent peu les formalistes. C'est l'ordre ou l'organisation que manifeste la forme qui retient leur attention. Son apparition – son épiphanie – exprime en effet, d'abord, une organisation, c'est-à-dire un ensemble de relations articulé à son champ d'émergence dans un rapport, nous l'avons dit, identifiable ; hypothèse qui permet de débuter la recherche. La forme est, par définition, dynamique sous la double pression des transformations de son champ et des modifications de ce qu'elle intègre : ses parties et leurs relations.

Suivant cette piste et revenant à l'originalité des analyses de la relation salariale, on peut considérer l'expérience vécue que collecte l'enquête comme une *forme* particulière, autrement dit une expression intégrative du champ où elle paraît qui, dans ce programme de recherche, n'est pas le travail en général, mais le salariat. Chaque enquête ramène donc une forme marquée par

---

[357] Si l'on suit Paul Guillaume plus précis sur ce point, « les faits psychiques sont des *formes*, c'est-à-dire des *unités organiques qui s'individualisent et se limitent dans le champ* spatial et temporel de perception ou de représentation » (c'est Paul Guillaume qui souligne). Guillaume P., *La psychologie de la forme*, cit., p. 23.

[358] Leur perception est en fait possible dans les cas limites et rares des mélodies particulièrement simples.

[359] Notamment, on ne retrouve pas le partage de l'abstrait et du concret ou du réel et du symbolique.

les caractéristiques du champ dont elle propose une synthèse particulière se distinguant des autres expressions par les coordonnées spatiales et temporelles de l'enquête. L'enquête s'assimile donc à une perception, perception d'une *forme*, c'est-à-dire d'une entité intégrative et organisée du salariat. Quand elle a recours à l'observation directe, elle prélève *des formes immédiates de travail*[360] qui ne sont pas des versions locales d'un « global » que serait le champ.

Chacune à sa façon exprime ce champ dans l'immédiateté et la recherche qui les recueille doit tenter d'y repérer les éléments et les relations qu'elle assimile et recouvre. Aucune de ces formes ne peut prétendre (directement du moins) éclairer les propriétés du salariat en lui-même, exactement comme chaque écoute de musique ne peut prétendre livrer tous les ressorts du champ auditif qu'elle exprime pourtant, chaque fois à sa façon. Cette écoute et le champ auditif, s'ils sont reliés par un isomorphisme dont témoigne la *forme*, relèvent de deux ordres différents qui exigent, chacun, des hypothèses et des instruments spécifiques. L'écoute musicale peut participer de la compréhension du champ, mais nous ne savons pas d'avance sous quelle forme, ni jusqu'où. Il en va de même des formes, ici immédiates, de travail et du salariat. Chaque forme contient à sa façon le salariat, mais celui-ci relève d'un autre ordre de compréhension. On ne peut savoir d'avance comment celle-ci peut aider à comprendre celui-là, ni jusqu'où.

Dans ce schéma, le temps de l'enquête frappe la *forme* recueillie et s'y imprime comme un sceau marque la cire pour la spécifier et la particulariser. Mais cette particularité, dans le même temps, exprime un tout auquel elle est liée dans un rapport déterminable à élucider. Cette voie nouvelle que semble ouvrir la sociologie du salariat n'oublie pas, on le voit, les limites spatiales et temporelles de son enquête, mais sans pour autant l'inscrire dans la dichotomie du local et du global. L'enquête comme perception met au contact tout à la fois d'un particulier et d'une totalité qui s'y exprime.

### *L'immédiateté en temps complexes*

Recevant les faits immédiats de travail que recueille l'observation directe

[360] Traduction de ce que Naville appelle les aspects les plus immédiats des phénomènes de travail « présent et directement perçu ». Naville P., "La méthode en sociologie du travail", cit., p. 37.

comme *formes*, la sociologie du salariat les considère donc comme des entités intégratrices et s'intéresse particulièrement aux temps que cette unité recroqueville. Au présent de l'enquête – ce présent captif où se tient forcément l'enquêteur – se collectent donc des complexes de temps parfaitement irréductibles au seul présent de l'enquête qui est, lui, coincé entre passé et futur. Autrement dit, si nous ne pouvons faire autrement que de vivre au présent, le temps des formes qu'on y perçoit ne s'y réduit pas et le présent de l'enquête fixe simplement les coordonnées temporelles et spatiales de leur relevé. Aussi *décider*, plus ou moins volontairement, d'assimiler formes et expérience immédiate vécue est lourd de conséquences.

D'abord, il n'est pas sûr du tout que le phénomène observé aura bien la pérennité qu'on lui prête. Surtout, les temporalités ignorées par cette opération ne peuvent que revenir à l'analyse et forcément comme différences par rapport au temps où les phénomènes sont observés. L'enquête saisit l'évènement et tout ce qui tient des générations humaines, des générations techniques, des cycles du capital, du mouvement des salaires, du cycle des journées et des vies de travail, etc., tout cela s'inscrit alors dans un temps plus long. Et ces temps longs, extérieurs à ce que voit l'observation directe, reviennent dans l'analyse par une intervention arbitraire de l'analyste qui installera des échelles historiques ou fixera la part que le passé a prise dans la formation de tel ou tel fait du présent. Mais la scission du présent et des autres temps reste un problème qui ne trouve jamais de solution totalement satisfaisante.

Les chercheurs de l'activité y trouvent, a-t-il semblé, la principale difficulté de leurs analyses bien que le temps soit d'une certaine façon leur préoccupation principale. Il s'agit, on l'a vu, du temps particulier de la temporalité brève de « l'accomplissement pratique », le « grain du présent »[361], ignoré par les courants dominants et où l'activité se montre autrement que comme simple réalisation d'un plan préalable, où le passé déciderait finalement du présent. Sous la « dictée temporelle » du temps standard, les chercheurs trouvent ainsi tout un chatoiement de temporalités (retard, accélération ou reports) qui lestent le travail de sens nouveaux. Cette hétérogénéité temporelle cependant est saisie au présent de l'enquête que la théorie conçoit comme une succession de « maintenant » au cours desquels les

[361] Dodier N., "Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique", cit.

acteurs actualisent les ressources laissées par le passé et préparent déjà l'avenir.

Conception très Meadienne de la temporalité[362] pour laquelle le présent y est le seul lieu de la réalité, toujours nouveau par la réinvention du passé qu'il propose et pour le futur qu'il anticipe. Par leur activité, les acteurs assurent ainsi une continuité (une répétition) temporelle que rien ne vient heurter. On les voit produire leur société, mais comment la reproduisent-ils ? On ne voit pas clairement les mécanismes qui le permettraient. Le passé est un ancien présent, le futur, un présent à venir. L'intérêt pour les « accomplissements pratiques », dont on comprend les enjeux pour la discipline, ne tend-il pas alors un piège à l'analyse en l'enfermant dans un présent impensé, arbitrairement assimilé à un temps d'enquête et paradoxalement abstrait ?

Le temps que considère la sociologie du salariat n'a rien d'abstrait et ne s'arrête pas non plus au temps des horloges qui scandent le travail les usines. Le temps y est d'abord et surtout une ressource rare, limitée à hauteur de la vie humaine accordée à chacun. Son économie obsède le système et stimule son dynamisme. Il est aussi l'enjeu majeur des luttes sociales, sa répartition étant loin d'être équitable. On perd plus ou moins sa vie à la gagner, les tâcherons de la volaille, nous l'avons vu, en donnent un témoignage particulièrement cru. Fondamentalement, la sociologie du salariat explore les modalités par lesquelles le temps des individus et des générations qui se succèdent est capté pour la production sociale. Le champ du salariat fixe deux traits à ces modalités : elles sont orientées par un calcul économique visant l'économie du temps social nécessaire à la production des marchandises – et elles cherchent à articuler des collectifs de travailleurs à un système de tâches et d'équipements auxquels ils ne sont pas voués d'avance, effet de la scission opération/opérateur.

Le programme de recherche fait l'hypothèse que cette consommation historique[363] de temps humain est structurée, organisée en même temps qu'ébranlée (ou redéfinie) par le dynamisme des automatismes. Les formes de travail que l'enquête prélève en sont autant d'isomorphismes que nous pouvons explorer sans espérer pour autant qu'elles permettent jamais d'accéder au plan du salariat lui-même relevant d'un ordre de réalité, ni

[362] Pronovost G., *Sociologie du temps*, cit.

[363] Au sens où le salariat est lui-même une forme historique de travail.

surplombant, ni structurant, mais simplement différent. Autrement dit, le présent de l'enquête qui débute l'analyse ne peut fixer le temps de ce qu'elle recueille qui est complexe, mystérieux, et constitue, finalement, le véritable objet de l'enquête, même si elle sait, d'emblée, qu'elle n'en viendra jamais à bout.

Naville a réfléchi ces aspects dans un texte intitulé « Diachronie, synchronie et structure » sur lequel il a commencé à travailler au début des années 1960 et qu'il reprend en 1981 dans le recueil *Sociologie d'aujourd'hui* qu'il consacre aux « problèmes qui nous sollicitent le plus vivement » et qui tourne en fait autour des confits sociaux[364]. La sociologie y est engagée sous deux aspects qu'il voit comme deux difficultés pour elle : la façon d'apprécier ces conflits et – à nouveau – sa méthode d'investigation. Le texte s'appuie sur les travaux de Piaget et surtout sur ceux de De Saussure dont le titre reprend la distinction bien connue des dimensions synchronique et diachronique du langage.

Le problème est le suivant : la sociologie dispose d'un matériau empirique particulièrement riche pour ce qui concerne les temps qui rythment la société et l'activité productive, matériau par ailleurs stimulé par la production statistique. L'exploitation de ce matériau tend à privilégier l'axe chronologique et la recherche de périodisations. Or ces périodisations ne sont pas toujours convaincantes et surtout elles ne livrent rien d'essentiel, à savoir la compréhension des formes temporelles que les enquêtes empiriques identifient. D'où la proposition d'aborder différemment ces formes en leur restituant leurs deux ordres diachronique et synchronique

Naville prend l'exemple de l'apparition du temps partiel régulier majoritairement appliqué aux femmes. Diachroniquement, cette forme peut s'inscrire dans une série partant d'emplois globalement polyvalents, devenus emplois à temps complet pour l'industrie et saisonniers pour l'agriculture où le temps partiel apparaît d'abord comme forme irrégulière pour se stabiliser aujourd'hui. Le moment de sa stabilisation se comprend également dans une série synchronique d'autres caractéristiques du système social : emploi total, niveaux de revenus, statut marital, nombre d'enfants, structure des dépenses,

[364] Naville P., « Diachronie, synchronie et structure », *Epistémologie sociologique cahiers semestriels*, 8, 1966, p.p. 151–176; Naville P., « Diachronie, synchronie et struture », in *Sociologie d'aujourd'hui : nouveaux temps, nouveaux problèmes*, Paris, Anthropos, 1981, p. 83–136.

etc.[365]. Toute forme de travail trouve ainsi ses coordonnées sur un axe double : celui des successivités et celui des simultanéités, soit deux ordres de structure que Saussure invite à considérer comme tout à la fois autonomes l'un de l'autre et interdépendants. Le programme de recherche qu'ouvre Naville porte précisément sur les rapports entre ces deux ordres qui ne sont pas immédiatement intelligibles bien qu'essentiels, car les séries diachroniques ainsi articulées aux structures des moments pourraient bien se révéler moins linéaires qu'on ne le pense et les causalités qu'on leur prête souvent moins pertinentes encore. On doit donc faire l'hypothèse que le diachronique ne prend sens que relativement au synchronique.

Un dernier exemple soulignera la préoccupation centrale du programme de la relation salariale qui veut comprendre le mouvement ou plutôt le déploiement de ce système de travail. Il s'agit de construire des successions temporelles qui dépassent les simples chronologies – tenant compte des deux ordres de structures évoqués – et se comprennent par les transformations du système lui-même sans recourir à l'artifice d'entités extérieures postulées par l'analyse[366]. Naville reprend donc l'expression courante des « trois révolutions industrielles » successivement caractérisées par les métiers mécaniques, la vapeur et l'électricité. Il note que cette chronologie est plutôt un enchaînement de faits synchroniques qu'une diachronique, l'électricité par exemple ne dérive pas, terme à terme, de l'expansion des métiers mécaniques, l'électricité et la mécanique ne relevant sans doute de la même logique diachronique. Trouver les (bonnes) séries auxquelles référer les faits est ainsi un problème constant de la sociologie et particulièrement de celle qui s'occupe du travail.

L'enquête est déjà engagée dans ces problèmes et s'interdit donc, si elle ne peut les résoudre, de les escamoter en confondant son temps propre, qui relève de l'expérience, avec le temps de ce qu'elle observe et constitue aussi son cadre. *A minima*, on peut voir les formes temporelles qu'elle collecte comme constamment doubles. Elles participent d'un agencement synchronique où

[365] Suit un autre exemple sur une très courte période : la journée de travail de 8 heures dont l'analyse diachronique révèle la forme comme cycle. Synchroniquement, chaque heure rapportée aux autres caractéristiques de la situation de travail, se distingue des autres : démarrage du travail pour la dernière ; activité particulière pour telle ou telle autre et transmission de consignes par exemple pour la dernière heure.

[366] Rolle insiste particulièrement sur cet aspect : Rolle P., *Bilan* ..., cit., vol. 1, chap. IV : La relation salariale, notamment pp 97–120.

elles se relient par diverses relations à d'autres caractéristiques du social et elles s'inscrivent dans un déploiement qui les explique au moins en partie. La formalisation de la relation salariale suggère de dissocier nettement ces deux ordres, les examiner de façon autonome pour, à terme, tenter de les articuler dans une diachronie qui n'ignorerait plus les synchronies.

### *Dérouler les formes*

À quoi sert l'enquête dans ce contexte analytique ? À déplier ce qu'elle reçoit d'abord comme des unités constituées, d'autant plus compactes qu'elles sont cueillies dans l'immédiateté de l'*expérience vécue*. Le programme les considère ainsi d'emblée comme des ensembles composites dont les éléments sont organisés d'une façon non aléatoire, et selon un rapport déterminable (mais inconnu) au champ considéré, le salariat. Un isomorphisme précisément selon lequel chaque forme de travail peut être vue comme une expression particulière du salariat. L'examen de la forme ne peut ouvrir directement la compréhension du champ qui relève d'un autre ordre et appelle d'autres instruments, d'autres questions. D'une certaine façon, la voie classique de la généralisation lui est définitivement fermée et elle ne peut que s'en tenir à sa propre matière qu'elle interroge et réinterroge sans cesse ; soit une quête constamment reprise qui n'a plus guère de frontière avec l'analyse proprement dite.

À bien des égards, l'enquête de la relation salariale peut être vue comme un exercice de dépliement, de démêlage, des objets qu'elle saisit, cherchant une meilleure compréhension des conditions auxquelles elle peut, en effet, les recevoir et les accepter comme tels. Rien dans cette enquête n'est reçu sans examen et, pour autant qu'elle y parvienne, chaque objet doit être compris comme déroulement ou comme surgissement, l'aléatoire, la bifurcation ou l'imprévu ayant toute leur place dans les mouvements. Ce dépliement des objets est aidé de deux principes majeurs de l'analyse.

D'une part, l'organisation que condensent ces objets, isomorphe du salariat, est marquée par la scission entre opérateurs et opérations. Sous l'apparente unité du poste de travail, de l'entreprise ou plus globalement de toute forme de travail, l'enquête cherche une relation entre du travail et des aptitudes au travail. C'est dire qu'elle les considère comme relativement autonomes l'un par rapport à l'autre, mais en refusant toute description qui ne contribuerait pas à la compréhension de leur relation. Ainsi, la peine ou la souffrance du

travailleur – les errances des hébergés du *115* ou la vie raccourcie des tâcherons – ne peut se dire que dans les termes des relations des individus aux emplois. Relations qui, dans ce programme, sont les formes contemporaines par lesquelles passent les relations des humains entre eux avec les dominations, les inégalités ou les injustices qui les animent. Quels dominants, selon quelles modalités ? Pour ce qui est du travail qui décide, nous l'avons dit, de l'usage de la matière première de nos vies, les réponses doivent en passer par la relation telle qu'elle se noue aujourd'hui entre des collectifs humains et des systèmes de tâches.

Cette relation fondamentale qu'il faut retrouver dans les données agglomérées de l'enquête est aujourd'hui attaquée et redéfinie par le déploiement de l'automatisme industriel qu'elle a contribué à produire et dont elle attise le dynamisme économiseur de temps de travail social. La relation par laquelle des aptitudes humaines sont attachées au travail se compose donc de non-organique, mais un non-organique particulier en ce qu'il est doté d'autonomie propre qui accentue encore la scission des opérations et du travail et bouleverse l'ensemble des formes du travail (formes de salaires, formes de temps, économie d'activité, hiérarchie sociale, système de mesure, etc.). L'automatisme, cette spontanéité venue aux choses, ouvre un champ de questions infiniment plus vaste que celui des objets, de leurs usages ou de leur mode d'existence. Avec lui, la société semble s'écrire dans une langue nouvelle qu'il nous faut déchiffrer.

Le second principe de l'enquête tout aussi majeur même si plus prospectif revient à lire les faits selon leurs deux axes temporels, évitant de privilégier ou de ne retenir que l'un ou l'autre. La forme recueillie se déplie donc synchroniquement dans le repérage de toutes les simultanéités qui lui sont nécessaires et qui, si elles ne l'expliquent pas, du moins précisent sa place au moment où l'enquête se mène. Documenter les formes de travail étudiées revient donc à décrypter du mieux qu'il est possible l'ensemble des relations qui les attachent aux espaces d'où on les observe et qui, donc, conditionnent la possibilité de cette observation. La forme se déplie également diachroniquement, cherchant cette fois les incidences plus ou moins lointaines qui éclairent son existence, son maintien ou son déploiement.

Rien n'est assuré d'avance dans ces deux opérations et l'enquête tâtonne à ce point au sens où elle conduit des expériences d'articulation, les poursuit, les abandonne, les consolide. Au fur et à mesure de son déroulement, l'enquête

propose en effet des ordres possibles à ses données, tente de les inscrire dans telle ou telle série diachronique, délimite leur périmètre, reprend, consolide, confirme et fait évoluer ses cadres. Le présent de l'enquête prend ainsi longtemps la figure inquiétante du recommencement sans œuvre comme Pénélope à sa tapisserie. Ses résultats, parfois lointains, ne disent rien de définitif sur les objets examinés ou leur cours, mais proposent leur (re)lecture selon un ordre possible.

Une dernière métaphore, courante d'ailleurs sous la plume de Rolle et que l'on retrouve chez Laplantine ou Stiegler[367], suggèrera ce que recouvre ce dispositif d'enquête particulier. Elle vient de la photographie et nous la doublerons par celle du cinéma dont Stiegler prétend qu'il nous aide à comprendre notre modernité technique, mieux que tout autre instrument. L'enquête, dit Rolle, est un cliché résultant d'un angle de visée et de multiples choix de diaphragme, vitesse, sensibilité, etc. Reprenons ce cliché en utilisant l'exemple de *Blow up* d'Antonioni qui traite d'un sujet proche[368]. Thomas, le héros photographe de mode, a pris la photo et elle est réussie, il s'agit d'un couple dans un parc londonien. Deux corps qui s'enlacement, l'espace vide autour deux, le cliché dit l'amour assurément, c'est ce que voit l'œil d'abord. Agrandis de multiples fois, les deux corps qui s'enlacent et leur rapport à la nature qui les entoure ne sont plus si nets ni si simples. La scène devient un chaos de tâches désarticulées.

Y apparaissent aussi d'autres éléments, notamment la fixité douloureuse de la femme dont le regard est tendu vers un point précis d'un bosquet proche qui pourrait bien dessiner le canon d'une arme. La scène d'amour initiale bascule alors en histoire de meurtre ce qui, en principe, est bien différent. Ce déplacement ne découle pas seulement de la fouille approfondie des clichés, mais encore du moment de la carrière du photographe lassé de la photographie de mode dont il fait profession, de la tentative de vol des photos dans son appartement, de l'insistance de la femme à récupérer les clichés quel qu'en soit le prix, etc. L'aventure de Thomas montre le (re)travail d'une matière, travail de chambre noire, connectée à un ensemble d'évènements passés et présents qui redéfinit les relations du visible et de l'invisible, change les

[367] Stiegler B., *La technique et le temps, tome 1. La Faute d'Epiméthée*, Paris, Editions Galilee, 1994.

[368] Filme de 1966 inspiré comme on le sait, d'une nouvelle de Julio Cortázar traduite en français sous le titre « les fils de la vierge » (Cortázar J., *Les Armes secrètes*, Gallimard, 1973.).

perspectives des données disponibles, les éprouve, traque leurs incohérences et tente de nouvelles combinaisons.

L'enquête à laquelle invitent les analyses de la relation salariale est de ce type. Si, comme sous tout autre patronage, l'observation directe ramène des *expériences vécues*, elle invite à en travailler et retravailler la matière pour y chercher l'organisation qui la constitue, les conditions de cette constitution et celles de sa reproduction. Les peines, les souffrances ou les injustices du travail y sont réinscrites dans des relations qui éclairent les modalités de la mobilisation de l'activité humaine par le travail. Soit, toujours, des relations entre humains dont la compréhension passe aujourd'hui par le jeu bouleversant des spontanéités non-organiques. *L'in situ* est provisoire et si l'enquête se mène en effet au présent, ce présent n'est pas forcément celui de ce qu'elle observe. Quant à son espace, son périmètre et, donc, la situation qu'elle est censée pénétrer, il est loin d'être immédiatement clair. Ce qui est recueilli par l'enquête contient l'angle qui a été adopté pour ce recueil qui a besoin d'une analyse pour être clairement identifiable. Ainsi le temps et le lieu de l'observation directe, souvent jugés suffisamment sûrs et structurants pour justifier « d'y aller voir », sont renvoyés aux résultats de l'analyse, comme propositions révisables.

L'enquête et l'enquêteur sont pris dans le cadre des objets qu'ils veulent saisir. La sociologie du salariat invite à prendre en charge les ennuis de ce paradoxe, espérant en tirer une meilleure compréhension du cadre et de son dynamisme. L'exercice de réflexivité qu'elle impose à l'enquête et à l'analyse, l'une et l'autre fondues en un même processus, est à la fois intense et inhabituel ce qui produit une enquête *intranquille*, inconfortable, mais pertinente. On espère au moins avoir convaincu de l'intérêt d'en revenir à l'enquête plus largement que sur le seul plan méthodologique et de réexplorer, en les discutant, les pistes fertiles que la sociologie du salariat a ouvertes de ce point de vue dans notre discipline.

# Bibliographie


Akrich M., « Les objets techniques et leurs utilisateurs. De la conception à l'action », in Conein B,, Dodier N., Thévenot L. (ed) *les objets dans l'action. de la maison au laboratoire*, Paris, EHESS, 1993 coll. «Raisons pratiques», p. 35–57.

Alaluf M., « La qualification de quoi parle-t-on ? », in *Formation Travail - Travail Formation*, Québec, Ed. du CRP, Université de Sherbrooke, 1993, p. 131–137.

Alaluf M., « Peut-on distinguer les classements techniques des classements sociaux de la qualification? », *Formation emploi*, no. 38, 1992, p. 3–8.

Amossé T. et Célérier S. et Fretel A., *Pratiques de prévention des risques professionnels*, vol. 61, Noisy-le-Grand, Centre études de l'emploi, coll. «Rapport de recherche», 2011.

Arborio A.-M. et Cohen Y. et Fournier P. et Hatzfeld N. et Lomba C. et Muller S. (eds.), *Observer le travail : histoire, ethnographie, approches combinées*, Paris, La Découverte, 2008.

Aucouturier M., *Le formalisme russe*, Presses Universitaires de France, 1985.

Balibar E., *Les frontières de la démocratie*, Paris, La Découverte, 1992.

Barnier-Lynn C., « Production en continu, répartition des tâches et adaptabilité de l'entreprise », *Cahiers d'étude des sociétés industrielles et de l'automation*, no. 3, 1962.

Baszanger I., « Introduction : les chantiers d'un interactionniste », in *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 11–63.

Béchaux S., « Être tâcheron au XXIe siècle », *Liaisons sociales magazine*, vol. avril, 2004, p. 50–52.

Becker H.S., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, no. 1, 1986, p. 105–110.

Becker H.S., *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985.

Béguin P. et Clot Y., « L'action située dans le développement de l'activité », *@ctivités*, vol. 1, no. 2, 2004, p. 35–49.

Bercot R. et Capdevielle P. et Héran F. et Hillau B. et Lhotel H. et Mouy P. et et al., *Ouvriers qualifiés, maîtrise et techniciens de production dans les industries en cours d'automatisation*, Paris, Centre de recherche sur les qualifications (CEREQ), coll. «Collection des études», 1988.

Berque A., *Les raisons du paysage : De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Hazan, 2000.

Berry M., « Une technologie invisible - L'impact des instruments de gestion sur l'évolution des systèmes humains », *Les cahiers du laboratoire-CGR*, no. 1133, 1983, p. 60.

Bidet A., *L'engagement dans le travail*, Presses Universitaires de France - PUF, 2011.

Bidet A., « L'homme et l'automate. L'écologie élargie du travail contemporain », *Sociologie du travail*, no. 50, 2008, p. 372–395.

Bidet A., « Une Amérique à découvrir ? Pierre Rolle, le travail et ses mesures », in *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 81–90.

Bidet A. et Borzeix A. et Pillon T. et Rot G. et Vatin F. (eds.), *Sociologie du travail et activité*, Toulouse, Octarès Éditions, 2006.

Bizeul D., « Que faire des expériences d'enquête ? », *Revue française de science politique*, vol. 57, no. 1, 2007, p. 69.

Borzeix, *Sociologie et connaissance : Nouvelles approches cognitives*, CNRS Éditions, 1998.

Borzeix A., « De quelques fausses similarités, gros malentendus et vrais terrains d'entente »,

*Travail et emploi*, no. 94, 2003, p. 31–36.
Borzeix A., « L'implicite, le contexte et les cadres : à propos des mécanismes de l'interprétation », *Le travail humain*, vol. 57, no. 4, 1994, p. 331–343.
Borzeix A. et Cochoy F., « Travail et théories de l'activité : vers des workspace studies ? », *Sociologie du Travail*, vol. 50, no. 3, Juillet, p. 273–286.
Borzeix A. et Fraenkel B. et Collectif, *Langage et Travail : Communication, cognition, action*, 2ème édition, CNRS, 2005.
Boudon R., *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Fayard , L'Espace du Politique, 1990.
Bouffartigue P. (ed.), *Cadres, la grande rupture*, La Découverte, 2001.
Boyer R. et Durand J.-P., *L'après-fordisme*, 2e édition, Paris, Syros, 1998.
Boyer R. et Freyssenet M., *Les modèles productifs*, Paris, La Découverte, coll. «Repères», 2000.
Breton A., *Manifeste du surréalisme (1924)*, vol. 1, Gallimard, coll. «La Pléiade», 1988.
Brousse C., « Définir et compter les sans-abri en Europe: enjeux et controverses », *Genèses*, vol. 58, no. 1, 2005, p. 48–71.
Burawoy M., *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process Under Monopoly Capitalism*, University of Chicago Press, 1980.
Caillé A. et Le Goff J.-P., *Le tournant de décembre*, Paris, Éd. la Découverte, 1996.
Castel R., *Les Métamorphoses de la question sociale : Une chronique du salariat*, Fayard, 1995.
Caveng R., *Un laboratoire du "salariat libéral" : Les instituts de sondage*, Éditions du Croquant, 2011.
Cefaï D. (ed.), *L'enquête de terrain*, Paris, la Découverte, 2003.
Célérier S., « Division du travail et forme de valeur », in *Pierre Naville ou l'archipel des savoirs*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 145–168.
Célérier S., « Du travail à l'activité et retour - Question de temps ! Ou comment observer le présent ? », in Pierre Desmarez, Caroline Lanciano-Morandat, Sylvie Montchatre, Marcelle Stroobants, François Vatin (dir.) *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 91–98.
Célérier S., « Et si le présent n'existait pas ! Discussion (anachronique) en sociologie du travail », in *Penser le présent comme un passé pour demain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012, p. 127–133.
Célérier S., « Société ou milieu technique. Georges Friedmann et Pierre Naville aux débuts de la sociologie du travail », in *JP. Durand & R. Weil (ed), Sociologie contemporaine*, Paris, Vigot, 1995.
Certeau M. de et Giard L. et Mayol P., *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Nouv. éd., Gallimard, 1990.
Chapoulie J.-M., « La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière », *Revue française de sociologie*, vol. 32, no. 3, 1991, p. 321–364.
Char R., *La bibliothèque est en feu*, Paris, GLM, 1957.
Clot Y., *Avec Vygotski*, 2e éd., La Dispute, 2002.
Clot Y., *Le travail à cœur : Pour en finir avec les risques psychosociaux*, Editions La Découverte, 2010.
Cohen Y., *Organiser à l'aube du taylorisme. La pratique d'Ernest Mattern chez Peugeot, 1906-1919*, Presses universitaires Franc-Comtoises, 2002.
Collectif, « Ethnométhodologies », *Pratiques de formation (analyses)*, no. septembre, 1986, p. 1–238.
Conein B., *Les sens sociaux. Trois essais de sociologie cognitive*, Paris, Economica, 2005.
Cortázar J., *Les Armes secrètes*, Gallimard, 1973.
Cottereau A., « L'usure au travail : interrogations et refoulements », *Le Mouvement social*, no.

124, 1983, p. 3–9.
Dejours C., *Souffrance en France. La banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998.
Demazière D., « Le chômage comme épreuve temporelle », in *Les temporalités sociales : repères méthodologiques, Jens Thoemmes et Gilbert de Tersac (ed)*, Toulouse, Octares, 2006, p. 121–132.
Demazière D., *Sociologie du chômage*, Paris, La Découverte, 2006.
Demazière D. et Dubar C., *Analyser les entretiens biographiques: L'exemple des récits d'insertion*, Nathan, 2000.
Demazière D. et Pignoni M.-T., *Chômeurs du silence à la révolte*, Paris, Hachette littérature, 1999.
Didry C. et Friot B. et Castel R., « Symposium sur : Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat, de Robert Castel », *Sociologie du Travail*, vol. 43, no. 2, 2001, p. 235–263.
Dodier N., « Agir dans plusieurs mondes », *Critique*, no. 529-530, 1991, p. 427–458.
Dodier N., « Les appuis conventionnels de l'action. Eléments de pragmatique sociologique », *Réseaux*, vol. 11, no. 62, 1993, p. 63–85.
Dodier N., *Les hommes et les machines : la conscience collective dans les sociétés technicisées*, Paris, Métailié, 1995.
Dodier N. et Baszanger I., « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue française de sociologie*, vol. 38, no. 1, 1997, p. 37–66.
Dofni J. et Durand C. et Raynaud J.-D. et Touraine A., *Les ouvriers et le progrès technique*, Paris, Armand Colin, 1966.
Dosse F., *L'Empire du sens. L'Humanisation des sciences humaines*, La Découverte, 1997.
Douglas M., *De la souillure : Essais sur les notions de pollution et de tabou*, Editions La Découverte, 1992.
Engeström Y., « Quand le centre se dérobe : la notion de knotworking et ses promesses », *Sociologie du Travail*, no. 50, 2008, p. 303–330.
Friedmann G., *Georges Friedmann. La Crise du progrès : Esquisse d'histoire des idées. 1895-1935*, Paris, Gallimard, 1936.
Friedmann G., « Proudhonien ? Optimiste ? », *Revue de sociologie du travail*, 1962, p. 395–398.
Friedmann G. et Naville P., *Traité de sociologie du travail*, 3e édition, Paris, Colin, 1970.
Friedmann G. et Naville P., *Traité de sociologie du travail*, vol. 1, 1ère, Paris, Colin, 1961.
Friot B., « Liberté ou sécurité du travail », *L'Homme et la société*, vol. n° 152-153, no. 2, 2004, p. 247–258.
Gadamer H.-G., *Vérité et méthode*, Edition intégrale revue et complétée, Seuil, 1996.
Geremek B., *La potence ou la pitié*, Gallimard, 1987.
Ginsburg C., *Le fromage et les vers : univers d'un meunier du XVIe siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1993.
Gorz A., *Misères du présent, richesse du possible*, Paris, Galilée, coll. «Débats», 1997.
Greeno J., « Gibson's Affordance », *Psychological Review*, vol. 101, no. 2, 1994, p. 336–342.
Grignon C. et Passeron J.-C., *Le Savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Gallimard / Seuil, 1989.
Guillaume M. (ed.), *L'état des sciences sociales en France*, Paris, La Découverte, 1986.
Guillaume P., *La psychologie de la forme*, 4e édition, 1ère édition en 1937, Paris, Flammarion, coll. «Champs», 1979.
Hamon-Cholet S. et Rougerie C., « La charge mentale au travail : des enjeux complexes pour les salariés », *Economie et statistique*, no. 339-340, 2000, p. 243–255.
Hoggart R., *La culture du pauvre*, Les Editions de Minuit, 1970.
Hughes E., « Chapitre 18 : La place du travail de terrain dans les sciences sociales », in *Le regard*

*sociologique*, Paris, Editions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 267–279.
Hughes E., *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales, 1996.
James Gibson et Brandford J., « The Theory of Affordances », in *Percieving, acting and Knowing : Toward an ecological psychology*, Hillsdale, Erlbaum, 1977, p. 67–82.
Jobard, *Les violences policières*, L'Harmattan, 2000.
Jobard F., *Bavures policières ? La force publique et ses usagers*, La Découverte, 2002.
Jorm A.F., « National surveys of mental disorders: are they researching scientific facts or constructing useful myths ? », *The Australian and New Zealand Journal of Psychiatry*, vol. 40, no. 10, 2006, p. 830–834.
Joseph I., « Décrire l'espace des interactions », in *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*.
Joseph I., *Erving Goffman et la microsociologie*, Presses Universitaires de France - PUF, 2002.
Joseph I., « Le travail du machiniste-receveur », *Sociologie du travail*, no. 1, 1992, p. 3–23.
Köhler W., *Psychologie de la forme: introduction à de nouveaux concepts en psychologie*, Nouvelle édition, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 2000.
*L'économie solidaire: une perspective internationale*, Paris, Desclée De Brouwer, coll. «Sociologie économique», 1994.
Lacomblez M., « Retour sur le behaviorisme de Pierre Naville », in *Temps, travail et salariat - Mateo Alaluf et Pierre Rolle - Actualité de leur pensée*, Première édition, Toulouse, Octarès Editions, 2012, p. 99–110.
Laplantine F., *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, Téraèdes, 2005.
Lenclud G., « Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique », *Enquête*, no. 1, 1995, p. 113–129.
Lepetit B., « Tentons l'expérience », *Les Annales ESC*, vol. 44, no. 6, 1989, p. 1317–1323.
Levi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
Licoppe C., « Dans le carré de l'activité : perspectives internationales sur le travail et l'activité », *Sociologie du Travail*, vol. 50, no. 3, 2008, p. 287–302.
Lignon J. et Andrieux A., *L'ouvrier d'aujourd'hui. Sur les changement dans la condition et la conscience ouvrières*, Paris, Rivière, 1966.
Malinowski B., *Les Argonautes du Pacifique occidental*, 1ère éd française 1963, 1ère éd anglaise 1922, Gallimard, coll. «Tel», 1989.
Maruani M. et Reynaud E., *Sociologie de l'emploi*, Paris, La Découverte, collection Repères, 1993.
Méda D., *Le travail : une valeur en voie de disparition ?*, Paris, Flammarion, 1995.
Merton R.K., *Sociological ambivalence and other essays*, New York : The Free Press ; London, Collier Macmillan, 1976.
Mottez B., *Systèmes de salaire et politiques patronales , essai sur l'évolution des pratiques et des idéologies patronales*, Paris, CNRS, 1966.
Nachi M., *Introduction à la sociologie pragmatique*, Paris, Armand Colin, coll. «Cursus», 2006.
Nasse P. et Légeron P., *Rapport sur la détermination, la mesure et le suivi des risques psychosociaux au travail*, Paris, Ministère du Travail, des Relations sociales et de la Solidarité Mercredi 12, 2008.
Naville P., « Diachronie, synchronie et structure », *Epistémologie sociologique cahiers semestriels*, no. 8, 1966, p. 151–176.
Naville P., « Diachronie, synchronie et struture », in *Sociologie d'aujourd'hui : nouveaux temps, nouveaux problèmes*, Paris, Anthropos, 1981, p. 83–136.

Naville P., « Éclaircissements et discussions. Réflexion à propos de la division du travail », *Cahiers d'étude de l'automation et de la société industrielle*, no. 5, 1963, p. 233–244.
Naville P., *Essai sur la qualification du travail*, Paris, Rivière, 1956.
Naville P., *L'automation et le travail humain. Rapport d'enquête (France 1957-1959)*, Paris, Centre national de la recherche scientifique, 1961.
Naville P., « La méthode en sociologie du travail », in *Traité de sociologie du travail , Georges Friedmann et Pierre Naville*, Paris, Colin, 1961, p. 34–64.
Naville P., « La théorie des trois secteurs et l'évaluation sociale », *Cahiers d'étude de l'automation et de la société industrielle*, no. n°5, 1963, p. 137–164.
Naville P., *Sociologie d'aujourd'hui : nouveaux temps, nouveaux problèmes*, Paris, Anthropos, 1981.
Naville P., *Sociologie et logique: esquisse d'une théorie des relations*, Presses universitaires de France, coll. «Le nouveau Léviathan», 1982.
Naville P., *Temps et technique : Structures de la vie de travail*, Paris, Droz, 1972.
Naville P., *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail de l'automation*, Paris, Gallimard, 1963.
Nicole-Drancourt N. (ed.), *Conciliation travail-famille : attention travaux*, Paris, L'Harmattan, 2009.
Paradeise C., « French Sociology of Work and Labor: From Shop Floor to Labor Markets to Networked Careers », *Organization Studies*, vol. 24, no. 4, 2003, p. 633 –653.
Paugam S., *Le Salarié de la précarité*, Presses Universitaires de France - PUF, 2000.
Peneff J., « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain. L'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, vol. 21, no. 1, 1995, p. 119–138.
Peretz H., *Les méthodes en sociologie. L'observation*, Paris, La découverte, 2008.
Pétonnet C., « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, vol. 22, no. 4, 1982, p. 37–47.
Pharo P., « Savoirs paysans et ordre social ».
Picon A., « Quasi-objets techniques et paysage de la technologie contemporaine », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXV, no. 108, 1997, p. 247–256.
Piette A., *Ethnographie de l'action. L'observation des détails*, Métaillé, Paris, 1996.
Pillon T. (ed.), *Sociologie empirique, Sociologie critique - Autour de Claude Durand*, Octares Éditions, 2007.
Pillon T. et Vatin F., *Traité de sociologie du travail*, Toulouse, Octarès, 2003.
Pollak M. et Heinich N., « Le témoignage », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62, no. 1, 1986, p. 3–29.
Pronovost G., *Sociologie du temps*, Bruxelles, de Boeck, 1996.
Proteau L. et Pruvost G. et Coton C. et Caisne L.L. et Collectif, *Sociétés contemporaines, N° 72, 2008 : Se distinguer dans les métiers d'ordre : Edition bilingue français-anglais*, Les Presses de Sciences Po, 2008.
Pruvost G., *De la : Une autre histoire de l'institution policière*, Éditions La Découverte, 2008.
Rey F., « Les hors-la-loi du Code du travail », *Liaisons sociales magazine*, vol. octobre, 2002, p. 29–29.
Ricoeur P., *Temps et récit, tome 1*, Seuil, 1991.
Rifkin J., *La fin du travail*, Paris, Éd. la Découverte, coll. «La Découverte poche», 1997.
Rolle P., « A l'origine de la sociologie du travail, proudhonisme et marxisme », in *Le travail et sa sociologie. Essais critiques*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 97–114.
Rolle P., *Bilan de la sociologie du travail*, vol. 1, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1988.
Rolle P., « Essai sur Pierre Naville, du surréalisme à la sociologie », *Futur antérieur*, no. 19-20,

1994.
Rolle P., *Introduction à la sociologie du travail*, Librairie Larousse, 1971.
Rolle P., « L'automatisme, ou les spontanéités construites », in *des sociologues face à Pierre Naville, ou l'archipel des savoirs, M. Burnier, S. Célérier, Y Spurk (ed)*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 201–218.
Rolle P., *Où va le salariat ?*, Lausanne, Pages Deux (éditions), 1997.
Rosenthal V. et Visetti Y.-M., « Sens et temps de la Gestalt », *Intellectica*, vol. 1, no. 28, 1999, p. 147–227.
Salembier P. et Theureau J. et Relieu M., « Numéro spécial : Activités et Action/Cognition située », *@ctivités*, vol. 1, no. 2, 2004.
Schwartz O., « Le baroque des biographies », *Les cahiers de philosophie*, no. 10, 1990, p. 173–183.
Schwartz Y., « Expérience et connaissance du travail », 1987, Lille, Lille 3.
Schwartz Y., « La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible », *L'Homme et la société*, vol. 152, no. 2, 2004, p. 47–77.
Schwartz Y., *Le paradigme ergologique ou Un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès Editions, 2000.
Sieurin A. et Cambois E. et Robine J.-M., « Les espérances de vie sans incapacité en France. Une tendance récente moins favorable que dans le passé », *Document de travail n° 170*, 2011, INED, Paris.
Simmel G., *La forme de l'histoire et autres essais*, Gallimard, 2004.
Simondon G., *Du mode d'existence des objets techniques*, 3e édition, Paris, Aubier, coll. «Res :"L'invention philosophique"», 1989.
Soulié C., « Le classement des sans-abri », *Actes de la recherche en sciences sociales*, no. 118, 1997, p. 69–80.
Soulié C., « Le dualisme du réseau d'hébergement pour personnes sans-abri à Paris », in *La rue et le foyer, M. Marpsat & J-M. Firdion (ed)*, Paris, Ined-PUF, 2000.
Soutrenon E., « Faites qu'ils (s'en) sortent... », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 136-137, no. 1-2, 2001, p. 38–48.
Soutrenon E., « Offrons-leur l'asile! », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 159, no. 4, 2005, p. 88–115.
Stiegler B., *La technique et le temps, tome 1. La Faute d'Epiméthée*, Paris, Editions Galilée, 1994.
Stiegler B., *La technique et le temps, tome 3 : Le temps du cinéma et la question du mal être*, Galilée, 2001.
Stroobants M., *Sociologie du travail*, Armand Colin, Paris, coll. «128», 1993.
Supiot A., *Le droit du travail (4e éd. mise à jour)*, Paris, PUF, coll. «Que sais-je ?», 2009.
Tchougounnikov S., « Le formalisme russe », vol. 31, no. 2, 2004.
De Terssac G. (ed.), *La théorie de la régulation sociale de Jean-Daniel Reynaud. Débats et prolongements*, Paris, La Découverte, 2003.
Theureau J., « L'hypothèse de la cognition (ou action) située et la tradition d'analyse du travail de l'ergonomie de langue française », *@ctivités*, vol. 1, no. 2, 2004, p. 11–25.
Theureau J., *Le cours d'action: méthode élémentaire*, Toulouse, Octarès, 1992.
Thévenot L., « L'action qui convient », in *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie*, Paris, EHESS, 1990, p. 33–70.
Thompson E.P., « Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, no. 5, 1979.
Thompson E.P., *Temps, travail et capitalisme industriel*, Paris, La fabrique, 2004.
Topalov C., « Une révolution dans les représentations du travail. L'émergence de la catégorie statistique de « population active » au XIXe siècle en France, en Grande-Bretagne et aux États-Unis », *Revue française de sociologie*, vol. 40, no. 3, 1999, p. 445–473.

Touraine A., *La conscience ouvrière*, Paris, Seuil, 1966.
Touraine A., *Sociologie de l'action*, Paris, Seuil, 1965.
Tripier P., *Du travail à l'emploi. Paradigmes, idéologies et interactions*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1991.
Vatin F., *La fluidité industrielle. Essai sur la théorie de la production et le devenir du travail*, Méridiens-Klincksieck, 1987.
Vatin F., *Le travail et ses valeurs*, Paris, Albin Michel, 2008.
Veltz P., « La sociologie du travail peut-elle encore parler de la technique ? », in *Sociologie du travail : 40 ans après*, Paris, Elsevier, 2001.
Vincent Descombes, « La confusion des langues », *Enquête*, no. 6, 1998, p. 35–54.
Willener A. et Durand C. et Prestel C., *Travail, Salaire, Production Tome I : Le contrôle des cadences*, Paris, Mouton, 1972.
Willis E.M., « The Problem of Time in Ethnographic Health Care Research », *Qualitative Health Research*, vol. 20, no. 4, 2010, p. 556 –564.
Zarifian P., « Le développement gestionnaire de la qualification ouvrière. », *Revue Recherches économiques et sociales du Commissariat au plan*, no. 8, 1983.